



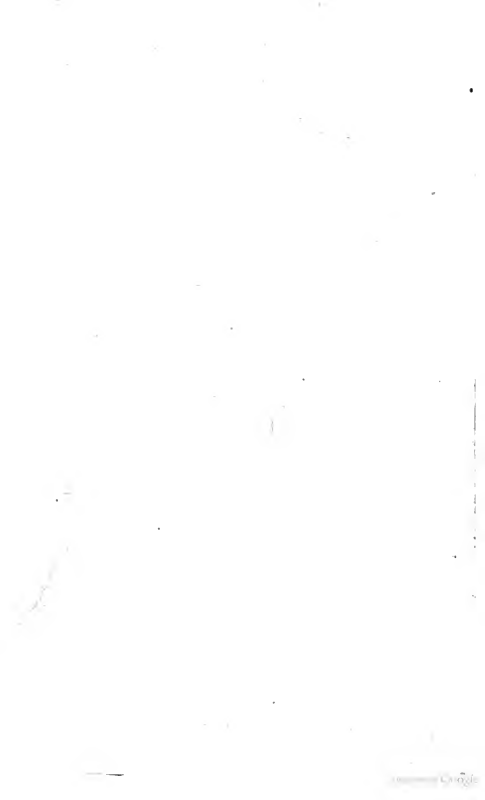
1/1/5-2

C.1.



Ex Libris Joannis Nencini
1874

Gilman
1843



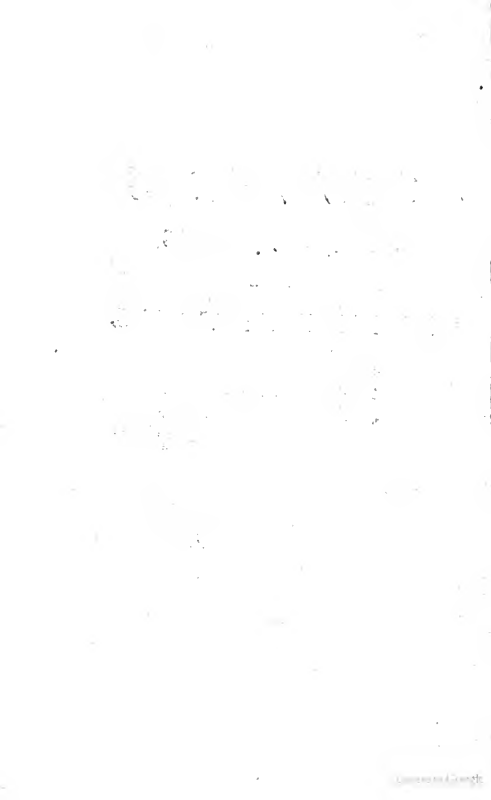
ŒUVRES

COMPLETTES

D E

M. HELVÉTIUS.

TOME QUATRIÈME.



D E
L' H O M M E,
D E
S E S F A C U L T É S
I N T E L L E C T U E L L E S,
E T D E
S O N É D U C A T I O N.

Ouvrage posthume de M. HELVETIUS.

*Honteux de m'ignorer,
Dans mon être, dans moi, je cherche à pénétrer.*
VOLTAIRE, Disc. 6. de la nature de l'Homme.

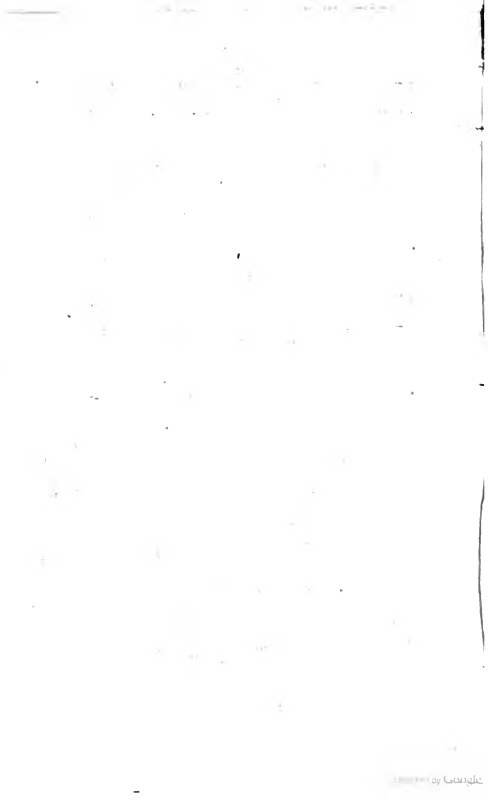
T O M E S E C O N D.



A L O N D R E S.



M. D C C. L X X V I.





D E
L' H O M M E ,
D E
S E S F A C U L T É S
I N T E L L E C T U E L L E S ,
E T D E
S O N É D U C A T I O N .

S E C T I O N V .

Des erreurs & contradictions de ceux dont les principes différents des miens , rapportent à l'inégale perfection des sens , l'inégale supériorité des esprits.

MR. Rousseau & moi sommes sur cette question d'une opinion contraire. Mon objet en ré-
Tome II. A

futant quelques-unes de ses idées, n'est point la critique de l'Emile. Cet ouvrage est à la fois digne de son auteur & de l'estime publique (a). Mais trop fidele imitateur de Platon, peut-être M. Rousseau a-t-il souvent sacrifié l'exacritude à l'éloquence; est-il tombé dans des contradictions que sans doute il eût évité, si plus sévère observateur de ses propres idées, il les eût plus attentivement comparées entr'elles.

Ce que je me propose dans l'examen des principales assertions de l'auteur, c'est de montrer que presque toutes ses erreurs sont des conséquences nécessaires de ce principe trop légèrement admis.

Savoir.

» Que l'inégalité des esprits est l'effet de la
» perfection plus ou moins grande des organes
» des sens; (b) & que nos vertus comme nos
» talens sont également dépendants de la diver-
» sité de nos tempéraments ».

(a) La fureur avec laquelle les moines & les prêtres ont persécuté M. Rousseau, est un témoignage non suspect de la bonté de son ouvrage. On ne poursuit point les auteurs médiocres.

(b) Il ne s'agit dans cette question que de cette petite différence d'organisation, que la nature met entre ces hommes doués de tous leurs sens.

CHAPITRE I.

Contradictions de l'auteur de l'Emile sur les causes de l'inégalité des esprits.

LE simple rapprochement des idées de M. Rousseau prouvera leur contradiction.

I. PROPOSITION.

Il dit lettre 3^e. Page 116, tom. 5., de l'Héloïse (a).

» Pour changer les caractères il faudroit pou-
 » voir changer les tempéraments ; vouloir pa-
 » reillement changer les esprits, & d'un sot faire
 » un homme de talents, c'est d'un blond vouloir
 » faire un brun. Comment fondroit-on les cœurs
 » & les esprits sur un modèle commun ? nos ta-
 » lents, nos vices, nos vertus & par conséquent
 » nos caractères, ne dépendent-ils pas entière-
 » ment de notre organisation ».

(a) Je tire la plupart de mes citations de la lettre 3^e. T. 5. de l'Héloïse. C'est un extrait de l'Emile fait par l'auteur lui-même. Dans cette lettre, il rassemble presque tous les principes de son grand ouvrage.

II. PROPOSITION.

Il dit page 164, 165 & 166, tome 5 de l'Héloïse.

» Lorsqu'on nourrit les enfants dans leur pre-
 » miere simplicité, d'où leur viendrait des vices
 » dont ils n'ont pas vu d'exemple, des passions
 » qu'ils n'ont nulle occasion de sentir, des pré-
 » jugés que rien ne leur inspire. Les défauts
 » dont nous accusons la nature ne sont pas son
 » ouvrage, mais le nôtre. Un propos vicieux
 » est dans la bouche d'un enfant, une herbe
 » étrangere dont le vent apporte la graine ».

Dans la premiere de ces citations, M. Rousseau croit que c'est à l'organisation que nous devons nos vices, nos passions & par conséquent nos caractères.

Dans la seconde au contraire, il croit, (& je le crois comme lui) qu'on naît sans vices, parce qu'on naît sans idées : mais par la même raison, on naît aussi sans vertu. Si le vice est étranger à la nature de l'homme, la vertu lui doit être pareillement étrangere. L'un & l'autre ne sont & ne peuvent être que des acquisitions. * 1. C'est pourquoi l'on est censé ne pouvoir pécher qu'à sept ans, parce qu'avant cet âge, on n'a encore aucune idée précise du juste & de l'injuste, ni aucune connoissance de ses devoirs envers les hommes.

III. PROPOSITION.

M. Rousseau dit page 63, tome 3 de l'Emile :
 » Que le sentiment de la justice est inné dans le
 » cœur de l'homme » ; il répète page 107 du
 même vol : » qu'il est au fond des ames un
 » principe inné de vertu & de justice ».

IV. PROPOSITION.

Il dit page 11, tome 3, de l'Emile. » La voix
 » intérieure de la vertu ne se fait point entendre
 » au pauvre * 2. qui ne songe qu'à se nourrir ».
 Il ajoute P. 161, T. 4, ibid. » Le peuple a peu
 » d'idées de ce qui est beau & honnête », &
 conclut P. 112, T. 3, ibid. » qu'avant l'âge de
 » raison l'homme fait le bien & le mal sans le
 » connoître. »

On voit que si dans la troisieme de ces propositions, M. Rousseau croit l'idée de la vertu innée, il la croit acquise dans la quatrieme, & il a raison. Ce n'est qu'une parfaite législation qui donneroit à tous les hommes une idée parfaite de la vertu, & qui les nécessiteroit à l'honnêteté.

Tous seroient justes, si le ciel eût dès le berceau gravé dans tous les cœurs les vrais principes de la législation ; il ne l'a point fait.

Le ciel a donc voulu que les hommes fussent à leur méditation l'excellence de leurs loix ; que

la connoissance de ces loix fût une acquisition , & le produit du génie perfectionné par le temps & l'expérience. En effet, dirois-je à M. Rousseau, s'il étoit un sentiment inné de justice & de vertu, ce sentiment comme celui de la douleur & du plaisir physique, seroit commun à tous les hommes, au pauvre comme au riche, au peuple comme au grand ; & l'homme distingueroit à tout âge le bien du mal. * 3.

Mais M. Rousseau dit P. 109, T. 3. de l'Emile :
» sans un principe inné de vertu, verroit-on
» l'homme juste & le citoyen honnête concou-
» rir à son préjudice au bien public » ? Personne
répondrai-je , n'a jamais concouru à son préju-
dice au bien public. Le héros citoyen qui risque
sa vie pour se couronner de gloire , pour mériter
l'estime publique & pour affranchir sa patrie de
la servitude , cede au sentiment qui lui est le plus
agréable. Pourquoi ne trouveroit-il pas son bon-
heur dans l'exercice de la vertu , dans l'acqui-
sition de l'estime publique & des plaisirs attachés
à cette estime ? Par quelle raison enfin n'expose-
roit-il pas sa vie pour la patrie , lorsque le ma-
rebot & le soldat , l'un sur mer & l'autre à la
tranchée , l'exposent tous les jours pour un écu ?
l'homme honnête qui semble concourir à son
préjudice au bien public , n'obéit donc qu'au
sentiment d'un intérêt noble. Pourquoi M. Rouf-

seau nieroit-il ici que l'intérêt est le moteur unique & universel des hommes ? il en convient en mille endroits de ses ouvrages. Il dit page 73 , T. 3 , de l'Emile. » Un homme a beau faire sem-
 » blant de préférer mon intérêt au sien propre ,
 » de quelque démonstration qu'il colore ce men-
 » songe , je suis très-sûr qu'il en fait un ». P. 137 , T. 1 , ibid. » Je veux quand mon élève
 » s'engage avec moi , qu'il ait toujours un inté-
 » rêt présent & sensible à remplir son engage-
 » ment , & que si jamais il y manque , ce men-
 » songe attire sur lui des maux qu'il voie sortir
 » de l'ordre des choses ».

Dans cette citation , si M. Rousseau se croit d'autant plus assuré de la promesse de son élève , que cet élève a plus d'intérêt à la garder , pour-quoi dire T. 1 , P. 130 , de l'Emile ? » celui qui
 » ne tient que par son profit & son intérêt à sa
 » parole , n'est guere plus lié que s'il n'avoit rien
 » promis ». Cet homme sans doute ne sera pas lié par sa parole , mais par son intérêt. Or ce lien en vaut bien un autre , & M. Rousseau n'en doute point puisqu'il veut que ce soit *l'intérêt qui lie le disciple à sa promesse*. L'on en est & l'on en sera toujours d'autant plus exact & fidele observateur de sa parole qu'on aura plus d'intérêt à la tenir. Quiconque alors y manque , est encore plus fou que mal-honnête.

J'avoue qu'il est rare de trouver des contradictions si palpables dans les principes du même ouvrage. La seule maniere d'expliquer ce phénomène moral, c'est de convenir que M. Rousseau s'est moins occupé dans son *Emile* de la vérité de ce qu'il dit, que de la maniere de l'exprimer. Le résultat de ces contradictions c'est que les idées de la justice & de la vertu sont réellement acquises.

C H A P I T R E II.

De l'Esprit & du Talent.

Q U'est-ce dans l'homme que l'esprit ? L'assemblage de ses idées. A quelle sorte d'esprit donne-t-on le nom de talent ? A l'esprit concentré dans un seul genre, c'est-à-dire, à un grand assemblage d'idées de la même espece.

Or s'il n'est point d'idées innées, (& M. Rousseau en convient dans plusieurs endroits de ses ouvrages) l'esprit & le talent sont donc en nous des acquisitions, & l'un & l'autre, comme je l'ai déjà dit, ont donc pour principes générateurs :

10. La sensibilité physique. Sans elle nous ne recevriions point de sensations :

2°. La mémoire, c'est-à-dire, la faculté de se rappeler les sensations reçues :

3°. L'intérêt que nous avons de comparer nos sensations entr'elles, * 4. c'est-à-dire, d'observer avec attention les ressemblances & les différences, les convenances & les disconvenances qu'ont entr'eux les objets divers.

C'est cet intérêt qui fixe l'attention & qui dans les hommes organisés comme le commun d'entr'eux, est le principe productif de leur esprit.

Les talents regardés par quelques-uns comme l'effet d'une aptitude particulière à tel ou tel genre d'esprit, ne sont réellement que le produit de l'attention appliquée aux idées d'un certain genre. Je compare l'ensemble des connoissances humaines au clavier d'un orgue. Les divers talents en sont les touches, & l'attention mise en action par l'intérêt, est la main qui peut indifféremment se porter sur l'une ou l'autre de ces touches.

Au reste si l'on acquiert jusqu'au sentiment de l'amour de soi; si l'on ne peut s'aimer qu'on n'ait auparavant éprouvé le sentiment de la douleur & du plaisir physique; tout est donc en nous acquisition.

Notre esprit, nos talents, nos vices, nos vertus, nos préjugés & nos caractères, néces-

fairement formés du mélange de nos idées & de nos sentiments , ne sont donc pas l'effet de nos divers tempéraments. Nos passions elles-mêmes en sont dépendantes. Je citerai les peuples du nord en preuve de cette vérité. Leur tempérament pituiteux & phlegmatique est , dit-on, l'effet particulier de la nature, de leur climat & de leur nourriture ; cependant ils sont aussi susceptibles d'orgueil , d'envie , d'ambition , d'avarice , de superstition , que les peuples sanguins (a) , & bilieux du midi * 5. Ouvre-t-on l'histoire, on voit les peuples tout-à-coup changer de caractère, sans qu'il soit arrivé de changement dans la nature de leurs climats ou de leur nourriture.

J'ajouterai même que si *tous les caractères* , comme le prétend M. Rousseau p. 109. t. 5. de l'Héloïse, *étoient bons & sains en eux-mêmes* , cette bonté universelle & par conséquent indépendante de la diversité des tempéraments , prouveroit contre son opinion. Plût au ciel que la bonté fût le partage de l'homme ! c'est à regret que sur ce point , je suis encore d'un avis contraire à M. Rousseau. Quel plaisir pour moi de

(a) Ce fait prouve clairement que les passions citées ci-dessus , ne sont pas l'effet de la diversité de nos tempéraments , mais , comme je l'ai dit , de l'amour du pouvoir.

trouver tous les hommes bons ! mais en leur persuadant qu'ils sont tels, je ralentirois leur ardeur pour le devenir. Je les dirois bons & les rendrois méchants.

Est-on honnête ? Sert-on son souverain ? Mérite-t-on sa confiance lorsqu'on lui cache la misère de ses peuples ? Non : mais lorsqu'on la lui fait connoître & qu'on lui montre les moyens de la soulager. Qui trompe les hommes, n'est point leur ami. Où sont donc ceux des rois ? Quel courtisan est toujours vrai avec son prince ? Quel homme l'est toujours avec lui-même ? Le faux brave dit tous les individus courageux, pour être cru lui-même tel ; & c'est quelquefois le Shaftesburiste le plus fripon qui soutient le plus vivement la bonté originelle des hommes.

Quant à moi je ne les entretiendrai pas à cet égard dans une sécurité funeste. Je ne leur répéterai point sans cesse qu'ils sont bons. Le législateur moins en garde contre le vice négligeroit l'établissement des loix propres à les réprimer ; je ne commettrai point le crime de leze-humanité, j'oserai dire la vérité & discuter une question que je ne puis traiter, sans montrer relativement à mon objet, que sur ce point monsieur Rousseau n'est pas plus d'accord avec lui-même que sur les précédents.



C H A P I T R E I I I .

De la bonté de l'homme au berceau.

JE vous aime , ô mes concitoyens ! & mon premier desir est de vous être utile. J'envie sans doute vos suffrages : mais voudrois-je devoir au mensonge & votre estime & vos éloges ? Mille autres vous tromperont ; je ne serai point leur complice. Les uns vous diront bons & flatteront le desir que vous avez de vous croire tels ; ne les en croyez pas. Les autres vous diront méchant ; ils vous mentiront pareillement , vous n'êtes ni l'un ni l'autre.

Nul individu ne naît bon , nul individu ne naît méchant. Les hommes sont l'un ou l'autre , selon qu'un intérêt conforme ou contraire les réunit ou les divise. * 6. Des philosophes croient les hommes nés dans l'état de guerre. Le desir commun de posséder les mêmes choses , les arme , disent-ils , dès le berceau les uns contre les autres.

L'état de guerre sans doute suit de près l'infant de leur naissance. La paix entr'eux est peu durable. Cependant ils ne naissent point ennemis. La bonté ou la méchanceté est en eux un

accident : c'est le produit de leurs loix bonnes ou mauvaises. Ce qu'on appelle dans l'homme la bonté ou le sens moral est sa bienveillance pour les autres , & cette bienveillance est toujours en lui proportionnée à l'utilité dont ils lui sont. Je préfère mes concitoyens aux étrangers & mon ami à mes concitoyens. Le bonheur de mon ami se réfléchit sur moi. S'il devient plus riche & plus puissant , je participe à sa richesse & à sa puissance. La bienveillance pour les autres est donc l'effet de l'amour de nous-mêmes. Or si l'amour de soi , comme je l'ai prouvé section 4 , est en nous l'effet nécessaire de la faculté de sentir , notre amour pour les autres , quoi qu'en disent les Schafesburistes , est donc pareillement l'effet de cette même faculté.

Qu'est-ce en effet que cette bonté originelle ou ce sens moral tant vanté par les Anglois ? (a)
Quelle idée nette se former d'un pareil sens , (b)

(a) C'est sur une observation constante & générale qu'est fondé ce proverbe : *mal d'autrui n'est que songe*. L'expérience ne prouve donc pas que les hommes soient si bons.

(b) Admet-on un sens moral ? Pourquoi pas un sens algébrique ou chymique ? Pourquoi créer dans l'homme un fixieme sens ? Seroit-ce pour lui donner des idées plus nettes de la morale ? Mais qu'est-ce que la morale ? La

& sur quel fait en fonder l'existence ? Sur ce qu'il est des hommes bons ? Mais il en est aussi d'envieux & de menteurs , *omnis homo mendax*.

science des moyens inventés par les hommes pour vivre entre eux de la manière la plus heureuse possible. Que le puissant ne s'oppose point à ses progrès , cette science se perfectionnera proportionnellement aux lumières que les peuples acquerront. On veut que la morale soit l'œuvre de Dieu : mais elle fait en tout pays partie de la législation des peuples. Or la législation est des hommes. Si Dieu est réputé l'auteur de la morale , c'est qu'il l'est de la raison humaine , & que la morale est l'œuvre de cette raison. Identifier Dieu & la morale , c'est être idolâtre , c'est diviniser l'ouvrage des hommes. Ils ont fait des conventions. La morale n'est que le recueil de ces conventions. Le véritable objet de cette science est la félicité du plus grand nombre. *Salus populi suprema lex esto.* Si la morale des peuples produit si souvent l'effet contraire , c'est que le puissant en dirige tous les préceptes à son avantage particulier , c'est qu'il se répète toujours *Salus gubernantium suprema lex esto.* C'est qu'enfin la morale de la plupart des nations n'est plus maintenant que le recueil des moyens employés & des préceptes dictés par le puissant , pour affermir son autorité & pouvoir être impunément injuste.

Mais peut-on respecter de tels préceptes ? Oui , lorsqu'ils sont consacrés par des édits , par des loix absurdes & sur-tout par la crainte du puissant. C'est alors qu'ils acquièrent une autorité légale , si le puissant continue de l'être.

Alors rien de plus difficile que de rappeler la science

Dira-t-on en conséquence que ces hommes ont en eux un sens moral d'envie ou un sens mentitif. Rien de plus absurde que cette philosophie théologique de Shaftesbury , & cependant la plupart des Anglois en font amateurs comme les François l'étoient jadis de leur musique. Il n'en est pas de même des autres nations. Aucun étranger ne peut comprendre l'une & écouter l'autre. C'est une taie sur les yeux des Anglois. Il faut la leur lever pour qu'ils voyent.

Selon leurs philosophes , l'homme indifférent , l'homme assis dans son fauteuil desire le bien des autres ; mais en tant qu'indifférent , l'homme ne desire & ne peut même rien desirer. L'état de

de la morale à son véritable objet. Aussi ne trouve-t-on de législation sage & de morale pure que dans les pays où comme en Angleterre , le peuple a part à l'administration , où la nation est le souverain , où les loix enfin toujours établies en faveur du puissant , se trouvent nécessairement conformes à l'intérêt du plus grand nombre.

D'après cette idée sommaire de la science de la morale , il est évident qu'elle est comme les autres , le produit de l'expérience , de la méditation & non celui d'un *sens moral* ; qu'elle peut comme les autres sciences de jour en jour se perfectionner , & que rien n'autorise l'homme à supposer en lui un sixieme sens dont il seroit impossible de se former des idées nettes.

desir & d'indifférence est contradictoire. Peut-être même cet état de parfaite indifférence est-il impossible. Ce que l'expérience m'apprend, c'est que l'homme ne naît ni bon ni méchant : c'est que son bonheur n'est pas nécessairement attaché au malheur d'autrui ; c'est qu'au contraire dans toute saine éducation, l'idée de ma propre félicité sera toujours plus ou moins étroitement liée dans ma mémoire à celle de mes concitoyens : c'est que le desir de l'une produira en moi le desir de l'autre. D'où il résulte que l'amour du prochain n'est dans chaque individu qu'un effet de l'amour de lui-même. Aussi les plus bruyans prôneurs de la bonté originelle (a), n'ont-ils pas toujours été les plus zélés bienfaiteurs de l'humanité.

Se fut-il agi du salut d'Angleterre ? Pour la sauver, dit-on, le paresseux Schafesbury, cet ardent apôtre du beau moral, ne se fût pas fait porter jusqu'au parlement. Ce n'est point le sens du beau moral, c'est l'amour de la gloire & de la patrie qui forme les Horaces, les Brutus &

(a) Les romanciers du beau moral ignorent le mépris que doit avoir pour leur roman, quiconque en qualité de ministre, de lieutenant de police & d'homme public, est à portée de connoître l'humanité.

les Scavolas (a). Les philosophes Anglois me répéteroient envain que le beau moral est un sens qui se développant avec le fœtus de l'homme, le rend dans un temps (b) marqué, compatissant aux maux de ses semblables. Je puis me former une idée de mes cinq sens, & des organes qui les constituent ; mais j'avoue que je n'ai pas plus d'idée d'un sens moral, que d'un éléphant & d'un château moral.

Se servira-t-on encore long-tems de ces mots vuides de sens ? qui ne présentant aucune idée claire & distincte * 7. devroient être à jamais relégués dans les écoles théologiques (c). Entend-

(a) Ce système si vanté du beau moral, n'est au fond que le système des idées innées détruit par Locke, & redonné de nouveau sous un nom & une forme différente.

[b] *Le sens moral* comme la puberté : disent les Schafesburystes, ne se développe en nous que vers un certain âge. Ce sens est selon eux une espèce d'excroissance morale. Or je demande, qu'est-ce qu'un sens ou excroissance qui n'est pas physique. Il faut compter beaucoup sur la foi du lecteur, pour lui donner une supposition aussi absurde, qui d'ailleurs n'explique rien qu'on ne puisse expliquer sans elle.

(c) *Le sens moral* me paroît un de ces êtres métaphysiques ou moraux qu'on ne devroit jamais citer dans un livre de philosophie. On les a quelquefois

on par ce mot de sens moral , le sentiment de compassion éprouvé à la vue d'un malheureux ? Mais pour compatir aux maux d'un homme , il faut d'abord savoir qu'il souffre , & pour cet effet avoir senti la douleur. Une compassion sur parole en suppose encore la connoissance , d'ailleurs quels sont les maux auxquels en général on se montre le plus sensible ? Ce sont ceux qu'on a soufferts le plus impatiemment , & dont le souvenir en conséquence est le plus habituellement présent à notre mémoire. La compassion n'est donc point en nous un sentiment inné.

Qu'éprouvai-je à la présence d'un malheureux ? Une émotion forte. Qui la produit ? Le souvenir des douleurs auxquelles l'homme est sujet & auxquelles je suis moi-même exposé * 8. Une telle idée me trouble , m'importune , & tant que cet infortuné est en ma présence , je suis tristement affecté. L'ai-je secouru , ne le vois-je plus ? le calme renaît insensiblement dans mon ame , parce qu'en proportion de son éloignement le souvenir des maux que me rappelloit sa présence , s'est insensiblement effacé. Quand je m'attendrissois sur lui , c'étoit donc sur moi-même que je m'at-

introduits dans la comédie Italienne , encore en refroidissoient-ils l'action. On les supporte à peine dans les Prologues.

tendrissois. Quels sont en effet les maux auxquels je compatis le plus ? Ce sont, comme je l'ai déjà dit, non seulement ceux que j'ai sentis, mais ceux que je puis sentir encore : ces maux plus présents à ma mémoire me frappent le plus fortement. Mon attendrissement pour les douleurs d'un infortuné est toujours proportionné à la crainte que j'ai d'être affligé des mêmes douleurs. Je voudrois, s'il étoit possible, en anéantir en lui jusqu'au germe : je m'affranchirois en même temps de la crainte d'en éprouver de pareilles. L'amour des autres ne fera jamais dans l'homme qu'un effet de l'amour de lui-même, * 9. & par conséquent de sa sensibilité physique. En vain M. Rousseau répète-t-il sans cesse *que tous les hommes sont bons & tous les premiers mouvements de la nature droits*. La nécessité des loix est la preuve du contraire. Que suppose cette nécessité ? Que ce sont les divers intérêts de l'homme qui le rendent méchant ou bon, & que le seul moyen de former des citoyens vertueux, c'est de lier l'intérêt particulier à l'intérêt public.

Au reste quel homme moins persuadé que M. Rousseau de la bonté originelle des caractères. Il dit P. 179, T. 1, de l'Emile. » Tout homme » qui ne connoît point la douleur, ne connoît » ni l'attendrissement de l'humanité, ni la dou-

» cœur de la commifération ; fon cœur n'eft ému
 » de rien ; il n'eft point fociable : c'eft un monf-
 » tre avec fes femblables. » Il ajoute P. 220,
 T. 2 , ibid. » Rien felon moi , de plus beau &
 » plus vrai que cette maxime , *on ne plaint ja-*
 » *mais dans autrui que les maux dont on ne*
 » *feroit pas foi-même exempt ;* & c'eft pour-
 » quoi, ajoute-t-il , le prince eft fans pitié pour
 » fes fujets , le riche eft dur avec le pauvre , &
 » le noble avec le roturier. »

D'après ces maximes , comment foutenir la
 bonté originelle de l'homme , & prétendre que
tous les caractères font bons.

La preuve que l'humanité n'eft dans l'homme
 que l'effet du fouvenir des maux qu'il connoît ou
 par lui-même , * 10. ou par les autres , c'eft
 que de tous les moyens de le rendre humain &
 compatiffant , le plus efficace eft de l'habituer
 dès fa plus tendre jeunefle à s'identifier avec les
 malheureux & à fe voir en eux. Quelques-uns
 ont en conféquence traité la compaffion de foi-
 bleffe. Qu'on lui donne tel nom qu'on voudra ,
 cette foibleffe fera toujours à mes yeux la pre-
 miere des vertus ; * 11 parce qu'elle contribuera
 toujours le plus au bonheur de l'humanité.

J'ai prouvé que la compaffion n'eft ni un *fens*
moral , ni un *sentiment inné* , mais un pur effet
 de l'amour de foi. Que s'enfuit-il ? Que c'eft ce

même amour diversement modifié , selon l'éducation différente qu'on reçoit , les circonstances & les positions où le hazard nous place , qui nous rend humain ou dur , que les hommes ne naissent point comparissans , mais , que tous peuvent le devenir , & le seront lorsque les loix , la forme de gouvernement & l'éducation les rendront tels.

O ! vous à qui le ciel confie la puissance législative , que votre administration soit douce , que vos loix soient sages , & vous aurez pour sujets des hommes humains , vaillants & vertueux ! Mais si vous altérez , ou ces loix , ou cette sage administration , ces vertueux citoyens mourront sans postérité , & vous n'aurez près de vous que des méchans , parce que vos loix les auront rendus tels. L'homme indifférent au mal par sa nature , ne s'y livre pas sans motifs. L'homme heureux est humain ; c'est le lion repu.

Malheur au prince qui se fie à la bonté originelle des caractères. * 12. M. Rousseau la suppose : l'expérience la dément. Qui la consulte , apprend que l'enfant noie des mouches , * 13. bat son chien , étouffe son moineau , & que né sans humanité l'enfant a tous les vices de l'homme.

Le puissant est souvent injuste ; l'enfant robuste l'est de même. N'est-il pas contenu par la

présence du maître, à l'exemple du puissant, il s'approprie par la force le bonbon ou bijou de son camarade; il fait pour une poupée, pour un hochet ce que l'âge mûr fait pour un titre ou un sceptre. La manière uniforme d'agir de ces deux âges a fait dire à M. de la Mothe,

*C'est que déjà l'enfant est homme,
Et que l'homme est encore enfant.*

C'est sans raison qu'on soutient la bonté originelle des caractères. J'ajouterai même que dans l'homme, la bonté & l'humanité ne peuvent être l'ouvrage de la nature, mais uniquement celui de l'éducation.



CHAPITRE IV.

L'homme de la nature doit être cruel.

QUE nous présente le spectacle de la nature ? une multitude d'êtres destinés à s'entre-dévorer. L'homme en particulier, disent les Anatomistes, a la dent de l'animal carnacier. Il doit donc être vorace, & par conséquent cruel & sanguinaire. D'ailleurs la chair est pour lui l'aliment le plus sain, le plus conforme à son organisation. Sa conservation, comme celle de presque toutes les espèces d'animaux, est attachée à la destruction des autres. Les hommes répandus par la nature dans de vastes forêts, sont d'abord chasseurs.

Plus rapprochés les uns des autres, & forcés de trouver leur nourriture dans un plus petit espace, le besoin les fait *pasteurs*. Plus multipliés encore, ils deviennent enfin *cultivateurs*. Or dans toutes ces diverses positions, l'homme est le destructeur né des animaux, soit pour se repaître de leur chair, soit pour défendre contre eux le bétail, les fruits, grains & légumes nécessaires à sa subsistance.

L'homme de la nature est son boucher, son cuisinier. Ses mains sont toujours souillées de sang. Habitué au meurtre, il doit être sourd au cri de la pitié. Si le cerf aux abois m'émeut : si ses larmes font couler les miennes ; ce spectacle si touchant par sa nouveauté, est agréable au sauvage que l'habitude y endure.

La mélodie la plus agréable à l'inquisiteur sont les hurlements de la douleur. Il rit près du bûcher où l'hérétique expire. Cet inquisiteur, assassin autorisé par la loi, conserve même au sein des villes la férocité de l'homme de la nature ; c'est un homme de sang. Plus on se rapproche de cet état, plus on s'accoutume au meurtre, moins il coûte. Pourquoi le dernier boucher est-il au défaut du bourreau, forcé de remplir ses fonctions ? C'est que sa profession le rend impitoyable. Celui qu'une bonne éducation n'accoutume pas à voir dans les maux d'autrui, ceux auxquels il est lui-même exposé, sera toujours dur & souvent sanguinaire. Le peuple l'est ; il n'a pas l'esprit d'être humain. C'est, dit-on, la curiosité qui l'entraîne à Tyburn, ou à la Greve, oui, la première fois : s'il y retourne, il est cruel. Il pleure aux exécutions, il est ému ; mais l'homme du monde pleure à la tragédie, & la représentation lui en est agréable.

Qui soutient la bonté originelle des hommes,

veut les tromper. Faut-il qu'en humanité comme en religion, il y ait tant d'hypocrites & si peu de vertueux ? Prendra-t-on pour bonté naturelle dans l'homme les égards qu'une crainte respectueuse inspire à deux êtres à-peu-près égaux en forces ? L'homme policé lui-même n'est-il plus retenu par cette crainte, il devient cruel & barbare.

Qu'on se rappelle le tableau d'un champ de bataille au moment qui suit la victoire ; lorsque la plaine est encore jonchée de morts & de mourants ; lorsque l'avarice & la cupidité portent leurs regards avides sur les vêtements sanglants des victimes encore palpitantes du bien public ; lorsque sans pitié pour des malheureux dont elles redoublent les souffrances, elles s'en rapprochent & les dépouillent.

Les larmes, le visage effrayant de l'angoisse, le cri aigu de la douleur, rien ne les touche ; aveugles aux pleurs de ces infortunés, elles sont sourdes à leurs gémissements.

Tel est l'homme aux champs de la victoire. Est-il plus humain sur les trônes d'Orient * 14. d'où il commande aux loix ? Quel usage y fait-il de sa puissance ? S'occupe-t-il de la félicité des peuples ? Soulage-t-il leurs besoins ? allège-t-il le poids de leurs fers ? l'Orient est-il libre & déchargé du joug insupportable du despotisme ? Chaque jour au contraire ce joug s'appesantit.

C'est sur la crainte qu'il inspire, c'est sur les barbares exercées sur des esclaves tremblants, que le despote mesure sa gloire & sa grandeur. Chaque jour est marqué par l'invention d'un supplice nouveau & plus cruel. Qui plaint les peuples en sa présence est son ennemi, & qui donne à ce sujet *des conseils à son maître, lave*, dit le poète Saadi, *ses mains dans son propre sang.*

Indifférent au malheur des Romains, Arcade uniquement occupé de la poule qu'il nourrit, est forcé par les barbares d'abandonner Rome : il se retire à Ravenne, y est poursuivi par l'ennemi ; une seule armée lui reste, il la leur oppose. Elle est attaquée, battue ; on lui en apprend la défaite. En proie, lui dit-on, à l'avarice, & à la cruauté du vainqueur Rome est pillée, les citoyens fuient nus ; ils n'ont le temps de rien emporter. Arcade impatient interrompt le récit : *att-on*, dit-il, *sauvé ma poule ?*

Tel est l'homme ceint de la couronne du despotisme ou des lauriers de la victoire. * 15. Affranchi de la crainte des Loix ou des représailles, ses injustices n'ont d'autres mesures que celles de sa puissance. Que devient donc cette bonté originelle que tantôt M. Rousseau suppose dans l'homme, & que tantôt il lui refuse.

Qu'on ne m'accuse pas de nier l'existence des hommes bons. Il en est de tendres, de compa-

rifans aux maux de leurs semblables ; mais l'humanité est en eux l'effet de l'éducation & non de la nature.

Nés parmi les Iroquois , ces mêmes hommes en eussent adopté les coutumes barbares & cruelles. Si M. Rousseau est encore sur ce point contradictoire à lui-même , c'est que ses principes sont en contradiction avec ses propres expériences : c'est qu'il écrit tantôt d'après les uns , tantôt d'après les autres. Oubliera-t-il donc toujours que , nés sans idées , sans caractères & indifférents au bien & au mal moral , la sensibilité physique est le seul don que nous ait fait la nature ; que l'homme au berceau n'est rien , que ses vices , ses vertus , ses passions factices , ses talents , ses préjugés , enfin jusqu'au sentiment de l'amour de soi , tout est en lui une acquisition.



CHAPITRE V.

*M. Rousseau croit tour-à-tour l'éducation utile
& inutile.*

I. PROPOSITION.

M. Rousseau dit P. 109. T. 5. de l'Héloïse.
 » L'éducation gêne de toute part la nature, efface
 » les grandes qualités de l'ame pour en substituer
 » de petites & d'apparentes qui n'ont nulle réa-
 » lité «. Ce fait admis, rien de plus dangereux
 que l'éducation. Cependant dirai-je à M. Rousseau,
 si telle est sur nous la force de l'instruction, qu'elle
 substitue de petites qualités aux grandes que nous
 tenons de la nature & qu'elle change ainsi nos
 caractères en mal ; pourquoi cette même instruc-
 tion ne substituerait-elle pas de grandes qualités
 aux petites que nous aurions reçues de cette
 même nature , & ne changerait-elle pas ainsi nos
 caractères en bien ? L'héroïsme des républiques
 naissantes prouve la possibilité de cette métamor-
 phose.

II. PROPOSITION.

M. Rousseau P. 121. T. 5. ib. fait dire à Vol-
 mar. » Pour rendre mes enfants dociles, ma femme

» a substitué au joug de la discipline un joug plus
 » inflexible, celui de la nécessité. » Mais si dans
 l'éducation l'on peut faire usage de la nécessité,
 & si son pouvoir est irrésistible, on peut donc
 corriger les défauts des enfans, en changer les
 caractères, & les changer en bien.

Dans l'une de ces deux propositions M. Rouf-
 feau est donc non-seulement en contradiction avec
 lui-même, mais encore avec l'expérience.

Quels hommes en effet ont donné les plus
 grands exemples de vertu ? Sont-ce ces sauvages
 du Nord ou du Midi, ces Lapons, ces Papoux
 sans éducation, ces hommes, pour ainsi dire, de
 la nature, dont la langue n'est composée que de
 cinq ou six sons ou cris ? Non sans doute. La
 vertu consiste dans le sacrifice de ce qu'on ap-
 pelle son intérêt à l'intérêt public. Or de pareils
 sacrifices supposent les hommes déjà rassemblés
 en sociétés, & les loix de ces sociétés perfection-
 nées à un certain point. Où trouve-t-on des *héros* ?
 Chez des peuples plus ou moins policés. Tels sont
 les Chinois, les Japonois, les Grecs, les Romains,
 les Anglois, les Allemands, les François, &c.

Quel seroit dans toute société l'homme le plus
 détestable ? L'homme de la nature qui n'ayant
 point fait de convention avec ses semblables,
 n'obéiroit qu'à son caprice & au sentiment actuel
 qui l'inspire.

I I I. P R O P O S I T I O N.

Après avoir répété que *l'éducation efface les grandes qualités de l'ame*, imagineroit-on que M. Rousseau P. 192; T. 4, de l'Emile, divise les hommes en deux classes; *l'une de gens qui pensent, l'autre de gens qui ne pensent pas*? Différence selon lui, entièrement dépendante de la différence de l'éducation. Quelle contradiction frappante! Est-il plus d'accord avec lui-même, lorsqu'après avoir regardé l'esprit comme un pur effet de l'organisation, & avoir en conséquence déclamé contre toutes sortes d'instructions, il fait le plus grand cas de celle des Spartiates qui commençoit à la mamelle. Mais, dira-t-on, en s'opposant en général à toute instruction, l'objet de M. Rousseau est simplement de soustraire la jeunesse au danger d'une mauvaise éducation. Sur ce point tout le monde est de son avis & convient que, *mieux vaut refuser toute éducation aux enfants que de leur en donner une mauvaise*. Ce n'est donc pas sur une vérité aussi triviale que peut insister M. Rousseau. Une preuve du peu de netteté de ses idées sur cet objet, c'est qu'en plusieurs autres endroits de ses ouvrages il consent qu'on donne quelque instruction aux enfants, pourvu, dit-il, qu'elle ne soit pas prématurée. Or sur ce point il est encore contradictoire à lui-même.

IV. PROPOSITION.

Il dit P. 153, T. 5, de l'Héloïse. « La marche
» de la nature est la meilleure ; il faut sur-tout
» ne la pas contraindre par une éducation pré-
» maturée. » Or s'il est une éducation prématu-
rée, c'est sans contredit celle des nourrices. Il
faudroit donc qu'elles n'en donnassent aucune à
leurs nourrissons. Voyons si c'est l'opinion con-
stante de M. Rousseau.

V. PROPOSITION.

Il dit T. 5, P. 135 & 136, ibid. « Les nour-
» rices devroient dès l'âge le plus tendre répri-
» mer dans les enfants le défaut de la crierie :
» la même cause qui rend l'enfant criard à trois
» ans , le rend mutin à douze , querelleur à
» vingt , impérieux à trente , & insupportable
» toute sa vie. » M. Rousseau avoue donc ici que
les nourrices peuvent *réprimer* dans les enfants le
défaut de la crierie. Les enfants au berceau
font donc déjà susceptibles d'instructions. S'ils le
font , pourquoi dès le plus bas âge ne pas com-
mencer leur éducation ? Par quelle raison en ha-
zarder le succès en se donnant à la fois , & les dé-
fauts de l'enfant & l'habitude de ces défauts , à
combattre ? Pourquoi ne se hâteroit-on pas d'é-

rouffler dans ses passions encore foibles le germe des plus grands vices ? M. Rousseau ne doute point à cet égard du pouvoir de l'éducation.

VI. PROPOSITION.

Il dit T. 5, P. 158, *ibid.* « Une mere un peu » vigilante tient dans ses mains les passions de ses » enfants. Elle y tient donc aussi leur caractère. Qu'est-ce en effet qu'un caractère ? Le produit d'une volonté vive & constante, par conséquent d'une passion forte. Or si la mere peut tout sur celle de ses fils, elle peut tout sur leur caractère. Qui peut disposer de la cause, est le maître de l'effet.

Mais pourquoi Julie toujours contraire à elle-même, répète-t-elle sans cesse qu'elle met peu d'importance à l'instruction de ses enfants & qu'elle en abandonne le soin à la nature, lorsque dans le fait, *il n'est point d'éducation*, si je l'ose dire, *plus éducation que la sienne* ; & qu'enfin en ce genre, elle ne laisse, pour ainsi dire, rien à faire à la nature.

C'est avec plaisir que je saisis cette occasion de louer M. Rousseau : ses vues sont quelquefois extrêmement fines. Les moyens employés par Julie pour l'instruction de ses fils sont souvent les meilleurs possibles. Tous les hommes, par exemple, sont singes & imitateurs. Le vice se gagne par contagion.

contagion. Julie le fait, & veut en conséquence que tous jusqu'à ses domestiques concourent par leur exemple & leur discours à inspirer à ses enfans les vertus qu'elle desire en eux. Mais un pareil plan d'instruction est-il praticable dans la maison paternelle ? J'en doute : & si de l'aveu de Julie , un seul valet brutal ou flatteur suffit pour gâter toute une éducation (a), où trouver des

(a) D'après cet aveu de Julie , croiroit-on que M. Rousseau me reproche de trop donner à l'éducation. Nulle contradiction n'arrête l'auteur de l'Emile.

» Deux hommes, dit-il, du même état ne reçoivent-ils pas à-peu-près les mêmes instructions, & néanmoins quelle différence n'apperçoit-on pas entre leurs esprits ? Pour expliquer cette différence, supposera-t-on, ajoute-t-il, P. 114. T. 5 de l'Héloïse, que certains objets ont agi sur l'un & non pas sur l'autre ? Que de petites circonstances les ont frappés diversement sans qu'ils s'en soient apperçus ? Tous les raisonnemens ne sont que des subtilités. Mais, répondrai-je à M. Rousseau, assurer que le caractère brutal ou flatteur d'un domestique suffit pour gâter toute une éducation ; qu'un éclat de rire indiscret (P. 216. T. 1. de l'Emile) peut retarder de six mois une éducation, c'est convenir que ces mêmes petites circonstances pour lesquelles vous affectez tant de mépris, sont quelquefois de la plus grande importance, & que l'éducation par conséquent ne peut précisément être la même pour deux hommes. Or

domestiques tels que l'exige ce plan d'instruction ? Au reste ce qui paroît impossible à l'éducation particulière, l'est-il à l'éducation publique ? Je vais l'examiner.

comment se peut-il, après avoir si authentiquement reconnu l'influence des plus petites causes sur l'éducation, que M. Rousseau compare (P. 113 & 114. T. 5. de l'Héloïse) les raisonnemens faits à ce sujet à ceux des astrologues ? » Pour expliquer, dit-il, comment » les hommes, qui semblent nés sous le même aspect » du ciel, éprouvent des fortunes très-différentes, ces » astrologues nient que les hommes soient nés précisément au même instant ». Mais, repliquera-t-on à M. Rousseau, ce n'est point dans cette négation que consiste l'erreur des astrologues.

Dire que les astres dans un instant, quelque petit qu'il soit, parcourent un espace plus ou moins grand proportionné à la vitesse plus ou moins grande avec laquelle ils se meuvent, c'est une vérité mathématique.

Affirmer que faute d'une pendule assez juste, ou d'une observation assez exacte, deux hommes qu'on croit nés dans le même instant, n'ont cependant pas vu le jour dans le moment, où les astres étoient précisément dans la même position les uns à l'égard des autres, c'est souvent un doute assez bien fondé.

Mais croire sans aucune preuve que les astres influent sur le sort & le caractère des hommes, c'est une sottise, & c'est celle des astrologues.

CHAPITRE VI.

De l'heureux usage qu'on peut faire dans l'éducation publique de quelques idées de M. Rousseau.

DANS l'éducation particulière on n'a pas le choix du maître. L'excellent est rare, il doit être cher, & peu de particuliers sont assez riches pour le bien payer. Il n'en est pas de même dans une éducation publique. Le gouvernement attache-t-il de gros revenus aux maisons d'instruction; paye-t-il libéralement les instituteurs; leur marque-t-il une certaine considération; rend-il enfin leur place honorable (a)? Il les rend généralement desirables. Le gouvernement alors a le choix sur un si grand nombre d'hommes éclairés,

(a) Que faut-il, dit M. Rousseau, pour qu'un enfant apprenne? Qu'il ait intérêt d'apprendre? Que faut-il pour qu'un maître perfectionne sa méthode d'enseigner? Qu'il ait pareillement intérêt de la perfectionner. Mais pour s'occuper d'un travail si pénible, il faut qu'il espère une récompense considérable. Or peu de peres sont assez riches pour réaliser son espoir & payer noblement ses services. Le prince seul en honorant les

qu'il en trouve toujours de propres à remplir les places qu'il leur destine. En tous les genres c'est la disette des récompenses qui produit celle des talents.

Mais dans le plan d'éducation proposé par M. Rousseau, quel doit être le premier soin des maîtres ? L'éducation des domestiques destinés à servir les enfants. Ces domestiques élevés, alors les maîtres, d'après leur propre expérience & celle de leurs prédécesseurs, peuvent s'attacher à perfectionner les méthodes de l'instruction.

Ces maîtres sont-ils chargés d'inspirer à leurs disciples les goûts, les idées, les passions les plus conformes à l'intérêt général ? Ils sont en présence de l'élève forcé de porter sur leurs démarches, leur conduite & leurs discours, une attention impossible à soutenir long-temps. C'est tout le plus, s'ils peuvent quatre ou cinq heures par jour supporter une telle contrainte. Aussi n'est-ce que dans les colleges où les maîtres se relaient successivement qu'on peut faire usage de certaines vues & de certaines idées répandues dans l'Emile & l'Héloïse. Le possible dans une maison publique

places d'instituteurs, en y attachant des appointements honnêtes, peut à la fois inspirer aux gens de mérite le desir de les mériter & de les obtenir.

d'instruction, cesse de l'être dans la maison paternelle.

A quel âge commencer l'éducation des enfans ? Si l'on en croit M. Rousseau P. 116, T. 5 de l'Héloïse, *ils sont jusqu'à dix ou douze ans sans jugement*. Jusqu'à cet âge toute éducation est donc inutile. L'expérience, il est vrai, est sur ce point en contradiction avec cet auteur. Elle nous apprend que l'enfant discerne au moins confusément au moment même qu'il sent, qu'il juge avant douze ans des distances, des grandeurs, de la dureté, de la mollesse des corps ; de ce qui l'amuse ou l'ennuie ; de ce qui est bon ou mauvais au goût, qu'enfin il fait avant douze ans une grande partie de la langue usuelle & connoit déjà les mots propres à exprimer ses idées. D'où je conclus que l'intention de la nature n'est pas, comme le dit l'auteur d'Emile, que le corps se fortifie avant que l'esprit s'exerce, mais que l'esprit s'exerce à mesure que le corps se fortifie. M. Rousseau sur ce point ne paroît pas bien assuré de la vérité de ses raisonnemens. Aussi avoue-t-il P. 259, T. 1. de l'Emile. « Qu'il est souvent en » contradiction avec lui-même, mais, ajoute-t-il, cette contradiction n'est que dans les mots. » J'ai déjà fait voir qu'elle est dans les choses ; & l'auteur m'en fournit une nouvelle preuve dans le même endroit de son ouvrage. « Si je regarde,

» dit-il , les enfans comme incapables de raison-
 » nement (a) c'est qu'on les fait raisonner sur ce
 » qu'ils ne comprennent pas ». Mais il en est à
 cet égard de l'homme fait comme de l'enfant.
 L'un & l'autre raisonnent mal sur ce qu'ils n'en-
 tendent pas. L'on peut même assurer que si l'en-
 fant est aussi capable de l'étude des langues que
 l'homme fait , il est aussi susceptible d'attention,
 & peut également appercevoir les ressemblances
 & les différences , les convenances & les discon-
 venances qu'ont entr'eux les objets divers , & par
 conséquent raisonner également juste.

Quelles sont d'ailleurs les expériences sur les-
 quelles se fonde M. Rousseau pour assurer pag.
 203. t. 1. de l'Emile , « que si l'on pouvoit ame-
 » ner un élève sain & robuste à l'âge de 10
 » ou 12 ans sans qu'il pût distinguer sa main droite
 » de la gauche , & sans savoir ce que c'est
 » qu'un livre , les yeux de son entendement
 » s'ouvreroient tout-à-coup aux leçons de la
 » raison » .

• (a) » La prétendue incapacité des jeunes gens
 » pour le raisonnement, dit à ce sujet S. Réal, est
 » plutôt une condescendance pour le maître, que
 » pour le disciple. Les maîtres ne sachant pas les
 » faire raisonner ont un intérêt de les en dire inca-
 » pables »

Je ne conçois pas, je l'avoue, pourquoi l'enfant en verroit mieux, s'il n'ouvrait, qu'à 10 ou 12 ans *les yeux de son entendement*. Tout ce que je fais, c'est que l'attention d'un enfant livré jusqu'à 12 ans à la dissipation est très-difficile à fixer; c'est que le savant lui-même distrait trop long-temps de ses études ne s'y remet pas sans peine. Il en est de l'esprit comme du corps, l'on ne rend l'un attentif, & l'autre souple que par un exercice continu. L'attention ne devient facile que par l'habitude.

Mais on a vu des hommes triompher dans un âge mûr des obstacles qu'une longue inapplication met à l'acquisition des talents.

Un desir excessif de la gloire peut sans doute opérer ce prodige. Mais quel concours, quelle réunion rare de circonstances pour allumer un tel desir. Doit-on compter sur ce concours & tout attendre d'un miracle? Le parti le plus sûr est d'habituer de bonne heure les enfants à la fatigue de l'attention. Cette habitude est l'avantage le plus réel qu'on retire maintenant des meilleures études. Mais que faire pour rendre les enfants attentifs? Qu'ils aient intérêt à l'être. C'est pour cet effet qu'on a quelquefois recours au châtimement. * 16. La crainte engendre l'attention, & si l'on a d'ailleurs perfectionné les méthodes de l'instruction, cette attention est peu pénible.

Mais ces méthodes sont-elles faciles à perfectionner ?

Que dans une science abstraite telle , par exemple , que la morale , on fasse remonter un enfant des idées particulières aux générales ; qu'on attache des idées nettes & précises aux divers mots qui composent la langue de cette science , l'étude en deviendra facile. Par quelle raison , observateur exact de l'esprit humain , ne disposeroit-on pas les études de manière que l'expérience fût l'unique ou du moins le premier des maîtres , & que dans chaque science le disciple s'élèvat toujours des simples sensations aux idées les plus composées ? Cette méthode une fois adoptée , les progrès de l'élève seroient plus rapides , sa science plus assurée , l'étude pour lui moins pénible , lui deviendrait moins odieuse , & l'éducation enfin pourroit plus sur lui.

Répéter que *l'enfance & la jeunesse sont sans jugement*, c'est le propos des vieillards de la comédie. La jeunesse réfléchit moins que la vieillesse , parce qu'elle sent plus , parce que tous les objets nouveaux pour elle , lui font une impression plus forte. Mais si la force de ses sensations la distrait de la méditation , leur vivacité grave plus profondément dans son souvenir les objets qu'un intérêt quelconque doit lui faire un jour comparer entr'eux.

CHAPITRE VII.

Des prétendus avantages de l'âge mûr sur l'adolescence.

L'Homme fait plus que l'adolescent ; il a plus de faits dans sa mémoire : mais a-t-il plus de capacité d'apprendre , plus de force d'attention , plus d'aptitude à raisonner ? Non : c'est au sortir de l'enfance , c'est dans l'âge de desirs & des passions que les idées , si je l'ose dire , poussent le plus vigoureusement. Il en est du printemps de la vie comme du printemps de l'année. La sève alors monte avec force dans les arbres , se répand dans leurs branches , se partage dans leurs rameaux , se porte à leurs extrémités , les ombrage de feuilles , les pare de fleurs & en noue les fruits. C'est dans la jeunesse de l'homme que se nouent pareillement en lui les pensées sublimes qui doivent un jour le rendre célèbre.

Dans l'été de sa vie ses idées se mûrissent. Dans cette saison l'homme les compare , les unit entr'elles , en compose un grand ensemble. Il passe dans ce travail , de la jeunesse à l'âge mûr , & le public qui récolte alors le fruit de ses travaux , regarde les dons de son printemps

comme un présent de son automne (a). L'homme est-il jeune ? C'est alors qu'en total il est le plus parfait , * 17 , qu'il porte en lui plus d'esprit , de vie & qu'il en répand davantage sur ce qui l'entoure.

Considérons les empires où l'ame du prince devenue celle de sa nation , lui communique le mouvement & la vie ; où semblable à la fontaine d'Alcinoüs , dont les eaux jaillissoient dans l'enceinte du palais & se distribuoient ensuite par cent canaux , dans la capitale , l'esprit du souverain est par le canal des grands pareillement transmis aux sujets. Qu'arrive-t-il ? C'est qu'en ces empires où tout émane du monarque , le moment de sa jeunesse est communément celui où la nation est la plus florissante. Si la fortune à l'exemple des coquettes semble fuir les cheveux gris , c'est qu'alors l'activité des passions abandonne le prince * 18 , & que l'activité est la mere des succès.

A mesure que la vieillesse approche l'homme , moins attaché à la terre , est moins fait pour

(a) Dans la première jeunesse , c'est au desir de la gloire , quelquefois à l'amour des femmes , qu'on doit le goût vif pour l'étude ; & dans un âge plus avancé , ce n'est qu'à la force de l'habitude qu'on doit la continuité de ce même goût.

la gouverner. Il sent chaque jour décroître en lui le sentiment de son existence. Le principe de son mouvement s'exhale. L'ame du monarque s'engourdit, & son engourdissement se communiquant à ses sujets, ils perdent leur audace, leur énergie, & l'on redemande envain à la vieillesse de Louis XIV, les lauriers qui couronnoient sa jeunesse.

Veut-on savoir ce que l'éducation peut sur l'enfance ; ouvrons le tome 5. de l'Héloïse & rapportons-nous-en à Julie ou à M. Rousseau lui-même. Il y dit (a), » que les enfants de Julie » dont l'aîné (b) a six ans, lisent déjà passablement ; qu'ils sont déjà dociles (c) ; qu'ils » sont accoutumés au refus (d) ; que Julie a » détruit en eux la cause de la criaillerie (e), » qu'elle a écarté de leur ame, le mensonge, » la vanité, la colere & l'envie (f). »

Que Julie ou M. Rousseau regardent, s'ils le veulent, ces instructions comme simplement préparatoires, le nom ne fait rien à la chose. Toujours est-il vrai qu'à six ans, il est peu d'éducation plus avancée. Quels progrès plus étonnans encore M. Rousseau p. 132. t. 2. d'Emile,

(a) P. 159.

(d) P. 132.

(b) P. 148.

[e] P. 135 & 136.

(c) P. 140.

(f) P. 125.

ne fait-il pas faire à son élève. » Par le moyen ,
» dit-il , de mon éducation , quelles grandes
» idées je vois s'arranger dans la tête d'Emile !
» Quelle netteté de judiciaire ! Quelle justesse
» de raison ! Homme supérieur , s'il ne peut
» élever les autres à sa mesure , il fait s'abaisser
» à la leur. Les vrais principes du juste , les
» vrais modes du beau , tous les rapports mo-
» raux des Etres ; toutes les idées de l'ordre se
» gravent dans son entendement. »

Si tel est l'Emile de M. Rousseau , personne
ne lui contestera la qualité d'homme supérieur.
Cependant cet élève t. 2. p. 302 , „ n'avoit
» reçu de la nature que de médiocres dispositions
» à l'esprit. »

Sa supériorité , comme le soutient M. Rouf-
seau , n'est donc pas en nous l'effet de la perfec-
tion plus ou moins grande de nos organes , mais
de notre éducation.

Qu'on ne s'étonne point des contradictions de
ce célèbre écrivain. Ses observations sont pres-
que toujours justes , & ses principes presque
toujours faux & communs. De-là ses erreurs.
Peu scrupuleux examinateur des opinions géné-
ralement reçues , le nombre de ceux qui les
adoptent , lui en impose. Et quel philosophe
porte toujours sur ses opinions l'œil sévère de
l'examen ? La plupart des hommes se répètent :

te font des voyageurs qui les uns d'après les autres donnent la même description des pays qu'ils ont rapidement parcourus , ou même qu'ils n'ont jamais vus.

- Dans les anciennes salles de spectacle , il y avoit , dit-on , beaucoup d'échos artificiels placés de distance en distance & peu d'acteurs sur la scène. Or sur le théâtre du monde , le nombre de ceux qui pensent par eux-mêmes est pareillement très-petit , & le nombre des échos très-grand. L'on est par-tout étourdi du bruit de ces échos. Je n'appliquerai pas cette comparaison à M. Rousseau : mais j'observerai que s'il n'est pas de génie dans la composition duquel il n'entre souvent beaucoup de oui-dire , c'est l'un de ces oui-dire , qui sans doute a fait croire à M. Rousseau , « qu'avant 10 ou 12 ans , les enfants » étoient entièrement incapables & de raisonnement & d'instruction. »



CHAPITRE VIII.

Des éloges donnés par M. Rousseau à l'ignorance.

Celui qui par fois regarde la diversité des esprits & des caractères comme l'effet de la diversité des tempéraments (a), & qui persuadé que l'éducation ne substitue que de petites qualités aux grandes données par la nature, croit en conséquence l'éducation nuisible, * 19, doit aussi par fois se faire l'apologiste de l'ignorance. Aussi, dit M. Rousseau p. 163, t. 5, de l'Héloïse, « Ce n'est point des livres que les enfants doivent tirer leurs connoissances ; les » connoissances, ajoute-t-il, ne s'y trouvent pas. Mais sans livres les sciences & les arts eussent-ils jamais atteint un certain degré de perfection ?

(a) Si les caractères étoient l'effet de l'organisation, il y auroit en tout pays un certain nombre d'hommes de caractère. Pourquoi n'en voit-on communément que dans les pays libres ? C'est, dit-on, que ces pays sont les seuls où les caractères puissent se développer. Mais le moral pourroit-il s'opposer au développement d'une cause physique ? Est-il quelque maxime morale qui fasse fondre une loupe.

Pourquoi n'apprendroit-on pas la géométrie dans les Euclides & les Clairauts ; la médecine dans les Hipocrates & les Boerhaves ; la guerre dans les Césars , les Feuquieres & les Montecucullis ; le droit civil dans les Domats ; enfin la politique & la morale dans des historiens tels que les Tacites , les Humes , les Polibes , les Machiavels ? Pourquoi non content de mépriser les lettres , M. Rousseau semble-t-il insinuer que l'homme vertueux de sa nature , doit ses vices à ses connoissances ? « Peu m'importe , dit Julie p. 158 » & 159, t. 5 , *ibid.* » que mon fils soit savant : » il me suffit qu'il soit sage & bon. » Mais les sciences rendent-elles le citoyen vicieux ? L'ignorant est-il le meilleur * 20 & le plus sage des hommes ?

Si l'espece de probité nécessaire pour n'être pas pendu exige peu de lumieres , en est-il ainsi d'une probité fine & délicate ? Quelle connoissance des devoirs patriotiques , cette probité ne suppose-t-elle pas ?

Parmi les stupides , j'ai vu des hommes , mais en petit nombre. J'ai vu beaucoup d'huitres & peu qui renferment des perles. On n'a point observé que les peuples les plus ignorans fussent toujours les plus heureux , les plus doux & les plus vertueux. * 21.

Au nord de l'Amérique , une guerre inhu-

maine arme perpétuellement les ignorans sauvages les uns contre les autres. Ces sauvages cruels dans leurs combats ; sont plus cruels encore dans leurs triomphes. Quel traitement attendent leurs prisonniers ? La mort dans des supplices abominables. La paix le calumet en main a-t-elle suspendu la fureur de deux peuples sauvages , quelles violences n'exercent-ils pas souvent dans leurs propres peuplades ? Combien de fois a-t-on vu le meurtre , la cruauté , la perfidie encouragée par l'impunité , * 22. y marcher le front levé ?

Par quelle raison en effet l'homme stupide des bois , seroit-il plus vertueux que l'homme éclairé des villes ? Par-tout les hommes naissent avec les mêmes besoins & le même desir de les satisfaire. Ils sont les mêmes au berceau , & s'ils diffèrent entr'eux , c'est lorsqu'ils entrent plus avant dans la carrière de la vie.

Les besoins , dira-t-on , d'un peuple sauvage se réduisent aux seuls besoins physiques. Ils sont en petit nombre. Ceux d'une nation policée au contraire sont immenses. Peu d'hommes y sont exposés aux rigueurs de la faim , mais que de goûts & de desirs n'ont-ils pas à satisfaire ? Et dans cette multiplicité de goûts , que de germes de querelles , de discussions & de vices ! Oui : mais aussi que de loix & de police pour les réprimer.

Au

Au reste les grands crimes ne sont pas toujours l'effet de la multitude de nos desirs. Ce ne sont pas les passions multipliées, mais les passions fortes qui sont fécondes en forfaits. Plus j'ai de desirs & de goûts, moins ils sont ardens.

Ce sont des torrens d'autant moins gonflés & dangereux dans leurs cours, qu'ils se partagent en plus de rameaux. Une passion forte est une passion solitaire qui concentre tous nos desirs en un seul point. Telles sont souvent en nous les passions produites par des besoins physiques.

Deux nations sans arts & sans agriculture sont-elles quelquefois exposées au tourment de la faim ? Dans cette faim quelque principe d'activité. Point de lac poissonneux, point de forêt giboyeuse qui ne devienne entr'elles un germe de discussion & de guerre. Le poisson & le gibier cesse-t-il d'être abondant ? Chacune défend le lac ou les bois qu'elle s'approprie, comme le laboureur l'entrée du champ prêt à moissonner.

La faim se renouvelle plusieurs fois le jour, & par cette raison devient dans le sauvage un principe plus actif que ne l'est chez un peuple policé la variété de ses goûts & de ses desirs. Or l'activité dans le sauvage est toujours cruelle, parce qu'elle n'est pas contenue par la loi. Aussi proportionnellement au nombre de ses habitans, se

commet-il au nord de l'Amérique, plus de cruauté & de crimes que dans l'Europe entière. Sur quoi donc fonder l'opinion de la vertu & du bonheur des sauvages ?

Le dépeuplement des contrées septentrionales si souvent ravagées par la famine, prouveroit-il que les Samoïedes soient plus heureux que les Hollandois ? Depuis l'invention des armes à feu & le progrès de l'art militaire , * 23. quel état que celui de l'Eskimau ! A quoi doit-il son existence ? A la pitié des nations Européennes. Qu'il s'élève quelque démêlé entr'elles & lui, le peuple sauvage est détruit. Est-ce un peuple heureux que celui dont l'existence est aussi incertaine ?

Quand le Huron ou l'Iroquois seroit aussi ignorant que M. Rousseau le desire, je ne l'en croirois pas plus fortuné. C'est à ses lumières, c'est à la sagesse de sa législation qu'un peuple doit ses vertus, sa prospérité, sa population & sa puissance. Dans quel moment les Russes devinrent-ils redoutables à l'Europe ? Lorsque le Czar les eut forcé de s'éclairer. * 24. M. Rousseau T. 3. P. 30 de l'Emile, » veut absolument que les » arts, les sciences, la philosophie & les habitudes qu'elle engendre, changent bientôt l'Europe en désert, * 25. & qu'enfin les connoissances corrompent les mœurs ». Mais sur

quoi fonde-t-il cette opinion. Pour soutenir de bonne foi ce paradoxe , il faut n'avoir jamais porté ses regards sur les empires de Constantinople , d'Ispahan , de Déli , de Méquinès , enfin sur aucun de ces pays où l'ignorance est également encensée & dans les mosquées & dans les palais.

Que voit-on sur le trône Ottoman ? Un souverain dont le vaste empire n'est qu'une vaste lande , dont toutes les richesses & tous les sujets rassemblés pour ainsi dire , dans une capitale immense , ne présente qu'un vain simulacre de puissance & qui maintenant sans force pour résister à l'attaque d'un seul des princes chrétiens , échoueroit devant le rocher de Malthe , & ne jouera peut-être plus de rôle en Europe.

Quel spectacle offre la Perse ? des habitans épars dans des vastes régions infestées de brigands , & vingt tyrans qui , le fer en main , se disputent des villes en cendres & des champs ravagés.

Qu'apperoit-on dans l'Inde , dans ce climat le plus favorisé de la nature ? Des peuples paresseux , avilis par l'esclavage & qui sans amour du bien public , sans élévation d'ame , sans discipline , sans courage , végètent sous le plus beau ciel du monde , * 26. des peuples enfin dont toute la puissance ne soutient pas l'effort

d'une poignée d'Européens. Telle est dans une grande partie de l'Orient l'état des peuples soumis à cette ignorance si vantée.

M. Rousseau croit-il réellement que les empires que je viens de citer , soient plus peuplés que la France , l'Allemagne , l'Italie , la Hollande &c. Croit-il les peuples ignorans de ces contrées plus vertueux & plus fortunés que la Nation éclairée & libre de l'Angleterre ? Non sans doute. Il ne peut ignorer des faits connus du petit-maître le plus superficiel & de la caillette la plus dissipée. Quel intérêt détermine donc M. Rousseau à prendre si hautement parti pour l'ignorance ?



CHAPITRE IX.

Quels motifs ont pu engager M. Rousseau à se faire l'Apologiste de l'ignorance.

C'EST à M. Rousseau à nous éclairer sur ce point. « Il n'est point, dit-il P. 3. T. 30 de l'Emile, de philosophe qui venant à connoître le vrai & le faux, ne préférât le mensonge qu'il a trouvé à la vérité découverte par un autre. Quel est, ajoute-t-il, le philosophe qui pour sa gloire ne tromperoit pas volontiers le genre humain ».

M. Rousseau feroit-il ce philosophe? * 27. Je ne me permets pas de le penser. Au reste s'il croyoit qu'un mensonge ingénieux pût à jamais immortaliser le nom de son inventeur, il se tromperoit (a). Le vrai seul a des succès durables. Les lauriers dont l'erreur quelquefois se couronne n'ont qu'une verdure éphémère.

Qu'une ame vile, un esprit trop foible pour atteindre au vrai, avance sciemment un mensonge, il obéit à son instinct : mais qu'un philoso-

:(a) J'en excepte cependant les mensonges religieux.

phe puisse se faire l'apôtre d'une erreur qu'il ne prend pas pour la vérité (a) même, j'en doute & mon garant est irrécusable; c'est le desir que tout auteur a de l'estime publique & de la gloire. M. Rousseau la cherche sans doute, mais c'est en qualité d'orateur, non de philosophe. Aussi de tous les hommes célèbres est-il le seul qui se soit élevé contre la science. * 28. La méprise-t-il en lui? Manqueroit-il d'orgueil? Non; mais cet orgueil fut aveugle un moment. Sans doute qu'en se faisant l'apologiste de l'ignorance, il s'est dit à lui même.

» Les hommes en général sont paresseux, par
» conséquent ennemis de toute étude qui les force
» à l'attention. »

» Les hommes sont vains, par conséquent en-
» nemis de tout esprit supérieur. »

« Les hommes médiocres enfin ont une haine

[a) L'homme, je le sais, n'aime point la vérité pour la vérité même. Il rapporte tout à son bonheur. Mais s'il le place dans l'acquisition d'une estime publique & durable, il est évident, puisque cette espèce d'estime est attachée à la découverte de la vérité, qu'il est par la nature même de sa passion forcé de n'aimer & de ne rechercher que le vrai. Un nom célèbre qu'on doit à l'erreur, est un prestige de gloire qui se détruit aux premiers rayons de la raison & de la vérité.

» secrete pour les savans & pour les sciences.
 » Que j'en persuade l'inutilité, je flatterai la va-
 » nité du stupide : je me rendrai cher aux igno-
 » rans, je serai leur maître, eux mes disciples,
 » & mon nom consacré par leurs éloges, remplira
 » l'univers. Le moine lui-même se déclarera
 » pour moi. * 29. L'homme ignorant & crédule
 » est l'homme du moine. La stupidité publique
 » fait sa grandeur. D'ailleurs quel moment plus
 » favorable à mon projet ? En France tout con-
 » court à dépriser les talents. Si j'en profite, mes
 » ouvrages deviennent célèbres. »

Mais cette célébrité doit-elle être durable ?
 L'auteur de l'Emile a-t-il pu se le promettre ?
 Ignore-t-il qu'il s'opere une révolution sourde &
 perpétuelle dans l'esprit & le caractère des peu-
 ples, & qu'à la longue l'ignorance se décrédite
 elle-même.

Or quel supplice pour cet auteur, s'il entre-
 voit déjà le mépris futur où tomberont ses pané-
 gyriques de l'ignorance. * 30. Quel moyen sur
 cet objet de faire long-temps illusion à l'Europe ?
 L'expérience apprend à ses peuples que le génie,
 les lumieres & les connoissances sont les vraies
 sources de leur puissance, de leur prospérité, de
 leurs vertus. Que leur foiblesse & le malheur est
 au contraire toujours l'effet d'un vice dans le
 gouvernement, par conséquent de quelque igno-

rance dans le législateur. Les hommes ne croiront donc jamais les sciences & les lumières vraiment nuisibles.

Mais dans le même siècle, l'on a vu quelquefois les arts & les sciences se perfectionner & les mœurs se corrompre. J'en conviens, & je fais avec quelle adresse l'ignorance toujours envieuse profite de ce fait pour imputer aux sciences, une corruption de mœurs entièrement dépendante d'une autre cause.

C H A P I T R E X.

Des causes de la décadence d'un Empire.

L'Introduction & la perfection des arts, & des sciences dans un empire n'en occasionnent pas la décadence. Mais les mêmes causes qui y accélèrent le progrès des sciences, y produisent quelquefois les effets les plus funestes.

Il est des nations où par un singulier enchaînement de circonstances, le germe productif des arts & des sciences ne se développe qu'au moment même où les mœurs se corrompent.

Un certain nombre d'hommes se rassemblent pour former une société. Ces hommes fondent une nouvelle ville. Leurs voisins la voient s'é-

lever d'un œil jaloux. Les habitans de cette ville forcés d'être à la fois laboureurs & soldats se servent tour-à-tour de la beche & de l'épée. Quelles sont dans ce pays la science & la vertu de nécessité? La science militaire & la valeur. Elles y sont les seules honorées. Toute autre science, toute autre vertu y est inconnue. Tel fut l'état de Rome naissante, lorsque foible, lorsqu'environnée de peuples belliqueux, elle ne soutenoit qu'à peine leurs efforts.

Sa gloire, sa puissance s'étendirent par toute la terre. Mais Rome acquit l'un & l'autre avec lenteur. Il lui fallut des siècles de triomphes pour s'affervir ses voisins. Or ces voisins asservis, si les guerres civiles durent par la forme de son gouvernement, succéder aux guerres étrangères, comment imaginer que des citoyens engagés alors dans des partis différens en qualité de chefs ou de soldats, que des citoyens sans cesse agités de crainte ou d'espérances vives, pussent jouir du loisir & de la tranquillité qu'exige l'étude des sciences.

En tout pays où ces événements s'enchaînent & se succèdent, le seul instant favorable aux lettres est malheureusement celui où les guerres civiles, les troubles, les factions s'éteignent; où la liberté expirante succombe comme du temps

d'Auguste sous les efforts du despotisme (a). Or cette époque précède de peu celle de la décadence d'un empire. Cependant les arts & les sciences y fleurissent. Il est deux causes de cet effet.

La première est la force des passions. Dans les premiers moments de l'esclavage, les esprits encore vivifiés par le souvenir de leur liberté perdue, sont dans une agitation assez semblable à celle des eaux après la tourmente. Le citoyen brûle encore du desir de s'illustrer, mais sa position a changé. Il ne peut élever son buste à côté de celui des Timoléons, des Pélopidas & des Brutus. Ce n'est plus à titre de destructeur des Tyrans, des vengeurs de la liberté que son nom peut parvenir à la postérité. Sa statue ne peut être placée qu'entre celle des Homeres, des Epicures, des Archimedes, &c. Il le sent, & s'il n'est plus qu'une sorte de gloire à laquelle il puisse prétendre; si les lauriers des muses sont les seuls dont il puisse se couronner, c'est dans l'arene des arts & des sciences qu'il descend pour les dispu-

(a) Il en fut de même en France, lorsque le cardinal de Richelieu eut défarmé le peuple, les grands & se les fut asservis. Ce fut alors que les arts & les sciences y fleurirent.

ter, & c'est alors qu'il s'élève des hommes illustres en tous les genres.

La seconde de ces causes est l'intérêt qu'ont alors les souverains d'encourager les progrès de ces mêmes sciences. Au moment où le despotisme s'établit, que desire le monarque ? D'inspirer l'amour des arts & des sciences à ses sujets. Que craint-il ? Qu'ils ne portent les yeux sur leurs fers ; qu'ils ne rougissent de leur servitude, & ne tournent encore leurs regards vers la liberté. Il veut donc leur cacher leur avilissement ; il veut occuper leur esprit. Il leur présente à cet effet de nouveaux objets de gloire. Hypocrite amateur des sciences, il marque d'autant plus de considération à l'homme de génie, qu'il a plus besoin de ses éloges.

Les mœurs d'une nation ne changent point au moment même de l'établissement du despotisme. L'esprit des citoyens est libre quelque temps après que leurs mains sont liées. Dans ces premiers instants les hommes célèbres conservent encore quelque crédit sur une nation. Le despote le comble donc de faveurs pour qu'ils le comblent de louanges, & les grands talents se font trop souvent prêtés à cet échange ; ils ont trop souvent été panégyristes de l'usurpation & de la tyrannie.

Quels motifs les y déterminent ? Quelquefois

la bassesse & souvent la reconnoissance. (a) Il en faut convenir : toute grande révolution dans un empire en impose à l'imagination , & suppose dans celui qui l'opere quelque grande qualité, ou du moins quelque vice brillant que l'étonnement ou la reconnoissance peut métamorphoser en vertu. * 31.

Telle au moment de l'établissement du despotisme, la cause productrice des grands talents dans les sciences & les arts. Ce premier moment passé, si ce même pays devient stérile en hommes de cette espece, * 32, c'est que le despote plus assuré sur son trône, n'a plus d'intérêt de le protéger. Aussi dans les états le regne des arts & des sciences ne s'étend guere au delà d'un siecle ou deux. L'Aloës est chez tous les peuples l'emblème de la production des sciences. Il emploie cent ans à fortifier ses racines ; il se prépare cent ans à pousser sa tige ; le siecle écoulé, il s'élève, s'épanouit en fleurs & meurt.

Si dans chaque empire les sciences pareillement ne poussent, si je l'ose dire, qu'un jet &

(a) Les gens de lettres ont à se reprocher d'avoir loué dans le cardinal de Richelieu le plus mauvais des citoyens, le fauteur du despotisme, l'homme qui féconda les semences des maux actuels de l'empire François, l'homme enfin qui doit être également l'horreur & du prince & de la nation.

disparoissent ensuite, c'est que les causes propres à produire des hommes de génie, ne s'y développent communément qu'une fois. C'est au plus haut période de sa grandeur qu'une nation porte ordinairement les fruits de la science & des arts. Trois ou quatre générations d'hommes illustres se sont-elles écoulées ? Les peuples dans cet intervalle ont changé de mœurs ; ils se sont façonnés à la servitude ; leur ame a perdu son énergie ; nulle passion forte ne la met en action : le despote n'excite plus le citoyen à la poursuite d'aucune espèce de gloire. Ce n'est plus le talent qu'il honore, c'est la bassesse : & le génie, s'il en est encore en ce pays, vit & meurt inconnu à sa propre patrie. C'est l'oranger qui fleurit, parfume l'air & meurt dans un désert.

Le despotisme qui s'établit, laisse tout dire pourvu qu'on le laisse faire. Mais le despotisme affermi défend de parler, de penser & d'écrire. Alors les esprits tombent dans l'apathie ; tous les citoyens devenus esclaves maudissent le sein qui les a allaités, & dans un pareil empire, tout nouveau né est un malheur de plus.

Le génie enchaîné y traîne pesamment ses fers ; il ne vole plus, il rampe. Les sciences sont négligées, l'ignorance est en honneur * 33 & tout homme de sens déclaré ennemi de l'état. Dans un royaume d'aveugles, quel citoyen se-

roit le plus odieux ? Le clairvoyant. Si les aveugles le faisoient, il seroit mis en pieces. Or dans l'empire de l'ignorance, le même sort attend le citoyen éclairé. La presse en est d'autant plus gênée que les vues du ministère sont plus courtes. Sous le regne d'un Frédéric ou d'un Antonin, on ose tout dire, tout penser, tout écrire, & l'on se tait sous les autres regnes.

L'esprit du prince s'annonce toujours par l'estime & la considération qu'il marque aux talents. (a) La faveur qu'il leur accorde loin de nuire à l'état, le sert.

Les arts & les sciences sont la gloire d'une nation ; ils ajoutent à son bonheur. C'est donc au seul despotisme intéressé d'abord à les protéger, & non aux sciences mêmes qu'il faut attribuer la décadence des empires. Le souverain d'une nation puissante a-t-il ceint la couronne du pouvoir arbitraire ? Cette nation s'affoiblit de jour en jour.

La pompe d'une cour Orientale peut sans doute en imposer au vulgaire : il peut croire la force de

(a) De trois choses, disoit Mathias, roi d'Hongrie ; que doit se proposer un prince,

La premiere est d'être juste.

La seconde de vaincre ses ennemis.

La troisieme de récompenser les lettres & d'honorer les hommes célèbres.

l'empire égale à la magnificence de ses palais. Le sage en juge autrement. C'est sur cette même magnificence qu'il en mesure la foiblesse. Il ne voit dans le luxe imposant au milieu duquel est assis le despote que la superbe, la riche & la funebre décoration de la mort ; qu'un Catafalque fastueux au centre duquel est un cadavre froid & sans vie, une cendre inanimée ; enfin un fantôme de puissance prêt à disparaître devant l'ennemi qui la méprise. Une grande nation où s'est enfin établi le pouvoir despotique est comparable au chêne que les siècles couronnent. Son tronc majestueux, la grosseur de ses branches, annoncent encore quelle fut sa force & sa grandeur première ; il semble être encore le monarque des forêts : mais son véritable état est celui de dépérissement : ses branches dépouillées de feuilles, privées de l'esprit de vie & demi-pourries, sont chaque année brisées par les vents. Tel est l'état des nations soumises au pouvoir arbitraire.





C H A P I T R E X I.

La culture des arts & des sciences dans un empire despotique en retarde la ruine.

C'Est au moment que le despotisme entièrement affermi , réduit , comme je l'ai dit , les peuples en esclavage ; c'est lorsqu'il éteint en eux tout amour de la gloire , qu'il étend par-tout les ténèbres de l'ignorance ; qu'un empire se précipite à sa ruine. * 34. Cependant , si comme l'observe M. Saurin , l'étude des sciences & la douceur des mœurs qu'elles inspirent , temperent quelque temps la violence du pouvoir arbitraire , les sciences , loin de hâter , retardent donc la chute des états.

La digue des sciences , il est vrai , ne soutient pas long-tems l'effort d'un pouvoir à qui tout cede , & qui détruit & les trônes les plus solides & les empires les plus puissans : mais du moins n'y peut-on imputer aux sciences la corruption des mœurs. Les sciences n'engendrent point les malheurs publics , proportionnés dans chaque état à l'accroissement du pouvoir arbitraire. Par quelle raison en effet les arts & les sciences corromproient-elles les mœurs * 35. & énerve-
roient-

roient-elles le courage? Qu'est-ce qu'une science? C'est un recueil d'observations faites, si c'est en mécanique, sur la manière d'employer les forces mouvantes; si c'est en géométrie, sur le rapport des grandeurs entr'elles; si c'est en chirurgie, sur l'art de panser & de guérir les plaies; si c'est enfin en législation, sur les moyens les plus propres à rendre les hommes heureux & vertueux. Or pourquoi ces divers recueils d'observations en énerveroient-ils le courage? Ce fut la science de la discipline qui soumit l'univers aux Romains. Ce fut donc en qualité de savans qu'ils domptèrent les nations. Aussi lorsque pour s'attacher la milice & s'en assurer la protection, la tyrannie eut été contrainte d'adoucir la sévérité de la discipline militaire; lorsqu'enfin la science en fut presque entièrement perdue, ce fut alors que vaincus à leur tour, les vainqueurs du monde subirent en qualité d'ignorants le joug des peuples du Nord.

On forgeoit à Sparte des casques, des cuirasses, des épées bien trempées. Cet art en suppose une infinité d'autres (a), & les Spartiates n'en étoient

(a) Les arts de luxe, dit-on, énervent les courages. Mais qui leur ferme l'entrée d'un état? est-ce l'ignorance? Non: c'est la pauvreté ou le partage à-peu-près égal des richesses nationales. A Sparte quel

pas moins vaillans. César, Cassius & Brutus étoient éloquens , savans & braves. L'on exerçoit à la fois en Grece & son esprit & son corps. La mollesse est fille de la richesse & non des sciences. Lorsqu'Homere versifioit l'Illiade , il avoit pour contemporains les graveurs du bouclier d'Achille. Les arts avoient donc alors atteint en Grece un certain degré de perfection , & cependant l'on s'y exerçoit encore aux combats du Ceste & de la Lutte.

citoyen eût acheté une boîte émaillée ? Le trésor public n'eût pas suffi pour la payer. Nul bijoutier ne se fût donc point établi à Lacédémone : il y fût mort de faim. Ce n'est donc point l'ouvrier de luxe qui vient corrompre les mœurs d'un peuple ; mais la corruption de mœurs de ce peuple , qui appelle à lui l'ouvrier du luxe. En tout genre de commerce , c'est la demande que précède l'offre.

D'ailleurs si le luxe , comme je l'ai déjà dit , est l'effet du partage trop inégal des richesses nationales , il est évident que les sciences n'ayant aucune part à cet inégal partage , ne peuvent être regardées comme la cause du luxe. Les savants sont peu riches. C'est chez l'homme d'affaire & non chez eux que la magnificence éclate. Si les arts de luxe ont quelquefois fleuri dans une nation au même instant que les lettres , c'est que l'époque où les sciences y ont été cultivées , est quelquefois celle où les richesses s'y trouvent accumulées dans un petit nombre de mains.

En France ce ne sont point les sciences qui rendent la plupart des officiers incapables des fatigues de la guerre, mais la mollesse de leur éducation. Qu'on refuse du service à quiconque ne peut faire certaines marches, soulever certains poids & supporter certaines fatigues, le desir d'obtenir des emplois militaires, arrachera les François à la mollesse : ils voudront être hommes : leurs mœurs & leur éducation changeront. L'ignorance produit l'imperfection des loix ; & leur imperfection les vices des peuples. Les lumieres produisent l'effet contraire. Aussi n'a-t-on jamais compté parmi les corrupteurs des mœurs ce Licurgue, ce sage qui parcourut tant de contrées pour puiser dans les entretiens des philosophes, les connoissances qu'exigeoit l'heureuse réforme des loix de son pays.

Mais, dira-t-on, ce fut dans l'acquisition même de ces connoissances qu'il puisa son mépris pour elles. Et qui croira jamais qu'un législateur qui se donna tant de peines pour rassembler les ouvrages d'Homere, & qui fit élever la statue du Rire dans la place publique, ait réellement méprisé les sciences ? Les Spartiates ainsi que les Athéniens furent les peuples les plus éclairés & les plus illustres de la Grece. Quel rôle y jouerent les ignorants Thébains jusqu'au moment qu'Epa-minondas les eut arrachés à leur stupidité.

J'ai montré dans cette section les erreurs & les contradictions de ceux dont les principes diffèrent des miens.

J'ai prouvé que tout panégyriste de l'ignorance, est du moins à son insçu l'ennemi du bien public.

Que c'est dans le cœur de l'homme qu'il faut étudier la science de la morale.

Que tout peuple ignorant, si d'ailleurs il est riche & policé, est toujours un peuple sans mœurs.

Il faut maintenant détailler les malheurs où l'ignorance plonge les nations; on en sentira plus fortement l'importance d'une bonne éducation; j'inspirerai plus de desir de la perfectionner, & j'interresserai d'avance mes concitoyens aux idées que je dois leur proposer à ce sujet.



NOTES.

1. **M**R. Rousseau L. 4. T. 2. de son Emile, après avoir dit un mot de l'origine des passions, ajoute. » Sur ce principe il est aisé de voir comment on peut diriger au bien ou au mal toutes les passions des enfants & des hommes ». Mais s'il est possible de diriger au bien ou au mal les passions des enfants, il est donc possible de changer leur caractère.

2. « La voix intérieure de la vertu, dit M. Rousseau, ne se fait point entendre aux pauvres ». Cet auteur range apparemment les incrédules dans la classe des pauvres, lorsqu'il ajoute P. 207. T. 3. de l'Emile. « Un incrédule souhaite que tout l'univers soit dans la misère pour s'épargner la moindre peine & se procurer le moindre plaisir ». M. Rousseau est incrédule & je ne l'accuse pas d'un pareil souhait. M. de Voltaire n'est pas bigot, & c'est cependant lui qui prit en main la défense de l'innocente famille de Calas; qui leur ouvrit sa bourse, qui sacrifia en sollicitations un temps pour lui toujours si précieux, & qui protégea seul la veuve & les orphelins opprimés, lorsque l'église & les

magistrats les abandonnoient. M. Rousseau n'auroit-il voulu dire autre chose, sinon que l'incrédule s'aime de préférence aux autres. Ce sentiment est commun au dévot comme à l'incrédule. Point de saint qui voulût être damné pour son voisin. Quand saint Paul a souhaité d'être anathème pour ses frères, ne s'est-il point exagéré la noblesse de ce sentiment, & ne lui falloit-il pas quinze jours de résidence en enfer pour s'assurer de sa vérité ?

3. « Tant que la sensibilité de l'homme, » (Emile L. 4. T. 2.) reste bornée à son individu, il n'y a rien de moral dans ses actions. » Ce n'est que quand elle commence à s'étendre hors de lui, qu'il prend d'abord ces » sentiments & ensuite ces notions du bien & » du mal, qui le constituent véritablement homme ». Ce texte prouve l'ingénuité avec laquelle M. Rousseau se réfute lui-même.

4. Juger, dit M. Rousseau, n'est pas sentir. La preuve de son opinion, « c'est qu'il est en nous » une faculté ou force qui nous fait comparer » les objets. Or, dit-il, cette force ne peut être » l'effet de la sensibilité physique ». Si M. Rousseau eût plus approfondi cette question, il eût reconnu que cette force n'étoit autre chose que l'intérêt même que nous avons de comparer les objets entr'eux, & que cet intérêt prend sa source dans le sentiment de l'amour de soi, effet immédiat de la *sensibilité physique*.

5. L'imagination des peuples du nord n'est pas moins vive que celle des peuples du midi. Compare-t-on les poésies d'Osian à celle d'Homere ; lit-on les poëmes de Milton , de Fingal , les poésies Erfes , &c. , on n'apperçoit pas moins de force dans les tableaux des poëtes du Nord que dans ceux des poëtes du midi. Aussi le sublime traducteur des poésies d'Osian , après avoir démontré dans une excellente dissertation , que les grandes & mâles beautés de la poésie appartiennent à tous les peuples , observe à ce sujet que les compositions de cette espece ne supposent qu'un certain degré de police dans une nation. Ce n'est point , ajoute-t-il , le climat , mais les mœurs du siecle qui donnent un caractère fort & sublime à la poésie. Celle d'Osian en est la preuve.

6. Si l'homme est quelquefois méchant, c'est lorsqu'il a intérêt de l'être ; c'est lorsque les loix qui par la crainte de la punition & l'espoir de la récompense dévoient le porter à la vertu , le portent au contraire au vice. Tel est l'homme dans les pays despotiques , c'est-à-dire , dans ceux de la flatterie , de la bassesse , de la bigoterie , de l'espionnage , de la paresse , de l'hypocrisie , du mensonge , de la trahison , &c.

7. Ce n'est point le sentiment du beau moral qui fait travailler l'ouvrier , mais la promesse de 24 sols pour boire. Qu'un homme soit infirme ,

qu'il doive la prolongation de sa vie aux soins assidus de ses domestiques , que doit-il faire pour s'assurer la continuité de ces mêmes soins ? Faut-il qu'il prêche le beau moral ? Non , mais qu'il leur déclare que n'étant point sur son testament , il récompensera leur zèle de son vivant en leur comptant chaque année de sa vie telle gratification honnête & graduelle. Qu'il tienne parole , il sera bien servi , & l'eût été mal , s'il n'en eût appelé qu'à leur sens du beau moral.

Point d'objets sur lesquels on ne pût donner de pareilles recettes , qui , tirés du principe de l'intérêt personnel , feroient tout autrement efficaces que des recettes extraites , ou de la métaphysique-théologique , ou de la métaphysique alambiquée du Shaftesburyisme.

8. On écrase sans pitié une mouche , une araignée , un insecte , & l'on ne voit pas sans peine égorger un bœuf. Pourquoi ? C'est que dans un grand animal l'effusion du sang , les convulsions de la souffrance , rappellent à la mémoire un sentiment de douleur que n'y rappelle point l'écrasement d'un insecte.

9. Deux nations ont-elles intérêt de s'unir ? Elles font entr'elles un traité de bonté & d'humanité réciproque. Que l'une des deux nations ne trouve plus d'avantage à ce traité ; elle le rompt : voilà l'homme. L'intérêt détermine sa haine ou

son amour. L'humanité n'est point essentielle à la nature. Qu'entend-on en effet par ce mot essentiel ? Ce sans quoi une chose n'existe pas. Or en ce sens la sensibilité physique est la seule qualité essentielle à la nature de l'homme.

10. On frémit au spectacle de l'assassin qu'on roue. Pourquoi ? C'est que son supplice rappelle à notre souvenir la mort & la douleur à laquelle la nature nous a condamnés. Mais pourquoi les bourreaux & les chirurgiens sont-ils impitoyables ? C'est qu'habités ou de torturer un coupable, ou d'opérer sur un malade, sans éprouver eux-mêmes de douleur, il deviennent insensibles à ses cris. N'appercevoit-on plus dans les souffrances d'autrui, celles auxquelles on est soi-même sujet ? on devient dur.

11. Le besoin d'être plaint dans ses malheurs, aidé dans ses entreprises ; le besoin de fortune, de conversation, de plaisirs, &c., produit dans tous le sentiment de l'amitié. Elle n'est donc pas toujours fondée sur la vertu : aussi les méchants sont-ils comme les bons susceptibles d'amitié & non d'humanité. Les bons seuls éprouvent ce sentiment de compassion & de tendresse éclairée, qui réunissant l'homme à l'homme, le rend l'ami de tous ses concitoyens. Ce sentiment n'est éprouvé que du vertueux.

12. Que d'arrêts & d'édits cruels prouvent

contre la prétendue bonté naturelle de l'homme !

13. On voit des enfants enduire de cire chaude des hannetons , des cerfs volans , les habiller en soldats & prolonger ainsi leur mort pendant deux ou trois mois. En vain dira-t-on que ces enfants ne réfléchissent point aux douleurs qu'éprouvent ces insectes. Si le sentiment de la compassion leur étoit aussi naturel que celui de la crainte , il les avertiroit des souffrances de l'insecte , comme la crainte les avertit du danger à la rencontre d'un animal furieux.

14. Le despotisme de la Chine est , dit-on , fort modéré. L'abondance de ses récoltes en est la preuve. En Chine comme par-tout ailleurs , on fait que pour féconder la terre , il ne suffit pas de faire de bons livres d'agriculture , qu'il faut encore que nulle loi ne s'oppose à la bonne culture. Aussi les impôts à la Chine , dit à ce sujet M. Poivre , ne sont portés sur les terres médiocres qu'au trentième du produit. Les Chinois jouissent donc presque en entier de la propriété de leurs biens. Leur gouvernement à cet égard est donc bon. Mais jouit-on pareillement à la Chine de la propriété de sa personne ? L'habituelle & prodigieuse distribution qui s'y fait de coups de bamboux prouve le contraire. C'est l'arbitraire des punitions qui sans doute y avilit les ames & fait de

presque tout chintois un négociant fripon , un soldat poltron , un citoyen sans honneur.

• 15. M. de Montesquieu compare le despotisme oriental à l'arbre abattu par le sauvage pour en cueillir les fruits. Un simple fait rapporté dans le Journal intitulé, Etat politique de l'Angleterre, donnera peut-être du despotisme une idée encore plus effrayante.

Les Anglois , dit le journaliste , investis dans le fort Guillaume par les troupes du Suba ou vice-roi de Bengale , sont faits prisonniers. Enfermés dans le cachot noir de Collicotta , ils y sont au nombre de 146 entassés dans un espace de dix-huit pieds carrés. Ces malheureux dans un des climats le plus chaud de l'univers , & dans la saison la plus chaude de ce climat , ne reçoivent d'air que par une fenêtre en partie bouchée par la largeur des barreaux. A peine y sont-ils entrés qu'ils sont trempés de sueur & dévorés de soif. Ils étouffent , poussent des cris affreux , demandent qu'on les transporte dans une plus grande prison. On est sourd à leurs plaintes. Ils veulent mettre en mouvement l'air qui les environne , ils se servent à cet effet de leurs chapeaux ; ressource impuissante. Ils tombent en défaillance & meurent. Ce qui survit , boit sa sueur , redemande de l'air , veut qu'on les partage en deux cachots. Ils s'adressent à cet effet au Jemmen-daar un des gardes

de la prison. Le cœur du garde s'ouvre à la pitié & à l'avarice. Il consent pour une grosse somme d'avertir le Suba de leur état. A son retour les Anglois vivans crient du milieu des cadavres qu'on leur rende l'air, qu'on ouvre le cachot. » Mal-
» heureux, dit le garde, achevez de mourir, le
» Suba repose. Quel esclave oseroit interrompre
» son sommeil ». Tel est le despotisme.

16. M. Rousseau ne veut pas qu'on châtie les enfans. Mais selon lui-même, pour que les enfans soient attentifs, il faut qu'ils aient intérêt de l'être. N'ont-ils point encore atteint l'âge de l'émulation? il n'est alors que deux moyens d'exciter en eux cet intérêt. L'un est l'espoir d'un bonbon ou d'un joujou (l'amusement & la gourmandise sont les seules passions de l'enfance.) L'autre est la crainte du châtimement. Le premier moyen suffit-il? il mérite la préférence. Ne suffit-il pas? C'est au châtimement qu'il faut avoir recours. La crainte est toujours efficacement employée. L'enfant craint encore plus la douleur qu'il n'aime un bonbon. Le châtimement est-il sévère? Est-il justement infligé? On est rarement obligé d'y revenir. Mais c'est répandre sur l'aube de la vie les images du chagrin. Non : ce chagrin est aussi court que la punition. L'instant d'après l'enfant châtié saute, joue avec ses camarades, & s'il se souvient du fouet, c'est dans ces momens calmes & consacrés

à l'étude , où ce souvenir soutient son application.

Qu'on perfectionne d'ailleurs les méthodes encore trop imparfaites d'enseigner , qu'on les simplifie ; l'étude devenue plus facile , l'élève sera moins exposé au châtiment. L'enfant apprendra l'italien ou l'allemand avec la même facilité que sa propre langue , si toujours entouré d'italiens ou d'allemands , il ne peut demander qu'en ces langues les choses qui lui sont agréables.

17. Avec l'âge on gagne en connoissances , en expériences : mais l'on perd en activité & en fermeté. Or dans l'administration des affaires civiles & militaires , lesquelles de ces qualités sont les plus nécessaires ? Les dernières. C'est toujours trop tard , dit à ce sujet Machiavel , qu'on élève les hommes aux places importantes. Presque toutes les grandes actions des siècles présents & passés , ont été exécutées avant l'âge de 30 ans. Les Annibals , les Alexandres , &c. en font la preuve. L'homme qui doit se rendre illustre , dit Philippe de Commines , l'est toujours de bonne heure. Ce n'est point dans le moment qu'affoibli par l'âge , qu'alors insensible aux charmes de la louange & indifférent à la considération , compagne de la gloire , qu'on fait des efforts pour la mériter.

18. Dans les grands romans , c'est toujours

avant leur mariage que les héros combattent les monstres, les géants & les enchanteurs. Un sentiment sûr & sourd avertit le romancier que les desirs de son héros une fois satisfaits, il n'a plus en lui de principe d'action. Aussi tous les auteurs de ce genre nous assurent qu'après les noces du prince & de la princesse, tous deux vécurent heureux, mais en paix.

19. L'instruction toujours utile nous fait ce que nous sommes. Les savants sont nos instituteurs, notre mépris pour les livres est donc toujours un mépris de mauvaise foi. Sans livres nous serions encore ce que sont les sauvages.

Pourquoi la femme du ferrail n'a-t-elle pas l'esprit des femmes de Paris ? C'est qu'il en est des idées comme des langues. On parle celle de ceux qui nous entourent. L'esclave de l'Orient ne soupçonne pas la fierté du caractère romain. Il n'a point lu Tite-Live : il n'a d'idées, ni de la liberté, ni d'un gouvernement républicain. Tout est en nous acquisition & éducation.

20. La connoissance & la méfiance des hommes, sont, dit-on, inséparables. L'homme n'est donc pas aussi bon que le prétend Julie.

21. Moins on a de lumières, plus on devient personnel. J'entends une petite maîtresse pousser les hauts cris : quelle en est la cause ? Est-ce le mauvais choix d'un général ou l'enrégistrement

d'un édit onéreux au peuple ? Non ; c'est la mort de son chat ou de son oiseau. Plus on est ignorant , moins on apperçoit de rapport entre le bonheur national & le sien.

22. Chez certains sauvages l'ivresse attire le respect. Qui se dit ivre est déclaré prophète ; & comme ceux des Juifs , il peut impunément assassiner.

23. Un peuple est-il heureux ? Pour continuer de l'être que faut-il ? Que les nations voisines ne puissent l'asservir. Pour cet effet , ce peuple doit être exercé aux armes , il doit être bien gouverné , avoir d'habiles généraux ; d'excellents amiraux , de sages administrateurs de ses finances , enfin une excellente législation. Ce n'est donc jamais de bonne foi qu'on se fait l'apologiste de l'ignorance. M. Rousseau sent bien que c'est à l'imbécillité commune à tous les sultans qu'il faut rapporter presque tous les malheurs du despotisme.

24. Quelques officiers adoptent en France l'opinion de M. Rousseau , ils veulent des soldats automates. Cependant jamais Turenne ni Condé ne se sont plaints du trop d'esprit des leurs. Des Soldats Grecs & Romains citoyens au retour de la campagne , étoient nécessairement plus instruits , plus éclairés que les soldats de nos jours , & les armées Grecques & Romaines valoient bien

les nôtres. Les soins que les généraux actuels prennent pour étouffer les lumières des subalternes , n'annonceroient-ils pas la crainte qu'ils ont d'avoir des censeurs trop éclairés de leur manœuvre ? Scipion & César avoient moins de défiance.

25. De toutes les parties de l'Asie , la plus savante est la Chine , & c'est aussi la mieux cultivée & la plus habitée. Quelques érudits veulent que l'ignorante & barbare Europe ait été jadis plus peuplée qu'elle ne l'est aujourd'hui. Ma réponse à leurs nombreuses citations , c'est que dix arpens en froment nourrissent plus d'hommes que cent arpens en bruyères , pâtures , &c. c'est que l'Europe étoit autrefois couverte d'immenses forêts , & que les Germains se nourrissoient du produit de leurs bestiaux. César & Tacite l'assurent , & leur témoignage décide la question. Un peuple pasteur ne peut être nombreux. L'Europe civilisée est donc nécessairement plus peuplée que ne l'étoit l'Europe barbare & sauvage. S'en rapporter là-dessus à des historiens souvent menteurs ou mal instruits , lorsqu'on a en main des preuves évidentes de leur mensonge , c'est folie. Un pays sans agriculture ne peut sans un miracle nourrir un grand nombre d'habitants. Or les miracles sont plus rares que les mensonges.

26. Les Indiens n'ont nulle force de caractère.

Ils

Ils n'ont que l'esprit de commerce. Il est vrai qu'en ce genre la nature a tout fait pour eux. C'est elle qui couvre leur sol de ces denrées précieuses que l'Europe y vient acheter. Les Indiens en conséquence sont riches & paresseux. Ils aiment l'argent, & n'ont pas le courage de le défendre. Leur ignorance dans l'art militaire & dans la science du gouvernement les rendra long-temps vils & méprisables.

27. Il n'est point de proposition soit morale, soit politique, que M. Rousseau n'adopte & ne rejette tour-à-tour. Tant de contradictions ont fait quelquefois suspecter sa bonne foi. Il assure par exemple t. 3, p. 132, dans une note de l'Emile, » que c'est au christianisme que les gouvernements modernes doivent leur plus solide » autorité & leurs révolutions moins fréquentes ; » que le christianisme a rendu les princes moins » sanguinaires ; que c'est une vérité prouvée par » le fait. »

Il dit, contrat social chap. 8, » qu'au moins le » paganisme n'allumoit point de guerres de religion ; que Jésus en établissant un royaume spirituel sur la terre sépara le système théologique du système politique ; que l'état alors cessa d'être un ; qu'on y vit naître des divisions intestines qui n'ont jamais cessé d'agiter le peuple chrétien, que le prétendu royaume de

» l'autre monde est devenu sous un chef visible le
 » plus violent despotisme dans celui-ci ; que de
 » la double puissance spirituelle & temporelle a
 » résulté un conflit de juridiction qui rend toute
 » bonne politique impossible dans les états pa-
 » pistes ; qu'on n'y fait jamais auquel du prêtre
 » ou du maître on doit obéir ; que la loi chré-
 » tienne est nuisible à la forte constitution de
 » l'état ; que le christianisme est si évidemment
 » mauvais , que c'est perdre le temps que de
 » s'amuser à le démontrer. »

Or en deux ouvrages donnés presque en même temps au public, comment imaginer que le même homme puisse être si contraire à lui-même , & qu'il soutienne de bonne foi deux propositions aussi contradictoires ?

28. Conséquemment à la haine de M. Rousseau pour les sciences, j'ai vu des prêtres se flatter de sa prochaine conversion. Pourquoi, disoient-ils, désespérer de son salut ? Il protège l'ignorance, il hait les philosophes : il ne peut souffrir un bon raisonneur.

Si Jean-Jacque étoit saint que feroit-il de plus ?

29. Tous les dévots sont ennemis de la science. Sous Louis XIV ils donnoient le nom de jansénistes aux savants qu'ils vouloient perdre. Ils y

ont depuis substitué le nom d'encyclopédistes. Cette expression n'a maintenant en France aucun sens déterminé. C'est un mot prétendu injurieux dont les fots se servent pour diffamer quiconque a plus d'esprit qu'eux.

30. Le despotisme, ce cruel fléau de l'humanité est le plus souvent une production de la stupidité nationale. Tout peuple commence par être libre. A quelle cause attribuer la perte de sa liberté? A son ignorance, à sa folle confiance en des ambitieux. L'ambitieux & le peuple, c'est la fille & le lion de la fable. A-t-elle persuadé à cet animal de se laisser couper les griffes, & lier les dents? elle le livre aux mâlins.

31. Les gens de lettres sont hommes comme les courtisans : ils ont donc souvent flatté le puissant injuste. Cependant, il est entr'eux une différence remarquable. Les gens de lettre ayant toujours été protégés par les princes de quelque mérite, ils n'ont pu qu'en exagérer les vertus. Ils ont trop loué Auguste. Mais les courtisans ont loué Néron & Caracalla.

32. Le mérite ne conduit-il plus aux honneurs? Il est méprisé, & pour comparer les petites choses aux grandes, il en est d'un empire comme d'un college. Les prix & les premières places sont-ils pour les favoris du régent? plus d'ému-

lation parmi les élèves. Les études tombent. Or, ce qui se fait en petit dans les écoles s'opère en grand dans les empires ; & lorsque la faveur seule y dispose des places, la nation alors est sans énergie ; les grands hommes en disparaissent.

33. En Orient les meilleurs titres à la grande fortune sont la bassesse & l'ignorance. Une place importante vient-elle à vaquer ? Le despote passe dans l'antichambre : n'ai-je pas, dit-il, quelque valet dont je puisse faire un visir ? Tous les esclaves se présentent. Le plus vil obtient la place. Faut-il ensuite s'étonner si les actions du visir répondent à la manière dont il est choisi ?

34. Les Romains ni les François n'avoient encore rien perdu de leur courage au temps d'Auguste & de Louis XIV.

35. M. Rousseau trop souvent panégyriste de l'ignorance, dit en je ne fais quel endroit de ses ouvrages. » La nature a voulu préserver les hommes de la science, & la peine qu'ils trouvent à s'instruire, n'est pas le moindre de ses bienfaits. » Mais lui répond un nommé M. Gautier, ne pourroit-on pas dire également : » peuples, sachez que la nature ne veut pas que vous vous nourrissiez des grains de la terre. La

» peine qu'elle attache à sa culture vous annonce
 » qu'il faut la laisser en friche. » Cette réponse
 n'est pas du goût de M. Rousseau, & dans une
 lettre écrite à M. Grimm : « Ce M. Gautier, dit-
 » il, n'a pas songé qu'avec peu de travail on est
 » sûr de faire du pain, & qu'avec beaucoup d'é-
 » tude il est douteux qu'on parvienne à faire un
 » homme raisonnable. » Je ne suis pas à mon
 tour trop content de la réponse de M. Rousseau.
 Est-il premièrement bien vrai que dans une île
 inconnue l'on parvienne si facilement à faire du
 pain ? Avant de faire cuire le grain, il faudroit
 le semer ; avant de semer il faudroit dessécher
 les marécages, abattre les forêts, défricher la
 terre, & ce défrichement ne se feroit pas sans
 peine.

Dans les contrées même où la terre est la mieux
 cultivée, que de soins sa culture n'exige-t-elle
 pas du laboureur ? C'est le travail de toute son
 année. Mais ne fallût-il que l'ouvrir pour la fé-
 conder, son ouverture suppose l'invention du soc,
 de la charrue, celle des forges, par conséquent
 une infinité de connoissances dans les mines, dans
 l'art de construire des fourneaux, dans les mé-
 caniques, dans l'hydraulique, enfin dans pres-
 que toutes les sciences dont M. Rousseau veut
préserver l'homme. On ne parvient donc pas à

faire du pain sans quelque peine & quelque industrie.

« Un homme raisonnable, » dit M. Rousseau, « est encore plus difficile à faire : avec beaucoup d'études, on n'est pas toujours sûr d'y parvenir. » Mais est-on toujours sûr d'une bonne récolte ? Le pénible labour de l'automne assure-t-il l'abondante moisson de l'été ? Au reste qu'il soit difficile ou non de former un homme raisonnable, le fait est qu'il ne le devient que par l'instruction. Qu'est-ce qu'un homme raisonnable ? Celui dont les jugemens sont en général toujours justes. Or pour bien juger des progrès d'une maladie, de l'excellence d'une pièce de théâtre & de la beauté d'une statue, que faut-il avoir préliminairement étudié ? Les sciences & les arts de la médecine, de la poésie & de la sculpture. M. Rousseau n'entend-il par ce mot *raisonnable*, que l'homme d'une conduite sage ? mais une telle conduite suppose quelquefois une connoissance profonde du cœur humain ; & cette connoissance en vaut bien une autre. L'Auteur de l'*Emile* décrie l'instruction, c'est, dira-t-il qu'il a vu quelquefois l'homme éclairé se conduire mal. Cela se peut. Les desirs d'un tel homme sont souvent contraires à ses lumières. Il peut agir mal & voir bien. Cependant cet homme, (& M. Rousseau

n'en peut disconvenir) n'a du moins en lui qu'une cause de mauvaise conduite : ce sont ces passions criminelles. L'ignorance au contraire en a deux. L'une , sont ces mêmes passions , l'autre est l'ignorance de ce que l'homme doit à l'homme , c'est-à-dire , de ses devoirs envers la société ; ces devoirs sont plus étendus qu'on ne pense. L'instruction est donc toujours utile.



SECTION VI.

Des maux produits par l'ignorance ; que l'ignorance n'est point destructive de la mollesse ; qu'elle n'assure point la fidélité des sujets ; qu'elle juge sans examen les questions les plus importantes. Celle du luxe citée en exemple. Des malheurs où ces jugements peuvent quelquefois précipiter une nation. Du mépris & de la haine qu'on doit aux protecteurs de l'ignorance.

CHAPITRE I.

De l'ignorance & de la mollesse des peuples.

L'ignorance n'arrache point les peuples à la mollesse. Elle les y plonge, les dégrade & les avilit. Les nations les plus stupides ne sont pas les plus recommandables pour leur magnanimité, leur courage & la sévérité de leurs mœurs. Les Portugais & les Romains modernes sont ignorans : ils n'en sont pas moins pusillani-

mes, voluptueux & moux. Il en est ainsi de la plupart des peuples de l'Orient. En général dans tout pays où le despotisme & la superstition engendrent l'ignorance, l'ignorance à son tour y enfante la mollesse & l'oïveté.

Le gouvernement défend-il de penser ? je me livre à la paresse. L'inhabitude de réfléchir, me rend l'application pénible & l'attention fatigante. * 1. Quels charmes pour moi auroit alors l'étude ? Indifférent à toute espèce de connoissances, aucune ne m'intéresse assez pour m'en occuper, & ce n'est plus que dans les sensations agréables que je puis chercher mon bonheur.

Qui ne pense pas veut sentir, & sentir délicieusement. On veut même croître, si je l'ose dire, en sensations à mesure qu'on diminue en pensées. Mais peut-on être à chaque instant affecté de sensations voluptueuses ? Non : c'est de loin en loin qu'on en éprouve de telles.

L'intervalle qui sépare chacune de ces sensations est chez l'ignorant & le désœuvré rempli par l'ennui. Pour en abréger la durée, il se provoque au plaisir, s'épuise & se blase. Entre tous les peuples quels sont les plus généralement livrés à la débauche ? les peuples esclaves & superstitieux.

Il n'est point de nation plus corrompue que

la Vénitienne, (a) & sa corruption, dit M. Burck, est l'effet de l'ignorance qu'entretient à Venise le despotisme aristocratique. « Nul ci-
 » toyen n'ose y penser. Y faire usage de sa rai-
 » son est un crime, & c'est le plus puni. Or,
 » qui n'ose penser veut du moins sentir & doit
 » par ennui se livrer à la mollesse. Qui suppor-
 » teroit le joug d'un despotisme aristocratique,
 » si ce n'est un peuple ignorant & voluptueux ?
 » Le gouvernement le fait, & le gouverne-
 » ment encourage ses sujets à la débauche. Il
 » leur offre à la fois des fers & des plaisirs ; ils
 » acceptent les uns pour les autres, & dans
 » leurs âmes avilies, l'amour des voluptés l'em-
 » porte toujours sur celui de la liberté. Le Vénitien n'est qu'un pourceau, qui nourri par le
 » maître & pour son usage, est gardé dans une
 » étable où l'on le laisse se vautrer dans la fange
 » & la boue.

« A Venise, grand, petit, homme, fem-
 » me, clergé, laïc, tout est également plongé
 » dans la mollesse. Les nobles toujours en crainte
 » du peuple & toujours redoutables les uns aux
 » autres, s'avilissent, s'énervent eux-mêmes par

(a) Voyez le traité du Sublime de M. Burck. Je le traduis & ne prétends point juger d'un peuple que je ne connois que sur des relations.

» politique & se corrompent par les mêmes
 » moyens qu'ils corrompent leurs sujets. Ils veu-
 » lent que les plaisirs & les voluptés engourdis-
 » sent en eux le sentiment d'horreur, qu'excite-
 » roit dans un esprit élevé & fier le tribunal d'in-
 » quisation de l'état.

Ce que M. Burck dit ici des Vénitiens est applicable aux Romains modernes, & généralement à tous les peuples ignorants & policés. Si le catholicisme, disent les réformés, énerve les âmes & ruine à la longue l'Empire où il s'établit, c'est qu'il y propage l'ignorance & l'oisiveté, & que l'oisiveté est mere de tous les vices politiques & moraux.

L'amour du plaisir seroit-il donc un vice ? Non. La nature porte l'homme à sa recherche, & tout homme obéit à cette impulsion de la nature. Mais le plaisir est le délassement du citoyen instruit, actif & industrieux, & c'est l'unique occupation du loisir & du stupide. Le Spartiate, comme le Perse, étoit sensible à l'amour; mais l'amour différent en chacun d'eux, faisoit de l'un un peuple vertueux & de l'autre un peuple efféminé. Le ciel a fait les femmes dispensatrices de nos plaisirs les plus vifs. Mais le ciel a-t-il voulu qu'uniquement occupés d'elles, les hommes à l'exemple des fades bergers de l'Astrée, n'eussent d'autre emploi que celui d'amans ? Ce n'est

point dans les petits soins d'une passion languoureuse , mais dans l'activité de son esprit , dans l'acquisition des connoissances , dans ses travaux & son industrie que l'homme peut trouver un remède à l'ennui. L'amour est toujours un péché théologique & devient un péché moral , lorsqu'on en fait sa principale occupation. Alors il énerve l'esprit & dégrade l'ame.

Qu'à l'exemple des Grecs & des Romains les nations fassent de l'amour un Dieu (a) : mais qu'elles ne s'en rendent point les esclaves. L'Hercule qui combat Archeloüs & lui enlève Déjanire est fils de Jupiter. Mais l'Hercule qui file aux pieds d'Omphale n'est qu'un Sybarite. Tout peuple actif & éclairé est le premier de ces Hercules ; il aime le plaisir , le conquiert & ne s'en excède point ; il pense souvent ; jouit quelquefois.

Quant au peuple esclave & superstitieux , il pense peu , s'ennuie beaucoup , voudroit toujours jouir , s'excite & s'énerve. Le seul anti-

[a] L'amour est dans l'homme un principe puissant d'activité. Il a souvent changé la face des empires. L'amour & la jalousie ouvrirent aux maîtres les portes de l'Espagne & y détruisirent la Dynastie des Ommiades. Son influence sur le monde moral enhardit sans doute les poètes à lui donner sur la physique une puissance qu'il n'a pas. Hésiode en fit l'architecte de l'univers.

dote à son ennui feroit le travail, l'industrie & les lumieres. Mais, dit à ce sujet Sydney, les lumieres d'un peuple sont toujours proportionnées à sa liberté, comme son bonheur & sa puissance toujours proportionnés à ses lumieres. Aussi l'Anglois plus libre est communément plus éclairé que le François (*a*); le François que l'Espagnol, l'Espagnol que le Portugais, le Portugais que le Maure. L'Angleterre en conséquence est relativement à son étendue plus puissante que la France, (*b*) la France que l'Espagne, l'Espagne que le Portugal, & le Portugal que Maroc. Plus les peuples sont éclairés, plus

[*a*] La France, dit-on, a dans ces derniers temps produit plus d'hommes illustres que l'Angleterre. Soit : il n'est pas moins vrai que le corps de la nation Française s'abrutit de jour en jour. Le François n'a ni le même intérêt, ni les mêmes moyens de s'éclairer que l'Anglois. La France est actuellement peu redoutable. Le citoyen sans émulation y croupit dans la paresse. Le mérite sans considération est le mépris des grands. Les hommes actuellement célèbres mourront sans postérité.

[*b*] Pour prouver l'avantage du moral sur le physique, le ciel, disent les Anglois, a voulu que la Grande Bretagne proprement dite, n'eût que le quart d'étendue de l'Espagne, que le tiers de la France, & que moins peuplée peut-être que ce dernier royaume, elle lui commandât par la supériorité de son gouvernement.

ils sont vertueux , puissants & heureux. C'est à l'ignorance seule qu'il faut imputer les effets contraires. Il n'est qu'un cas où l'ignorance puisse être desirable ; c'est lorsque tout est désespéré dans un état , & qu'à travers les maux présents , on apperçoit encore de plus grands maux à venir. Alors la stupidité est un bien. (a) La science & la prévoyance est un mal. C'est alors que fermant les yeux à la lumière , on voudroit se cacher des maux sans remède. La position du citoyen est semblable à celle du marchand naufragé ; l'instant pour lui le plus cruel n'est pas celui où porté sur les débris du vaisseau , la nuit couvre la surface des mers , où l'amour de la vie & l'espérance lui font dans l'obscurité entrevoir une terre prochaine. Le moment terrible est le lever de l'aurore , lorsque repliant les voiles de la nuit , elle éloigne la terre de ses yeux & lui découvre à la fois l'immensité des mers & de ses malheurs : c'est alors que l'espérance portée avec

(a) Dans les empires d'Orient , le plus funeste & le plus dangereux don du ciel , dit un voyageur célèbre , seroit une ame noble , un esprit élevé. Les gens vertueux & raisonnables supportent impatiemment le joug du despotisme. Or cette impatience est un crime dont le sultan les puniroit. Peu d'Orientaux sont exposés à ce danger.

lui sur les débris du vaisseau, fuit & cede sa place au désespoir.

Mais est-il quelque royaume en Europe où les malheurs des citoyens soient sans remede ? Qu'on y détruise l'ignorance & l'on y aura détruit tous les germes du mal moral.

L'ignorance plonge non-seulement les peuples dans la mollesse, mais éteint en eux jusqu'au sentiment de l'humanité. Les plus ignorants sont les plus barbares. Lequel se montra dans la dernière guerre le plus inhumain des peuples ? L'ignorant Portugais. Il coupoit le nez & les oreilles des prisonniers faits sur les Espagnols. Pourquoi les Anglois & les François se montrèrent-ils plus généreux, c'est qu'ils étoient moins stupides.

Nul citoyen de la grande Bretagne qui ne soit plus ou moins instruit. * 2. Point d'Anglois que la forme de son gouvernement ne nécessite à l'étude. * 3. Nul ministère qui doive être & qui soit en effet plus sage à certains égards. Aucun que le cri national avertisse plus promptement de ses fautes. Or si dans la science du gouvernement comme dans toute autre, c'est du choc des opinions contraires que doit jaillir la lumière, point de pays où l'administration puisse être plus éclairée, puisqu'il n'en est aucun où la presse soit plus libre.

Il n'en est pas de même à Lisbonne. Où le citoyen étudieroit-il la science du gouvernement ? Seroit-ce dans les livres ? La superstition souffre à peine qu'on y lise la Bible. Seroit-ce dans la conversation ? Il est dangereux d'y parler des affaires publiques , & personne en conséquence ne s'y intéresse. Seroit-ce enfin au moment qu'un grand entre en place ? Mais alors , comme je l'ai déjà dit , le moment de se faire des principes est passé ; c'est le tems de les appliquer , d'exécuter & non de méditer. D'où faut-il donc qu'une pareille nation tire ses généraux & ses ministres ? De l'étranger. Tel est l'état d'avilissement où l'ignorance réduit un peuple.



CHAPITRE II.

L'ignorance n'assure point la fidélité des sujets.

Quelques politiques ont regardé l'ignorance comme favorable au maintien de l'autorité du prince, comme l'appui de sa couronne & la sauve-garde de sa personne. Rien de moins prouvé par l'histoire. L'ignorance des peuples n'est vraiment favorable qu'au sacerdoce. Ce n'est point en Prusse, en Angleterre où l'on peut tout dire & tout écrire, qu'on attente à la vie des monarques; mais en Portugal, en Turquie, dans l'Indostan &c. Dans quel siècle dressa-t-on l'échafaud de Charles I? Dans celui où la superstition commandoit en Angleterre, où les peuples gémissant sous le joug de l'ignorance, étoient encore sans art & sans industrie.

La vie de George III est assurée : & ce n'est point l'esclavage & l'ignorance, mais les lumières & la liberté qui la lui assurent. En est-il de même en Asie? Y voit-on un trône au-dessus de l'atteinte d'un meurtrier. Tout pouvoir sans bornes est un pouvoir incertain. * 4. Les siècles où les princes sont le plus exposés aux coups du fanatisme & de l'ambition, sont ceux de l'ignorance

& du despotisme. L'ignorance & la servitude détruisent les empires , tout monarque qui les propage , creuse le gouffre où du moins s'abymera sa postérité.

Un prince a-t-il avili l'homme au point de fermer la bouche aux opprimés ? il a conjuré contre lui-même. Qu'alors un prêtre armé du poignard de la religion , ou qu'un usurpateur à la tête d'une troupe de brigands descende dans la place publique , il fera suivi de ceux-mêmes qui , s'ils avoient eu des idées nettes de la justice eussent sous l'étendard du prince légitime , combattu & puni le prêtre ou l'usurpateur. Tout l'Orient dépose en faveur de ce que j'avance. Tous les trônes y ont été souillés du sang de leur maître. L'ignorance n'assure donc pas la fidélité des sujets.

Ses principaux effets sont d'exposer les empires à tous les malheurs d'une mauvaise administration , de répandre sur tous les esprits un aveuglement qui passant bientôt du gouverné au gouvernant , assemble les tempêtes sur la tête du monarque.

Dans les pays policés , si l'ignorance trop souvent compagne du despotisme , expose la vie des rois , porte le désordre dans les finances & l'injustice dans la répartition des impôts , quel homme osera donc se déclarer l'ennemi de la

science & le protecteur d'une ignorance qui, s'opposant à toute réforme utile, éternise les abus, & non seulement prolonge la durée des calamités publiques, mais rend encore les citoyens incapables de cette opiniâtre attention, qu'exige l'examen de la plupart des questions politiques.

Je prendrai pour exemple celle du luxe. Que de faces sous lesquelles on peut la considérer ! Que de contradictions à ce sujet dans les décisions des moralistes ? Que de sagacité & d'attention pour résoudre ce problème politique ! Combien une erreur sur de pareilles questions n'est-elle pas quelquefois préjudiciable aux empires, & l'ignorance par conséquent funeste aux nations ?



CHAPITRE III.

De la question du Luxe.

QU'est-ce que le luxe ? En vain voudroit-on en donner une définition précise. Le mot de luxe comme celui de grandeur est une de ces expressions comparatives, qui n'offrent à l'esprit aucune idée nette & déterminée. Ce mot n'exprime qu'un rapport entre deux ou plusieurs objets. Il n'a de sens fixe qu'au moment où l'on les met, si je l'ose dire, en équation, & qu'on compare le luxe d'une certaine nation, d'une certaine classe d'hommes ; d'un certain particulier, avec le luxe d'une autre nation, d'une autre classe d'hommes & d'un autre particulier.

Le paysan Anglois bien nourri, bien vêtu est dans un état de luxe comparé au paysan François. L'homme habillé d'un drap épais est dans un état de luxe par rapport au sauvage couvert d'une peau d'ours. Tout jusqu'aux plumes dont le Caraïbe orne son bonnet, peut être regardé comme luxe.



CHAPITRE IV.

Si le luxe est nécessaire & utile.

IL est de l'intérêt de toute nation de former de grands hommes dans les arts & les sciences de la guerre, de l'administration &c. Or les grands talents sont par-tout le fruit de l'étude & de l'application. L'homme paresseux de sa nature ne peut être arraché au repos que par un motif puissant. Quel peut être ce motif? De grandes récompenses. Mais de quelle nature doivent être les récompenses décernées par une nation? Entendrait-on par ce mot le simple don du nécessaire? Non sans doute. Le mot récompense désigne toujours le don de quelque superfluité, * 5. ou dans les plaisirs, ou dans les commodités de la vie. Or toutes les superfluités dont jouit celui auquel elles sont accordées, le mettent dans un état de luxe par rapport au plus grand nombre de ses concitoyens. Il est donc évident que les esprits ne pouvant être arrachés à une stagnation nuisible à la société, que par l'espoir des récompenses, c'est-à-dire, des superfluités, la nécessité du luxe est démontrée, & qu'en ce sens le luxe est utile.

Mais, dira-t-on, ce n'est point contre cette espèce de Luxe ou de superfluités, récompense des grands talents, que s'élèvent les moralistes : c'est contre ce luxe destructeur qui produit l'intempérance & sur-tout cette avidité de richesses corruptrice des mœurs d'une nation & présage de sa ruine.

J'ai souvent prêté l'oreille aux discours des moralistes : je me suis souvent rappelé leurs panegyriques vagues de la tempérance, & leurs déclamations encore plus vagues contre les richesses ; & jusqu'à présent nul d'entr'eux examinateur profond des accusations portées contre le luxe, & des calamités qu'on lui impute, n'a selon moi réduit la question au point de simplicité qui doit en donner la solution.

Ces moralistes prennent-ils le luxe de la France pour exemple ? Je consens d'en examiner avec eux les avantages & les désavantages. Mais avant d'aller plus loin, est-il bien vrai, comme ils le répètent sans cesse :

1°. Que le luxe produise l'intempérance nationale ?

2°. Que cette intempérance enfante tous les maux qu'on lui attribue ?



CHAPITRE V.

Du Luxe & de la Tempérance.

IL est deux sortes de luxe :

Le premier est un luxe national fondé sur une certaine égalité dans le partage des richesses publiques. Il est peu apparent , * 6 , s'étend à presque tous les habitants d'un pays. Ce partage ne permet pas aux citoyens de vivre dans le faste & l'intempérance d'un Samuël Bernard , mais dans un certain état d'aisance & de luxe par rapport aux citoyens d'une autre nation. Telle est la position du paysan Anglois (a) comparé au paysan François. Or le premier n'est pas toujours le plus tempérant.

La seconde espèce de luxe moins générale , * 7 , plus apparente & renfermée dans une classe plus ou moins nombreuse de citoyens , est l'effet d'une répartition très-inégale des richesses

[a] Le Spartiate étoit fort & robuste ; il étoit donc suffisamment sustenté. Les paysans en certains pays sont maigres & foibles. Ils ne sont donc pas assez nourris. Le Spartiate a donc vécu dans un état de luxe par rapport aux habitans de quelques autres contrées.

nationales. Ce luxe est celui des gouvernements despotiques, où la bourse des petits est sans cesse vidée dans celle des grands, où quelques-uns regorgent du superflu, lorsque les autres manquent du nécessaire.* 8. Les habitants d'un tel pays consomment peu : qui n'a rien, n'achete rien. Ils sont d'ailleurs d'autant plus tempérans, qu'ils sont plus indigens.

La misère est toujours sobre & le luxe dans ces gouvernements ne produit pas l'intempérance, mais la tempérance nationale, c'est-à-dire, du plus grand nombre.

Sachons maintenant si cette tempérance est aussi féconde en prodiges que l'assurent les moralistes. Qu'on consulte l'histoire : l'on apprend que les peuples communément les plus corrompus sont les sobres habitants soumis au pouvoir arbitraire ; que les nations réputées les plus vertueuses sont au contraire ces nations libres, aisées, dont les richesses sont le plus également réparties, & dont les citoyens en conséquence ne sont pas toujours le plus tempérans. En général plus un homme a d'argent, plus il en dépense, mieux il se nourrit. La frugalité, vertu sans doute respectable & méritoire dans un particulier, est dans une nation toujours l'effet d'une grande cause. La vertu d'un peuple est presque toujours une vertu de nécessité ; & la frugalité

par cette raison, produit rarement dans les empires les miracles qu'on en publie.

Les Asiatiques esclaves, pauvres & nécessairement tempérants sous Darius & Tigra-
ne, n'eurent jamais les vertus de leurs vain-
queurs.

Les Portugais comme les Orientaux surpassent les Anglois en sobriété & ne les égalent point en valeur, en industrie, en vertu, enfin en bonheur. * 9. Si les François ont été battus dans la dernière guerre, ce n'est point à l'intempérance de leurs soldats qu'il faut rapporter leurs défaites. La plupart des soldats sont tirés de la classe des cultivateurs, & les cultivateurs François ont l'habitude de la sobriété.

Si les moralistes vantent sans cesse la frugalité & décrient continuellement le luxe, c'est que plus respectables à leurs propres yeux, ils s'honnorent de ces déclamations; c'est qu'ils n'ont point d'idées nettes du luxe, qu'ils le confondent avec la cause souvent funeste qui le produit, qu'ils se croient vertueux parce qu'ils sont austères, & raisonnables parce qu'ils sont ennuyeux. Or l'ennui n'est pas raison.

Qu'on se défie donc à cet égard des moralistes modernes : ils n'ont sur cette question que des idées superficielles. Mais, dira-t-on, les écrivains de l'antiquité ont dans le luxe vu pareillement

le corrupteur de l'Asie. Ils se sont donc trompés comme les modernes.

Pour savoir si c'est le luxe ou la cause même du luxe qui dans l'homme détruit tout amour de la vertu, qui corrompt les mœurs d'une nation & l'avilit, il faut d'abord déterminer ce qu'on entend par le mot *peuple vil*. Est-ce celui dont tous les citoyens sont corrompus ? Il n'est point de tel peuple ; il n'est point de pays où l'ordre commun du bourgeois toujours opprimé & rarement oppresseur, n'aime & n'estime la vertu. Son intérêt l'y sollicite. Il n'en est pas de même de l'ordre des grands. L'intérêt de qui veut être impunément injuste, c'est d'étouffer dans les cœurs tout sentiment d'équité. Cet intérêt commande impérieusement aux puissans, mais non au reste de la nation. Les Ouragans bouleversent la surface des mers ; mais leurs profondeurs sont toujours calmes & tranquilles. Telle est la classe inférieure des citoyens de presque tous les pays. La corruption parvient lentement jusqu'aux cultivateurs qui seuls composent la plus grande partie de toute nation.

L'on n'entend & l'on ne peut donc entendre par *nation avilie*, que celle où la partie gouvernante, c'est-à-dire, les Puissans sont ennemis de la partie gouvernée, ou du moins indifférens à son

bonheur (a). Or cette différence n'est pas l'effet du luxe, mais de la cause qui le produit, c'est-à-dire, de l'excessif pouvoir des grands, & du mépris qu'en conséquence ils conçoivent pour leurs concitoyens.

Dans la ruche de la société humaine, il faut pour y entretenir l'ordre & la justice, pour en écarter le vice & la corruption que tous les indi-

(a) Ce mot *Corruption de mœurs* ne signifie que la division de l'intérêt public & particulier. Quel est le moment de cette division ? Celui où toutes les richesses & le pouvoir de l'état se rassemblent dans les mains du petit nombre. Nul lien alors entre les différentes classes de citoyens. Le grand tout entier à son intérêt personnel, indifférent à l'intérêt public, sacrifiera l'état à ses passions particulières. Faudra-t-il, pour perdre un ennemi, faire manquer une négociation, une opération de finance, déclarer une guerre injuste, perdre une bataille ; il fera tout, il accordera tout au caprice, à la faveur & rien au mérite. Le courage & l'intelligence du soldat & du bas-officier, resteront sans récompense. Qu'en arrivera-t-il ? Que le Magistrat cessera d'être intègre & le soldat courageux ; que l'indifférence succédera dans leur ame à l'amour de la justice & de la patrie, & qu'une telle nation devenue le mépris des autres, tombera dans l'avilissement. Or cet avilissement ne sera pas l'effet de son luxe, mais de cette trop inégale répartition du pouvoir & des richesses dont le luxe même est un effet.

vidus également occupés , soient forcés de concourir également au bien général , & que les travaux soient également partagés entr'eux.

En est-il que leurs richesses & leur naissance dispensent de tout service ? La division & le malheur est dans la ruche : les oisifs y meurent d'ennui ; ils sont enviés , sans être enviables , parce qu'ils ne sont pas heureux. Leur oisiveté cependant fatigante pour eux-mêmes , est destructive du bonheur général. Ils dévorent par ennui le miel que les autres mouches apportent , & les travailleuses meurent de faim pour des oisifs qui n'en sont pas plus fortunés.

Pour établir solidement le bonheur & la vertu d'une nation , il faut la fonder sur une dépendance réciproque entre tous les ordres des citoyens. Est-il des grands qui revêtus d'un pouvoir sans bornes , n'ont du moins pour le moment rien à craindre ou à espérer de la haine ou de l'amour de leurs inférieurs ? Alors toute dépendance mutuelle entre les grands & les petits est rompue ; & sous un même nom ces deux ordres de citoyens composent deux nations rivales. Alors le grand se permet tout : il sacrifie sans remords à ses caprices , à ses fantaisies , le bonheur de tout un peuple.

Si la corruption des Puissans ne se manifeste jamais davantage que dans les siècles du grand

luxe, c'est que ces siècles sont ceux où les richesses se trouvent rassemblées dans un petit nombre de mains, où les grands sont plus puissants, par conséquent plus corrompus.

Pour connoître la source de leur corruption, l'origine de leur pouvoir, de leurs richesses & de cette division d'intérêts des citoyens qui sous le même nom forment deux nations ennemies, il faut remonter à la formation des premières sociétés.

CHAPITRE VI.

De la formation des peuplades.

Quelques familles ont passé dans une île. Je veux que le sol en soit bon, mais inculte & désert. Quel est au moment du débarquement le premier soin de ces familles ? Celui de construire des huttes & de défricher l'étendue de terrain nécessaire à leur subsistance.

Dans ce premier moment quelles sont les richesses de l'île ? Les récoltes & le travail qui les produit. Cette île contient-elle plus de terres à cultiver, que de cultivateurs, quels sont les vrais opulents ? ceux dont les bras sont les plus forts & les plus actifs.

Les intérêts de cette société naissante seront d'abord peu compliqués, & peu de loix en conséquence lui suffiront. C'est à la défense du vol & du meurtre que presque toutes se réduiront. De telles loix seront toujours justes, parce qu'elles seront faites du consentement de tous; parce qu'une loi généralement adoptée dans un état naissant, est toujours conforme à l'intérêt du plus grand nombre & par conséquent toujours sage & bienfaisante.

Je suppose que cette société élise un chef, ce ne sera qu'un chef de guerre, sous les ordres duquel elle combattra les pirates & les nouvelles colonies qui voudront s'établir dans son isle. Ce chef, comme tout autre Colon, ne sera possesseur que de la terre qu'il aura défrichée. L'unique faveur qu'on pourra lui faire, c'est de lui laisser le choix du terrain. Il sera d'ailleurs sans pouvoir.

Mais les chefs successeurs du premier, resteront-ils long-tems dans cet état d'impuissance? Par quel moyen en sortiront-ils, & parviendront-ils enfin au pouvoir arbitraire?

L'objet de la plupart d'entr'eux sera de se soumettre l'isle qu'ils habitent. Mais leurs efforts seront vains tant que la nation sera peu nombreuse. Le despotisme s'établit difficilement dans un pays qui nouvellement habité, est encore peu peuplé. Dans toutes les monarchies les progrès du pou-

voir font lents. Le temps employé par les souverains de l'Europe pour s'affervir leurs grands vassaux en est la preuve. Le prince qui de trop bonne heure attenteroit à la propriété des biens, de la vie & de la liberté des puissants propriétaires, & voudroit accabler le peuple d'impôts, se perdrait lui-même. Grand & petit, tout se révolteroit contre lui. Le monarque n'auroit ni argent pour lever une armée, ni armée pour combattre ses sujets.

Le moment où la puissance du prince ou du chef s'accroît, est celui où la nation est devenue riche & nombreuse, où chaque citoyen cesse d'être soldat (a), où pour repousser l'ennemi le peuple consent de soudoyer des troupes & de les tenir toujours sur pied. Si le chef s'en conserve le commandement dans la paix & dans la guerre, son crédit insensiblement augmente, il en profite pour grossir l'armée. Est-elle assez forte? Alors le chef ambitieux leve le masque, opprime les peuples, anéantit toute propriété, pille la nation; parce qu'en général l'homme s'approprie tout ce qu'il peut ravir, parce que le vol ne peut être contenu que par des loix sévères, & que les

[a] Il n'est peut-être qu'un moyen de soustraire un empire au despotisme de l'armée, c'est que ses habitants soient comme à Sparte, citoyens & soldats.

loix font impuissantes contre le chef & son armée.

C'est ainsi qu'un premier impôt fournit souvent à l'usurpateur les moyens d'en lever de nouveaux , jusqu'à ce qu'enfin armé d'une puissance irrésistible , il puisse comme à Constantinople , engloutir dans sa cour & son armée toutes les richesses nationales. Alors indigent & foible , un peuple est attaqué d'une maladie incurable. Nulle loi ne garantit alors aux citoyens la propriété de leur vie , de leurs biens & de leur liberté.

Faute de cette garantie , tous rentrent en état de guerre & toute société est dissoute.

Ces citoyens vivent-ils encore dans les mêmes cités ? ce n'est plus dans une union , mais dans une servitude commune. Il ne faut alors qu'une poignée d'hommes libres pour renverser les empires en apparence si formidables.

Qu'on batte trois ou quatre fois l'armée avec laquelle l'usurpateur tient la nation aux fers , point de ressource pour lui dans l'amour & la valeur de ses peuples. Lui & sa milice sont craints & haïs. Le bourgeois de Constantinople ne voit dans les janissaires , que les complices du Sultan & les brigands à l'aide desquels il pille & ravage l'empire. Le vainqueur a-t-il affranchi les peuples de la crainte de l'armée ? Il favorisent
ses

ses entreprises & ne voient en lui qu'un vengeur.

Les Romains font cent ans la guerre aux Volsques, ils en emploient cinq cents à la conquête de l'Italie, ils paroissent en Asie : elle leur est asservie. La puissance d'Antiochus & de Tigrane s'anéantit à leur aspect, comme celle de Darius à l'aspect d'Alexandre.

Le despotisme est la vieillesse & la dernière maladie d'un empire. Cette maladie n'attaque point sa jeunesse. L'existence du despotisme suppose ordinairement celle d'un peuple déjà riche & nombreux, Mais se peut-il que la grandeur, la richesse & l'extrême population d'un état ait quelquefois des suites aussi funestes ?

Pour s'en éclaircir, considérons dans un royaume les effets de l'extrême richesse & de la grande multiplication des citoyens. Peut-être découvrira-t-on dans cette multiplication le premier germe du despotisme.



CHAPITRE VII.

*De la multiplication des hommes dans un Etat,
& de ses effets.*

DAns l'isle d'abord inculte où j'ai placé un petit nombre de familles, que ces familles se multiplient, qu'insensiblement l'isle se trouve pourvue & du nombre de laboureurs nécessaires à sa culture, & du nombre d'artisans nécessaires aux besoins d'un peuple agriculteur; la réunion de ces familles formera bientôt une nation nombreuse. Que cette nation continue à se multiplier, qu'il naisse dans l'isle plus d'hommes que n'en peut occuper la culture des terres & les arts que suppose cette culture; que faire de ce surplus d'habitants? Plus ils croîtront en nombre, plus l'état croîtra en charges, & delà la nécessité, ou d'une guerre qui consomme ce surplus d'habitants, ou d'une loi qui tolere, comme à la Chine, l'exposition des enfants. * 10.

Tout homme sans propriété & sans emploi dans une société, n'a que trois partis à prendre, ou de s'expatrier, & d'aller chercher fortune ailleurs, ou de voler pour subvenir à sa subsistance, ou d'inventer enfin quelque commodité ou parure

nouvelle en échange de laquelle ses concitoyens fournissent à ses besoins. Je n'examinerai point ce que devient le voleur ou le banni volontaire. Ils sont hors de cette société. Mon unique objet est de considérer ce qui doit arriver à l'inventeur d'une commodité ou d'un luxe nouveau. S'il découvre le secret de peindre la toile, & que cette invention soit du goût de peu d'habitans ; peu d'entr'eux échangeront leurs denrées contre sa toile. * 11. Mais si le goût de ces toiles devient général & qu'en ce genre on lui fasse beaucoup de demandes, que fera-t-il pour y satisfaire ? Il s'associera un plus ou moins grand nombre de ces hommes que j'appelle superflus, il levera une manufacture, l'établira dans un lieu agréable, commode & communément sur les bords d'un fleuve dont les bras s'étendant au loin dans le pays, y faciliteront le transport de ces marchandises. Or je veux que la multiplication continuée des habitans, donne encore lieu à l'invention de quelqu'autre commodité, de quelqu'autre objet de luxe, & qu'il s'élève encore une nouvelle manufacture. L'entrepreneur pour l'avantage de son commerce, aura intérêt de la placer sur les bords du même fleuve. Il la bâtera donc près de la première. Plusieurs de ces manufactures formeront un bourg, puis une ville considérable. Cette ville renfermera bientôt les citoyens les plus

opulens , parce que les profits du commerce sont toujours immenses , lorsque les négocians peu nombreux ont encore peu de concurrens.

Les richesses de cette ville y attireront les plaisirs. Pour en jouir & les partager , les riches propriétaires quitteront leur campagne , passeront quelques mois dans cette ville , y construiront des hôtels. La ville de jour en jour s'agrandira , les hommes s'y rendront de toutes parts , parce que la pauvreté y trouvera plus de secours , le vice plus d'impunité , & la volupté plus de moyens de se satisfaire. Cette ville portera enfin le nom de capitale.

Tels seront dans cette île les premiers effets de l'extrême multiplication des citoyens.

Un autre effet de la même cause fera l'indigence de la plupart des habitants. Leur nombre s'accroît-il ? Est-il plus d'ouvriers que d'ouvrage ? La concurrence baisse le prix des journées , l'ouvrier préféré est celui qui vend moins cherement son travail , c'est-à-dire , qui retranche le plus de sa subsistance. Alors l'indigence s'étend , le pauvre vend , le riche achete , le nombre des possesseurs diminue & les loix deviennent de jour en jour plus sévères.

Des loix douces peuvent régir un peuple de propriétaires. La confiscation partielle ou totale des biens y suffit pour réprimer les crimes. Chez

les Germains, les Gaulois & les Scandinaves, des amendes plus ou moins fortes étoient les seules peines infligées aux différents délits.

Il n'en est pas de même lorsque les non-propriétaires composent la plus grande partie d'une nation. On ne les gouverne que par des loix dures. Un homme est-il pauvre ? Ne peut-on le punir dans ses biens ? il faut le punir dans sa personne : & delà les peines afflictives. Or ces peines d'abord appliquées aux indigens, sont par le laps du temps étendues jusqu'aux propriétaires, & tous les citoyens sont alors régis par des loix de sang. Tout concourt à les établir.

Chaque citoyen possède-t-il quelque bien dans un état ? *Le desir de la conservation est sans contredit le vœu général d'une nation.* Il s'y fait peu de vols. Le grand nombre au contraire y vit-il sans propriétés ? *Le vol devient le vœu général de cette même nation.* Et les brigands se multiplient. Or cet esprit de vol généralement répandu, nécessite souvent à des actes de violence.

Supposons que par la lenteur des procédures criminelles, & la facilité avec laquelle l'homme sans propriété se transporte d'un lieu à l'autre, le coupable doive presque toujours échapper au châtimement, & que les crimes deviennent fréquens : il faudra pour les prévenir pouvoir arrêter un ci-

toyen sur le premier soupçon. Or arrêter est déjà une punition arbitraire qui bientôt exercée sur les propriétaires eux-mêmes, substitue l'esclavage à la liberté. Quel remède à cette maladie de l'état ? Est-il un moyen de le rappeler à des loix douces ? Le seul que je sache , seroit de multiplier le nombre des propriétaires & de refaire en conséquence un nouveau partage des terres. Or ce partage est toujours difficile dans l'exécution. Voilà comme l'inégale répartition des richesses nationales & la trop grande multiplication des hommes sans propriété introduisant à la fois dans un Empire des vices & des loix cruelles , y développe enfin le germe d'un despotisme qu'on doit regarder comme un nouvel effet de la même cause (a).

(a) Les malheurs occasionnés par une extrême population furent connus des anciens. En conséquence point de moyens qu'ils n'aient employés pour la diminuer. L'amour Socratique en Crète en fut un. Cet amour, dit M. Goques, conseiller au parlement, y étoit autorisé par les loix de Minos.

Un jeune homme loué pour tant de temps, s'échappoit-il de la maison de son amant, il étoit cité devant le magistrat, & par l'autorité des loix remis jusqu'au temps convenu entre les mains de ce même amant.

Le motif de cette loi bizarre, disent Platon & Aristote, fut en Crète la crainte d'une trop grande population.

Un peuple nombreux n'est-il point comme les Grecs & les Suisses, divisé en un certain nombre de républiques fédératives ; ne compose-t-il comme en Angleterre, qu'un seul & même peuple ; alors les citoyens en trop grand nombre & trop éloignés les uns des autres pour y délibérer sur les affaires générales , sont forcés de nommer des représentans pour chaque Bourg , Ville , Province &c. Ces représentans s'assemblent dans la capitale , & c'est-là qu'ils séparent leur intérêt de l'intérêt des représentés.

Ce fut dans cette même vue que Pythagore commanda à ses disciples le jeûne & l'abstinence. Les jeûneurs sont peu d'enfans.

Aux Pythagoriciens succéderent les Vestales, enfin les moines qui peut-être asservis par la même raison à la loi de la continence, ne sont par conséquent que les représentans des anciens Pédérastes.



CHAPITRE VIII.

Division des intérêts des citoyens produite par leur multiplication.

DU moment où les citoyens trop multipliés dans un état pour se rassembler dans un même lieu, ont nommé des représentans, ces représentans, tirés du corps même de la nation, choisis par elle, honorés de ce choix, ne proposent d'abord que des loix conformes à l'intérêt public. Le droit de propriété est pour eux un droit sacré. Ils le respectent d'autant plus que surveillés par la nation, s'ils en trahissoient la confiance, ils en seroient punis par le déshonneur & peut-être par un châtinient plus sévère.

C'est donc au moment, où comme je l'ai déjà dit, les peuples ont édifié une capitale immense, où les intérêts compliqués des différens ordres de l'état ont multiplié les loix, où pour se soustraire à leur étude fatigante, les peuples se reposent de ce soin sur leurs représentans; où les habitans enfin uniquement occupés de mettre leurs terres en valeur, cessent d'être citoyens & ne sont qu'agriculteurs, que le représentant sépare son intérêt de celui des représentés.

C'est alors que la paresse de l'esprit dans les commettans , le desir actif du pouvoir dans les commis , annoncent un grand changement dans l'état. Tout en ce moment favorise l'ambition de ces derniers.

Lorsqu'en conséquence de la multiplication de ses habitants, un peuple se subdivise en plusieurs, & qu'on compte dans la même nation celle des riches , des indigens , des propriétaires , des négocians , &c. il n'est pas possible que les intérêts de ces divers ordres de citoyens soient toujours les mêmes. Rien à certains égards de plus contraire à l'intérêt national qu'un trop grand nombre d'hommes sans propriétés. Ce sont autant d'ennemis secrets que le tyran peut à son gré armer contre les propriétaires. Cependant rien de plus conforme à l'intérêt du négociant. Plus il est d'indigens , moins il paie leur travail. L'intérêt du commerçant est donc quelquefois contraire à l'intérêt public. Or un corps de négocians est souvent le puissant dans un pays de commerce. Il a sous ses ordres un nombre infini de matelots , d'artisans , de porte-faix , d'ouvriers de toute espece qui n'ayant d'autres richesses que leurs bras , sont toujours prêts à les employer au service de quiconque les paie.

Un peuple compose-t-il sous un même nom , une infinité de peuples différens & dont les in-

térêts sont plus ou moins contradictoires ; il est évident que faute d'unité dans l'intérêt national & d'unanimité réelle dans les arrêtés des divers ordres des commettants , le représentant favorisant tour-à-tour telle ou telle classe de citoyens , peut en semant entr'elles la division , se rendre d'autant plus redoutable à toutes , qu'en armant une partie de la nation contre l'autre , il se met par ce moyen à l'abri de toute recherche.

L'impunité lui a-t-elle donné plus de considération & de hardiesse ? Il sent enfin qu'au milieu de l'anarchie des intérêts nationaux , il peut de jour en jour devenir plus indépendant , s'approprier de jour en jour plus d'autorité & de richesses ; qu'avec de grandes richesses il peut soudoyer ceux qui sans propriétés , se vendent à quiconque veut les acheter , & que l'acquisition de tout nouveau degré d'autorité doit lui fournir de nouveaux moyens d'en usurper une plus grande.

Lorsqu'animés de cet espoir , les représentants ont par une conduite aussi mal-honnête qu'adroite , acquis un pouvoir égal à celui de la nation entière , de ce moment il se fait une division d'intérêt contre la partie gouvernante & la partie gouvernée. Tant que la dernière est composée de propriétaires aisés , braves , éclairés , en état d'ébranler & peut-être même de détruire l'autorité des représentans , le corps de la nation est mé-

nagé ; il est même florissant. Mais cet équilibre de puissance peut-il subsister long-temps entre ces deux ordres de citoyens ? N'est-il pas à craindre que les richesses s'accumulant insensiblement dans un petit nombre de mains , le nombre des propriétaires (seuls soutiens de la liberté publique) ne diminue journellement ? (a) Que l'esprit d'usurpation toujours plus actif dans les représentans , que l'esprit de conservation & de défense dans les représentés , ne mette à la longue la balance du pouvoir en faveur des premiers ? Quelle autre cause du despotisme auquel ont jusqu'à présent abouti toutes les différentes especes de gouvernement ?

(a) Un homme s'enrichit-il dans le commerce ? Il réunit une infinité de petites propriétés à la sienne. Alors le nombre des propriétaires & par conséquent de ceux dont l'intérêt est le plus étroitement lié à l'intérêt national est diminué , le nombre au contraire des hommes sans propriétés & sans intérêt à la chose publique s'est accru. Or si de tels hommes sont toujours aux gages de quiconque les paie , comment se persuader que le puissant ne s'en serve jamais pour se soumettre les concitoyens ?

Tel est l'effet nécessaire de la trop grande multiplication des hommes dans un empire. C'est le cercle vicieux qu'ont jusqu'à présent parcouru tous les divers gouvernemens connus.

Ne sent-on pas qu'en un pays vaste & peuplé la division des intérêts des gouvernés doit toujours fournir aux gouvernans le moyen d'envahir une autorité que l'amour naturel de l'homme pour le pouvoir lui a toujours fait désirer ?

Tous les empires se sont détruits ; & c'est du moment où les nations devenues nombreuses , ont été gouvernées par des représentans ; où ces représentans favorisés par la division des intérêts des commettans , ont pu s'en rendre indépendans , qu'on doit dater la décadence de ces Empires.

En tous les pays la grande multiplication des hommes fut la cause inconnue , nécessaire & éloignée de la perte des mœurs (a). Si les nations de l'Asie-toujours citées comme les plus corrom-

[a] Mais n'est-il point de loi qui pût prévenir les funestes effets de la trop grande multiplication des hommes , & lier étroitement l'intérêt du représenté ? En Angleterre ces deux intérêts sans doute sont plus les mêmes qu'en Turquie , où le sultan se déclare l'unique représentant de sa nation. Mais s'il est des formes de gouvernement plus favorables les unes que les autres à l'union de l'intérêt public & particulier , il n'en est aucune où ce grand problème moral & politique , ait été parfaitement résolu. Or jusqu'à son entière résolution , la seule multiplication des hommes doit en tout empire engendrer la corruption des mœurs.

pues , reçurent les premières le joug du despotisme , c'est que de toutes les parties du monde , l'Asie fut la première habitée & policée.

Son extrême population la soumit à des souverains. Ces souverains accumulèrent les richesses de l'état sur un petit nombre de grands , les revêtirent d'un pouvoir excessif : & ces grands alors se plongèrent dans ce luxe , languirent dans cette corruption , c'est-à-dire , dans cette indifférence pour le bien public que l'histoire a toujours si justement reproché aux Asiatiques.

Après avoir rapidement considéré les grandes causes , dont le développement vivifie les sociétés depuis le moment de leur formation jusqu'au moment de leur décadence ; après avoir indiqué les situations & les états différents par lesquels passent ces sociétés pour tomber enfin sous le pouvoir arbitraire , il faut maintenant examiner pourquoi ce pouvoir une fois établi , il se fait dans les nations une répartition de richesses qui plus inégale & plus prompte dans le gouvernement despotique que dans tout autre , les précipite plus rapidement à leur ruine.



CHAPITRE IX.

Du partage trop inégal des richesses nationales.

P Oint de forme de gouvernement où maintenant les richesses nationales soient & puissent être également réparties. Se flatter de cet égal partage chez un peuple soumis au pouvoir arbitraire , c'est folie.

Dans les gouvernements despotiques si les richesses de tout un peuple s'absorbent dans un petit nombre de familles , la cause en est simple.

Les peuples reconnoissent-ils un maître , peut-il arbitrairement leur imposer des taxes , transporter à son gré les biens d'une certaine classe de citoyens à une autre ? Il faut qu'en peu de temps les richesses de l'Empire (a) se rassemblent dans

[a] Plus le prince croît en pouvoir , moins il est accessible. Sous le vain prétexte de rendre la personne royale plus respectable , les favoris la voilent à tous les yeux. L'approche en est interdite aux sujets. Le monarque devient un Dieu invisible. Or quel est dans cet apothéose l'objet des favoris ? Celui d'abrutir le prince pour le gouverner. Ils le releguent donc à cet effet dans un ferrail , ou le renferment dans leur petite société ; & toutes les richesses nationales s'absorbent alors dans un très-petit nombre de familles.

les mains des favoris. Mais quel bien ce mal de l'état fait-il au prince ? Le voici.

Un despote en qualité d'homme s'aime de préférence aux autres. Il veut être heureux & sent comme le particulier qu'il participe à la joie & à la tristesse de tout ce qui l'environne. Son intérêt c'est que ses gens, c'est-à-dire, ses courtisans soient contents. Or leur soif pour l'or est insatiable. S'ils sont à cet égard sans pudeur, comment leur refuser sans cesse ce qu'ils lui demandent toujours ? Voudra-t-il constamment mécontenter ses familiers & s'exposer au chagrin communicatif de tout ce qui l'entoure ? Peu d'hommes ont ce courage. Il vuidera donc perpétuellement la bourse de ces peuples dans celle de ses courtisans ; & c'est entre ses favoris qu'il partagera presque toutes les richesses de l'état. Ce partage fait, quelles bornes mettre à leur luxe ? Plus il est grand, & plus dans la situation où se trouve alors un empire, ce luxe est utile. Le mal n'est que dans sa cause productrice, c'est-à-dire, dans le partage trop inégal des richesses nationales & dans la puissance excessive du prince, qui peu instruit de ses devoirs & prodigue par foiblesse, se croit généreux, lorsqu'il est injuste. * 12 :

Mais le cri de la misère ne peut-il l'avertir de sa méprise ? Le trône où s'assied un Sultan est

inaccessible aux plaintes de ses sujets : elles ne parviennent point jusqu'à lui. D'ailleurs que lui importe leur félicité, si leur mécontentement n'a nulle influence immédiate sur son bonheur actuel !

Le luxe, comme je le prouve, est dans la plupart des pays, l'effet rapide & nécessaire du despotisme. C'est donc contre le despotisme que doivent s'élever les ennemis du luxe. * 13. Pour supprimer un effet, il faut en détruire la cause. S'il est un moyen d'opérer en ce genre quelque changement heureux, c'est par un changement insensible dans les loix & l'administration. * 14.

Il faudroit pour le bonheur même du prince & de sa postérité, que ces moralistes austères fixassent en fait d'impôts les limites immuables que le souverain ne doit jamais reculer. Du moment où la loi comme un obstacle insurmontable, s'opposera à la prodigalité du monarque, les courtisans mettront des bornes à leurs desirs & à leurs demandes ; ils n'exigeront point ce qu'ils ne pourront obtenir.

Le prince, dira-t-on, en sera moins heureux. Il aura sans doute près de lui moins de courtisans, & de courtisans moins bas ; mais leur bassesse n'est peut-être pas si nécessaire qu'on le croit à sa félicité. Les favoris d'un roi sont-ils libres & vertueux ? Le souverain s'accoutume
insen-

insensiblement à leur vertu. Il ne s'en trouve pas plus mal , & ses peuples s'en trouvent beaucoup mieux.

Le pouvoir arbitraire ne fait donc que hâter le partage inégal des richesses nationales.

CHAPITRE X.

Causes de la trop grande inégalité des fortunes des citoyens.

DANS les pays libres & gouvernés par des loix sages , nul homme sans doute n'a le pouvoir d'appauvrir sa nation pour enrichir quelques particuliers. Dans ces mêmes pays cependant tous les citoyens ne jouissent pas de la même fortune. La réunion des richesses s'y fait moins lentement , mais enfin elle s'y fait.

Il faut bien que le plus industrieux gagne plus , que le plus ménager épargne davantage ; & qu'avec des richesses déjà acquises , il en acquiere de nouvelles. D'ailleurs il est des héritiers qui recueillent de grandes successions. Il est des négocians qui mettant de gros fonds sur leurs vaisseaux , font de gros gains ; parce qu'en toute espèce de commerce , c'est l'argent qui attire

l'argent. Son inégale distribution est donc une suite nécessaire de son introduction dans un état. * 15.

CHAPITRE XI.

Des moyens de s'opposer à la réunion trop rapide des richesses en peu de mains.

IL est mille moyens d'opérer cet effet. Qui pourroit empêcher un peuple de se déclarer héritier de tous les nationaux, & lors du décès d'un particulier très-riche, de répartir entre plusieurs les biens trop considérables d'un seul ?

Par quelle raison, à l'exemple des Lucquois, un peuple ne proportionneroit-il pas tellement les impôts à la richesse de chaque citoyen, qu'au de-là de la possession d'un certain nombre d'arpens, l'impôt mis sur ces arpens excédât le prix de leur fermage ? Dans ce pays il ne se feroit certainement pas de grandes acquisitions.

On peut imaginer cent loix de cette espece. Il est donc mille moyens de s'opposer à la trop prompte réunion des richesses dans un certain nombre de mains, & de suspendre les progrès trop rapides du luxe.

Mais peut-on dans un pays où l'argent a

cours , se promettre de maintenir toujours un juste équilibre entre les fortunes des citoyens ? Peut-on empêcher qu'à la longue les richesses ne s'y distribuent d'une manière très-inégale , & qu'enfin le luxe ne s'y introduise & ne s'y accroisse ? Ce projet est impossible. Le riche fourni du nécessaire mettra toujours le superflu de son argent à l'achat des superfluités. * 16. Des loix somptuaires , dira-t-on , réprimeroient en lui ce desir. J'en conviens. Mais alors le riche n'ayant plus le libre usage de son argent , l'argent lui en paroîtroit moins desirable : il feroit moins d'efforts pour en acquérir. Or dans tout pays où l'argent a cours , peut-être l'amour de l'argent , comme je le prouverai ci-après , est-il un principe de vie & d'activité dont la destruction entraîne celle de l'état.

Le résultat de ce chapitre , c'est que l'argent une fois introduit & toujours inégalement partagé entre les citoyens , y doit à la longue nécessairement amener le goût des superfluités.

La question du luxe se réduit donc maintenant à savoir si l'introduction de l'argent dans un état y est utile ou nuisible.

Dans la position actuelle de l'Europe , tout examen à ce sujet paroît superflu. Quelque chose qu'on pût dire , on n'engageroit point les François , les Anglois & les Hollandois à jeter leur

Or à la mer. Cependant la question est par elle-même si curieuse , que le lecteur considérera sans doute avec quelque plaisir , l'état différent de deux nations chez lesquelles l'argent a , ou n'a pas cours.

C H A P I T R E X I I .

Du pays où l'argent n'a point cours

L'Argent est-il sans valeur dans un pays ? Quel moyen d'y faire le commerce ? Par échange. Mais les échanges sont incommodes. Aussi s'y fait-il peu de ventes , peu d'achats & point d'ouvrages de luxe. Les habitants de ce pays peuvent être sainement nourris , bien vêtus & non connoître ce qu'en France on appelle le luxe.

Mais un peuple sans argent & sans luxe n'auroit-il pas à certains égards quelques avantages sur un peuple opulent ? Oui sans doute : & ces avantages sont tels qu'en un pays où l'on ignore-roit le prix de l'argent , peut-être ne pourroit-on l'y introduire sans crime.

Un peuple sans argent , s'il est éclairé , est communément un peuple sans tyran (a). Le

[a] On pourroit dire aussi sans ennemis. Qui se proposera d'attaquer un pays où l'on ne peut gagner

pouvoir arbitraire s'établit difficilement dans un royaume sans canaux, sans commerce & sans grands chemins. Le prince qui leve ses impôts en nature, c'est-à-dire, en denrées, peut rarement soudoyer & rassembler le nombre d'hommes nécessaires pour mettre une nation aux fers.

Un prince d'Orient se fût difficilement assis & soutenu sur le trône de Sparte ou de Rome naissante.

Or si le despotisme est le plus cruel fléau des nations & la source la plus féconde de leurs malheurs, la non-introduction de l'argent qui communément les défend de la tyrannie, peut donc être regardé comme un bien.

Mais jouissoit-on à Sparte de certaines commodités de la vie ? O riches & puissants ! qui faites cette question, ignorez-vous que les pays de luxe sont ceux où les peuples sont les plus misérables !

Uniquement occupés de satisfaire vos fantaisies, vous prenez-vous pour la nation entière ? Etes-vous seuls dans la nature ? Y vivez-vous sans frères ? O ! hommes sans pudeur, sans humanité & sans vertu qui concentrez en vous

que des coups. On fait d'ailleurs qu'un peuple, tel que les Lacédémoniens par exemple, est invincible, s'il est nombreux.

seuls toutes vos affections, & vous créez sans cesse de nouveaux besoins, sachez que Sparte étoit sans luxe, sans commodité, & que Sparte étoit heureuse! seroit-ce en effet la somptuosité des ameublements & les recherches de la mollesse qui constitueroient la félicité humaine? Il y auroit trop peu d'heureux. Placera-t-on le bonheur dans la délicatesse de la table? Mais la différente cuisine des nations prouve que la bonne chère n'est que la chère accoutumée.

Si des mets bien apprêtés irritent mon appetit & me donnent quelques sensations agréables, ils me donnent aussi des pesanteurs, des maladies, & tout compensé le tempérant est au bout de l'an du moins aussi heureux que le gourmand. Qui-conque a faim & peut satisfaire ce besoin, est content (a). Un homme est-il bien nourri, bien vêtu? Le surplus de son bonheur dépend de la maniere plus ou moins agréable dont il remplit, comme je le prouverai bientôt, *l'intervalle qui sépare un besoin satisfait d'un besoin renaissant*. Or à cet égard rien ne manquoit au bonheur du Lacédémonien; & malgré l'apparente austérité

(a) Le payfan a-t-il du lard & des choux dans son pot? Il ne désire ni la gélinote des Alpes, ni la carpe du Rhin, ni l'hombre du Lac de Geneve. Aucun de ces mets ne lui manquent ni à moi non plus.

de ses mœurs, de tous les Grecs, dit Xénophon, c'étoit le plus heureux. Le Spartiate avoit-il satisfait à ses besoins ? Il descendoit dans l'Arene, & c'est-là qu'en présence des vieillards & des plus belles Femmes, il pouvoit chaque jour déployer dans des jeux & des exercices publics, toute la force, l'agilité, la souplesse de son corps, & montrer dans la vivacité de ses reparties toute la justesse & la précision de son esprit.

Or de toutes les occupations propres à remplir l'intervalle d'un besoin satisfait au besoin renaissant, aucunes qui soient plus agréables. Le Lacédémonien sans commerce & sans argent étoit donc à-peu-près aussi heureux qu'un peuple peut l'être. J'assurerais donc d'après l'expérience & Xénophon, qu'on peut bannir l'argent d'un état & y conserver le bonheur. A quelle cause d'ailleurs rapporter la félicité publique, si ce n'est à la vertu des particuliers ? Les contrées en général les plus fortunées sont donc celles où les citoyens sont les plus vertueux. Or seroit-ce dans les pays où l'argent a cours que les citoyens seroient tels ?



CHAPITRE XIII.

Quels sont dans les pays où l'argent n'a point cours, les principes productifs de la vertu ?

Dans tout gouvernement le principe le plus fécond en vertu est l'exactitude à punir & à récompenser les actions utiles ou nuisibles à la société.

Mais en quel pays ces actions sont-elles le plus exactement honorées & punies ? Dans ceux où la gloire, l'estime générale & les avantages attachés à cette estime, sont les seules récompenses connues. Dans ces pays la nation est l'unique & juste dispensatrice des récompenses. La considération générale, ce don de la reconnaissance publique, n'y peut être accordée qu'aux idées & aux actions utiles à la nation, & tout citoyen en conséquence s'y trouve nécessité à la vertu.

En est-il ainsi dans un pays où l'argent a cours ?

Non : le public n'y peut être le seul possesseur des richesses, ni par conséquent l'unique distributeur des récompenses. Quiconque a de l'argent peut en donner, & le donne communément à la

personne qui lui procure le plus de plaisir. Or cette personne n'est pas toujours la plus honnête. En effet si l'homme veut toujours obtenir avec le plus de sûreté & le moins de peine possible l'objet * 17 de ses desirs, & qu'il soit plus facile de se rendre agréable aux puissants que recommandable au public, c'est donc au puissant qu'en général on veut plaire. Or si l'intérêt du puissant est souvent contraire à l'intérêt national, les plus grandes récompenses seront donc en certains pays souvent décernées aux actions qui personnellement utiles aux grands, sont nuisibles au public & par conséquent criminelles. Voilà pourquoi les richesses y sont si souvent accumulées sur des hommes accusés de bassesse, d'intrigues, d'espionnage, &c. pourquoi les récompenses pécuniaires presque toujours accordées au vice, * 18, y produisent tant de vicieux, & pourquoi l'argent a toujours été regardé comme une source de corruption.

Je conviens donc qu'à la tête d'une nouvelle colonie, si j'allois fonder un nouvel empire, & que je pusse à mon choix enflammer mes colons de la passion de la gloire ou de l'argent, c'est celle de la gloire que je devrois leur inspirer. C'est en faisant de l'estime publique & des avantages attachés à cette estime, le principe d'activité de ces nouveaux citoyens, que je les nécessiterois à la vertu.

Dans un pays où l'argent n'a point de cours , rien de plus facile que d'entretenir l'ordre & l'harmonie , d'encourager les talents & les vertus , & d'en bannir les vices. On entrevoit même en ce pays la possibilité d'une législation inaltérable , & qui supposée bonne , conserveroit toujours les citoyens dans le même état de bonheur. Cette possibilité disparoît dans les pays où l'argent a cours.

Peut-être le problème d'une législation parfaite & durable y devient-il trop compliqué pour pouvoir être encore résolu. Ce que je fais , c'est que l'amour de l'argent y étouffant tout esprit , toute vertu patriotique , y doit à la longue engendrer tous les vices dont il est trop souvent la récompense.

Mais convenir que dans l'établissement d'une nouvelle colonie , on doit s'opposer à l'introduction de l'argent , c'est convenir avec les moralistes austères du danger du luxe. Non , c'est avouer simplement que la cause du luxe , c'est-à-dire , que le partage trop inégal des richesses est un mal. * 19. C'en est un en effet , & le luxe est à certains égards le remède à ce mal. Au moment de la formation d'une société l'on peut sans doute se proposer d'en bannir l'argent. Mais peut-on comparer l'état d'une telle société à celui où se trouvent maintenant la plupart des nations de l'Europe ?

Seroit-ce dans des contrées à moitié soumises au despotisme, où l'argent eut toujours cours, où les richesses sont déjà rassemblées en un petit nombre de mains, qu'un esprit sensé formeroit un pareil projet? Supposons le projet exécuté: supposons l'usage & l'introduction de l'argent défendu dans un pays. Qu'en résulteroit-il? Je vais l'examiner.

CHAPITRE XIV.

Des pays où l'argent a cours.

Chez les peuples riches, s'il est beaucoup de vicieux, c'est qu'il est beaucoup de récompenses pour le vice. S'il s'y fait communément un grand commerce, c'est que l'argent y facilite les échanges. Si le luxe s'y montre dans toute sa pompe, c'est que la très-inégale répartition des richesses produit le luxe le plus apparent, & qu'alors pour le bannir d'un état, il faudroit, comme je l'ai déjà prouvé, en bannir l'argent. Or nul prince ne peut concevoir un tel dessein; & supposé qu'il le conçût, nulle nation dans l'état actuel de l'Europe qui se prêtât à ses desirs. Je veux cependant qu'un humble disciple d'un moraliste austère, un monarque forme ce projet & l'exécute.

Que s'ensuivroit-il ? La dépopulation presque entière de l'état. Qu'en France , par exemple , on défende comme à Sparte l'introduction de l'argent & l'usage de tout meuble non fait avec la hache ou la serpe. Alors le maçon , l'architecte , le sculpteur , le ferrurier de luxe , le charron , le vernisseur , le perruquier , l'ébéniste , la fileuse , l'ouvrier en toile , en laine fine , en dentelles , soieries , &c. (a) , abandonneront la France & chercheront un pays qui les nourrisse. Le nombre de ces exilés volontaires montera peut-être en ce royaume au quart de ses habitants. Or si le nombre des laboureurs & des artisans grossiers que suppose la culture , se proportionne toujours au nombre des consommateurs , l'exil des ouvriers de luxe entraînera donc à sa suite celui de beaucoup d'agriculteurs. Les hommes opulents fuyant avec leurs richesses chez l'étranger , seront suivis dans leur exil d'un certain nombre de leurs concitoyens & d'un grand nombre de domestiques. La France alors sera déserte. Quels

(a) Mais dans cette supposition ces ouvriers , dit-on , reprendroient les travaux de la campagne & se feroient charretiers , bucherons , &c. Ils n'en feroient rien. D'ailleurs où trouver de l'emploi dans un pays déjà fourni à-peu-près du nombre de charretiers & de bucherons nécessaires pour labourer les plaines & couper le bois ?

feront ses habitants ? Quelques laboureurs dont le nombre depuis l'invention de la charrue sera bien moins considérable qu'il l'eût été lors de la culture à la beche. Or dans cet état de dépopulation & d'indigence , que deviendrait ce royaume ? Porterait-il la guerre chez ses voisins ? Non : il seroit sans argent * 20. La soutiendrait-il sur son territoire ? Non : il seroit sans hommes. D'ailleurs la France n'étant pas comme la Suisse défendue par des montagnes inaccessibles , comment imaginer qu'un royaume dépeuplé , ouvert de toute part , attaquable en Flandre & en Allemagne , pût repousser le choc d'une nation nombreuse ? Il faudroit pour y résister que les François par leur courage & leur discipline eussent sur leurs voisins le même avantage que les Grecs avoient jadis sur les Perses , ou que les François conservent encore aujourd'hui sur les Indiens. Or nulle nation Européenne n'a cette supériorité sur les autres.

La France dévastée & sans argent seroit donc exposée au danger presque certain d'une invasion. Est-il un prince qui voulût à ce prix bannir les richesses & le luxe de son état ?

C'est que toutes (a) choses d'ailleurs égales , la nation opulente ne pouvant fournir ses denrées & marchandises au prix d'une nation pauvre , l'argent de la première doit insensiblement passer aux mains de la seconde , qui devenue opulente à son tour , se ruine de la même manière * 22.

Telle est peut-être la principale cause du flux & du reflux des richesses dans les empires. Or les richesses en se retirant d'un pays où elles ont séjourné , y déposent presque toujours le fange de la bassesse & du despotisme. Une nation riche qui s'appauvrit passe rapidement du dépérissement à sa destruction entière. L'unique ressource qui lui reste , seroit de reprendre des mœurs mâles , les seules convenables à sa pauvreté * 23. Mais rien de plus rare que ce phénomène moral. L'histoire ne nous en offre point d'exemple. Une nation tombe-t-elle de la richesse dans l'indigence ? Cette nation n'attend plus qu'un vainqueur & des fers. Il faudroit pour l'arracher à ce malheur qu'en elle l'amour de la gloire pût remplacer celui de l'argent. Or des peuples anciennement policés & commerçants sont peu

(a) On fait quelle augmentation subite apporta dans le prix des denrées le transport de l'or Américain en Europe.

susceptibles de ce premier amour , & toute loi qui refroidiroit en eux le desir des richesses ; hâteroit leur ruine.

Dans le corps politique comme dans le corps de l'homme , il faut une ame , un esprit qui le vivifie & le mette en action. Quelle sera-t-elle ?

C H A P I T R E X V I .

Des divers principes d'activité des nations.

Parmi les hommes en est-il sans desirs ? Presqu'aucun. Leurs desirs sont-ils les mêmes ? Il en est deux qui leur sont communs.

Le premier , est celui du bonheur.

Le second , celui de la puissance nécessaire pour se le procurer.

Ai-je un goût ? Je veux pouvoir le satisfaire. Le desir du pouvoir , comme je l'ai déjà prouvé , est donc nécessairement commun à tous. Par quel moyen acquiert-on du pouvoir sur ces concitoyens ? Par la crainte dont on les frappe , ou par l'amour qu'on leur inspire , c'est-à-dire , par les biens & les maux qu'on leur peut faire : & delà la considération conçue pour le fort , ou méchant ou vertueux.

Mais

Mais dans un pays libre où l'argent n'a point cours, quel avantage cette considération procure-t-elle au héros qui, par exemple, contribue le plus au gain d'une bataille ? Elle lui donne le choix sur les dépouilles ennemies : elle lui assigne pour récompense la plus belle esclave, le meilleur cheval, le plus riche tapis, le plus beau char, la plus belle armure. * 24. Dans une nation libre, la considération & l'estime publique (a) est un pouvoir, & le desir de cette estime y devient en conséquence un principe puissant d'activité. Mais ce principe moteur est-il celui d'un peuple soumis au despotisme, d'un peuple où l'argent a cours, où le public est sans puissance, où son estime n'est représentative d'aucune espece de plaisir & de pouvoir ? Non : dans un tel pays, les deux seuls objets du desir des citoyens sont ; l'un la faveur du despote, & l'autre de grandes richesses, à la possession desquelles chacun peut aspirer.

Leur source, dira-t-on, est souvent infecte. L'amour de l'argent est destructif de l'amour de la patrie, des talens & de la vertu. * 25. Je le fais : mais comment imaginer qu'on puisse mépriser l'argent qui soulagera l'homme dans ses be-

(a). Cette estime est réellement un pouvoir que les anciens désignoient par le mot *autoritas*.

soins, qui le soustraira à des peines & lui procurera des plaisirs. Il est des pays où l'amour de l'argent devient le principe de l'activité nationale, où cet amour par conséquent est salutaire. Le plus vicieux des gouvernemens est un gouvernement sans principe moteur. * 26. Un peuple sans objets de desirs, est sans action. Il est le mépris de ses voisins. Or leur estime importe plus qu'on ne pense à sa prospérité. * 27.

En tout empire où l'argent a cours, où le mérite ne conduit ni aux honneurs, ni au pouvoir; que le magistrat se garde bien d'affoiblir ou d'éteindre dans les citoyens le desir de l'argent & du luxe. Il étoufferoit en eux tout principe de mouvement & d'action.



CHAPITRE XVII.

De l'argent considéré comme principe d'activité.

L'Argent & les papiers représentatifs de l'argent facilitent les emprunts. Tous les gouvernemens abusent de cette facilité. Par-tout les emprunts se sont multipliés; les intérêts se sont grossis. Il a fallu pour les payer accumuler impôts sur impôts. Leur fardeau accable maintenant les empires les plus puissans de l'Europe, & ce mal cependant n'est pas le plus grand qu'ait produit le desir & de l'argent & des papiers représentatifs de cet argent.

L'amour des richesses ne s'étend point à toutes les classes des citoyens sans inspirer à la partie gouvernante le desir du vol & des vexations.

* 28.

Dès lors la construction d'un port, un armement, une compagnie de commerce, une guerre entreprise, dit-on, pour l'honneur de la nation, enfin tout prétexte de la piller est avidement saisi. Alors tous les vices enfans de la cupidité, s'introduisant à la fois dans un empire, en infectent successivement tous les membres & le précipitent enfin à sa ruine.

* 29.

Quel spécifique à ce mal ? Aucun.

Le sang qui porte la nutrition dans tous les membres de l'enfant , & qui successivement en développe toutes les parties , est un principe de destruction. La circulation du sang ossifie à la longue les vaisseaux : elle en anéantit les ressorts & devient un germe de mort. Cependant qui la suspendroit en seroit sur le champ puni.

La stagnation d'un instant seroit suivie de la perte de la vie. Il en est de même de l'argent. Le desire-t-on vivement ? Ce desir vivifie une nation , éveille son industrie , anime son commerce , accroît ses richesses & sa puissance ; & la stagnation , si je l'ose dire , de ce desir , seroit mortelle à certains états.

Mais les richesses en abandonnant les empires où elles se sont d'abord accumulées , n'en occasionnent-elles pas la ruine , & tôt ou tard rassemblées dans un petit nombre de mains , ne détachent-elles pas l'intérêt particulier de l'intérêt public ? Oui sans doute. Mais dans la forme actuelle des gouvernemens , peut-être ce mal est-il inévitable. Peut-être est-ce à cette époque qu'un empire s'affoiblissant de jour en jour , tombe dans un affaîssement précurseur d'une entière destruction : & peut-être est-ce ainsi que doit germer , croître , s'élever & mourir la plante morale nommée empire.

CHAPITRE XVIII.

Que ce n'est point dans le luxe , mais dans sa cause productrice , qu'on doit changer le principe destructeur des grands empires.

QUE conclure de l'examen rapide de la question que je traite ? Que presque toutes les accusations intentées contre le luxe sont sans fondement ; que de deux especes de luxe citées au chap. 5. il en est un qui toujours l'effet de la trop grande multiplication des hommes & de la forme despotique de leurs gouvernemens , suppose une très-inégale répartition des richesses nationales ; qu'une telle répartition est sans doute un grand mal , mais qu'une fois établie , le luxe devient , sinon un remede efficace , du moins un palliatif à ce mal. * 29. C'est la magnificence des grands qui reporte journellement l'argent & la vie dans la classe inférieure des citoyens.

L'empoiement avec lequel la plupart des moralistes s'élèvent contre le luxe , est l'effet de leur ignorance. Que cet empoement trouve place dans un sermon : Un sermon n'exige au-

cune précision dans les idées. Ces ouvrages applaudis d'un vieillard , craintif & bienveillant , sont trop vagues , trop enthousiastes & trop ridicules pour obtenir l'estime d'un auditoire éclairé.

Ce que le bon sens examine , l'ignorance du prédicateur le décide. Son esprit léger & confiant ne fut jamais douter. Malheur au prince qui prêteroit l'oreille à ses déclamations , & qui sans des changements préalables dans la forme du gouvernement , tenteroit de bannir tout luxe d'une nation , dont l'amour de l'argent est le principe d'activité. Il auroit bien-tôt dépeuplé son pays , énérvé l'industrie de ses sujets , & jetté les esprits dans une langueur fatale à sa puissance.

Je suis content , si l'on regarde ces idées premières & peut-être encore superficielles qu'occasionne la question du luxe , comme un exemple des points de vue divers sous lesquels on doit considérer tout problème important & compliqué de la morale. * 30. Si l'on sent toute l'influence que doit avoir sur le bonheur public la solution plus ou moins exacte de pareils problèmes , & la scrupuleuse attention qu'on doit par conséquent porter à leur examen.

Qui se déclare protecteur de l'ignorance , se

SON ÉDUCATION. *Chap. XVIII.* 151
déclare donc l'ennemi de l'état, & sans le savoir
commet le crime de leze-humanité.

Chez tous les peuples il est une dépendance
réciproque entre la perfection de la législation
& les progrès de l'esprit humain. Plus les ci-
toyens seront éclairés, plus les loix seront par-
faites. Or c'est de leur seule bonté comme je
vais le prouver, que dépend la félicité pu-
blique.



N O T E S.

1. LA haine d'un peuple ignorant pour l'application, s'étend jusqu'à ses amusements. Aime-t-il le jour ? Il ne joue que les jeux de hazards. Aime-t-il les opéra ? C'est pour ainsi dire, des poëmes sans parole qu'il demande. Peu lui importe que son esprit soit occupé : il suffit que ses oreilles soient frappées de sons agréables. Entre tous les plaisirs ceux qu'il préfère sont ceux qui ne supposent ni esprit, ni connoissance.

2. En Angleterre pourquoi les grands sont-ils en général plus éclairés qu'en tout autre pays ? C'est qu'ils ont intérêt de l'être. En Portugal au contraire, pourquoi sont-ils si souvent ignorants & stupides ? C'est que nul intérêt ne les nécessite à s'instruire.

La science des premiers est celle de l'homme & du gouvernement.

Celle des seconds, est la science du lever, du coucher & des voyages du prince.

Mais les Anglois ont-ils porté dans la morale & la politique les lumieres qu'on devoit attendre d'un peuple aussi libre ? J'en doute. Enivrés de leur gloire, les Anglois ne soupçonnent point de défaut dans leur gouvernement actuel, Peut-être

les écrivains François ont-ils eu sur cet objet des vues plus profondes & plus étendues. Il est deux causes de cet effet.

La premiere est l'état de la France. Le malheur n'est-il pas encore excessif en un pays ; n'a-t-il pas entièrement abattu les esprits ? Il les éclaire & devient dans l'homme un principe d'activité. Souffre-t-on ? On veut s'arracher à la douleur , & ce desir est inventif.

La seconde est peut-être le peu de liberté dont jouissent en France les écrivains. L'homme en place fait-il une injustice , une bévue , il faut la respecter. La plainte est en ce royaume le crime le plus puni. Y veut-on écrire sur les matieres d'administration ? Il faut pour cet effet remonter en morale & en politique , jusqu'à ces principes simples & généraux dont le développement indique d'une maniere éloignée , la route que le gouvernement doit tenir pour faire le bien. Les écrivains François ont présenté en ce genre les idées les plus grandes & les plus étendues. Ils se sont par cette raison rendus plus universellement utiles que les écrivains Anglois. Ces derniers n'ayant pas les mêmes motifs pour s'élever à des principes généraux & premiers , font de bons ouvrages , mais presque uniquement applicables à la forme particuliere de leur gouvernement , aux circonstances présentes & enfin à l'affaire du jour.

3. Il n'est point à Londres d'ouvrier, de porteur de chaise qui ne lise les gazettes, qui ne soupçonne la vénalité de ses représentants & ne croie en conséquence devoir s'instruire de ses droits en qualité de citoyen. Aussi nul membre du parlement n'oseroit y proposer une loi directement contraire à la liberté nationale. S'il le faisoit, ce membre cité par le parti de l'opposition & les papiers publics devant le peuple, seroit exposé à sa vengeance. Le corps du parlement est donc contenu par la nation. Nul bras maintenant assez fort pour enchaîner un pareil peuple. Son asservissement est donc éloigné. Est-il impossible ? Je ne l'assurerais point, peut-être ses immenses richesses présagent-elles déjà cet événement futur.

4. Le dernier roi de Danemarck doutoit sans contredit de la légitimité du pouvoir despotique, lorsqu'il permit à des écrivains célèbres de discuter à cet égard ses droits, ses prétentions, & d'examiner les limites que l'intérêt public devoit mettre à sa puissance. Quelle magnanimité dans un souverain ! Son autorité en fut-elle affoiblie ? Non ; & cette noble conduite qui le rendit cher à son peuple doit à jamais le rendre respectable à l'humanité.

5. Dans les siècles héroïques ; dans ceux des Hercules, des Thésées, des Fingals, c'étoit par

le don d'un riche carquois , d'une épée bien trempée , ou d'une belle esclave qu'on récompensoit les vertus des guerriers. Du temps de Manlius Capitolinus , c'étoit en agrandissant de deux acres les domaines d'un héros que la patrie s'acquittoit envers lui. La dixme d'une paroisse aujourd'hui cédée au plus vil moine eût donc jadis été la récompense d'un Scévola ou d'un Horace Coclès. Si c'est en argent qu'on paie aujourd'hui tous les services rendus à la patrie , c'est que l'argent est représentatif de ces anciens dons. L'amour des superfluités fut en tout temps le moteur de l'homme. Mais quelle maniere d'administrer les dons de la reconnoissance publique , & quelle espece de superfluités faut-il préférer pour en faire la récompense des talents & de la vertu ? C'est un problème moral également digne de l'attention du ministre , & du philosophe.

6. De grandes richesses sont-elles réparties entre un grand nombre de citoyens ? Chacun d'eux vit dans un état d'aisance & de luxe par rapport aux citoyens d'une autre nation , & n'a cependant que peu d'argent à mettre en ce qu'on appelle magnificence.

Chez un tel peuple le luxe est , si j'ose le dire , national , mais peu apparent.

Au contraire dans un pays où tout l'argent est

rassemblé dans un petit nombre de mains , chacun des riches a beaucoup à mettre en somptuosité.

Un tel luxe suppose un partage très-inégal des richesses de l'état , & ce partage est sans doute une calamité publique. En est-il ainsi de ce luxe national qui suppose tous les citoyens dans un certain état d'aisance & par conséquent un partage à-peu-près égal de ces mêmes richesses ? Non : ce luxe loin d'être un malheur est un bien public. Le luxe par conséquent n'est point en lui-même un mal.

7. On peut au nombre & sur-tout à l'espece de manufactures d'un pays juger de la maniere dont les richesses y sont réparties. Tous les citoyens y sont-ils aisés ? Tous veulent être bien vêtus. Il s'y établit en conséquence un grand nombre de manufactures ni trop fines , ni trop grossieres.

Les étoffes en sont solides , durables & bien frappées , parce que les citoyens sont pourvus de l'argent nécessaire pour se vêtir , mais non pour changer souvent d'habits.

L'argent d'un royaume est-il au contraire rassemblé dans un petit nombre de mains ? La plupart des Citoyens languissent dans la misere. Or l'indigent ne s'habille point , & plusieurs des manufactures dont nous venons de parler , tom-

bent. Que substitue-t-on à ces établissemens ? Quelques manufactures d'étoffes riches, brillantes & peu durables ; parce que l'opulence honteuse d'user un habit, veut en changer souvent. C'est ainsi que tout se tient dans un gouvernement.

8. Lorsque je vois, disoit un grand roi, délicatesse & profusion sur la table du riche, du grand & du prince, je soupçonne disette sur celle du peuple. Or j'aime à savoir mes sujets bien nourris, bien vêtus. Je ne tolere la pauvreté qu'à la tête de mes régimens. La pauvreté est brave, active, intelligente, parce qu'elle est avide des richesses, parce qu'elle poursuit l'or à travers les dangers, parce que l'homme est plus hardi pour conquérir que pour conserver, & le voleur plus courageux que le marchand. Ce dernier est plus opulent, il apprécie mieux la vraie valeur des richesses : le voleur s'en exagere toujours le prix.

9. L'Angleterre a peu d'étendue & toute l'Europe la respecte. Quelle preuve plus assurée de la sagesse de son administration, de l'aisance, du courage des peuples, enfin de ce bonheur national que les législateurs & les philosophes se proposent de procurer aux hommes, les premiers par les loix, les seconds par leurs écrits.

10. La dépense & la consommation d'hommes occasionnée par le commerce , la navigation & l'exercice de certains arts est , dit-on , très-considérable. Tant mieux : il faut pour la tranquillité d'un pays très-peuplé , ou que la dépense en ce genre soit , si je l'ose dire , égale à la recette , ou que l'état prenne , comme en Suisse , le parti de consommer dans des guerres étrangères le surplus de ses habitants.

11. On a dit du luxe qu'il augmentoit l'industrie du laboureur : l'on a dit vrai. Le laboureur veut-il faire beaucoup d'échanges , il est obligé pour cet effet d'améliorer son champ & d'augmenter sa récolte.

12. De la somme des impôts mis sur les peuples , une partie est destinée à l'entretien & à l'amusement particulier du souverain ; mais l'autre doit être en entier appliquée aux besoins de l'état. Si le prince est propriétaire de la première partie , il n'est qu'administrateur de la seconde. Il peut être libéral de l'une , il doit être économe de l'autre.

Le trésor public est un dépôt entre les mains du souverain. Le courtisan avide donne , je le fais , le nom de générosité à la dissipation de ce dépôt : mais le prince qui le viole , commet une injustice & un vol réel. Le devoir d'un monarque est d'être avare du bien de ses sujets. « Je me croirois indi-

» gne du trône, disoit un grand prince, si dé-
 » positaire de la recette des impôts, j'en dis-
 » trayois une seule pension pour enrichir un favori
 » ou un délateur. »

L'emploi légitime de toute taxe levée pour
 subvenir aux besoins de l'état, est le paiement
 des troupes pour repousser la guerre au dehors,
 & le paiement de la magistrature pour entretenir
 la paix & l'ordre au dedans.

Tibère lui-même répétoit souvent à ses favoris :
 » Je me garderai bien de toucher au trésor pu-
 » blic. Si je l'épuisais en folles dépenses, il fau-
 » droit le remplir, & pour cet effet avoir re-
 » cours à des moyens injustes, le trône en feroit
 » ébranlé. »

13. A quel signe reconnoît-on le luxe vrai-
 ment nuisible ? A l'espece de marchandises étalée
 sur les boutiques. Plus ces marchandises sont
 riches, moins il y a de proportion dans la for-
 tune des citoyens. Or cette grande proportion
 toujours un mal en elle-même, devient encore
 un plus grand mal pour la multiplicité des goûts
 qu'elle engendre. Ces goûts contractés, on veut
 les satisfaire. Il faut à cet effet d'immenses tré-
 sors. Point de bornes alors au desir des richesses.
 Rien qu'on ne fasse pour les acquérir. Vertu,
 honneur, patrie, tout est sacrifié à l'amour de
 l'argent.

Dans les pays au contraire où l'on se contente du nécessaire, l'on est heureux & l'on peut être vertueux.

Le luxe excessif qui presque par-tout accompagne le despotisme, suppose une nation déjà partagée en oppresseurs & en opprimés, en voleurs & en volés. Mais si les voleurs forment le plus petit nombre, pourquoi ne succombent-ils pas sous les efforts des plus grands ? A quoi doivent-ils leur salut ? A l'impossibilité où se trouvent les volés de se donner le mot & de se rassembler le même jour. D'ailleurs l'oppresser avec l'argent déjà pillé peut toujours soudoyer une armée pour combattre les opprimés & les vaincre en détail.

Aussi le pillage d'une nation soumise au despotisme, continue-t-il jusqu'à ce qu'enfin le dépeuplement, la misère des peuples ait également soumis & le voleur & le volé au joug d'un voisin puissant. Une nation n'est plus en cet état composée que d'indigens sans courage, & de brigands sans justice. Elle est avilie & sans vertu.

Il n'en est pas ainsi dans un pays où les richesses sont à-peu-près également réparties entre les citoyens, où tous sont aisés par rapport aux citoyens des autres nations. Dans ce pays nul homme assez riche pour se soumettre ses compatriotes. Chacun contenu par son voisin est plus occupé

occupé de conserver que d'envahir. Le desir de la conservation y devient donc le vœu général & dominant de la plus grande & de la plus riche partie de la nation. Or c'est , & ce desir , & l'état d'aisance des citoyens , & le respect de la propriété d'autrui qui chez tous les peuples , féconde les germes de la vertu , de la justice , & du bonheur. C'est donc à la cause productrice d'un certain luxe qu'il faut rapporter presque toutes les calamités qu'on lui impute.

14. Les courtisans , dit-on , se modelent sur le prince. Méprise-t-il le luxe & la mollesse ? L'un & l'autre disparoissent : oui ; pour le moment. Mais pour opérer un changement durable dans les mœurs d'un peuple , ce n'est pas assez de l'exemple ou de l'ordre du souverain. Cet ordre ne transforme pas un peuple de Sybarites en un peuple robuste , laborieux & vaillant. C'est l'œuvre des loix. Qu'elles imposent tous les jours le citoyen à quelques heures d'un travail pénible , qu'elles l'obligent de s'exposer tous les jours à quelque petit danger , elles le rendront à la longue robuste & brave ; parce que la force & le courage , disent le roi de Prusse & Végece , s'acquierent par l'habitude du travail & du danger.

15. Dans un pays libre , la réunion des richesses nationales en un certain nombre de mains se fait lentement : c'est l'œuvre des siècles , mais à

mesure qu'elle se fait , le gouvernement tend au pouvoir arbitraire , par conséquent à sa dissolution.

L'état de republique est l'âge viril d'un empire ; le despotisme en est la vieillesse. L'empire est-il vieux ? Rarement il rajeunit. Les riches ont-ils soudoyé une partie de la nation ? Avec cette partie ils soumettent l'autre au despotisme aristocratique ou monarchique. Propose-t-on quelques loix nouvelles dans cet empire ? Toutes sont en faveur des riches & des grands ; aucune en faveur du peuple. L'esprit de législation se corrompt , & sa corruption annonce la chute de l'état.

16. Rien à ce sujet de plus contradictoire que les opinions des moralistes. Conviennent-ils de la nécessité & de l'utilité du commerce en certains pays ? Ils veulent en même temps y introduire une austérité de mœurs incompatible avec l'esprit commerçant.

En France le moraliste qui le matin recommande les riches manufactures aux soins du gouvernement , déclame le soir contre le luxe , les spectacles & les mœurs de la capitale.

Mais quel est l'objet du gouvernement , lorsqu'il perfectionne ses manufactures , lorsqu'il étend son commerce ? C'est d'attirer chez lui l'argent de ses voisins. Or qui doute que les mœurs ,

les amusements de la capitale ne concourent à cet effet ? Que les spectacles, les actrices, les dépenses qu'elles font & font faire aux étrangers, ne soient une des parties les plus lucratives du commerce de Paris ? Quel est donc, ô moralistes, l'objet de vos déclamations contradictoires ?

17. Qu'on ne s'étonne point de l'extrême amour des hommes pour l'argent. Un phénomène vraiment surprenant seroit leur indifférence pour les richesses. Il faut en tout pays où l'argent a cours, où les richesses sont l'échange de tous les plaisirs, que les richesses y soient aussi vivement poursuivies que les plaisirs mêmes dont elles sont représentatives. Il faut la naissance d'un Lycurgue & la prohibition de l'argent pour éteindre chez un peuple l'amour des richesses. Or quel concours singulier de circonstances pour former & ce législateur & le peuple propre à recevoir ses loix !

18. Du moment où les honneurs ne sont plus le prix des actions honnêtes, les mœurs se corrompent. Lors de l'arrivée du duc de Milan à Florence, le mépris, dit Machiavel, étoit le partage des vertus & des talents. Les Florentins sans esprit & sans courage étoient entièrement dégénérés. S'ils cherchoient à se surpasser les uns les autres, c'étoit en magnificence d'habits, en vivacités, & d'expressions & de reparties. Le

plus satyrique étoit chez eux réputé le plus spirituel. Y auroit-il maintenant dans l'europe quelque nation dont le tour d'esprit ressemblât à celui des Florentins de ce temps-là.

19. Ce n'est point dans la masse plus ou moins grande des richesses nationales , mais de leur plus ou moins inégale répartition que dépend le bonheur ou le malheur des peuples. Supposons qu'on anéantisse la moitié des richesses d'une nation , si l'autre moitié est à-peu-près également répartie entre tous les citoyens, l'état sera presque également heureux & puissant.

De tous les commerces le plus avantageux à chaque nation est celui dont les profits se partagent en un plus grand nombre de mains. Plus on compte dans un état d'hommes libres , indépendans & jouissans d'une fortune médiocre , plus l'état est fort. Aussi tout prince sage , n'a-t-il jamais accablé ses sujets d'impôts , ne les a-t-il jamais privé de leur aisance , & n'a-t-il enfin jamais gêné leur liberté , ou par trop d'espionnage , ou par des loix trop sévères & trop incommodes de police.

Un monarque qui ne respecte, ni l'aisance , ni la liberté de ses sujets , voit leur ame flétrie languir dans l'inertie. Or cette maladie des esprits est d'autant plus facheuse qu'elle est communément déjà incurable alors qu'elle est apperçue.

20. A-t-on défendu l'introduction de l'argent dans une nation? Il faut ou que cette nation adopte les loix de Sparte, ou qu'elle reste exposée à l'invasion de ses voisins. Quel moyen à la longue de leur résister, si pouvant être toujours attaquée, elle ne peut les attaquer?

Dans tout état, il faut pour repousser la guerre maintenant si dispendieuse, ou de grandes richesses, ou la pauvreté, le courage & la discipline des Spartiates.

Or qui fournit des grandes richesses au gouvernement? de grosses taxes levées sur le superflu & non sur les besoins des citoyens. Que supposent de grosses taxes? De grandes consommations. Si l'Anglois vivoit comme l'Espagnol de pain, d'eau & d'oignons, l'Angleterre bientôt appauvrie & dans l'impossibilité de soudoyer des flottes & des armées, cesseroit d'être respectée. Sa puissance aujourd'hui fondée sur d'immenses revenus & de gros impôts, seroit encore détruite, si ces impôts, comme je l'ai déjà dit, se levoient sur les besoins & non sur l'aisance des habitants.

Le crime le plus habituel des gouvernemens de l'Europe est leur avidité à s'approprier tout l'argent du peuple. Leur soif est insatiable. Que s'ensuit-il? Que les sujets dégoûtés de l'aisance par l'impossibilité de se la procurer, sont sans

émulation & sans honte de leur pauvreté. De ce moment la consommation diminue, les terres restent en friche, les peuples croupissent dans la paresse & l'indigence, parce que l'amour des richesses a pour base :

1^o. La possibilité d'en acquérir.

2^o. L'assurance de les conserver.

3^o. Le droit d'en faire usage.

21. Supposons que la grande Bretagne attaque l'Inde, la dépouille de ses trésors & les transporte à Londres, les Anglois feront alors possesseurs d'immenses richesses. Qu'en feront-ils ? Ils épuiseront d'abord l'Angleterre de tout ce qui peut contribuer à leurs plaisirs ; ils tireront ensuite de l'étranger les vins exquis, les huiles, les cafés, enfin tout ce qui peut flatter leur goût, & toutes les nations entreront en partage des trésors indiens. Je doute que des loix somptuaires puissent s'opposer à cette dispersion de leurs richesses. Ces loix toujours faciles à éluder donnent d'ailleurs trop d'atteinte au droit de propriété, le premier & le plus sacré des droits. Mais quel moyen de fixer les richesses dans un empire ? Je n'en connois aucun. Le flux & le reflux de l'argent sont dans le moral l'effet de causes aussi constantes, aussi nécessaires & aussi puissantes que le sont dans le physique le flux & le reflux des mers.

22. Rien de plus facile à tracer que les divers degrés par lesquels une nation passe de la pauvreté à la richesse, de la richesse à l'inégal partage de cette richesse, de cet inégal partage au despotisme & du despotisme à sa ruine. Un homme pauvre s'applique-t-il au commerce, s'adonne-t-il à l'agriculture, fait-il fortune? Il a des imitateurs. Ces imitateurs se sont-ils enrichis? Leur nombre se multiplie, & la nation entière se trouve insensiblement animée de l'esprit de travail & de gain. Alors son industrie s'éveille, son commerce s'étend; elle croit chaque jour en richesses & en puissance. Mais si la richesse & la puissance se réunissent insensiblement dans un petit nombre de mains, alors le goût du luxe & des superfluités s'emparera des grands; parce que si l'on en excepte quelques avarés, l'on n'acquiert que pour dépenser. L'amour des superfluités irritera dans ces grands la soif de l'or & le desir de pouvoir; ils voudront commander en despotes à leurs concitoyens. Ils tenteront tout à cet effet; & c'est alors qu'à la suite des richesses, le pouvoir arbitraire s'introduisant peu-à-peu chez un peuple, en corrompra les mœurs & l'avilira.

Lorsqu'une nation commerçante atteint le période de sa grandeur, le même desir du gain qui fit d'abord sa force & sa puissance, devient ainsi la cause de sa ruine.

Le principe de vie qui se développant dans un chêne majestueux , élève sa tige , étend ses branches , grossit son tronc & le fait régner sur les forêts , est le principe de son dépérissement.

Mais en suspendant dans les peuples le développement trop rapide du desir de l'or , ne pourroit-on prolonger la durée des empires ? L'on n'y parviendrait , répondrai-je , qu'en affoiblissant dans les citoyens l'amour des richesses. Or qui peut assurer qu'alors les citoyens ne tombassent point dans cette paresse Espagnole , la plus incurable des maladies politiques.

23. Les vertus de la pauvreté , sont dans une nation l'audace , la fierté , la bonne foi , la constance , enfin une sorte de férocité noble. Elles sont chez les peuples nouveaux l'effet de l'espece d'inégalité qui regne d'abord entre tous les citoyens. Mais ces vertus séjournent-elles longtemps dans un empire ? Non : elles y vieillissent rarement , & la seule multiplication des habitants suffit souvent pour les en bannir.

24. Point de talens & de vertus que ne crée dans un peuple l'espoir des honneurs décernés par l'estime & la reconnoissance publique. Rien que n'entreprenne le desir de les mériter & de les obtenir. Les honneurs sont une monnoie qui hausse & baisse selon le plus ou le moins de justice avec laquelle on la distribue. L'intérêt pu-

blic exigeroit qu'on lui conservât la même valeur, & qu'on la dispensât avec autant d'équité que d'économie. Tout peuple sage doit payer en honneurs les services qu'on lui rend. Veut-il les acquitter en argent ? Il épuise bientôt son trésor, & dans l'impuissance alors de récompenser le talent & la vertu, l'un & l'autre est étouffé dans son germe.

25. L'argent est-il devenu l'unique principe d'activité dans une nation ? C'est un mal. Je n'y connois plus de remède. Les récompenses en nature seroient sans doute plus favorables à la production des hommes vertueux. Mais pour les proposer, que de changemens à faire dans les gouvernemens de la plupart des états de l'Europe.

26. A quelle cause attribuer l'extrême puissance de l'Angleterre ? Au mouvement, au jeu de toutes les passions contraires. Le parti de l'opposition excité par l'ambition, la vengeance ou l'amour de la patrie, y protège le peuple contre la tyrannie. Le parti de la cour animé du desir des places, de la faveur ou de l'argent, y soutient le ministère contre les attaques quelquefois injustes de l'opposition.

L'avarice & la cupidité toujours inquietes des commerçans y réveillent à chaque instant l'industrie de l'artisan. Les richesses de presque tout

l'univers sont par cette industrie transportées en Angleterre. Mais dans une nation aussi riche, aussi puissante, comment se flatter que les divers partis se conserveront toujours dans cet équilibre de force qui maintenant assure son repos & sa grandeur ? Peut-être cet équilibre est-il très-difficile à maintenir. On a pu faire jusqu'à présent aux Anglois l'application de cette épitaphe du duc de Dévonshire, *fidele sujet des bons rois, ennemi redoutable des tyrans*. Pourra-t-on toujours la leur faire ? Heureuse la nation de qui M. de Gourville a pu dire : *Son roi lorsqu'il est l'homme de son peuple, est le plus grand roi du monde ; veut-il être plus ? Il n'est rien*. Ce mot répété par M. Temple à Charles II, irrita d'abord l'orgueil du prince : mais revenu à lui-même, il serra la main à M. Temple & dit : *Gourville a raison ; je veux être l'homme de mon peuple*.

27. C'est l'esprit de juiverie d'une métropole qui souvent porte le feu de la revolte dans ses colonies. En traite-t-elle les Colons en Nègres ! Ce traitement les irrite. S'ils sont nombreux, ils lui résistent & s'en séparent enfin comme le fruit mûr se détache de sa branche.

Pour s'assurer l'amour & la soumission de ses colonies, une nation doit être juste. Elle doit souvent se rappeler qu'elle ne transporte dans

des terres étrangères qu'un superflu de citoyens qui lui eût été à charge ; qu'elle n'est par conséquent en droit d'exiger d'eux , que des secours en temps de guerre & la signature d'un traité fédératif auquel se soumettront toujours les colonies , lorsque la métropole ne voudra pas s'approprier tout le profit de leurs travaux.

28. Dans tout pays où l'argent a cours , il faut qu'à la longue la maniere inégale dont l'argent s'y repartit , y engendre la pauvreté générale. Or cette espece de pauvreté est mere de la dépopulation. L'indigence soigne peu ses enfants , les nourrit mal , en élève peu. J'en citerai pour preuve , & les sauvages du nord de l'Amérique & les esclaves des colonies. Le travail excessif exigé des négresses enceintes ; le peu de soin qu'on y prend d'elles ; enfin le despotisme du maître ; tout concourt à leur stérilité.

En Amérique si les jésuites étoient les seuls chez qui la reproduction des negres fût à peu près égale à la consommation , c'est que maîtres plus éclairés , ils fatiguoient & maltraitoient moins leurs esclaves.

Un prince traite-t-il mal ses sujets ? Les accable-t-il d'impôts ? Il dépeuple son pays , engourdit l'activité des habitans ; parce que l'extrême misere produit nécessairement le découragement , & le découragement la paresse.

29. Une trop inégale répartition des richesses nationales précède & produit toujours le goût du luxe. Un particulier a-t-il plus d'argent qu'il n'en faut pour subvenir à ses besoins ? Il se livre à l'amour des superfluités. L'ennemi du luxe doit donc chercher dans la cause même du partage trop inégal des richesses & dans la destruction du despotisme, le remède aux maux dont il accuse le luxe, & que réellement le luxe soulage. Toute espèce de superfluités a sa cause productrice.

Le luxe des chevaux préférable à celui des bijoux & particulier aux Anglois, est en partie l'effet du long séjour qu'ils font dans leurs campagnes. Si tous les habitent, c'est qu'ils y sont pour ainsi-dire, nécessités par la constitution de leur état.

C'est la forme des gouvernements qui dirige d'une manière invisible jusqu'aux goûts des particuliers. C'est toujours à leurs loix que les peuples doivent leurs mœurs & leurs habitudes.

30. On ne peut trop scrupuleusement examiner toute question importante de morale & de politique. C'est, si je l'ose dire, au fond de l'examen que se trouve la science & la vérité. L'or se ramasse au fond des creusets.



SECTION VII.

Les vertus & le bonheur d'un peuple sont l'effet, non de la sainteté de sa religion, mais de la sagesse de ses loix.



CHAPITRE I.

Du peu d'influence des religions sur les vertus & la félicité des peuples.

DES hommes plus pieux qu'éclairés ont imaginé que les vertus des nations, leur humanité & la douceur de leurs mœurs dépendoit de la pureté de leur culte. Les hypocrites intéressés à propager cette opinion, l'ont publiée sans la croire. Le commun des hommes l'a crue sans examiner.

Cette erreur une fois annoncée a presque partout été reçue comme une vérité constante. Cependant l'expérience & l'histoire nous apprennent que la prospérité des peuples dépend, non de la pureté de leur culte, mais de l'excellence de leur législation.

Qu'importe en effet leur croyance ? celle des juifs étoit pure , & les juifs étoient la lie des nations. On ne les compara jamais ni aux Egyptiens , ni aux anciens Perses.

Ce fut sous Constantin que la religion chrétienne devint la religion dominante. Elle ne rendra cependant point les Romains à leurs premières vertus. On ne vit point alors de Décius se dévouer pour la patrie , & de Fabricius préférer sept acres de terres aux richesses de l'Empire.

En quel moment Constantinople devint-il le cloaque de tous les vices ? Au moment même de l'établissement de la religion chrétienne. Son culte ne changea point les mœurs des souverains. Leur piété ne les rendit pas meilleurs. Les rois les plus chrétiens ne furent pas les plus grands des rois. Peu d'entr'eux montrèrent sur le trône les vertus des Tites , des Trajans , des Antonins. Quel prince dévot leur fut comparable !

Ce que je dis des monarques , je le dis des nations. Le pieux Portugais si ignorant & si crédule , n'est ni plus vertueux , ni plus humain , que le peuple moins crédule & plus tolérant des Anglois.

L'intolérance religieuse est fille de l'ambition sacerdotale & de la stupide crédulité , elle n'amé-

liorera jamais les hommes. Avoir recours à la superstition, à la crédulité & au fanatisme pour leur inspirer la bienfaisance, c'est jeter de l'huile sur le feu pour l'éteindre.

Pour adoucir la férocité humaine & rendre les hommes plus sociables entr'eux, il faut d'abord les rendre indifférents à la diversité des cultes. Les Espagnols moins superstitieux eussent été moins barbares envers les Américains.

Rapportons-nous-en au roi Jacques. Ce prince étoit bigot & connoisseur en ce genre. Il ne croyoit point à l'humanité des prêtres. « Il est » très-difficile, disoit-il, d'être à la fois bon » théologien & bon sujet. »

En tout pays beaucoup de gens de la bonne doctrine & peu de vertueux. Pourquoi ? C'est que la religion n'est pas vertu. Toute croyance & même tout principe spéculatif n'a pour l'ordinaire aucune influence sur la conduite * 1. & la probité des hommes. (a)

Le dogme de la fatalité est le dogme presque général de l'Orient : c'étoit celui des Stoïciens. Ce qu'on appelle liberté ou puissance de délibérer, n'est, disoient-ils, dans l'homme, qu'un

(a) En montrant l'inutilité de la prédication papiste, un auteur célèbre a très-bien prouvé l'inutilité de cette religion.

sentiment de crainte ou d'espérance successive-
ment éprouvé, lorsqu'il s'agit de prendre un
parti du choix duquel dépend son bonheur ou
son malheur. La délibération est donc tou-
jours en nous l'effet nécessaire de notre haine
pour la douleur, & de notre amour pour le
plaisir. * 2.

Qu'on consulte à ce sujet les théologiens. Un
tel dogme, diront-ils, est destructif de toute
vertu. Cependant les stoïciens n'étoient pas
moins vertueux que les philosophes des autres
sectes : cependant les princes Turcs ne sont pas
moins fideles à leurs traités que les princes ca-
tholiques : cependant le fataliste Persan n'est
pas moins honnête dans son commerce que le
chrétien François ou Portugais. La pureté des
mœurs est donc indépendante de la pureté des
dogmes.

La religion païenne, quant à sa partie morale,
étoit fondée comme toute autre sur ce qu'on ap-
pella la loi naturelle. Quant à sa partie théolo-
gique ou mythologique, elle n'étoit pas très-édi-
fiante. On ne lit point l'histoire de Jupiter, de
ses amours, & sur-tout du traitement fait à son
pere Saturne, sans convenir qu'en fait de vertus
les dieux ne prêchoient point d'exemple. Ce-
pendant la Grece & l'ancienne Rome abondoient
en héros, en citoyens vertueux. Et maintenant
la

la Grece moderne & la nouvelle Rome n'engendrent comme le Brézil & le Mexique, que des hommes vils, paresseux, sans talens, sans vertus & sans industrie.

Or depuis l'établissement du christianisme dans les monarchies de l'Europe, si les souverains n'ont été ni plus vaillans, ni plus éclairés; si les peuples n'ont été ni plus instruits, ni plus humains, si le nombre des patriotes ne s'est nulle part multiplié, quel bien font donc les religions? Sous quel prétexte le magistrat tourmenteroit-il l'incrédule? * 3. Egorgeroit-il l'hérétique? * 4. Pourquoi mettre tant d'importance à la croyance de certaines révélations toujours contestées, souvent si contestables, lorsqu'on en met si peu à la moralité des actions humaines?

Que nous apprend l'histoire des religions? Qu'elles ont par-tout allumé les flambeaux de l'intolérance, jonché les plaines de cadavres, abreuvé les campagnes de sang, embrasé les villes, dévasté les empires, mais qu'elles n'ont jamais rendu les hommes meilleurs. Leur bonté est l'œuvre des loix. * 5.

Ce sont les chauffées qui contiennent les torrens, c'est la digue du supplice & du mépris qui contient le vice. C'est au magistrat d'élever cette digue.

Si les sciences de la morale, de la politique

& de la législation ne font qu'une seule & même science, quels devroient être les vrais docteurs de la morale? Les prêtres? Non: mais les magistrats. La religion détermine notre croyance, & les loix nos mœurs & nos vertus.

Quel signe distingue le chrétien du Juif, du Guebre, du Musulman? Est-ce une équité, un courage, une humanité, une bienfaisance particulière à l'un & non connue des autres? On les reconnoit à leurs diverses professions de foi. Qu'on ne confonde donc jamais l'homme honnête avec l'Orthodoxe. * 6.

En chaque pays, l'Orthodoxe est celui qui croit tel ou tel dogme, & dans tout l'univers, le vertueux est celui qui fait telle ou telle action humaine & conforme à l'intérêt général. Or si ce sont les loix * 7. qui déterminent nos actions, ce sont elles qui font les bons citoyens. * 8

Ce n'est donc point à la sainteté du culte qu'on doit rapporter & les vertus & la pureté des mœurs d'un peuple. Pousse-t-on plus loin cet examen? On voit que l'esprit religieux est entièrement destructif de l'esprit législatif.



CHAPITRE II.

De l'esprit Religieux , destruc̃tif de l'esprit Législatif.

L'Obéissance aux loix est le fondement de toute législation. L'obéissance au prêtre est le fondement de presque toute religion.

Si l'intérêt du prêtre pouvoit se confondre avec l'intérêt national , les religions deviendroient les confirmatrices de toute loi sage & humaine. Cette supposition est inadmissible. L'intérêt du corps ecclésiastique fut par-tout isolé & distinct de l'intérêt public. Le gouvernement sacerdotal a depuis celui des Juifs jusqu'à celui du pape, toujours avili la nation chez laquelle il s'est établi. Par-tout le clergé voulut être indépendant du magistrat, & dans presque toutes les nations, il y eut en conséquence des autorités supêmes & destructives l'une de l'autre.

Un corps oisif est ambitieux : il veut être riche & puissant, & ne peut le devenir qu'en dépouillant les magistrats de leur autorité (a) & les peuples de leurs biens.

(a) Lors de la destruction projetée des parlements en France, quelle joie indécente les prêtres de Paris

Les prêtres pour se les approprier fondèrent la religion sur une révélation & s'en déclarèrent les interprètes. Est-on l'interprète d'une loi ? On la change à son gré. On en devient à la longue l'auteur. Du moment où les prêtres se chargent d'annoncer les volontés du Ciel, & ne sont plus des hommes; ce sont des divinités. C'est en eux, ce n'est point en Dieu que l'on croit. Ils peuvent en son nom ordonner la violation de toute loi contraire à leurs intérêts, & la destruction de toute autorité rebelle à leurs décisions.

L'esprit religieux par cette raison fut toujours incompatible avec l'esprit législatif (a) & le

ne firent-ils point éclater ! Que les magistrats de toutes les nations reconnoissent à cette joie la haine de l'autorité spirituelle pour la temporelle. Si le sacerdoce paroît quelquefois la respecter dans les rois, c'est lorsqu'ils lui sont soumis & que par eux il commande aux loix.

(a) L'intérêt du prêtre change-t-il ? Ses principes religieux changent. Combien de fois les interprètes de la révélation ont-ils métamorphosé la vertu en crime & le crime en vertu ? Ils ont béatifié l'assassin d'un roi. Quelle confiance peut donc inspirer la morale variable des théologiens ? La vraie morale puise ses principes dans la raison, dans l'amour du bien public : & de tels principes sont toujours les mêmes.

prêtre toujours l'ennemi du magistrat. Le premier institua des loix canoniques, le second les loix politiques. L'esprit de domination & de mensonge présida à la confection des premières: elles furent funestes à l'univers. L'esprit de justice & de vérité présida plus ou moins à la confection des secondes, elles furent en conséquence plus ou moins avantageuses aux nations.

Si la justice & la vérité sont sœurs, il n'est de loix réellement utiles que les loix fondées sur une connoissance profonde de la nature & des vrais intérêts de l'homme. Toute loi qui pour base a le mensonge * 9. ou quelque fausse révélation est toujours nuisible. Ce n'est point sur un tel fondement que l'homme éclairé édifiera les principes de l'équité. Si le turc permet de tirer de son Koran les principes du juste & de l'injuste, & ne souffre pas qu'on les tire du Veddarn, c'est que sans préjugés à l'égard de ce dernier livre, il craindrait de donner à la justice & à la vertu un fondement ruineux. Il ne veut pas en confirmer les préceptes par de fausses révélations. * 10.

Le mal que font les religions est réel & le bien imaginaire.

De quelle utilité en effet peuvent-elles être? Leurs préceptes sont ou contraires, ou conformes à la loi naturelle, c'est-à-dire, à celle que

la raison perfectionnée dicte aux sociétés pour leur plus grand bonheur.

Dans le premier cas il faut rejeter les préceptes de cette religion comme contraires au bien public.

Dans le second il faut les admettre. Mais alors que sert une religion qui n'enseigne rien que l'esprit & le bon sens n'enseigne sans elle ?

Du moins, dira-t-on, les préceptes de la raison consacrés par une révélation en paroissent plus respectables. Oui ; dans un premier moment de ferveur. Alors des maximes crues vraies parce qu'on les croit révélées, agissent plus fortement sur les imaginations. Mais cet enthousiasme est bientôt dissipé.

De tous les préceptes ceux dont la vérité est démontrée sont les seuls qui commandent constamment aux esprits. Une révélation par cela même qu'elle est incertaine & contestée, loin de fortifier la démonstration d'un principe moral, doit à la longue en obscurcir l'évidence, * 11.

L'erreur & la vérité sont deux êtres hétérogènes. Ils ne s'allient jamais ensemble. Tous les hommes d'ailleurs ne sont pas mûs par la religion : tous n'ont pas la foi, mais tous sont animés du désir du bonheur & le saisiront par-tout où la loi le leur présentera.

Des principes respectés, parce qu'ils sont ré-

vélés, *. 12. sont toujours les moins fixes. Journallement interprétés par le prêtre, ils sont aussi variables que ses intérêts, & presque toujours en contradiction avec l'intérêt général. Toute nation, par exemple, desire que le prince soit éclairé. Le sacerdote desire au contraire que le prince soit abruti. Que d'art à cet effet n'emploient-ils pas ?

Point d'anecdote qui peigne mieux l'esprit du clergé que ce fait si souvent cité par les réformés.

Il s'agissoit dans un grand royaume de savoir quels seroient les livres dont on permettroit la lecture au jeune prince. On assemble le conseil à ce sujet. Le confesseur du jeune prince y préside. On propose d'abord les Décades de Tite-Live commentées par Machiavel, l'Esprit des Loix, Montagne, Voltaire, &c. Ces ouvrages successivement rejetés, le confesseur Jésuite se leve enfin & dit : j'ai vu l'autre jour sur la table du Prince le catéchisme & le Cuisinier François : point de lecture pour lui moins dangereuse.

La puissance du prêtre comme celle du courtisan est toujours attachée à l'ignorance & à la stupidité du monarque. Aussi rien qu'ils ne fassent pour le rendre sot, inaccessible à ses sujets, & le dégoûter des soins de l'administration.

Du temps du Czar Pierre, Sévach Husséin,

Sophi de Perse, persuadé par les visirs, par les prêtres & par sa paresse que sa dignité ne lui permettoit pas de s'occuper des affaires publiques, s'en décharge sur ses favoris. Peu d'années après ce Sophi est détrôné.

CHAPITRE III.

Quelle espece de religion seroit utile.

LE principe le plus fécond en calamités publiques * 13. est l'ignorance. C'est de la perfection des loix * 14. que dépendent les vertus des citoyens, & des progrès de la raison humaine que dépend la perfection de ces mêmes loix. Pour être honnête, * 15. il faut être éclairé. Pourquoi donc l'arbre de la science est-il encore l'arbre défendu par le despotisme & le sacerdoce ? Toute religion qui dans les hommes honore la pauvreté d'esprit, est une religion dangereuse. La pieuse stupidité des papistes ne les rend pas meilleurs. Quelle armée dévaste le moins les contrées qu'elle traverse ? Est-ce l'armée dévote, l'armée des croisés ? Non ; mais l'armée la mieux disciplinée.

Or si la discipline, si la crainte du général

réprime la licence des troupes & contient dans le devoir des soldats jeunes, ardens & journellement accoutumés à braver la mort dans les combats, que ne peut la crainte des loix sur les timides habitants des villes ?

Ce ne sont point les anathêmes de la religion ; c'est l'épée de la justice qui dans les cités défarme l'assassin ; c'est le bourreau qui retient le bras du meurtrier. La crainte du supplice peut tout dans les camps. * 16. Elle peut tout aussi dans les villes. Elle rend dans les uns l'armée obéissante & brave ; dans les autres les citoyens justes & vertueux. Il n'en est pas ainsi des religions. Le papisme commande la tempérance ; cependant quelles sont les années où l'on voit le moins d'ivrognes ? Sont-ce celles où l'on débite le plus de sermons ? Non ; mais celles où l'on recueille le moins de vin. Le catholicisme défendit en tous les temps le vol, la rapine, le viol, le meurtre, &c., & dans tous les siècles les plus dévots, dans le neuvième, le dixième & le onzième, l'Europe n'étoit peuplée que de brigands. Quelle cause de tant de violences & de tant d'injustices ? La trop foible digue que les loix opposoient alors aux forfaits. Une amende plus ou moins considérable étoit le seul châtiment des grands crimes. On payoit tant pour le meurtre d'un chevalier, d'un baron, d'un comte,

d'un légat, enfin jusqu'à l'assassinat d'un prince, tout étoit tarifé (a).

Le duel fut long-temps à la mode en Europe & sur-tout en France. La religion le défendoit & l'on se battoit tous les jours (b). Le luxe a depuis amolli les mœurs Françoises. La peine de mort est portée contre les duellistes. Ils sont du moins presque tous forcés de s'expatrier. Il n'est plus de duel.

Qui fait maintenant la sûreté de Paris ? La dévotion de ses habitants ? Non : mais l'exactitude & la vigilance de sa police. * 17. Les Parisiens du siècle passé étoient plus dévots & plus voleurs.

Les vertus sont donc l'œuvre des loix (c), & non de la religion. Je citerai pour preuve le peu d'influence de notre croyance sur notre conduite.

(a) Voyez M. Hume, vol. 1. de son histoire d'Angleterre.

(b) Tout crime non puni par la loi est un crime journellement commis. Quelle plus forte preuve de l'inutilité des religions !

(c) On donne une fête publique : est-elle mal-ordonnée ? Il s'y fait beaucoup de vols. Est-elle bien ordonnée ? Il ne s'y en commet aucun. Dans ces deux cas ce sont les mêmes hommes que la bonne ou mauvaise police rend honnêtes ou fripons.

CHAPITRE IV.

De la religion papiste.

PLUS de conséquence dans les esprits rendroit la religion papiste plus nuisible aux états. Dans cette religion si le célibat passe pour l'état le plus parfait & le plus agréable au ciel (a), point de croyant, s'il est conséquent, qui ne dût vivre dans le célibat.

Dans cette religion, s'il est beaucoup d'appelés & peu d'élus, toute mere tendre doit tuer ses enfants nouveaux baptisés pour les faire jouir plutôt & plus sûrement du bonheur éternel.

Dans cette religion, quelle est, disent les prédicateurs, la mort à craindre ? La mort imprévue. Quelle est la désirable ? Celle à laquelle on est préparé. Où trouver cette mort ? Sur l'échafaud.

(a) C'est à l'imperfection, c'est à l'inconséquence des hommes que le monde doit sa durée. Une sorte d'incrédulité sourde s'oppose souvent aux funestes effets des principes religieux. Il en est des loix ecclésiastiques comme des réglemens du commerce. S'ils sont mal-faits, c'est à l'indocilité des négocians que l'état doit sa richesse ; leur obéissance en eût été la ruine.

Mais elle suppose le crime : il faut donc le commettre (a).

Dans cette religion , quel usage faire de son argent ? Le donner aux moines pour tirer par leurs prières & leurs messes les âmes du purgatoire.

Qu'un malheureux soit enchaîné sur un bûcher , qu'on soit prêt à l'allumer , quel homme humain ne donneroit pas sa bourse pour l'en délivrer ? Quel homme ne s'y sentiroit pas forcé par le sentiment d'une pitié involontaire ? Doit-on moins à des âmes destinées à être brûlées pendant plusieurs siècles !

Un vrai catholique doit donc se reprocher toute espèce de dépense en luxe & en superfluités. Il doit vivre de pain , de fruits , de légumes. Mais l'évêque lui-même (b) fait bonne chère ,

(a) Un pareil fait arriva il y a 4 ou 5 ans en Prusse. Au sortir d'un sermon sur le danger d'une mort imprévue , un soldat tue une fille. Malheureux , lui dit-on , qui t'a fait commettre ce crime ? Le desir du paradis , répond-il. Ce meurtre me conduit à la prison , de la prison à l'échafaud , de l'échafaud au ciel. Le roi instruit du fait , fit défense aux ministres de prêcher à l'avenir de tels sermons , & même d'accompagner les criminels au supplice.

(b) L'indifférence actuelle des évêques pour les âmes du purgatoire fait soupçonner , qu'ils ne sont pas eux-mêmes bien convaincus de l'existence d'un lieu qu'ils

boit d'excellents vins, fait venir ses carrosses. La plupart des papistes font broder des habits & dépensent plus en chiens, chevaux, équipages qu'en messes. C'est qu'ils sont inconséquens à leur croyance. Dans la supposition du purgatoire, qui donne l'aumône au pauvre fait un mauvais usage de ses richesses. Ce n'est point aux vivants qu'on la doit, c'est aux morts ; c'est à ces derniers que l'argent est le plus nécessaire.

Jadis plus sensible aux maux des trépassés, l'on faisoit plus de legs aux ecclésiastiques. On ne mouroit point sans leur abandonner une partie de ses biens. L'on ne faisoit, il est vrai, ce sacrifice qu'au moment où l'on n'avoit plus, ni de santé pour jouir des plaisirs, ni de tête pour se défendre des insinuations monacales. Le moine d'ailleurs étoit redouté, & peut-être donnoit-on plus à la crainte du moine, qu'à l'amour des ames. Sans cette crainte la croyance du purgatoire n'eût pas autant enrichi l'église. La conduite des hommes, des peuples, est donc rarement conséquente à leur croyance & même à leurs principes

n'ont jamais vu. On est de plus étonné qu'un homme y reste plus ou moins long-temps, selon qu'il a plus ou moins de pieces de douze sols pour faire dire des messes, & que l'argent soit encore plus utile dans l'autre monde que dans celui-ci.

spéculatifs. Ces principes sont presque toujours stériles.

Que j'établisse l'opinion la plus absurde, celle dont on peut tirer les conséquences les plus abominables ; si je ne change rien aux loix ; je n'ai rien changé aux mœurs d'une nation. Ce n'est point une fausse maxime de morale qui me rendra méchant (a), mais l'intérêt que j'aurai de l'être. Je deviendrai pervers si les loix détachent mon intérêt de l'intérêt public ; si je ne puis trouver mon bonheur que dans le malheur d'autrui (b), & que par la forme du gouvernement le crime soit récompensé, la vertu délaissée & le vice élevé aux premières places.

L'intérêt est la semence productrice du vice & de la vertu. Ce n'est point l'opinion erronée d'un écrivain qui peut accroître le nombre des voleurs

(a) En morale ; dit Machiavel, quelque opinion absurde qu'on avance, on ne nuit point à la société ; si l'on ne soutient point cette opinion par la force. En tous genres de sciences, c'est par l'épuisement des erreurs, qu'on parvient jusqu'aux sources de la vérité. En morale la chose réellement utile est la recherche du vrai. La chose réellement nuisible est sa non-recherche. Qui prêche l'ignorance est un fripon qui veut faire des dupes.

(b) L'homme est l'ennemi, l'assassin de presque tous les animaux. Pourquoi ? C'est que sa subsistance est attachée à leur destruction.

dans un empire. La doctrine des jésuites favorisoit le larcin : cette doctrine fut condamnée par les magistrats ; ils le devoient par décence : mais ils n'avoient point remarqué qu'elle eut multiplié le nombre des filoux. Pourquoi ? C'est que cette doctrine n'avoit point changé les loix ; c'est que la police étoit aussi vigilante ; c'est qu'on infligeoit les mêmes peines aux coupables , & que sauf le hazard d'une famille, d'une réforme ou d'un événement pareil , les mêmes loix doivent en tout temps donner à peu près le même nombre de brigands.

Je suppose qu'on voulût multiplier les voleurs , que faudroit-il faire ?

Augmenter les impôts & les besoins des peuples ;

Obliger tout marchand de voyager avec une bourse d'or ;

Mettre moins de maréchaussée sur les routes ;

Abolir enfin les peines contre le vol ;

Alors on verroit bientôt l'impunité multiplier le crime.

Ce n'est donc ni de la vérité d'une révélation , ni de la pureté d'un culte , mais uniquement de l'absurdité ou de la sagesse des loix que dépendent les vices ou les vertus des citoyens (a). La

(a) Platon avoit sans doute entrevu cette vérité , lorsqu'il disoit : » le moment où les villes & leurs ci-

religion vraiment utile est celle qui force les hommes à s'instruire. Quels sont les gouvernements les plus parfaits ? Ceux dont les sujets sont les plus éclairés. De tous les exemples le plus propre à démontrer cette vérité, c'est le gouvernement des jésuites. C'est en ce genre le chef-d'œuvre de l'esprit humain. Examinons leurs constitutions : nous en connoîtrons mieux quel est sur les hommes le pouvoir de la législation.

» toyens seront délivrés de leurs maux, est celui où la
» philosophie & la puissance, réunies dans le même hom-
» me, rendront la vertu victorieuse du vice. » M. Rousseau n'est pas de cet avis. Au reste qu'il vante tant qu'il voudra, la sincérité & la vérité d'un peuple sauvage & barbare, je ne l'en croirai pas sur sa parole.

Le fait, dit M. Hume, vol. 1. de l'Histoire d'Angleterre, c'est que les Anglo-Saxons, comme tous les peuples ignorants & brigands, affichoient le parjure, la fausseté avec une impudence inconnue aux peuples civilisés.

C'est la raison perfectionnée par l'expérience qui seule peut démontrer aux peuples l'intérêt qu'ils ont d'être justes, humains & fideles à leurs promesses. La superstition à cet égard ne produit point les effets de la raison. Nos dévots ancêtres juroient leurs traités sur la croix & les reliques, & se parjuroient. Les peuples ne garantissent plus aujourd'hui leurs traités par de pareils serments. Ils dédaignent ces inefficaces sûretés.

CHAPITRE V.

Du gouvernement des jésuites.

JE ne considère ici la constitution des jésuites que relativement à leurs vues ambitieuses. Les jésuites voulurent crédit, pouvoir, considération, & l'obtinrent dans les cours catholiques.

Quels moyens employèrent-ils à cet effet ? La terreur & la séduction.

Qui les rendit redoutables aux princes ? L'union de leur volonté à celle de leur général. La force d'une pareille union, n'est peut-être pas encore assez connue.

L'antiquité n'offre point de modèle du gouvernement des jésuites. Supposons qu'on eût demandé aux anciens la solution de ce problème politique :

Savoir,

„ Comment du fond d'un monastere un
 „ homme peut en régir une infinité d'au-
 „ tres répandus dans des climats divers ,
 „ & soumis à des loix & à des souverains
 „ différents. Comment à des distances sou-
 „ vent immenses , cet homme peut con-

Tome II.

N

» servir assez d'empire sur les sujets pour
 » les faire à son gré mouvoir , agir , penser
 » & conformer toujours leurs démarches
 » aux vues ambitieuses de l'ordre ».

Avant l'institution des ordres monastiques , ce problème eût paru une folie. On eût mis sa solution au rang des chimères platoniciennes. Cette chimère cependant s'est réalisée.

A l'égard des moyens par lesquels le général s'affure l'obéissance de ses religieux , ces moyens sont connus ; je ne m'arrêterai pas à les détailler.

Mais comment avec si peu de sujets , inspire-t-il souvent tant de crainte aux souverains ? C'est un chef-d'œuvre de politique.

Pour opérer ce prodige , il falloit que la constitution des jésuites rassemblât tout ce que le gouvernement monarchique & républicain ont d'avantageux.

D'une part , promptitude & secret dans l'exécution :

De l'autre , amour vif & habituel de la grandeur de l'ordre.

Les jésuites pour cet effet devoient avoir un despote à leur tête , mais un despote éclairé & par conséquent électif. * 18.

L'élection de ce chef supposoit ,

Choix sur un certain nombre de sujets ;

Temps & moyens d'étudier l'esprit , les mœurs , les caractères , & les inclinations de ces sujets.

Pour cet effet il falloit que nourris dans les maisons des jésuites , leurs élèves pussent être examinés par les plus ambitieux & les plus éclairés des supérieurs.

Que l'élection faite le nouveau général étroitement lié à l'intérêt de la société , n'en pût avoir d'autres.

Qu'il fût par conséquent comme tout jésuite ; soumis aux principales règles de l'ordre.

Qu'il fit les mêmes vœux ;

Fût comme eux inhabile à se marier ;

Eût comme eux , renoncé à toute dignité , à tout lien de parenté , d'amour & d'amitié.

Que tout entier aux jésuites , il ne tint sa propre considération que de la grandeur de l'ordre ; qu'il n'eût par conséquent d'autre desir que d'en accroître le pouvoir ;

Que l'obéissance de ses sujets lui en fournit les moyens.

Qu'enfin pour être le plus utile possible à sa société , le général pût se livrer tout entier à son génie , & que ses conceptions hardies ne pussent être réprimées par aucune crainte.

A cet effet on fixa sa résidence près d'un prétre roi.

On voulut qu'attaché à ce souverain par le lien d'un intérêt commun , à certains égards , le général partageant en secret l'autorité du pontife , vécût dans sa cour , & pût delà braver la vengeance des rois.

C'est-là qu'en effet au fond de sa cellule , comme l'Araignée au centre de sa toile , il étend ses fils dans toute l'Europe & qu'il est par ces mêmes fils averti de tout ce qui se passe.

Instruit par la confession des vices , des talents , des vertus , des foiblesses , des princes , des grands & des magistrats , il sait par quelle intrigue on peut favoriser l'ambition des uns , s'opposer à celle des autres , flatter ceux-ci , gagner ou effrayer ceux-là.

Pendant qu'il médite sur ces grands objets , on voit à ses côtés l'ambition monacale qui tenant devant lui le livre secret & redouté , où sont inscrites les bonnes ou mauvaises qualités des princes , leurs dispositions favorables ou contraires à la société , marque d'un trait de sang le nom des rois qui dévoués à la vengeance de l'ordre , doivent être rayés du nombre des vivants. Si frappés de terreur les princes foibles crurent au commandement du général , n'avoir que le choix entre la mort & l'obéissance servile , leur crainte ne fut pas entièrement panique. Le gouvernement des jésuites la justifioit à un certain point.

Un homme commande-t-il une société, dont les membres sont entre ses mains ce que le bâton est dans celle du vieillard ; parle-t-il par leur bouche ; frappe-t-il par leurs bras ? Dépositaire d'immenses richesses , peut-il à son gré les transporter par-tout où le requiert l'avantage de l'ordre ? Aussi despote que le vieux de la montagne , a-t-il des sujets aussi soumis ? Les voit-on à son commandement se précipiter dans les grands dangers , exécuter les entreprises le plus hardies ? (a) un tel homme sans doute est à redouter.

Les jésuites le sentirent , & fiers de la terreur qu'inspiroit leur chef , ils ne songerent qu'à s'affurer de cet homme redouté. Ils voulurent à cet effet que si par paresse ou quelques autres intérêts , le général trahissoit ceux de la société , il en fût le mépris & craignit d'en être la victime. Or qu'on nomme un gouvernement où l'intérêt , & du chef & de ses membres ait été si réciproque & si étroitement uni. Qu'on ne s'étonne donc point qu'avec des moyens en apparence si foibles , la société ait en si peu de temps atteint un si haut degré de puissance.

[a] Si les jésuites ont dans mille occasions fait preuve d'autant d'intrépidité que les Abissins , c'est que chez ces religieux comme chez ces redoutables Africains , le ciel est la récompense du dévouement aux ordres du chef.

Son pouvoir fut l'effet de la forme de son gouvernement.

Quelque hardis que fussent les principes de sa morale, ces principes adoptés par les papes étoient à - peu - près ceux de l'église catholique. Si dans les mains des séculiers, cette dangereuse morale eut des effets peu funestes, je n'en suis point surpris. Ce n'est point la lecture d'un *Busenbaum*, ou d'un *la Croix* qui crée les régicides; c'est dans l'ignorance & la solitude des cloîtres que s'engendrent ces monstres, & c'est de là qu'ils s'élancent sur le prince. En vain le moine en les armant du poignard, veut cacher la main qui le leur fournit. Rien de plus reconnoissable que les crimes commis par l'ambition sacerdotale.

Que pour les prévenir, l'ami des souverains & l'ennemi du fanatisme sachent à quels signes certains on peut distinguer les diverses causes des grands attentats.



CHAPITRE VI.

Des diverses causes des grands attentats.

Ces causes sont l'amour de la gloire, l'ambition & le fanatisme. Quelque puissantes que soient ces passions, leur force néanmoins n'égalé point ordinairement dans l'homme l'amour de sa conservation & de sa félicité; il ne brave point le danger & la douleur: il ne tente point d'entreprise périlleuse, si l'avantage attaché au succès n'est en quelque proportion avec le danger auquel il s'expose. C'est un fait prouvé par l'expérience de tous les temps.



C H A P I T R E VII.

*Des attentats commis par l'amour de la gloire
ou de la patrie.*

Lorsque pour arracher eux & leur patrie aux fers de l'esclavage, les Dions, les Pélopidas, les Aratus & les Timoléons méditoient le meurtre du Tyran, quelles étoient leurs craintes & leurs espérances ? Ils n'avoient point à redouter la honte & le supplice d'un Ravailac. La fortune les abandonnoit-elle dans leurs entreprises ? Ces héros toujours soutenus d'un parti puissant pouvoient toujours se flatter de mourir les armes à la main. Le sort leur étoit-il favorable ? Ils devenoient l'idole & l'amour de leurs concitoyens. La récompense étoit donc au moins en proportion avec le danger auquel ils s'exposaient.

Lorsque Brutus suivit César au sénat, il se dit sans doute à lui-même ; le nom de Brutus, ce nom déjà consacré par l'expulsion des Tarquins, m'ordonne le meurtre du dictateur & m'en fait un devoir. Si le succès me favorise, je détruis un gouvernement tyrannique, je désarme le despotisme prêt à faire couler le plus pur sang de

Rome, je la fauve de la destruction & j'en deviens le nouveau fondateur. Si je succombe dans mon entreprise, je peris de ma propre main ou de celle de l'ennemi. La récompense est donc égale au danger.

Le vertueux Brutus du temps de la ligue se fût-il tenu ce discours ? Eût-il porté la main sur son souverain ? Non : quel avantage pour la France & quelle gloire pour lui , si vil instrument de l'ambition papale, il eût été l'assassin de son maître ?

Dans un gouvernement monarchique , il n'est que deux motifs qui puissent déterminer un sujet au régicide ; l'un une couronne terrestre ; l'autre une couronne céleste. L'ambition & le fanatisme produisent seuls de tels crimes.



CHAPITRE VIII.

Des attentats commis par l'ambition.

LEs attentats de l'ambition sont toujours commis par un homme puissant. Il faut pour les projeter que le crime consommé, l'ambitieux puisse au même instant en recueillir le fruit, & que le crime manqué & découvert, il reste encore assez puissant pour intimider le prince, ou du moins se ménager le temps de sa fuite.

Telle étoit sous l'empire Grec la position de ses généraux qui suivis de leurs armées marchaient à l'empereur, le frappaient dans le combat, ou l'égorgeoient sur le trône

Telle est encore à Constantinople celle où se trouve l'Aga ou le prince Ottoman, lorsqu'à la tête des Janissaires, il force le ferrail, arrête & tue le sultan qui souvent n'assure son trône & sa vie que par le meurtre de ses proches.

La condition du régicide déclare presque toujours quelle espèce de passion. l'âme, de l'ambition ou du fanatisme religieux.

CHAPITRE IX.

Des attentats commis par le fanatisme.

LE régicide ambitieux ne se trouve que dans la classe des grands : le régicide fanatique se trouve dans toutes & le plus souvent même dans la plus basse, parce que tout homme peut également prétendre au trône & aux récompenses célestes. Il est encore d'autres signes auxquels on distingue ces deux espèces de régicides. Rien de plus différent que leur conduite dans de pareils attentats.

Le premier perd-il l'espoir d'échapper ? Est-il au moment d'être pris ? Il s'empoisonne ou se tue sur sa victime. Le second n'attent point à sa vie ; sa religion le lui défend : elle seule peut retenir le bras d'un homme assez intrépide pour commettre un tel forfait, elle seule peut lui faire préférer une mort affreuse subie sur un échafaud , à la mort douce qu'il se seroit donnée lui-même.

Le fanatique est un instrument de vengeance que le moine fabrique & emploie, lorsque son intérêt le lui ordonne.

CHAPITRE X.

Du moment où l'intérêt des Jésuites leur commande un grand attentat.

LE crédit des Jésuites baisse-t-il ? Attend-il d'un gouvernement nouveau plus de faveur que du gouvernement actuel ; La bonté du prince régnant , le pouvoir du parti dévot à la cour les assure-t-il de l'impunité ? Ils conçoivent alors leur détestable projet. Ils préparent les citoyens à de grands événemens : ils éveillent en eux des passions sinistres , ils effraient les imaginations , ou comme autrefois par la prédiction de la fin prochaine du monde , ou par l'annonce du renversement total de la religion. Au moment où ces idées mises en fermentation échauffent les esprits & deviennent le sujet général des conversations , les jésuites cherchent le forcené que doit armer leur ambition. Les scélérats de cette espèce sont rares. Il faut pour de tels attentats des ames composées de sentimens violens & contraires , des ames à la fois susceptibles du dernier degré de scélératesse , de dévotion , de crédulité & de remords. Il faut des hommes à la fois hardis & prudents , impétueux & discrets ; & les carac-

terres de cette espèce sont le produit des passions les plus mornes & les plus sévères. Mais à quoi reconnoître les âmes inflammables du fanatisme ? Quel moyen de découvrir ces semences de passions qui fortes , contraires & propres à former ces régicides , sont toujours invisibles avant d'être mises en action ? Le tribunal de la confession est le microscope où ces germes se découvrent. Dans ce tribunal * 19. où l'homme se trouve à nud , le droit d'interroger permet au moins de fouiller tous les replis d'une âme.

Le général instruit par lui des mœurs , des passions & des dispositions d'une infinité de pénitents , a le choix sur un trop grand nombre pour n'y pas trouver l'instrument de sa vengeance.

Son choix fixé & le fanatique trouvé , il s'agit d'allumer son zèle. L'enthousiasme est une maladie contagieuse qui se communique , dit Milord Shaftesbury , par le geste , le regard , le son de la voix &c. Le général le fait : il commande & le fanatique attiré dans une maison de jésuites , s'y trouve au milieu d'enthousiastes. C'est-là que s'animant lui-même du sentiment de ceux qui l'entourent , on lui fait accroire qu'il pense ce qu'on lui suggère , & que familiarisé avec l'idée du crime qu'il doit commettre , on le rend inaccessible aux remords.

Le remords d'un instant suffit pour désarmer le bras de l'assassin. Il n'est point d'homme quelque méchant, quelque audacieux qu'il soit, qui soutienne sans effroi l'idée d'un si grand attentat & des tourmens qui le suivent. Le seul moyen de lui en dérober l'horreur, c'est d'exalter tellement en lui le fanatisme, que l'idée de son crime, loin de s'associer dans sa mémoire à l'idée de son supplice, lui rappelle uniquement celle des plaisirs célestes, récompense de son forfait.

De tous les ordres religieux, celui des Jésuites est à la fois le plus puissant, le plus éclairé & le plus enthousiaste. Nul par conséquent qui puisse opérer aussi fortement sur l'imagination d'un fanatique, & nul qui puisse avec moins de danger attenter à la vie des princes. L'aveugle soumission des jésuites aux ordres de leur général les assure tous les uns des autres. Sans défiance à cet égard, ils donnent un libre essor à leurs pensées.

Rarement chargés de commettre le crime qu'ils encouragent jusqu'à son exécution, la crainte du supplice ne peut refroidir leur zèle. Chaque jésuite érayé de tout le crédit & de la puissance de l'ordre, sent qu'à l'abri de toute recherche jusqu'à la consommation de l'attentat, nul avant cet instant n'osera se porter accusateur du membre d'une société redoutable par ses richesses,

par le grand nombre d'espions qu'elle foudoie , de grands qu'elle dirige , de bourgeois qu'elle protege & qu'elle s'attache par le lien indissoluble de la crainte & de l'espérance.

Le jésuite fait de plus que le crime consommé , rien de plus difficile que d'en convaincre sa société , que produisant l'or & les menaces , & se supposant toujours calomniée , elle pourra toujours répandre sur les plus noirs forfaits , cette obscurité favorable aux jésuites qui veulent bien être soupçonnés d'un grand crime , parce qu'ils en deviennent plus redoutables , mais qui ne veulent pas en être convaincus , parce qu'ils seroient trop odieux.

Quel moyen en effet de les en convaincre ? Le général fait le nom de tous ceux qui trempent dans un grand complot ; il peut au premier soupçon les disperfer dans des couvens inconnus & étrangers : il peut sous un faux nom les y entretenir à l'abri d'une poursuite ordinaire. Devient-elle vive ? Le général est toujours sûr de la rendre vaine , soit en enfermant l'accusé au fond du cloître , soit en le sacrifiant à l'intérêt de l'ordre. Avec tant de ressources & d'impunités , doit-on s'étonner que la société ait tant osé , & qu'encouragés par les éloges de l'ordre , ses membres aient souvent exécuté les entreprises les plus hardies.

On apperçoit donc dans la forme même du gouvernement des jésuites la cause de la crainte , du respect qu'ils inspirent , & la raison enfin pour laquelle depuis leur établissement , il n'est point de guerre religieuse , de révolutions , d'assassinats de princes à la Chine , en Ethiopie , en Hollande , en France , en Angleterre , en Portugal , à Genève &c. auxquels les jésuites n'aient eu plus ou moins de part.

L'ambition du général & des assistants est l'ame de cette société. Nulle qui plus jalouse de la domination , ait employé plus de moyens pour se l'assurer. Le clergé séculier est sans doute ambitieux , mais animé de la même passion , il n'a pas les mêmes moyens de la satisfaire. Il fut plus rarement régicide.

Le jésuite est dans la dépendance immédiate d'un supérieur. * 20. Il n'en est pas de même du prêtre séculier. Ce prêtre répandu dans le monde , distrait par ses affaires & ses plaisirs , n'est point en entier à une seule idée. Son fanatisme n'est point sans cesse exalté par la présence d'autres fanatiques. Moins puissant d'ailleurs qu'un corps religieux , coupable , il seroit puni. Il est donc moins entreprenant & moins redoutable que le régulier.

Le vrai crime des jésuites ne fut pas la perversité

versité (a) de leur morale, mais leurs constitutions, leurs richesses, leur pouvoir, leur ambition & l'incompatibilité de leurs intérêts avec celui de toute nation.

Quelque parfaite qu'ait été la législation de ces religieux, quelque empire qu'elle dût leur donner sur les peuples, cependant, dira-t-on, ces jésuites si redoutés, sont aujourd'hui bannis de France, de Portugal, d'Espagne: oui; parce qu'on s'est encore opposé à temps à leurs vastes projets.

Dans toute constitution monastique, il est un vice radical; c'est le défaut de puissance réelle. Celle des moines est fondée sur la folie & la stupidité des hommes. Or il faut qu'à la longue l'esprit humain s'éclaire ou du moins qu'il change de folie. Les jésuites qui l'avoient prévu vouloient en conséquence réunir dans leurs mains la puissance temporelle & spirituelle. Ils vouloient effrayer par leurs armées les princes qu'ils n'intimideroient point par le poignard, ou le poison. Ils avoient à cet effet déjà jetté dans le Paraguay & la Californie les fondements de nouveaux empires.

Que le sommeil du magistrat eût été plus

(a) De faux principes de morale ne sont dangereux que lorsqu'ils sont loi.

long, cent ans plus tard , peut-être étoit-il impossible de s'opposer à leurs desseins. L'union du pouvoir spirituel & temporel les eût rendus trop redoutables : ils eussent à jamais retenu les catholiques dans l'aveuglement & leurs princes dans l'humiliation. Rien ne prouve mieux le degré d'autorité auquel les jésuites étoient déjà parvenus que la conduite tenue en France pour les en chasser (a).

Pourquoi le magistrat s'éleva-t-il si vivement contre leurs livres ? * 21. Il apperçut sans doute la frivolité d'une telle accusation. Mais il sentoît aussi que cette accusation étoit la seule qui pût les perdre dans l'esprit des peuples. Toute autre eût été impuissante.

Supposons en effet que dans l'arrêt de leur bannissement le magistrat n'eût fait usage que des seuls motifs du bien public.

» Toute société nombreuse, eût-il dit, est

(a) Lorsqu'effrayés des remontrances de leurs parlements , on voit les rois se confier aux jésuites , comment ne se pas rappeler la fable du Souriceau ? Quel animal bruyant , je viens de rencontrer , dit-il à sa mere , c'est , dit-il , un coq. Je suis transi de peur ; je n'aurois pu vous rejoindre , si je n'eusse été rassuré par la présence d'un animal bien doux. Il me paroît ami de notre espèce. Son nom est un chat. O ! mon fils , c'est de ce dernier dont il faut te garder.

» ambitieuse & ne s'occupe que de son intérêt
 » particulier. Ne se confond-il pas avec l'intérêt
 » public ? Cette société est dangereuse.

» Quant à celle des jésuites, eût-il ajouté, il
 » est évident que soumise par sa constitution à un
 » despoté étranger, elle ne peut avoir d'intérêt
 » conforme à celui du public (a).

» L'extrême étendue du commerce des jésuites
 » ne peut-il pas être destructif du commerce na-
 » tional ? Des richesses immenses gagnées (b)
 » dans le négoce & transportées au gré du gé-
 » néral, à la Chine, en Espagne, en Allemagne,
 » en Italie, &c. ne peuvent qu'appauvrir une
 » nation ».

[a] Les magistrats peuvent sans doute appliquer
 aux Jésuites ce mot de Hobbes aux prêtres papistes.
 » Vous êtes, leur disoit-il, une confédération de
 » fripons ambitieux. Jaloux de dominer sur les peu-
 » ples, vous tâchez à force de mystères & de bon
 » sens d'éteindre en eux les lumières de la raison & de
 » l'évangile.

» Croire à la vérité du prêtre, dit à ce sujet le poëte
 » Lee, c'est se fier aux souris du grand, aux larmes
 » de la courtisane, aux sermens du marchand, & à la
 » tristesse de l'héritier. «

b) » Les richesses des jésuites sont immenses ; ils
 » ne sement, ni ne labourent, & cependant, dit
 » Shakespear, ce sont eux qui recueillent toute la graisse
 » de la terre. Ils savent même pressurer jusqu'au suc de
 » la pauvreté. «

Une société enfin devenue célèbre par des attentats sans nombre, une société composée d'hommes sobres & qui pour multiplier ses partisans, offre protection, crédit, richesses à ses amis, persécution, infortune & mort à ses ennemis, est à coup sûr une société dont les projets devoient être aussi vastes que destructifs du bonheur général.

Quelque raisonnables qu'eussent été ces motifs, ils eussent fait peu d'impression, & l'ordre puissant & protégé des jésuites, n'eût jamais été sacrifié à la raison & au bien public.



CHAPITRE XI.

Le jansénisme seul pouvoit détruire les jésuites.

Pour combattre les jésuites avec avantage que falloit-il ? Opposer passion à passion , secte à secte , fanatisme à fanatisme. Il falloit armer contr'eux le janséniste. Or le janséniste insensible par dévotion * 22. ou par stupidité au malheur de ses semblables , ne se fût point élevé contre les jésuites , s'il n'eût apperçu en eux que les ennemis du bien public. Les magistrats le sentirent & crurent que pour l'animer contre ces religieux , il falloit étonner son imagination , & dans un livre tel que celui des assertions , faire sans cesse retentir à ses oreilles les mots d'impudicité , de péché philosophique , de magie , d'astrologie , d'idolatrie , &c.

On a reproché ces assertions aux magistrats. Ils ont , a-t-on dit , avili & dégradé leur caractère & leur dignité en se présentant au public sous la forme de controversistes. * 23. Ni les princes , ni les magistrats ne doivent sans doute pas faire le vil métier d'ergotistes & de théologiens. Les disputes de l'école sont incompatibles avec les grandes vues de l'administration. Ces disputes retrécissent les esprits. * 24.

Si l'on y met trop d'importance , elles deviennent le présage des plus grands malheurs. Elles annoncerent la St. Barthelemi. Le siecle d'or d'une nation n'est pas celui des controverses. Cependant si lors de l'affaire des jésuites , les magistrats n'avoient en France que peu de crédit & d'autorité ; si la position des parlements par rapport aux jésuites étoit telle qu'ils ne pussent opérer le bien public que sous des prétextes & par des motifs différens de ceux qui les déterminoient réellement , pourquoi n'en eussent-ils pas fait usage , & n'eussent-ils pas profité du mépris où tomboient les livres & la morale des jésuites , pour délivrer la France de moines devenus si redoutables par leur pouvoir , leurs intrigues , leurs richesses , leur ambition * 25. & sur-tout par les moyens que leur constitution leur fournissoit pour s'affervir les esprits.

Le vrai crime des jésuites fut l'excellence de leur gouvernement. Son excellence fut par-tout destructive du bonheur public.

Il faut en convenir ; les jésuites ont été un des plus cruels fléaux des nations ; mais sans eux l'on n'eût jamais parfaitement connu ce que peut sur les hommes un corps de loix dirigées au même but.

Que se proposèrent les jésuites ? La puissance & la richesse de l'ordre. Or nulle législation avec

si peu de moyens ne remplit mieux ce grand objet. Si l'on ne trouve chez aucun peuple d'exemple d'un gouvernement aussi parfait, c'est que pour l'établir, il faut avoir comme un Romulus un nouvel Empire à fonder. On est rarement dans cette position ; & dans toute autre peut-être est-il impossible de donner une excellente législation.

CHAPITRE XII.

Examen de cette vérité.

UN homme établit-il quelques loix nouvelles dans un empire, ou c'est en qualité de magistrat commis par le peuple pour corriger l'ancienne législation, ou c'est en qualité de vainqueur, c'est-à-dire, à titre de conquêtes. Telles ont été les diverses positions où se sont trouvés, Solon d'une part, Alexandre ou Tamerlan de l'autre.

Dans la première de ces positions, le magistrat, comme s'en plaignoit Solon, est forcé de se conformer aux mœurs & aux goûts de ceux qui l'emploient. Ils ne lui demandent point une excellente législation ; elle seroit trop discordante avec leurs mœurs. Ils desireroient simplement la correction de quelques abus introduits dans le

gouvernement actuel. Le magistrat en conséquence ne peut donner d'effort à son génie. Il n'embrasse point un grand plan & ne se propose point l'établissement d'un gouvernement parfait.

Dans la seconde de ces positions, que se propose d'abord le conquérant ! D'affermir son autorité sur des nations appauvries, dévastées par la guerre & encore irritées de leur défaite. S'il leur impose quelques-unes des loix de son pays, c'est en adoptant une partie des leurs. Peu lui importent les malheurs résultants d'un mélange de loix souvent contradictoires entr'elles.

Ce n'est point au moment de la conquête que le vainqueur conçoit le vaste projet d'une parfaite législation. Possesseur encore incertain d'une couronne nouvelle, l'unique chose qu'il exige alors de ses nouveaux sujets, c'est leur soumission. Et dans quel temps s'occupe-t-on de leur félicité ?

Il n'est point de muse à laquelle on n'ait érigé un temple, point de science qu'on n'ait cultivée dans quelque académie ; point d'académie où l'on n'ait proposé quelque prix pour la solution de certains problèmes d'optique, d'agriculture, d'astronomie, de mécaniques, &c. Par quelle fatalité les sciences de la morale & de la politique, sans contredit les plus importantes de tou-

tes & celles qui contribuent le plus à la félicité nationale, sont-elles encore sans écoles publiques ?

Quelle preuve plus frappante de l'indifférence des hommes pour le bonheur de leurs semblables ? * 26.

Pourquoi les puissants n'ont-ils point encore institué d'académies morales & politiques ? Craindroient-ils qu'elles ne résolussent enfin le problème d'une excellente législation, & n'assurasent à jamais le bonheur des citoyens ? Ils le craindroient sans doute, s'ils soupçonnoient que le bonheur public exigeât le sacrifice de la moindre partie de leur autorité. Il n'est qu'un intérêt qui se taise devant l'intérêt national, c'est celui du foible. Le prince communément ne voit que lui dans la nature. Qui l'intéresseroit à la félicité de ses sujets ? s'il les aimoit, les enchaîneroit-il ? Est-ce du char de la victoire & du trône du despotisme qu'il peut leur donner des loix utiles ? Enivré de ses succès, qu'importe au conquérant la félicité de ses esclaves ?

Quant au magistrat chargé par une république de la réforme de ses loix, il a communément trop d'intérêts divers à ménager, trop d'opinions différentes à concilier pour pouvoir en ce genre rien faire de grand & de simple. C'est uniquement au fondateur d'une colonie qui commande

à des hommes encore sans préjugés & sans habitudes , qu'il appartient de résoudre le problème d'une excellente législation. Rien dans cette position n'arrête la marche de son génie , ne s'oppose à l'établissement des loix les plus sages. Leur perfection n'a d'autres bornes que les bornes mêmes de son esprit.

Mais quant à l'objet qu'elles se proposent , pourquoi les loix monastiques sont-elles les moins imparfaites ? C'est que le fondateur d'un ordre religieux est dans la position du fondateur d'une colonie. C'est qu'un Ignace en traçant dans le silence de la retraite le plan de sa règle , n'a point encore à ménager les goûts & les opinions de ses sujets futurs. Sa règle faite , son ordre approuvé , il est entouré de novices d'autant plus soumis à cette règle qu'ils l'ont volontairement embrassée , & qu'ils ont par conséquent approuvé les moyens par lesquels ils sont contraints à l'observer. Faut-il donc s'étonner , si dans leur genre , de telles législations sont plus parfaites que celles d'aucune nation.

De toutes les études celle des diverses constitutions monastiques est peut-être une des plus curieuses & des plus instructives pour des magistrats , des philosophes & généralement pour tous les hommes d'état. Ce sont des expériences en petit qui révélant les causes secrètes de la féli-

cité , de la grandeur & de la puissance des différents ordres religieux , prouvent , comme je me suis proposé de le montrer , que ce n'est ni de la religion , ni de ce qu'on appelle la morale à-peu-près la même chez tous les peuples & tous les moines , mais de la législation seule que dépendent les vices , les vertus , la puissance & la félicité des nations.

Les loix sont l'ame des empires , les instrumens du bonheur public. Ces instrumens encore grossiers peuvent être de jour en jour perfectionnés. A quel degré peuvent-ils l'être ; & jusqu'où l'excellence de la législation peut-elle porter le bonheur des citoyens (a) ? Il faut pour résoudre cette question , savoir d'abord en quoi consiste le bonheur de l'individu.

[a] Entre les différents ordres religieux , ceux dont le gouvernement approche le plus de la forme républicaine & dont les sujets sont les plus libres & plus heureux , sont en général ceux dont les mœurs sont les meilleures & la morale la moins erronée. Tels sont les Doctrinaires & les Oratoriens.



NOTES.

1. **T**ous les François se vantent d'être des amis tendres. Lorsque le livre de l'Esprit parut, ils crièrent beaucoup contre le chapitre de l'amitié. On eût cru Paris peuplé d'Orestes & de Pylades. C'est cependant dans cette nation que la loi militaire oblige un soldat de fusiller son compagnon & son ami déserteur. L'établissement d'une pareille loi ne prouve pas de la part du gouvernement un grand respect pour l'amitié ; & l'obéissance à cette loi une grande tendresse pour ses amis.

2. Quiconque, disoient les Stoïciens, se voueroit du mal, & sans motif se jetteroit dans le feu, dans l'eau ou par la fenêtre, passeroit pour fou & le seroit en effet, parce qu'en son état naturel l'homme cherche le plaisir & fuit la douleur ; parce qu'en toutes ses actions, il est nécessairement déterminé par le desir d'un bonheur apparent ou réel. L'homme n'est donc pas libre. Sa volonté est donc aussi nécessairement l'effet de ses idées, par conséquent de ses sensations, que la douleur est l'effet d'un coup. D'ailleurs, ajoutoient les Stoïciens, est-il un seul instant où

la liberté de l'homme puisse être rapportée aux différentes opérations de son ame ?

Si par exemple, la même chose ne peut au même instant être & n'être pas , il n'est donc pas possible ,

- Qu'au moment où l'ame agit , elle agisse autrement ;
- Qu'au moment où elle choisit , elle choisisse autrement ;
- Qu'au moment où elle délibère , elle délibère autrement ;
- Qu'au moment où elle veut , elle veuille autrement.

Or si c'est ma volonté telle qu'elle est qui me fait délibérer ; si c'est ma délibération telle qu'elle est qui me fait choisir ; si c'est mon choix tel qu'il est qui me fait agir ; si lorsque j'ai délibéré , il n'étoit pas possible (vu l'amour que je me porte) que je ne voulusse pas délibérer , il est évident , que la liberté n'existe ni dans la volonté actuelle , ni dans la délibération actuelle , ni dans le choix actuel , ni dans l'action actuelle , & qu'enfin la liberté ne se rapporte à nulle des opérations de l'ame.

Il faudroit pour cet effet qu'une même chose , comme je l'ai déjà dit , pût au même instant être & n'être pas. Or , ajoutoient les Stoïciens , voici la question que nous faisons aux philosophes.
 • L'ame est-elle libre , si quand elle veut , quand

» elle délibère , quand elle choisit , quand elle agit , elle n'est pas libre » ?

3. Il n'est presque point de saint qui n'ait une fois dans sa vie lavé ses mains dans le sang humain & fait supplicier son homme. L'évêque qui dernièrement sollicita si vivement la mort d'un jeune homme d'Abbeville , étoit un saint. Il voulut que cet adolescent expiât dans des tourments affreux le crime d'avoir chanté quelques couplets licencieux.

4. Si nous massacrons les hérétiques , disent les dévots , c'est par pitié. Nous ne voulons que leur faire sentir l'aiguillon de la charité. Nous espérons par la crainte de la mort & des bourreaux les arracher à l'Enfer. Mais depuis quand la charité a-t-elle un aiguillon ? Depuis quand égorge-t-elle ? D'ailleurs si les vices ne damnent pas moins que les erreurs ; pourquoi les dévots ne massacrent-ils pas les hommes vicieux de leur secte ?

5. C'est la faim , c'est le besoin qui rend les citoyens industrieux , & ce sont des loix sages qui les rendent bons. Si les anciens romains , dit Machiavel , donnerent en tout genre des exemples de vertu ; si l'honnêteté chez eux fut commune , si dans l'espace de plusieurs siècles , on eût compté à peine six ou sept de condamnés à l'amende , à l'exil , à la mort , à quoi durent-ils

& leurs vertus & leurs succès? A la sagesse de leurs loix, aux premières dissensions qui s'élevant entre les Plébéiens & les Patriciens, établirent cet équilibre de puissance, que des dissensions toujours renaissantes maintinrent long-temps entre ces deux corps.

Si les Romains, ajoute cet illustre écrivain, différaient en tout des Vénitiens, si les premiers ne furent ni humbles dans le malheur, ni présomptueux dans la prospérité, la diverse conduite & le caractère différent de ces deux peuples fut l'effet de la différence de leur discipline.

6. M. Helvétius fut par quelques théologiens traité d'*impie* & le pere Bertier de *Saint*. Cependant le premier n'a fait, ni voulu faire mal à personne, & le second disoit publiquement que s'il eût été roi, il eût noyé le président de Montesquieu dans son sang.

L'un d'eux est l'honnête homme & l'autre le chrétien.

7. Des loix justes sont toutes-puissantes sur les hommes. Elles commandent à leurs volontés, les rendent honnêtes, humains & fortunés. C'est à 4 ou 5 loix de cette espèce que les Anglois doivent leur bonheur & l'assurance de leur propriété & de leur liberté.

La première de ces loix est celle qui remet à la chambre des Communes le pouvoir de fixer les subsides.

La seconde est l'acte de l'*Habeas Corpus*.

La troisieme sont les jugemens rendus par les Jurés.

La quatrieme la liberté de la presse.

La cinquieme la maniere de lever les impôts.

Mais ces impôts ne sont-ils pas maintenant onéreux à la nation ? S'ils le sont , ils ne fournissent pas du moins au prince de moyens d'opprimer les individus.

8. Ce n'est point à la religion , ce n'est point à cette loi naturelle innée & gravée , dit-on , dans toutes les ames, que les hommes doivent leurs vertus sociales. Cette loi naturelle si vantée n'est comme les autres loix que le produit de l'expérience , de la réflexion & de l'esprit. Si la nature imprimoit dans les cœurs des idées nettes de la vertu ; si ces idées n'étoient point une acquisition , les hommes eussent-ils jadis immolé des victimes humaines à des dieux qu'ils disoient bons ? Les Carthaginois pour se rendre Saturne propice , eussent-ils sacrifié leurs enfans sur ces autels ? L'Espagnol croiroit-il la divinité avide du sang hérétique ou juif ? Des peuples entiers se flatteroient-ils d'obtenir l'amour du Ciel , soit par le supplice de l'homme qui ne pense pas comme leurs prêtres , soit par le meurtre d'une vierge offerte en expiation de leurs forfaits ?

Je veux que les principes de la loi naturelle
soient

soient innés : les hommes sentiroient donc que les châtimens doivent comme les crimes être personnels, que la cruauté & l'injustice ne peuvent être les prêtresses des dieux. Or si des idées aussi claires, aussi simples de l'équité ne sont point encore adoptées de toutes les nations, ce n'est donc point à la religion, ce n'est donc point à la loi naturelle, mais à l'instruction que l'homme doit la connoissance de la justice & de la vertu.

9. La vertu est si précieuse & sa pratique si liée à l'avantage national, que si la vertu n'étoit qu'une erreur, il lui faudroit sans doute sacrifier jusqu'à la vérité. Mais pourquoi ce sacrifice, & pourquoi le mensonge seroit-il pere de la vertu? Par-tout où l'intérêt particulier se confond avec l'intérêt public, la vertu devient dans chaque individu l'effet nécessaire de l'amour de soi & de l'intérêt personnel.

Tous les vices d'une nation se rapportent toujours à quelques vices de sa législation. Pourquoi si peu d'hommes honnêtes? C'est que l'infortune poursuit presque par-tout la probité. Qu'au contraire les honneurs & la considération en soient les compagnes, tous les hommes seront vertueux. Mais il est des crimes secrets auxquels la religion seule peut s'opposer. Le vol d'un dépôt confié en est un exemple. Mais l'expérience prouve-t-

elle que ce dépôt soit plus sûrement confié au prêtre qu'à Ninon de l'Enclos ? Sous le nom de legs pieux que de vols commis ! Que de succèsions enlevées à des héritiers légitimes ? Telle est la source infecte des richesses immenses de l'église. Voilà ses vols. Où sont ses restitutions ? Si le moine, dit-on, ne rend rien, il fait rendre. A quelle somme par an évaluer ces restitutions dans un grand royaume ? A cent mille écus ? Soit ; qu'on compare cette somme à celle qu'exige l'entretien de tant de couvents : c'est alors qu'on pourra juger de leur utilité. Que diroit-on d'un financier qui pour assurer la recette d'un million en dépenseroit vingt en frais de régie ? on le traiteroit d'imbécille. Le public est cet imbécille lorsqu'il entretient tant de prêtres.

Leurs instructions à trop haut prix sont d'ailleurs inutiles à des peuples aisés, actifs, industrieux, & dont la liberté élève le caractère. Chez de tels peuples, il se commet peu de crimes secrets.

Devroit-on encore ignorer que c'est à l'union de l'intérêt public & particulier, que les citoyens doivent leurs vertus patriotiques ? Les fondera-t-on toujours sur des erreurs & des révélations qui depuis si long-temps servent de prétexte aux plus grands forfaits ?

10. Si tous les hommes sont esclaves nés de

la superstition, pourquoi, dira-t-on, ne pas profiter de leur foiblesse pour les rendre heureux & leur faire honorer les loix? Est-ce le superstitieux qui les respecte? C'est au contraire lui qui les viole. La superstition est une source empoisonnée d'où sont sortis tous les malheurs & les calamités de la terre. Ne peut-on la tarir? On le peut sans doute, & les peuples ne sont pas aussi nécessairement superstitieux qu'on le pense. Ils sont ce que le gouvernement les fait. Sous un prince détrompé, ils ne tardent point à l'être. Le monarque à la longue est plus fort que les dieux. Aussi le premier soin du prêtre est de s'emparer de l'esprit des souverains. Point de viles flatteries auxquelles à cet effet il ne s'abaisse. Faut-il les déclarer de droit divin? il les déclarera tels, il s'avouera lui-même leur esclave; mais sous la condition tacite qu'ils seront réellement les leurs. Les princes cessent-ils de l'être? Le clergé change de ton, & si les circonstances lui sont favorables, ils leur annoncent que si dans Saül, Samuël déposa l'oint du Seigneur, Samuël ne put rien autrefois que le pape ne puisse aujourd'hui.

II. C'est toujours à sa raison que l'homme honnête obéira de préférence à la révélation. Il est, dira-t-il, plus certain que Dieu est l'auteur de la raison humaine, c'est-à-dire, de la faculté

que l'homme a de discerner le vrai du faux , qu'il n'est certain que ce même Dieu soit l'auteur d'un tel livre.

Il est plus criminel aux yeux du sage de nier sa propre raison que de nier quelque révélation que ce soit

12. Le système religieux rompt toute proportion entre les récompenses décernées aux actions des hommes , & l'utilité dont ces actions sont au public. Par quelle raison en effet le soldat est-il moins respecté que le moine ? Pourquoi donne-t-on au religieux qui fait vœu de pauvreté 12 ou 15 mille livres de rentes, pour écouter une fois par an les péchés ou les sottises d'un grand, lorsqu'on refuse 600 livres à l'officier blessé sur la breche ?

13. Presque toute religion défend aux hommes l'usage de leur raison , les rend à la fois brutes , malheureux & cruels. Cette vérité est assez plaisamment mise en action dans une piece Angloise intitulée la *reine du bon sens*. Les favoris de la reine sont dans cette piece la *jurisprudence* sous le nom de *Law* ; la *médecine* sous le nom de *Phisick* ; un prêtre du soleil sous le nom de *Firebrand* ou *Boutefeu*.

Ces favoris las d'un gouvernement contraire à leurs intérêts conspirent , appellent l'ignorance à leur secours. Elle débarque dans l'isle du *bon sens*

à la tête d'une troupe de bateleurs, de ménestriers, de singes &c ; elle est suivie d'un gros d'Italiens & de François. La reine du bon sens marche à sa rencontre. Firebrand l'arrête ; ô reine, lui dit-il, ton trône est ébranlé : les Dieux s'arment contre toi ; leur colere est l'effet funeste de ta protection accordée aux incrédules. C'est par ma bouche que le soleil te parle : tremble, remets-moi ces impies, que je les livre aux flammes ; ou le ciel consommera sur toi sa vengeance. Je suis prêtre ; je suis infailible ; je commande, obéis, si tu ne crains que je maudisse le jour de ta naissance comme un jour fatal à la religion. La reine sans écouter fait sonner la charge ; elle est abandonnée de son armée ? elle se retire dans un bois. Firebrand l'y suit & l'y poignarde. Mon intérêt & ma religion demandoient, dit-il, cette grande victime ; mais m'en déclarerai-je l'assassin ? Non : l'intérêt qui m'ordonna ce paricide, veut que je le taise : je pleurerai en public mon ennemie, je célébrerai ses vertus. Il dit : on entend un bruit de guerre. L'ignorance paroît, fait enlever le corps *du bon sens*, le dépose dans un tombeau. Une voix en sort & prononce ces mots prophétiques : " Que l'ombre du bon sens „ erre à jamais sur la terre ; que ses gémissements „ soient l'éternel effroi de l'armée de l'ignorance ; „ que cette ombre soit uniquement visible aux

„ gens éclairés , & qu'ils soient en conséquence
„ toujours traités de visionnaires „

14. Les loix sont les fanaux dont la lumière éclaire le peuple dans le chemin de la vertu. Que faut-il pour rendre les loix respectables ? Qu'elles tendent évidemment au bien public , & soient long-temps examinées avant d'être promulguées.

Les loix des douze tables furent chez les Romains un an entier exposées à la censure publique. C'est par une telle conduite que des magistrats prouvent le desir sincere qu'ils ont d'établir de bonnes loix.

Tout tribunal qui sur la réquisition d'un homme en place enrégistreroit facilement une peine de mort contre les citoyens , rendroit la législation odieuse & la magistrature méprisable.

15. Quatre choses , disent les juifs , doivent détruire le monde , l'une desquelles est un homme religieux & fou.

16. Tout homme craint la douleur & la mort. Le soldat même obéit à cette crainte ; elle le discipline.

Qui ne redouteroit rien , ne feroit rien contre sa volonté. C'est en qualité de poltrones que les troupes sont braves. Or , dit à ce sujet un grand prince , si le bourreau peut tout sur les armées , il peut tout sur les villes.

17. Si la police nécessaire pour réprimer le

crime est trop coûteuse, elle est à charge aux citoyens : elle devient une calamité publique. Si la police est trop inquisitive, elle corrompt les mœurs, elle étend l'esprit d'espionnage; elle devient une calamité publique. Il ne faut pas que la police serve la vengeance du fort contre le faible, & qu'elle emprisonne le citoyen sans faire juridiquement son procès. Elle doit de plus se surveiller sans cesse elle-même. Sans la plus extrême vigilance, ses commis devenus des malfaiteurs autorisés, sont d'autant plus dangereux, que leurs crimes nombreux & cachés restent inconnus comme impunis.

18. Il n'est pas d'un despote jésuite comme d'un tyran Oriental qui, suivi d'une troupe de bandits à laquelle il donne le nom d'armée, pille & ravage son empire. Le jésuite despote soumis lui-même aux règles de son ordre, animé du même esprit, ne tire sa considération que de la puissance de ses sujets. Son despotisme ne peut donc leur être nuisible.

19. Si l'on cite peu de régicides parmi les réformés, c'est qu'ils ne s'agenouillent point devant le prêtre, qu'ils se confessent à Dieu & non à l'homme. Il n'en est pas de même des catholiques. Presque tous se confessent & communient avec leurs attentats.

20. L'obéissance du moine envers son supé-

rieur rendra toujours ce dernier redoutable. Ordonne-t-il le meurtre ? Le meurtre s'exécute. Quel religieux peut résister à ses commandemens ? Que de moyens dans le supérieur pour se faire obéir ! Pour les reconnoître , parcourons la regle des capucins.

Clemens papa 4 , *ubi suprà cap. 6. §. 24* dit :
 » Un frere n'a droit de se confesser qu'à un autre
 » frere , si ce n'est dans le cas d'une nécessité
 » absolue. « Il dit *ubi suprà cap. 6. §. 8.* » Si
 » dans la prison un frere accablé du poids de ses
 » fers , demande à se confesser à un religieux
 » de l'ordre , il n'obtiendra sa demande que dans
 » le cas où le gardien jugera à propos de lui ac-
 » corder cette consolation & cette grace. Le reli-
 » gieux ne pourra communier à Pâques que par
 » la permission du supérieur & toujours dans
 » l'infirmerie ou quelque autre lieu secret «

Il ajoute *ubi suprà cap. 6. §. 10.* » Pour les
 » grands crimes les freres seront brûlés vifs.
 » Pour les autres crimes ils seront dépouillés ,
 » mis nus , seront attachés & déchirés impitoya-
 » blement par trois reprises à la volonté du pere
 » ministre. L'on ne leur donnera qu'avec mesure
 » un pain d'affliction & une eau de douleur. «

» Pour les crimes atroces , le pere ministre pourra
 » inventer tel genre de tourment qu'il voudra. «

Il dit *ubi suprà cap. 6. §. 2.* » Si le fer , le feu ,

» les fouets, la soif, la prison, le refus des sa-
 » crements ne sont pas suffisants pour punir un
 » frere, ou lui faire avouer le crime dont il est
 » accusé, le pere ministre pourra inventer tel
 » genre de supplice qu'il voudra, sans lui nom-
 » mer les délateurs & les témoins, à moins que
 » ce ne fût un religieux de grande importance.
 » Car il seroit indécent de mettre à la question
 » (hors le cas d'un crime énorme) un pere qui
 » auroit d'ailleurs bien mérité de l'ordre.

Il ajoute enfin *ubi suprà* cap. 6 : §. 3. » Le
 » frere qui aura recours au tribunal séculier, tel
 » que celui de l'évêque, sera puni à la volonté
 » du général ou du provincial, & le frere qui
 » confessera son péché, ou en aura été convaincu,
 » sera exécuté par forme de provision, nonob-
 » tant l'appel, sauf à faire droit dans la suite, si
 » l'appel est fondé. «

Une telle regle donnée, il n'est point de moine
 dont le pape, l'église & le général ne puisse
 faire un régicide. Point de supérieurs auxquels le
 prince dût conférer une semblable puissance sur
 ses inférieurs. Par quel aveuglement expose-t-il
 ainsi l'innocence aux plus cruels supplices & lui-
 même à tant de dangers.

21. Parmi les ouvrages des jésuites, il en est
 sans doute beaucoup plus de ridicules que de ha-
 zardés. Le P. Garasse, par exemple, déclamant

contre Caïn , dit P. 130. L. 2. de sa doctrine curieuse. » Que Caïn , comme le remarquent les » hébreux , étoit un homme de peu de sens & le » premier Athée ; que ce Caïn ne pouvoit com- » prendre ce que lui disoit Adam son pere , savoir » qu'il étoit un Dieu saint , juge de nos actions. » Ne pouvant le comprendre , Caïn s'imagina » que c'étoit des contes de vieilles , & que son » pere avoit perdu le sens commun , lorsqu'il lui » racontoit sa sortie du paradis terrestre & ce qui » lui étoit arrivé. Delà Caïn se laisse emporter à » tuer son frere & à répondre à Dieu , comme » s'il eût parlé à un faquin ».

Ce même Pere L. 1. P. 97. raconte qu'à l'ar-
rivée de Calvin , dans le Poitou , lorsque pres-
que toute la noblesse en embrassoit les erreurs ,
un gentilhomme retint partie de cette noblesse
à la foi catholique en disant ; « je promets d'éta-
» blir une religion meilleure que celle de Cal-
» vin , si je trouve une douzaine de bēlîtres qui
» ne craignent pas de se faire brûler pour la dé-
» fense de mes rêveries ». Fontenelle fut persé-
cuté pour avoir répété dans ses oracles ce que le
pere Garasse fit dire au gentilhomme Poitevin.
Tant il est vrai qu'il n'y a qu'heur & malheur en
ce monde.

22. Jusqu'aux pédans jansénistes , rous con-
viennent qu'en France l'éducation actuelle ne

peut former des citoyens & des patriotes. Pourquoi donc toujours occupés de leur grace versatile ou suffisante, ces jansénistes n'ont-ils encore proposé aucun plan d'éducation publique. Que d'indifférence dans les dévots pour le bien général !

23. Ce livre des assertions, disoient les partisans des jésuites, digne d'un théologien Hibernois, ne l'est point d'un parlement. Les jésuites, ajoutoient-ils, n'ont donc pas été jugés par des magistrats, mais par des procureurs jansénistes. Ce que je fais, c'est qu'on doit en partie à ce livre la dissolution de cette société. Tant il est vrai que les plus heureuses réformes s'opèrent quelquefois par les moyens les plus ridicules.

24. En presque tous les pays, qui veut obtenir une charge, doit être de la religion du peuple. La Chine, dit-on, est presque le seul empire où l'on ait reconnu l'abus de cet usage. Pour être historien juste & véridique, s'il faut, disent les Chinois, être indifférent à toute religion ; pour régir équitablement les hommes, pour être magistrat intègre, Mandarin sans prévention, il faut donc n'être pareillement d'aucune secte.

25. Pons de Thiard de Bissy, évêque de Châlons sur Saône (le seul qui dans les états de Blois de 1558 fût resté fidèle à Henri III.) adresse une

lettre au parlement de Dijon. Dans cette lettre en date de 1590, ce prélat déplore d'abord le malheur de sa triste patrie ; il décrit les horreurs de la ligue & ses crimes abominables ; il assure enfin que Dieu dans sa colere veut abymer ce beau royaume, *que des imposteurs au masque de fer ont ébranlé de toutes parts*. Puis s'adressant au parlement, c'est ainsi qu'il l'exhorte à chasser les jésuites.

» Ces Apôtres de Mahomet ont, dit-il, l'im-
 » piété de prêcher que la guerre est la voie de Dieu.
 » Que ces séducteurs diaboliques, ces amateurs
 » présomptueux de la fausse sagesse, ces zélateurs
 » hypocrites, ces murailles reblanchies, ces
 » écoles, auteurs de tempêtes civiles, ces in-
 » cendiaires des esprits, ces boute-feux des sé-
 » ditions, ces émissaires de l'Espagne, ces es-
 » pions dangereux & habiles dans l'art de dresser
 » des embûches, soient donc à jamais bannis de
 » France «.

Portant ensuite la parole au jésuite Charles & à ses confreres. » Vous voyez, dit-il, tous ces
 » forfaits exécrables qui font gémir les gens de
 » bien, & vous n'y opposez pas le moindre signe
 » d'improbation : vous faites plus ; vous y applau-
 » dissez, vous promettez aux plus grands crimes
 » les récompenses célestes. Vous excitez à les
 » commettre, & vous placez dans le ciel d'infra-

» mes brigands que vous lavez dans la rosée de
» votre miséricorde ».

» Le roi très-chrétien vient d'être assassiné
» par l'attentat horrible de vos semblables, &
» vous l'immolez encore après sa mort. Vous le
» dévouez aux flammes éternelles & vous osez
» prêcher qu'on doit lui refuser le secours des
» prières. »

26. O ! mortels qui vous dites bons , & qui l'êtes en effet si peu , ne rougirez-vous jamais de votre indifférence pour la réforme & la perfection de vos loix ! Vos magistrats ne savent-ils vous régir & vous contenir que par la crainte des supplices les plus abominables ? Insensibles aux cris & aux gémissements des condamnés , n'essaieront-ils jamais de réprimer le crime par des moyens plus doux ? Il est temps qu'ils constatent leur humanité par la recherche de ces moyens. Qu'ils composent donc des ouvrages sur ce sujet. Qu'ils craignent qu'on n'impute à la paresse de leur esprit le meurtre de tant d'infortunés , & qu'ils proposent enfin des prix pour la solution du problème si digne de l'équité compatissante des souverains !

O ! mortels, votre prétendue bonté n'est qu'hypocrisie ! Elle est dans vos paroles & non dans vos actions.



SECTION VIII.

*De ce qui constitue le bonheur des individus ;
de la base , sur laquelle on doit édifier la
félicité nationale , nécessairement composée de
toutes les félicités particulières.*



CHAPITRE I.

*Tous les hommes dans l'état de société , peuvent-
ils être également heureux.*

NULLE société où tous les citoyens puissent être égaux en richesses & en puissance. * 1. En est-il où tous puissent être égaux en bonheur ? C'est ce que j'examine.

Des loix sages pourroient sans doute opérer le prodige d'une félicité universelle. Tous les citoyens ont-ils quelque propriété ? Tous sont-ils dans un certain état d'aisance , & peuvent-ils par un travail de sept ou huit heures , subvenir abondamment à leurs besoins & à ceux de leur famille ? Ils sont aussi heureux qu'ils peuvent l'être.

Pour le prouver, sachons en quoi consiste le bonheur du particulier. Cette connoissance préliminaire est la seule base sur laquelle on puisse édifier la félicité nationale.

Une nation est le composé de tous ses citoyens ; & le bonheur public le composé de tous les bonheurs particuliers. Or qu'est-ce qui constitue le bonheur de l'individu ? Peut-être l'ignore-t-on encore , & ne s'est-on point assez occupé d'une question qui peut cependant jeter les plus grandes lumières sur les diverses parties de l'administration.

Qu'on interroge la plupart des hommes. Pour être également heureux , diront-ils , il faudroit que tous fussent également riches & puissans. Rien de plus faux que cette assertion. En effet si la vie n'est que le composé d'une infinité d'instans divers, tous les hommes seroient également heureux, si tous pouvoient remplir ces instans d'une manière également agréable. Le peut-on dans les différentes conditions ? Est-il possible d'y colorier de la même nuance de félicité tous les moments de la vie humaine ? Pour résoudre cette question, sachons dans quelles occupations différentes se consomment nécessairement les diverses parties de la journée.

CHAPITRE II.

De l'emploi du temps.

LEs hommes ont faim & soif : ils ont besoin de coucher avec leurs femmes, de dormir &c. Des vingt-quatre heures de la journée, ils en emploient dix ou douze à pourvoir à ces divers besoins. Au moment qu'ils les satisfont, depuis le marchand de peaux de lapin jusqu'au prince, tous sont également heureux.

En vain diroit-on que la table de la richesse est plus délicate que celle de l'aïssance. L'artisan est-il bien nourri ? Il est content. La différence cuisine des différents peuples prouve, comme je l'ai déjà dit, que la bonne chère est la chère accoutumée (a).

Il est donc dix ou douze heures de la journée où tous les hommes assez aisés pour se procurer

(a) Ce mot me rappelle celui d'un cuisinier François. Il étoit passé en Angleterre ; il y voyoit tout manger à la sausse blanche. Quoi, disoit-il, en ce pays on compte cent religions différentes & qu'une seule sausse pour tous les mets. Vive la France : nous n'y avons qu'une religion, mais en revanche point de viande qu'on n'y mange à cent fausses différentes.

leur nécessaire , peuvent être également heureux. Quant aux dix ou douze autres heures, c'est-à-dire , à celles (a) qui séparent un besoin renaissant d'un besoin satisfait , qui doute que les hommes n'y jouissent encore de la même félicité, s'ils en font communément le même usage, & si presque tous le consacrent au travail, c'est-à-dire , à l'acquisition de l'argent nécessaire pour subvenir à leurs besoins? Or le postillon qui court, le charretier qui voiture, le commis qui enrégistre, tous dans leurs divers états, se proposent ce même objet. Ils font donc en ce sens le même emploi de leur temps.

Mais, dira-t-on, en est-il ainsi de l'opulent oisif? Ses richesses fournissent sans travail à tous ses besoins, à tous ses amusements : j'en conviens. En est-il plus heureux? Non : la nature ne multiplie pas en sa faveur les besoins de la faim, de l'amour &c. Mais cet opulent remplit-il d'une manière plus agréable l'intervalle qui sépare un besoin satisfait, d'un besoin renaissant? J'en doute.

(a) C'est en effet de l'emploi plus ou moins heureux de ces dix ou douze heures que dépend principalement le malheur ou le bonheur de la plupart des hommes.

L'artisan est sans contredit exposé au travail. Mais le riche oisif l'est à l'ennui. Lequel de ces deux maux est le plus grand ?

Si le travail est généralement regardé comme un mal , c'est que dans la plupart des gouvernements , l'on ne se procure le nécessaire que par un travail excessif ; c'est que l'idée du travail rappelle en conséquence toujours l'idée de la peine.

Le travail cependant n'en est pas une en lui-même. L'habitude nous le rend-elle facile ? Nous occupe-t-il sans trop nous fatiguer ? Le travail au contraire est un bien.

Que d'artisans devenus riches continuent encore leur commerce & ne le quittent qu'à regret, lorsque la vieillesse les y contraint ! Rien que l'habitude ne rende agréable.

Dans l'exercice de sa charge , de son métier , de sa profession , de son talent , le magistrat qui juge , le ferrurier qui forge , l'huissier qui exploite , le poëte & le musicien qui composent , tous goûtent à-peu-près le même plaisir , & dans leurs travaux divers trouvent également le moyen d'échapper au mal physique de l'ennui.

L'homme occupé est l'homme heureux. Pour le prouver , je distinguerai deux sortes de plaisirs.

Les uns sont les *plaisirs des sens*. Ils sont fondés sur des besoins physiques. Ils sont goûtés dans toutes les conditions ; & dans le moment où les hommes en jouissent, ils sont également fortunés. Mais ces plaisirs ont peu de durée.

Les autres sont les *plaisirs de prévoyance*. Entre ces plaisirs, je compte tous les moyens de se procurer les besoins physiques. Ces moyens sont par la prévoyance toujours convertis en plaisirs réels. Je prends le rabot ; qu'éprouverai-je ? tous les plaisirs de prévoyance attachés au payement de ma menuiserie. Or les plaisirs de cette espèce n'existent point pour l'opulent qui, sans travail, trouve dans sa caisse l'échange de tous les objets de ses desirs. Il n'a rien à faire pour se les procurer ; il en est d'autant plus ennuyé.

Aussi toujours inquiet, toujours en mouvement, toujours promené dans un carrosse, c'est l'écureuil qui se défennuie en roulant sa cage. Pour être heureux, l'opulent oisif est forcé d'attendre que la nature renouvelle en lui quelque besoin.

C'est donc l'ennui du désœuvrement qui remplit en lui l'intervalle qui sépare un besoin renaissant d'un besoin satisfait.

Dans l'artisan c'est le travail, qui, lui procu-

rant les moyens de pourvoir à des besoins , à des amusements qu'il n'obtient qu'à ce prix , le lui rend agréable.

Pour le riche oisif il est mille moments d'ennui pendant lesquels l'artisan & l'ouvrier goûtent les plaisirs toujours renaissans de la prévoyance.

Le travail , lorsqu'il est modéré , est en général le plus heureux emploi que l'on puisse faire du temps où l'on ne satisfait aucun besoin , où l'on ne jouit d'aucun des plaisirs des sens , sans contredire les plus vifs & les moins durables de tous.

Que de sentimens agréables ignorés de celui qu'aucun besoin ne nécessite à penser ! mes immenses richesses m'assurent-elles tous les plaisirs que le pauvre desire & qu'il acquiert avec tant de peines ? Je me plonge dans l'oisiveté. J'attends , comme je l'ai déjà dit , avec impatience que la nature réveille en moi quelque desir nouveau. J'attends ; je suis ennuyé & malheureux. Il n'en est pas ainsi de l'homme occupé. L'idée de travail & de l'argent dont on le paye , s'est-elle associée dans sa mémoire à l'idée de bonheur ; l'occupation en devient un. Chaque coup de hache rappelle au souvenir du charpentier les plaisirs que doit lui procurer le payement de sa journée.

En général toute occupation nécessaire remplit de la manière la plus agréable l'intervalle qui sépare un besoin satisfait d'un besoin renaissant, c'est-à-dire, les dix ou douze heures de la journée où l'on envie le plus l'oisiveté du riche, où l'on le croit si supérieurement heureux.

La joie avec laquelle dès le matin le laboureur attèle sa charrue, & le receveur ouvre sa caisse & son livre de compte en est la preuve.

L'occupation est un plaisir de tous les instants, mais ignoré du grand & du riche oisif. La mesure de notre opulence, quoi qu'en dise le préjugé, n'est donc pas la mesure de notre félicité. Aussi dans toutes les conditions, où, comme je l'ai déjà dit, l'on peut par un travail modéré subvenir à tous ses besoins, les hommes au-dessus de l'indigence, moins exposés à l'ennui que les riches oisifs, sont à-peu-près aussi heureux qu'ils peuvent l'être.

Les hommes sans être égaux en richesses, & en dignités, peuvent donc l'être en bonheur. Mais pourquoi les empires ne sont-ils peuplés que d'infortunés ?



CHAPITRE III.

Des causes du malheur de presque toutes les Nations.

LE malheur presque universel des hommes & des peuples dépend de l'imperfection de leurs loix & du partage trop inégal des richesses. Il n'est dans la plupart des royaumes que deux classes de citoyens ; l'une qui manque du nécessaire, l'autre qui regorge de superflus.

La première ne peut pourvoir à ses besoins que par un travail excessif. Ce travail est un mal physique pour tous : c'est un supplice pour quelques-uns.

La seconde classe vit dans l'abondance, mais aussi dans les angoisses de l'ennui (a). Or l'en-

(a) A combien de maux, outre ceux de l'ennui, les riches ne sont-ils pas sujets ? Que d'inquiétudes & de soins pour accroître & conserver une grande fortune ? Qu'est-ce qu'un riche ? C'est l'intendant d'une grande maison chargé de nourrir & d'habiller les valets qui le déshabillent.

Si ses domestiques ont du pain assuré pour leur vieillesse, & s'ils n'ont point partagé avec leur maître l'ennui de son désœuvrement, ils ont été mille fois plus heureux.

nui est un mal presqu'aussi redoutable que l'indigence.

La plupart des empires ne doivent donc être peuplés que d'infortunés. Que faire pour y rappeler le bonheur ? Diminuer la richesse des uns , augmenter celle des autres ; mettre le pauvre en un tel état d'aïssance qu'il puisse par un travail de sept ou huit heures abondamment subvenir à ses besoins & à ceux de sa famille. C'est alors qu'il devient à-peu-près aussi heureux qu'il le peut être.

Il goûte alors , quant aux plaisirs physiques , tous ceux de l'opulent. L'appétit du pauvre est de la nature de l'appétit du riche , & pour me servir du proverbe usité , *Le riche ne dîne pas deux fois*. Je fais qu'il est des plaisirs coûteux hors de la portée de la simple aïssance : mais l'on peut toujours les remplacer par d'autres , & remplir d'une manière également agréable l'intervalle qui sépare un besoin satisfait d'un besoin renaissant , c'est-à-dire , un repas d'un autre repas , une première d'une seconde jouissance. Dans tout sage gouvernement , l'on peut jouir d'une égale félicité , & dans les momens où l'on satisfait ses be-

Le bonheur d'un opulent est une machine compliquée à laquelle il y a toujours à refaire. Pour être constamment heureux , il faut l'être à peu de frais.

soins , & dans ceux qui séparent un besoin satisfait d'un besoin renaissant. Or si la vie n'est que l'addition de ces deux sortes d'instans, l'homme aisé , comme je m'étois proposé de le prouver , peut donc égaler en bonheur les plus riches & les plus puissans.

Mais est-il possible que de bonnes loix missent tous les citoyens dans cet état d'aisance requis pour le bonheur ? C'est à ce fait que se réduit maintenant cette importante question.

C H A P I T R E I V .

Qu'il est possible de donner plus d'aisance aux citoyens.

DAns l'état actuel de la plupart des nations , que le gouvernement frappé de la trop grande disproportion des fortunes , veuille y remettre plus d'égalité , il aura sans doute mille obstacles à surmonter. Un semblable projet conçu avec sagesse ne doit & ne peut s'exécuter que par des changemens continus & insensibles , mais ces changemens sont possibles.

Que les loix assignent quelque propriété à tous les citoyens , elles attacheront le pauvre à l'hor-

reur de l'indigence & le riche au malheur de l'ennui. Elles rendront l'un & l'autre plus heureux. Mais ces loix établies s'imagine-t-on que sans être également riches ou puissants (a) les hommes se croiroient également heureux ? Rien de plus difficile à leur persuader dans l'éducation actuelle. Pourquoi ? C'est que dans leur enfance on associe dans leur mémoire l'idée de richesse à

(a) Ai-je contracté un grand nombre de besoins ? En vain l'on voudroit me persuader que peu de fortune suffit à ma félicité. Si l'on a dès mon enfance uni dans ma mémoire l'idée de richesse à celle du bonheur, quel moyen de les séparer dans un âge avancé ? Ignoreroit-on encore ce que peut sur nous l'association de certaines idées ?

Que par la forme du gouvernement, j'aie tout à craindre des grands, je respecterai mécaniquement la grandeur jusques dans le seigneur étranger qui ne peut rien sur moi. Que j'aie associé dans mon souvenir l'idée de vertu à celle de bonheur, je la cultiverai lors même que cette vertu sera l'objet de la persécution. Je fais bien qu'à la longue ces deux idées se désuniront, mais ce sera l'œuvre du temps & même d'un long temps. Il faudra pour cet effet que des expériences répétées m'aient cent fois prouvé que la vertu ne procure réellement aucun des avantages que j'en attendois. C'est dans la méditation profonde de ce fait qu'on trouvera la solution d'une infinité de problèmes moraux insolubles sans la connoissance de cette association de nos idées.

celle de bonheur ; c'est qu'en presque tous les pays cette idée doit se graver d'autant plus profondément dans leur souvenir, qu'ils n'y pourvoient communément que par un travail excessif à leurs besoins pressants & journaliers.

En seroit-il ainsi dans un pays gouverné par d'excellentes loix ?

Si le sauvage a pour l'or & les dignités le mépris le plus dédaigneux, l'idée de l'extrême richesse n'est donc pas nécessairement liée à celle de l'extrême bonheur. On peut donc s'en former des idées distinctes & différentes ; on peut donc prouver aux hommes que dans la suite des instans qui composent leur vie, tous seroient également heureux, si par la forme du gouvernement ils pouvoient à quelque aisance joindre la propriété de leurs biens, de leur vie & de leur liberté. C'est le défaut de bonnes loix qui par-tout allume le desir d'immenses richesses.



CHAPITRE V.

Du desir excessif des richesses.

JE n'examine point dans ce chapitre si le desir de l'or est le principe d'activité de la plupart des nations, & si dans les gouvernemens actuels, cette passion n'est point un mal nécessaire. Je ne la considère que relativement à son influence sur le bonheur des particuliers.

Ce que j'observe à ce sujet, c'est qu'il est des pays où le desir d'immenses richesses devient raisonnable. Ce sont ceux où les taxes sont arbitraires & par conséquent les possessions incertaines, où les renversemens des fortunes sont fréquents, où comme en Orient le prince peut impunément s'emparer des propriétés de ses sujets.

Dans ce pays, si l'on desiré les trésors d'Amboise, c'est que toujours exposé à les perdre, on espère au moins tirer des débris d'une grande fortune de quoi subsister soi & sa famille. Par-tout où la loi sans force ne peut protéger le foible contre le puissant, on peut regarder l'opulence comme un moyen de se soustraire aux injustices, aux vexations du fort, au mépris enfin compagnon de la foiblesse. On desiré donc une

grande fortune comme une protectrice & un bouclier contre les oppresseurs.

Mais dans un gouvernement où l'on seroit assuré de la propriété de ses biens, de sa vie & de sa liberté, où le peuple vivroit dans une certaine aisance, le seul homme qui pût raisonnablement désirer d'immenses richesses, seroit le riche oisif, lui-seul, s'il en étoit dans un tel pays, pourroit les croire nécessaires à son bonheur; parce que ses besoins sont en fantaisies (a), & que les fantaisies n'ont point de bornes. Vouloir les satisfaire, c'est vouloir remplir le tonneau des Danaïdes.

Par-tout où les citoyens n'ont point de part au gouvernement; où toute émulation est éteinte, quiconque est au-dessus du besoin, est sans motif pour étudier & s'instruire, son ame est vuide d'idées, il est absorbé dans l'ennui, il voudroit y échapper: il ne le peut. Sans ressource au

[a] Il est des pays où le faste & les fantaisies sont non-seulement le besoin des grands, mais encore celui du financier. Rien de plus ridicule que ce qu'il appelle chez lui luxe de décence. Encore n'est-ce pas ce luxe qui le ruine. Qu'on ouvre ses livres de compte, l'on voit que les dépenses de sa maison ne sont pas les plus considérables; que les plus grandes sont en fantaisies, bijoux, &c. que ces besoins en ce genre sont illimités, comme son amour pour les richesses.

dedans de lui-même, c'est du dehors qu'il attend sa félicité. Trop paresseux pour aller au devant du plaisir, il voudroit que le plaisir vint au devant de lui. Or le plaisir se fait souvent attendre, & le riche par cette raison est souvent & nécessairement infortuné.

Ma félicité dépend-elle d'autrui ? Suis-je passif dans mes amusements ? Ne puis-je m'arracher moi-même à l'ennui ? Quel moyen de m'y soustraire ? C'est peu d'une table splendide, il me faut encore des chevaux, des chiens, des équipages, des concerts, des musiciens, des peintres, des spectacles pompeux. Point de trésor qui puisse fournir à ma dépense.

Peu de fortune suffit au bonheur de l'homme occupé. * 2. La plus grande ne suffit pas au bonheur d'un désœuvré. Il faut ruiner cent villages pour amuser un oisif. Les plus grands princes n'ont point assez de richesses & de bénéfices pour satisfaire l'avidité d'une femme, d'un courtisan ou d'un prélat. Ce n'est point au pauvre, c'est au riche oisif que se fait le plus vivement sentir le besoin d'immenses richesses. Aussi que de nations ruinées & surchargées d'impôts. Que de citoyens privés du nécessaire, uniquement pour subvenir aux dépenses de quelques ennuyés ! La richesse a-t-elle engourdi dans un homme la faculté de penser ? Il s'abandonne à la paresse ; il sent à la

fois de la douleur à se mouvoir & de l'ennui à n'être point mû. Il voudroit être remué sans se donner la peine de se remuer. Or que de richesses pour se procurer ce mouvement étranger!

O! indigens, vous n'êtes pas sans doute les seuls misérables! Pour adoucir vos maux confidérez cet opulent oisif qui, passif dans presque tous ses amusements, ne peut s'arracher à l'ennui que par des sensations trop vives pour être fréquentes.

Si l'on me soupçonnoit d'exagérer ici le malheur du riche oisif, que l'on examine en détail ce que la plupart des grands & des riches font pour l'éviter, l'on sera convaincu que cette maladie est du moins aussi commune que cruelle.



CHAPITRE VI.

De l'ennui.

L'Ennui est une maladie de l'ame. Quel en est le principe? L'absence de sensations assez vives pour nous occuper (a).

Une médiocre fortune nous nécessite-t-elle au travail? En a-t-on contracté l'habitude? Pour-suit-on la gloire dans la carrière des arts & des sciences? On n'est point exposé à l'ennui.

Il n'attaque communément que le riche oisif.

(a) Des sensations foibles ne nous arrachent point à l'ennui. Dans ce nombre je place les sensations habituelles. Je m'éveille à l'aube du jour, je suis frappé par les rayons réfléchis de tous les objets qui m'environnent; je le suis par le chant du coq, par le murmure des eaux, par le bêlement des troupeaux, & je m'ennuie. Pourquoi? C'est que des sensations trop habituelles ne font plus sur moi d'impressions fortes.



CHAPITRE VII.

Des moyens inventés par les oisifs pour se soustraire à l'ennui.

EN France , par exemple , mille devoirs de société inconnus aux autres nations y ont été inventés par l'ennui. Une femme se marie ; elle accouche. Un oisif l'apprend : il s'impose à tant de visites ; va tous les jours à la porte de l'accouchée , parle au Suisse ; remonte dans son carrosse & va s'ennuyer ailleurs.

De plus ce même oisif se condamne chaque jour à tant de billets , à tant de lettres de compliments écrites avec dégoût & lues de même.

L'oisif voudroit éprouver à chaque instant des sensations fortes. Elles seules peuvent l'arracher à l'ennui. A leur défaut , il saisit celles qui se trouvent à sa portée. Je suis seul ; j'allume du feu. Le feu fait compagnie. C'est pour éprouver sans cesse de nouvelles sensations que le Turc & le Persan mâchent perpétuellement, l'un son opium, l'autre son bétel.

Le Sauvage s'ennuie-t-il ? Il s'assied près d'un ruisseau & fixe les yeux sur le courant. En France , le riche pour la même raison se loge
cherement

chèrement sur le Quai des Théatins. Il voit passer les bateaux ; il éprouve de temps-en-temps quelques sensations. C'est un tribut de trois ou quatre mille livres que l'oisif paie tous les ans à l'ennui, & dont l'homme occupé eût pu faire présent à l'indigence. Or si les grands, les riches sont si fréquemment & si fortement attaqués de la maladie de l'ennui, nul doute qu'elle n'ait une grande influence sur les mœurs nationales.

CHAPITRE VIII.

De l'influence de l'ennui sur les mœurs des nations.

DANS un gouvernement où les riches & les grands n'ont point de part au maniement des affaires publiques ; où comme en Portugal la superstition leur défend de penser, que peut faire le riche oisif ? L'amour. Les soins qu'exige une maîtresse y peuvent seuls remplir d'une manière vive l'intervalle qui sépare un besoin satisfait d'un besoin renaissant. Mais pour qu'une maîtresse devienne une occupation, que faut-il ? Que l'amour soit entouré de périls, que la jalousie vigilante s'opposant sans cesse aux desirs de l'a-

mant, cet amant soit sans cesse occupé des moyens de la surprendre (a).

L'amour & la jalousie sont donc en Portugal (b) les seuls remèdes à l'ennui. Or quelle influence

(a) Ce que la jalousie opère à cet égard en Portugal, la loi l'opéroit à Sparte. Licurgue avoit voulu que le mari séparé de sa femme ne la vit qu'en secret, dans des lieux & des bois écartés. Il sentoît que la difficulté de se rencontrer augmenteroit leur amour, resserreroit le lien conjugal & tiendrait les deux époux dans une activité qui les arracheroit à l'ennui.

(b) Point de jalousie plus emportée, plus cruelle & en même temps plus lascive que celle des femmes de l'Orient. Je citerai à ce sujet la traduction d'un poëte Persan. Une sultane fait dépouiller devant elle le jeune esclave qu'elle aime & qu'elle croit infidèle. Il est étendu à ses pieds : elle se précipite sur lui.

„ C'est malgré toi, lui dit-elle, que je jouis encore
 „ de ta beauté, mais enfin j'en jouis. Déjà tes yeux sont
 „ mouillés des larmes du plaisir ; ta bouche est entre-
 „ ouverte ; tu te meurs. Est-ce pour la dernière fois que
 „ je te serre sur mon sein. L'excès de l'ivresse efface de
 „ mon souvenir ton infidélité. Je suis toute sensation.
 „ Toutes les facultés de mon ame m'abandonnent & s'ab-
 „ sorbent dans le plaisir : je suis le plaisir même.

„ Mais quelle idée succède à ce rêve délicieux ?
 „ Quoi tu serois caressé par ma rivale ! Non : ce corps
 „ ne passera du moins que défiguré dans ses bras. Qui
 „ me retient ? Tu es nu & sans défense. Tes beautés

de tels remèdes ne doivent-ils pas avoir sur les mœurs nationales ? C'est à l'ennui qu'on doit pareillement en Italie l'invention des Sigisbées

L'ennui sans doute eut autrefois part à l'institution de la chevalerie. Les anciens & preux chevaliers ne cultivoient ni les arts, ni les sciences. La mode ne leur permettoit pas de s'instruire, ni leur naissance de commercer. Que pouvoit donc faire un chevalier ? L'amour. Mais au moment qu'il déclaroit sa passion à sa maîtresse, si cette maîtresse eût comme dans les mœurs actuelles reçu sa main & couronné sa tendresse, ils se fussent mariés, eussent fait des enfants & puis c'est tout. Or un enfant est bientôt fait. L'époux & l'épouse se fussent ennuyés une partie de leur vie.

„ me défarmeroient-elles ? Je rougis de la volupté avec
 „ laquelle je considère encore la rondeur de ce corps...
 „ Mais ma fureur se rallume. Ce n'est plus l'amour ni
 „ le plaisir qui m'anime. La vengeance & la jalousie
 „ vont te déchirer de verges. La crainte t'éloignera de
 „ ma rivale & te ramènera près de moi.

„ Ta possession à ce prix n'est sans doute flatteuse, ni
 „ pour la vanité, ni pour le sentiment ; n'importe elle
 „ le fera pour mes sens.

„ Ma rivale mourra loin de toi & je mourrai dans tes
 „ bras.

Pour conserver leurs desirs dans toute leur activité, pour occuper leur jeunesse & en écarter l'ennui, le chevalier & sa maîtresse durent donc par une convention tacite & inviolable s'engager l'un d'attaquer, l'autre de résister tant de temps. L'amour par ce moyen devenoit une occupation. C'en étoit réellement une pour le chevalier.

Toujours en action près de sa bien-aimée, il falloit pour la conquérir que l'amant se montrât passionné dans ses propos, vaillant dans les combats, qu'il se présentât dans les tournois, y parût bien monté, galamment armé, & y maniât la lance avec adresse & force. Le chevalier passoit sa jeunesse dans cet exercice, tuoit le temps dans ces occupations, il se marioit enfin, & la bénédiction nuptiale donnée, le Romancier n'en parloit plus.

Peut-être dans leur vieillesse les preux chevaliers d'autrefois, étoient-ils comme quelques-uns de nos vieux guerriers d'aujourd'hui, ennuyés, ennuyeux, bavards & superstitieux.

Pour être heureux faut-il que nos desirs soient remplis aussi-tôt que conçus ? Non : le plaisir veut qu'on le poursuive quelque temps. Puis-je à mon lever jouir d'une jolie femme, que faire le reste de la journée ? Tout y prendra la couleur de l'ennui. Ne dois-je la voir que le soir. Le flambeau de l'espoir & du plaisir colorera d'une nuance

de rose tous les instants de ma journée. Un jeune homme demande un Serrail. S'il l'obtient, bientôt épuisé par le plaisir, il végètera dans le désœuvrement de l'ennui.

Connois, lui dirois-je, toute l'absurdité de ta demande. Vois ces grands, ces princes, ces hommes extrêmement riches, ils possèdent tout ce que tu envies; quels mortels sont plus ennuyés? S'ils jouissent de tout avec indifférence, c'est qu'ils jouissent sans besoin.

Quel plaisir différent éprouvent dans les forêts deux hommes, dont l'un chasse pour s'amuser & l'autre pour nourrir lui & sa famille? Ce dernier arrive-t-il à sa cabane chargé de gibier? Sa femme & ses enfants ont couru au-devant de lui. La joie est sur leur visage; il jouit de toute celle qu'il leur procure.

Le besoin est le principe, & de l'activité & du bonheur des hommes. Pour être heureux, il faut des desirs, les satisfaire avec quelque peine: mais la peine donnée, être sûr d'en jouir.



CHAPITRE IX.

De l'acquisition plus ou moins difficile des plaisirs selon le gouvernement où l'on vit & le poste qu'on y occupe.

JE prends encore le plaisir des femmes pour exemple. En Angleterre l'amour n'y est point une occupation ; c'est un plaisir. Un grand, un riche occupé dans la chambre haute ou basse des affaires publiques, ou chez lui de son commerce, traite légèrement l'amour. Ses lettres ou ses envois expédiés, il monte chez une jolie fille jouir & non soupirer. Quel rôle joueroit à Londres un Sigisbée ? A peu-près le même qu'il eût joué à Sparte ou dans l'ancienne Rome.

Qu'en France même un ministre ait des femmes, on le trouve bon. Mais qu'il perde son temps auprès d'elles ; on s'en moque. On veut bien qu'il jouisse, non qu'il soupire. Les dames sont donc priées de se prêter avec égard à la triste situation du ministre & d'être pour lui moins difficiles.

Peut-être n'a-t-on rien à leur reprocher sur ce point. Elles sont assez patriotes pour lui épargner jusqu'à l'ennui de la déclaration, & sentent que c'est toujours sur le degré du désœuvrement d'un amant, qu'elles doivent mesurer leur résistance.

CHAPITRE X.

Quelle maîtresse convient à l'oïsis.

ON fait maintenant peu de cas de l'amour platonique : on lui préfère l'amour physique ; & celui-ci n'est pas réellement le moins vif. Le cerf est-il enflammé de ce dernier amour ? De timide il devient brave. Le chien fidèle quitte son maître & court après la lice en chaleur. En est-il séparé ? Il ne mange point ; tout son corps frissonne , il pousse de longs hurlements. L'amour platonique fait-il plus ? Non : je m'en tiens donc à l'amour physique. C'est pour ce dernier que M. de Buffon se déclare , & je pense comme lui , que de tous les amours , c'est le plus agréable , excepté cependant pour les désœuvrés.

Une coquette est pour ces derniers une maîtresse délicieuse. Entre-t-elle dans une assemblée vêtue de cette manière galante qui permet à tous d'espérer ce qu'elle n'accordera qu'à très-peu ? L'oïsis s'éveille ; sa jalousie s'irrite ; il est arraché à l'ennui (a). Il faut donc des coquettes aux oïsis & de jolies filles aux occupés.

[a] La plus forte passion de la coquette est d'être adorée. Que faire à cet effet ? Toujours irriter les desirs

La chasse des femmes comme celle du gibier, doit être différente selon le temps qu'on veut y mettre. N'y peut-on donner qu'une heure ou deux ? On va au tiré. Ne fait-on que faire de son temps ? Veut-on prolonger son mouvement ? Il faut des chiens courants & forcer le gibier. La femme adroite se fait long-temps courir par le désœuvré.

Au Canada le Roman du sauvage est court. Il n'a pas le temps de faire l'amour. Il faut qu'il pêche & qu'il chasse. Il offre donc l'allumette à sa maîtresse ; l'a-t-elle soufflée ? Il est heureux. Si l'on avoit à peindre les amours de Marius & de César, lorsqu'ils avoient en tête Silla & Pompée, ou le roman ne seroit pas vraisemblable, ou, comme celui du Sauvage, il seroit très-court. Il faudroit que César y répétât, je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu.

Si l'on décriroit au contraire les amours champêtres des bergers oisifs, il faudroit leur donner des maîtresses délicates, cruelles & sur-tout fort pudibondes. Sans de telles maîtresses Céladon périroit d'ennui.

des hommes & ne les satisfaire presque jamais. *Une femme, dit le proverbe, est une table bien servie qu'on voit d'un ail différent avant ou après le repas.*

CHAPITRE XI.

*De la variété des romans , & de l'amour dans
l'homme oisif ou occupé.*

DAns tous les siècles les femmes ne se laissent pas prendre aux mêmes appas , & de-là tant de tableaux différens de l'amour. Le sujet est cependant toujours le même ; c'est l'union d'un homme à une femme.

Le roman est fini lorsque le romancier les a couchés dans le même lit.

Si ces fortes d'ouvrages different entr'eux , ce n'est que dans la variété des moyens employés par le héros pour faire agréer à sa maîtresse cette phrase un peu sauvage ; *moi vouloir coucher avec toi* (a).

Le ton des Romans change selon le siècle , le gouvernement , où le romancier écrit & le degré d'oisiveté de son héros. Chez une nation occupée on met peu d'importance à l'amour. Il est inconstant , aussi peu durable que la rose.

(a) Les héros d'une comédie ou d'une tragédie sont-ils amoureux ? Ont-ils une maîtresse ? Tous deux lui font la même demande & ne diffèrent que dans la manière de l'exprimer.

Tant que l'amant en est aux petits soins, aux premières faveurs; c'est la rose en bouton. Aux premiers plaisirs le bouton s'ouvre & découvre la rose naissante. De nouveaux plaisirs l'épanouissent entièrement. A-t-elle atteint toute sa beauté? La rose se flétrit; ses feuilles se détachent, elle meurt pour refleurir l'année suivante, & l'amour pour renaître avec une maîtresse nouvelle.

Chez un peuple oisif, l'amour devient une affaire, il est plus constant.

Que ne peuvent sur les mœurs l'ennui & l'oisiveté. Parmi les gens du monde, dit la Rochefoucault, s'il n'est point de mariages délicieux, c'est qu'en France la femme riche ne fait à quoi passer son temps. L'ennui la poursuit. Elle veut s'y soustraire; elle prend un amant, fait des dettes. Le mari se fâche, il n'est point écouté. Les deux époux s'aigrissent & se détestent, parce qu'ils sont oisifs, ennuyés & malheureux. * 3. Il en est autrement de la femme du laboureur. Dans cet état les époux s'aiment, parce qu'ils sont occupés, qu'ils se sont mutuellement utiles; parce que la femme veille sur la basse-cour, allaite ses enfants, tandis que le mari laboure.

L'oisiveté souvent mere des vices, l'est toujours de l'ennui : & c'est jusques dans la religion qu'on cherche un remède à cet ennui.

CHAPITRE XII.

*De la religion & de ses cérémonies considérées
comme remède à l'ennui.*

Aux Indes où la terre sans culture fournit abondamment aux besoins d'un peuple paresseux, qui pourroit, dit un savant Anglois, l'arracher à l'ennui, sinon la religion & ses devoirs multipliés? Aussi la pureté de l'ame y est-elle attachée à tant de rits & de pratiques superstitieuses qu'il n'est point d'Indien, quelque attentif qu'il soit sur lui-même, qui ne commette chaque instant des fautes dont les Dieux ne manquent point d'être irrités, jusqu'à ce que les prêtres enrichis des offrandes du pécheur, soient apaisés & satisfaits.

La vie d'un Indien n'est en conséquence qu'une purification, une ablution & une pénitence perpétuelle.

En Europe nos femmes atteignent-elles un certain âge? Quittent-elles le rouge, les amants, les spectacles? Elles tombent dans un ennui insupportable. Que faire pour s'y soustraire? Substituer de nouvelles occupations aux anciennes, se faire dévotes, se créer des devoirs pieux. Aller

tous les jours à la messe , à vêpres , au sermon ; en visite chez un directeur , s'imposer des macérations. On aime mieux encore se macérer que s'ennuyer. Mais à quel âge cette métamorphose s'opère-t-elle ? Communément à quarante-cinq ou cinquante ans. C'est pour les femmes le temps de l'apparition du Diable. Les préjugés alors le représentent vivement à leur mémoire.

Il en est des préjugés comme des fleurs de lis : l'empreinte en est quelque temps invisible : mais le directeur & le bourreau la font à leur gré reparaître. Or si l'on cherche jusque dans une dévotion puérile le moyen d'échapper à l'ennui , il faut donc que cette maladie soit bien commune & bien cruelle. Quel remède y apporter ? Aucun qui soit efficace. On n'use en ce genre que de palliatifs : les plus puissants sont les arts d'agrémens ; & c'est en faveur des ennuyés que sans doute on les perfectionna.

On a dit du hazard qu'il est le pere commun de toutes les découvertes. Or si les besoins physiques peuvent après le hazard être regardés comme les inventeurs des arts utiles , le besoin d'amusement doit après ce même hazard être pareillement regardé comme l'inventeur des arts d'agrémens.

Leur objet est d'exciter en nous des sensations qui nous arrachent à l'ennui. Or plus ces sensa-

tions sont à la fois fortes & distinctes , plus elles sont efficaces.

L'objet des arts est d'émouvoir , & les diverses regles de la poétique ou de l'éloquence , ne sont que les divers moyens d'opérer cet effet.

Emouvoir est le principe, & les préceptes de la rhétorique en sont le développement ou les conséquences. C'est parce que les rhéteurs n'ont pas également senti toute l'étendue de cette idée que je me permets d'en indiquer la fécondité.

Mon sujet m'autorise à cet examen. C'est par la connoissance des remedes employés contre l'ennui , qu'on peut de plus en plus s'éclairer sur sa nature.



C H A P I T R E X I I I .

Des arts d'agrèments & de ce qu'en ce genre on appelle le beau.

L'Objet des arts, comme je l'ai déjà dit, est de plaire & par conséquent d'exciter en nous des sensations qui sans être douloureuses, soient vives & fortes. Un ouvrage produit-il sur nous cet effet ? On, y applaudit (a).

(a) Dans le genre agréable, plus une sensation est vive, & plus l'objet qui la produit en nous est réputé beau. Dans le genre désagréable au contraire, plus une sensation est forte, plus l'objet qui la produit pareillement en nous est réputé laid ou affreux. Juge-t-on d'après ses sensations, c'est-à-dire, d'après soi ? Les jugemens sont toujours justes. Juge-t-on d'après ses préjugés, c'est-à-dire, d'après les autres ? Les jugemens sont toujours faux & ce sont les plus communs.

J'ouvre un livre moderne. Son impression sur moi est plus agréable que celle d'un ouvrage ancien. Je ne lis même le dernier qu'avec dégoût : n'importe, c'est l'ancien que je louerai de préférence. Pourquoi ? c'est que les hommes & leurs générations sont les échos les uns des autres, c'est qu'on estime sur parole jusqu'à l'ouvrage qui nous ennuie.

L'envie d'ailleurs défend d'admirer un contempo-

Le beau est ce qui nous frappe vivement. Et par le mot *de connoissance du beau*, l'on entend celle des moyens d'exciter en nous des sensations d'autant plus agréables qu'elles sont plus neuves & plus distinctes.

C'est aux moyens d'opérer cet effet que se réduisent toutes les diverses regles de la poétique & de l'éloquence.

Si l'on veut du neuf dans l'ouvrage d'un artiste, c'est que le neuf produit une sensation de surprise, une commotion vive. Si l'on veut qu'il pense d'après lui ; si l'on méprise l'auteur qui fait des livres après des livres, c'est que de tels ouvrages ne rappellent à ma mémoire que des idées trop connues pour faire sur nous des impressions fortes.

Qui nous fait exiger du romancier & du tragique des caracteres singuliers & des situations neuves ? Le desir d'être ému. Il faut de telles situations & de tels caracteres pour exciter en nous des sensations vives.

L'habitude d'une impression en émousse la vivacité. Je vois froidement ce que j'ai toujours vu,

rain, & l'envie prononce presque toujours tous nos jugemens. Pour humilier les vivants que d'éloges prodigués aux morts !

& le même beau cesse à la longue de l'être pour moi.

J'ai tant considéré ce soleil , cette mer , ce paysage , cette belle femme , que pour réveiller de nouveau mon attention & mon admiration pour ces objets , il faut que ce soleil peigne les cieux de-couleurs plus vives qu'à l'ordinaire ; que cette mer soit bouleversée par les ouragans ; que ce paysage soit éclairé d'un coup de lumière singulier , & que la beauté elle-même se présente à moi sous une forme nouvelle.

La durée de la même sensation nous y rend à la longue insensibles , & delà cette inconstance & cet amour de la nouveauté commun à tous les hommes , parce que tous veulent être vivement & fortement émus (a).

Si tous les objets affectent fortement la jeunesse , c'est que tous sont neufs pour elle. En fait d'ouvrages , si la jeunesse a le goût moins sûr que l'âge mûr , c'est que cet âge est moins sensible & que la sûreté du goût supposé peut-être une certaine difficulté d'être ému. On veut l'être. Ce n'est pas assez que le plan d'un ouvrage soit neuf ; on

(a) L'ouvrage le plus méprisé n'est point l'ouvrage plein de défauts , mais l'ouvrage vuide de beautés ; il tombe des mains du lecteur , parce qu'il n'excite point en lui de sensations vives.

desire, s'il est possible, que tous les détails le soient pareillement. Le lecteur voudroit que chaque vers, chaque ligne, chaque mot excitât en lui une sensation. Aussi Boileau dit à ce sujet dans une de ses épîtres, si mes vers plaisent, ce n'est pas que tous soient également corrects, élégants, harmonieux :

*Mais mon vers bien ou mal, dit toujours
quelque chose.*

En effet les vers de ce poëte présentent presque toujours une idée ou une image, & par conséquent exigent presque toujours en nous une sensation. Plus elle est vive, plus le vers est beau (a). Il devient sublime lorsqu'il fait sur nous la plus forte impression possible.

C'est donc à sa force plus ou moins grande, qu'on distingue le beau du sublime.

(a) Plus on est fortement remué, plus on est heureux, lorsque l'émotion cependant n'est point douloureuse. Mais dans quel état éprouve-t-on le plus de ces especes de sensations ? Peut-être dans l'état d'homme de lettres ou d'artiste. Peut-être est-ce dans les ateliers des arts qu'il faut chercher les heureux.

CHAPITRE XIV.

Du Sublime.

LE seul moyen de se former une idée du mot *sublime*, c'est de se rappeler les morceaux cités comme tels par les Longins, les Despréaux & la plupart des Rhéteurs.

Ce qu'il y a de commun dans l'impression qu'excitent en nous ces morceaux divers, est ce qui constitue le sublime.

Pour en mieux connoître la nature, je distinguerai deux sortes de sublime, l'un d'image, l'autre de sentiment.

Du sublime des images.

A quelle espèce de sensation donne-t-on le nom de sublime ?

A la plus forte, lorsqu'elle n'est pas, comme je l'ai déjà dit, portée jusqu'au terme de la douleur.

Quel sentiment produit en nous cette sensation ?

Celui de la crainte ; la crainte est fille de la douleur ; elle nous en rappelle l'idée.

Pourquoi cette idée fait-elle sur nous la plus

forte impression ? C'est que l'excès de la douleur excite en nous un sentiment plus vif que l'excès du plaisir : c'est qu'il n'en est point dont la vivacité soit comparable à celle des douleurs éprouvées dans le supplice d'un Ravallac ou d'un Damien. De toutes les passions la crainte est la plus forte. Aussi le sublime est-il toujours l'effet du sentiment d'une terreur commencée.

Mais les faits sont-ils d'accord avec cette opinion ? Pour s'en assurer, examinons entre les divers objets de la nature, quels sont ceux dont la vue nous paroît sublime.

Ce sont les profondeurs des cieux, l'immensité des mers, les éruptions des volcans, &c.

D'où naît l'impression vive qu'excitent en nous ces grands objets ? Des grandes forces qu'ils annoncent dans la nature & de la comparaison involontaire que nous faisons de ses forces avec notre faiblesse. A cette vue l'on se sent saisi d'un certain respect qui suppose toujours en nous le sentiment d'une crainte & d'une terreur commencée.

Par quelle raison en effet donnai-je le nom de sublime au tableau où Jules Romain peint le combat des géants, & le refusai-je à celui où l'Albane peint les jeux des amours ? Seroit-il plus facile de peindre une grace qu'un géant, & de colorier le tableau de la toilette de Vénus, que celui du

champ de bataille des Titans ? Non : mais lorsque l'Albane me transporte à la toilette de la déesse , rien n'y réveille le sentiment du respect & de la terreur. Je n'y vois que deux objets gracieux & donne en conséquence le nom d'agréable à l'impression qu'ils font sur moi.

Au contraire lorsque Jules Romain me transporte aux lieux où les fils de la terre entassent Ossa sur Pélion ; frappé de la grandeur de ce spectacle , je compare malgré moi ma force à celle de ces géants. Convaincus alors de ma faiblesse , j'éprouve une espèce de terreur secrète , & je donne le nom de sublime à l'impression de crainte que fait sur moi ce tableau.

Dans la tragédie des Euménides par quel art Eschile & son décorateur firent-ils une si vive impression sur les Grecs ? en leur présentant un spectacle & des décorations effrayantes. Cette impression fut peut-être horrible pour quelques-uns , parce qu'elle fut portée jusqu'au terme de la douleur. Mais cette même impression adoucie eût été généralement reconnue pour sublime.

En image le sublime suppose donc toujours *le sentiment d'une terreur commencée.* (a) ,

(a) Quelles sont les espèces de contes dont l'homme , la femme & l'enfant sont les plus avides ? Ceux de voleurs & de revenants. Ces contes effraient ;

& ne peut être le produit d'un autre sentiment (a).

Lorsque Dieu dit *que la lumière soit, la lumière fut* ; cette image est sublime. Quel tableau que celui de l'univers tout-à-coup tiré du néant par la lumière ! Mais une telle image devoit-elle inspirer la crainte ? Oui ; parce qu'elle s'associe nécessairement dans notre mémoire à l'idée de l'être créateur d'un tel prodige , & qu'alors faisi malgré soi d'un respect craintif pour l'auteur de la lumière , on éprouve le sentiment d'une terreur commencée.

Tous les hommes font-ils également frappés de cette grande image ? Non : parce que tous ne se la représentent pas aussi vivement. Si c'est du connu qu'on s'élève à l'inconnu , pour concevoir toute la grandeur de cette image , qu'on se rappelle celle d'une nuit profonde , lorsque les orages amoncelés en redoublent l'obscurité , lorsque la foudre allumée par les vents déchirent le flanc des images & qu'à la lueur répétée & fugi-

ils produisent en eux le sentiment d'une terreur commencée , & ce sentiment est celui qui fait sur eux l'impression la plus vive.

(a) En général si les Sauvages font plus d'offrandes au *Dieu méchant* qu'au *Dieu bon* , c'est que l'homme craint encore plus la douleur qu'il n'aime le plaisir.

tive des éclairs , on-voit les mers , les flots , les plaines , les forêts , les montagnes , les paysages & l'univers entier à chaque instant disparoitre & reproduire.

S'il n'est point d'homme auquel ce spectacle n'en impose , quelle impression n'eût donc point éprouvé celui qui n'ayant point encore d'idées de la lumière , l'eût vu pour la première fois donner la forme & les couleurs à l'univers ! (a)
Quelle admiration pour l'astre producteur de ces

(a) Quelque belle que soit cette image en elle-même , je conviens avec Despréaux qu'elle doit encore une partie de sa beauté à la brièveté de son expression. Plus l'expression est courte , plus une image excite en nous de surprise. *Dieu dit que la lumière soit , & la lumière fut.* Tout le sens de la phrase se développe à ce dernier mot *fut*. Or sa prononciation presque aussi rapide que les effets de la lumière , présente à l'instant le plus grand tableau que l'homme puisse concevoir.

Qu'on eût (dit à ce sujet Despreaux) délayé cette même image dans une plus longue phrase telle que celle-ci : » Le souverain maître de toutes choses , commande à la lumière de se former , & en même-temps ce merveilleux ouvrage nommé lumière se trouve formé. « Il est évident que cette grande image n'eût point fait sur nous le même effet. Pourquoi ? C'est que la brièveté de l'expression en excitant en nous une sensation subite & moins prévue , ajoute à l'impression du plus étonnant des tableaux.

merveilles , & quel respect craintif pour l'être qui l'auroit créé !

Les grandes images , celles qui supposent de grandes forces dans la nature , sont donc les seules sublimes , les seules qui nous inspirent le sentiment du respect & par conséquent celui d'une terreur commencée. Telles sont celles d'Homere , lorsque pour donner une grande idée de la puissance des Dieux , il dit :

- » *Autant qu'un homme assis au rivage des Mers ,*
- » *Voit d'un roc élevé d'espace dans les airs ;*
- » *Autant des immortels les coursiers intrépides*
- » *En franchissent d'un saut.*

Telle est cette autre image du même poëte :

- » *L'enfer s'émeut au bruit de Neptune en furie ,*
- » *Pluton sort de son trône , il pâlit , il s'écrie ;*
- » *Il a peur que ce Dieu dans cet affreux séjour*
- » *D'un coup de son trident ne fasse entrer le*
jour ;
- » *Et par le centre ouvert de la terre ébranlée ,*
- » *Ne fasse voir du Styx la rive désolée ;*
- » *Ne découvre aux vivants cet empire odieux*
- » *Abhorré des mortels & craint même des Dieux.*

Si le nom de sublime est pareillement donné aux fiéres compositions du hardi Milton , c'est

que ses images toujours grandes , excitent en nous le même sentiment.

En physique le grand annonce de grandes forces ; & de grandes forces nous nécessitent au respect.

C'est en ce genre ce qui constitue le sublime.

Du sublime de sentiment.

Le moi de Médée ; l'exclamation d'Ajax ; le qu'il mourût de Corneille , le serment des sept chefs devant Thebes sont par les rhéteurs unanimement cités comme sublimes , & j'en conclus que si dans le physique c'est à la grandeur & à la force des images ; c'est dans le moral à la grandeur & à la force des caractères qu'on donne pareillement le nom de *sublime*. Ce n'est point Tircis aux pieds de sa maîtresse , mais Scévola la main sur un brasier qui m'inspire un respect toujours mêlé de quelque crainte. Tout grand caractère produira toujours le sentiment d'une terreur commencée.

Lorsque Nérine dit à Médée :

- » *Votre peuple vous hait ; votre époux est sans foi ;*
- » *Contre tant d'ennemis que vous reste-t-il ?*
Moi.

Ce *moi* étonne : il suppose de la part de Médée

tant de confiance dans la force de son art & surtout de son caractère, que frappé de son audace, le spectateur est à ce *moi* saisi d'un certain degré de respect & de terreur.

Tel est l'effet produit par la confiance qu'Ajaja dans sa force & son courage lorsqu'il s'écrie :

» *Grand Dieu, rends-nous le jour & combats
contre nous.*

Une telle confiance en impose aux plus intrépides.

Le *qu'il mourût* du vieil Horace excite en nous la même impression. Un homme dont la passion pour l'honneur & pour Rome est exaltée au point de compter pour rien la vie d'un fils qu'il aime, est à redouter.

Quant au serment des sept chefs devant Thebes ;

» *Sur un bouclier noir sept chefs impitoyables
» Epouvantent les Dieux de serments effroyables,
» Près d'un taureau mourant qu'ils viennent
dégorger,
» Tous la main dans le sang, jurent de se venger.
» Ils en jurent la peur, le Dieu Mars & Bel-
lone.*

Un tel serment annonce de la part de ces

chefs une vengeance désespérée. Mais si cette vengeance ne doit point tomber sur le spectateur , d'où naît sa crainte ?

De l'association de certaines idées.

Celle de la terreur s'associe toujours dans la mémoire à l'idée de force & de puissance. Elle s'y unit comme l'idée de l'effet à l'idée de sa cause.

Suis-je favori d'un Roi ou d'une Fée ? Ma tendre , ma respectueuse amitié est toujours mêlée de quelque crainte , & dans le bien qu'ils me font , j'apperçois toujours le mal qu'ils peuvent me faire.

Au reste si le sentiment de la douleur , comme je l'ai déjà dit , est le plus vif , & si c'est à l'impression la plus vive , lorsqu'elle n'est pas trop pénible , qu'on donne le nom de sublime , il faut , comme l'expérience le prouve , que la sensation du sublime renferme toujours celle d'une terreur commencée.

C'est ce qui différencie de la manière la plus nette le sublime du beau.

Du sublime des idées spéculatives.

Est-il quelques idées philosophiques auxquelles les rhéteurs donnent le nom de *sublimes* ? Aucune. Pourquoi ? c'est qu'en ce genre les idées les plus générales & les plus fécondes

SON ÉDUCATION. Chap. XIV. 283
ne sont senties que du petit nombre de ceux qui
peuvent en appercevoir rapidement toutes les
conséquences.

De telles pensées peuvent sans doute réveiller
en eux un grand nombre de sensations , ébranler
une longue chaîne d'idées qui saisies aussi-tôt que
présentées , excitent en eux des impressions vi-
ves , mais non de l'espece de celles auxquelles on
donne le nom de *sublimes*.

S'il n'est point d'axiomes géométriques cités
comme sublimes par les rhéteurs , c'est qu'on ne
peut donner ce nom à des idées auxquelles les
ignorants & par conséquent la plupart des hom-
mes sont susceptibles.

Il est donc évident :

1°. Que le beau est ce qui fait sur la plupart
des hommes une impression forte.

2°. Que le sublime est ce qui fait sur nous une
impression encore plus forte, impression toujours
mêlée d'un certain sentiment de respect ou de ter-
reur commencée.

3°. Que la beauté d'un ouvrage a pour me-
sure l'impression plus ou moins vive qu'il fait sur
eux.

4°. Que toutes les regles de la poétique pro-
posées par les rhéteurs ne sont que les moyens
divers d'exciter dans les hommes des sensations
agréables ou fortes.

 CHAPITRE XV.

De la variété & simplicité requise dans tous les ouvrages & sur-tout dans les ouvrages d'agrémens.

Pourquoi desire-t-on tant de variétés dans les ouvrages d'agrémens? C'est, dit la Mothe, que

„ L'ennui naquit un jour de l'uniformité.

Des sensations monotones cessent bientôt de faire sur nous une impression vive & agréable. Il n'est point de beaux objets dont à la longue la contemplation ne nous lasse. Le soleil est beau; & cependant la petite fille de l'oracle s'écrie, *j'ai tant vu le soleil*. Une jolie femme est pour un jeune amant un objet encore plus beau que le soleil. Que d'amans à la longue s'écrient pareillement, *j'ai tant vu ma maîtresse* (a).

La haine de l'ennui, le besoin des sensations

(a) Il est sans doute agréable, disoit le président Haynault, de trouver sa maîtresse au rendez-vous; mais lorsqu'elle n'est point nouvelle, il est bien plus agréable encore de s'y rendre & de ne l'y point trouver.

agréables, nous en fait sans cesse souhaiter de nouvelles. Si l'on desire en conséquence, & variété dans les détails, & simplicité dans son plan, c'est que les idées en sont plus nettes, plus distinctes & d'autant plus propres à faire sur nous une impression vive.

Les idées difficilement saisies ne sont jamais vivement senties. Un tableau est-il trop chargé de figures ? Le plan d'un ouvrage est-il trop compliqué ? Il n'excite en nous qu'une impression, si je l'ose dire, émoussée & foible (a). Telle est la sensation éprouvée à la vue de ces temples gothiques que l'architecte a surchargés de sculpture. L'œil distrait & fatigué par le grand nombre des ornemens ne s'y fixe point sans recevoir une impression pénible.

Trop de sensations à la fois font confusion : leur multiplicité détruit leur effet. A grandeur

[a] Le plan d'Héraclius parut d'abord trop compliqué aux gens du monde ; il exigeoit trop d'attention de leur part. Boileau fait allusion à cette tragédie dans ses vers de son art poétique.

„ Je me ris d'un auteur qui lent à s'exprimer ,
 „ De ce qu'il veut d'abord ne fait pas m'informer ,
 „ Et qui débrouillant mal une pénible intrigue
 „ D'un divertissement me fait une fatigue.
 „ J'aimerois mieux encor qu'il déclindt son nom.
 „ &c.

égale l'édifice le plus frappant est celui dont mon œil saisit facilement l'ensemble, & dont chaque partie fait sur moi l'impression la plus nette & la plus distincte. L'architecture noble, simple & majestueuse des Grecs sera par cette raison toujours préférée à l'architecture légère, confuse & mal proportionnée des Goths.

Applique-t-on aux ouvrages d'esprit ce que je dis de l'architecture, on sent que pour faire un grand effet, il faut pareillement qu'ils se développent clairement, qu'ils présentent toujours des idées nettes & distinctes. Aussi la loi de coutumité dans les idées, les images & les sentimens a-t-elle toujours été expressément recommandée par les rhéteurs.



CHAPITRE XVI.

De la Loi coutumière.

À Dée, image, sentiment ; il faut dans un livre que tout se prépare & s'amène.

Une image fausse en elle-même me déplaît. Que sur la surface des mers un peintre dessine un parterre de roses, ces deux images incohérentes, hors de nature, me sont désagréables. Mon imagination ne fait où attacher la racine de ces roses, & ne devine point quelle force en soutient la tige.

Mais une image vraie en elle-même me déplaît encore, lorsqu'elle n'est point en sa place, que rien ne l'amène & ne la prépare. On ne se rappelle pas assez souvent que dans les bons ouvrages presque toutes les beautés sont locales. Je prends pour exemple une succession rapide de tableaux vrais & divers. En général une telle succession est agréable comme excitant en nous des sensations vives. Cependant pour produire cet effet, il faut encore qu'elle soit adroitement préparée.

J'aime à passer avec Isis ou la vache Io des climats brûlés de la Torride à ces antres, à ces

rochers de glace que le soleil frappe d'un jour oblique. Mais le contraste de ces images ne produiroit pas sur moi d'impression vive , si le poëte en m'annonçant toute la puissance & la jalousie de Junon ne m'eût déjà préparé à ces changemens subits de tableaux.

Qu'on applique aux sentiments ce que je dis des images. Pour qu'ils fassent au théâtre une forte impression , il faut qu'ils soient amenés & préparés avec art ; que ceux dont j'échauffe un personnage ne puisse absolument convenir qu'à la position où je le mets , qu'à la passion dont je l'anime. * 4.

Faute d'une exacte conformité entre cette position & les sentiments de mon héros , ces sentiments deviennent faux , & le spectateur n'en trouvant point en lui le germe , éprouve une sensation d'autant moins vive qu'elle est plus confuse.

Passons du sentiment aux idées. Ai-je une vérité neuve à présenter au public ? Cette vérité presque toujours trop escarpée pour le commun des hommes , n'est d'abord apperçue que du plus petit nombre d'entr'eux. Si je veux qu'elle les affecte généralement , il faut que d'avance je prépare les esprits à cette vérité , que je les y élève par degré & la leur montre enfin sous un point de vue distinct & précis. Mais suffit-il à cet effet
de

de déduire cette vérité d'un fait ou principe simple? Il faut à la netteté de l'idée joindre encore la clarté de l'expression.

C'est à cette dernière espèce de clarté que se rapportent presque toutes les règles du style.

CHAPITRE XVII.

De la clarté du style.

A-T-ON des idées claires & vraies? Ce n'est point assez. Il faut, pour les communiquer aux autres, pouvoir encore les exprimer nettement. Les mots sont les signes représentatifs de nos idées. Elles sont obscures, lorsque les signes le sont, c'est-à-dire, lorsque la signification des mots n'a pas été très-exactement déterminée.

En général tout ce qu'on appelle tours & expressions heureuses, ne sont que les tours & les expressions les plus propres à rendre nettement nos pensées. C'est donc à la clarté que se réduisent presque toutes les règles du style.

Pourquoi le louche de l'expression est-il en tout écrit réputé le premier des vices? C'est que le louche du mot s'étend sur l'idée, l'obscurcit & s'oppose à l'impression vive qu'elle feroit.

Pourquoi veut-on qu'un auteur soit varié dans

son style & le tour de ses phrases ? C'est que les tours monotones engourdissent l'attention ; c'est que l'attention une fois engourdie, les idées & les images s'offrent moins nettement à notre esprit & ne font plus sur nous qu'une impression foible.

Pourquoi exige-t-on précision dans le style ? C'est que l'expression la plus courte, lorsqu'elle est propre, est toujours la plus claire ; c'est qu'on peut toujours appliquer au style ces vers de Despréaux.

„ *Tout ce qu'on dit de trop est fade & rebutant :*
 „ *L'esprit raffiné le rejette à l'instant.*

Pourquoi desire-t-on pureté & correction dans tout ouvrage ? C'est que l'un & l'autre y portent la clarté.

Pourquoi lit-on enfin avec tant de plaisir les écrivains qui rendent leurs idées par des images brillantes ? C'est que leurs idées en deviennent plus frappantes, plus distinctes, plus claires & plus propres enfin à faire sur nous une impression vive. C'est donc à la seule clarté que se rapportent toutes les règles du style.

Mais les hommes attachent-ils la même idée au mot *style* ? On peut prendre ce mot en deux sens différents.

Où l'on regarde uniquement le style comme

une maniere plus ou moins heureuse d'exprimer ses idées , & c'est sous ce point de vue que je le considère.

Ou l'on donne à ce mot une signification plus étendue , & l'on confond ensemble & l'idée & l'expression de l'idée.

C'est en ce dernier sens que M. Beccaria dans une dissertation pleine d'esprit & de sagacité , dit que pour bien écrire , il faut meubler sa mémoire d'une infinité d'idées accessoires au sujet qu'on traite. En ce sens l'art d'écrire , est l'art d'éveiller dans le lecteur un grand nombre de sensations , & l'on ne manque de style que parce qu'on manque d'idées.

Par quelle raison en effet le même homme écrit-il bien en un genre & mal dans un autre ? Cet homme n'ignore ni les tours heureux , ni la propriété des mots de sa langue. A quoi donc attribuer la foiblesse de son style ? A la disette de ses idées.

Mais qu'est-ce que le public entend communément par ouvrage bien écrit ? Un ouvrage fortement pensé. Le public n'en juge que l'effet total ; & ce jugement est juste , lorsqu'on ne se propose point , comme je le fais ici , de distinguer les idées de la maniere de les exprimer. Les vrais juges de cette maniere sont les écrivains nationaux ; & ce sont eux aussi qui font la ré-

putation du poëte, dont le principal mérite est l'élégance de la diction.

La réputation du philosophe quelquefois plus étendue, est plus indépendante du jugement d'une seule nation. La vérité & la profondeur des idées est le premier mérite de l'ouvrage philosophique, & tous les peuples en sont juges.

Que le philosophe en conséquence n'imagine cependant pas pouvoir impunément négliger le coloris du style. Point d'écrits que la beauté de l'expression n'embellisse.

Pour plaire au lecteur, il faut toujours exciter en lui des impressions vives. La nécessité de l'émouvoir, soit par la force de l'expression ou des idées, a toujours été recommandée par les rhéteurs & les écrivains de tous les siècles. Les différentes règles de la poétique, comme je l'ai déjà dit, ne sont que les divers moyens d'opérer cet effet.

Un auteur est-il foible de choses? Ne peut-il fixer mon attention par la grandeur de ses images ou de ses pensées? Que son style soit rapide, précis & châtié: l'élégance continue est quelquefois une cache-sottise. (a). Il faut qu'un

(a) Il est peut-être aussi rare de trouver un bon écrivain dans un homme médiocre, qu'un mauvais dans un homme d'esprit.

écrivain pauvre d'idées , soit riche en mots , & substitue le brillant de l'expression à l'excellence des pensées.

C'est une recette dont les hommes de génie ont eux-mêmes quelquefois fait usage. Je pourrois citer en exemple certains morceaux des ouvrages de M. Rousseau , où l'on ne trouve qu'un amas de principes & d'idées contradictoires. Il instruit peu ; mais son coloris toujours vif , amuse & plaît.

L'art d'écrire consiste dans l'art d'exciter des sensations. Aussi le président de Montesquieu lui-même a-t-il quelquefois enlevé l'admiration , étonné les esprits par des idées encore plus brillantes que vraies. Si leur fausseté reconque , ses idées n'ont plus fait la même impression , c'est que dans le genre d'instruction , le seul beau est à la longue le vrai. Le vrai seul obtient une estime durable.

Au défaut d'idées un bizarre accouplement de mots peut encore faire illusion au lecteur & produire en lui une sensation vive.

Ces expressions fortes (a) , obscures & singulières suppléent dans une première lecture au

[a] Une idée fausse exige une expression obscure. L'erreur clairement exposée est bientôt reconnue pour erreur. Oser exprimer nettement ses idées , c'est être

vuide des pensées. Un mot bizarre , une expression surannée excite une surprise , & toute surprise une impression plus ou moins forte. Les épîtres du poëte Rousseau en sont la preuve.

En tout genre & sur-tout dans le genre d'agrément , la beauté d'un ouvrage a pour mesure la sensation qu'il fait sur nous. Plus cette sensation est nette & distincte , plus elle est vive. Toute poétique n'est que le commentaire de ce principe simple & le développement de cette règle primitive.

Si les rhéteurs répètent encore les uns d'après les autres que la perfection des ouvrages de l'art dépend de leur exacte ressemblance avec ceux de la nature , ils se trompent. L'expérience prouve que la beauté de ces sortes d'ouvrages consiste moins dans une imitation exacte , que dans une imitation perfectionnée de cette même nature.

sur de leur vérité. En aucun genre les charlatans n'écrivent clairement.

Point de scholastique qui puisse dire comme Boileau :

„ *Ma pensée au grand jour toujours s'offre & s'expose.*



CHAPITRE XVIII.

De l'imitation perfectionnée de la nature.

Cultive-t-on les arts ? On fait qu'il en est dont les ouvrages sont sans modeles , & dont la perfection par conséquent est indépendante de leur ressemblance avec aucun des objets connus. Le palais d'un monarque n'est pas modelé sur le palais de l'univers ; ni les accords de notre musique sur celle des corps célestes. Leur son du moins n'a jusqu'à présent frappé aucune oreille.

Les seuls ouvrages de l'art dont la perfection suppose une imitation exacte de la nature , sont le portrait d'un homme , d'un animal , d'un fruit , d'une plante , &c. En presque tout autre genre c'est dans une imitation embellie de cette même nature que consiste la perfection de ces ouvrages.

Racine , Corneille ou Voltaire , mettent-ils un héros en scene ? Ils lui font dire de la maniere la plus courte , la plus élégante & la plus harmonieuse , précisément ce qu'il doit dire. Nul héros cependant n'a tenu de tels discours. Il est impossible que Mahomet , Zopire , Pompée , Sertorius , &c. quelqu'esprit qu'on leur suppose aient :

1°. Toujours parlé en vers.

2°. Qu'ils se soient toujours servis dans leurs entretiens des expressions les plus courtes & les plus précises.

3°. Qu'ils aient sur le champ prononcé les discours que deux autres grands hommes tels que Corneille & Voltaire ont été quelquefois quinze jours ou un mois à composer.

En quoi les grands poètes imitent-ils donc la nature ? En faisant toujours parler leurs personnages conformément à la passion dont ils les animent (a). A tout autre égard ils embellissent la Nature & font bien.

Mais comment l'embellir ? Toutes nos idées nous viennent par nos sens ; on ne compose que d'après ce qu'on voit. Comment imaginer quelque chose hors la nature ? & supposé qu'on l'imaginât, quel moyen d'en transmettre l'idée aux autres ? Aussi, répondrai-je, ce qu'en descrip-

(a) Au théâtre le héros doit toujours parler conformément à son caractère & à sa position. Le poète à cet égard ne peut être trop exact imitateur de la nature. Mais il doit l'embellir en rassemblant dans une conversation souvent d'une demi-heure tous les traits de caractère épars dans toute la vie de son héros.

Pour peindre son avare, peut-être Molière mit-il à contribution tous les avares de son siècle, comme nos Phidias, tous nos hommes forts, pour modeler leur Hercule.

tion, par exemple, on entend par une composition nouvelle, n'est proprement qu'un nouvel assemblage d'objets déjà connus. Ce nouvel assemblage suffit pour étonner l'imagination & pour exciter des impressions d'autant plus vives qu'elles sont plus neuves.

De quoi les peintres & les sculpteurs composent-ils leur Sphinx? Des ailes de l'aigle, du corps du lion & de la tête de la femme. De quoi fut composée la Venus d'Appelle? Des beautés éparfes sur le corps des dix plus belles filles de la Grece. C'est ainsi qu'en l'embellissant, Appelle imita la nature. A son exemple & d'après cette méthode, les peintres & les poètes ont depuis creusé les antres des Gorgones, modelé les Typhons, les Anthées, édifié les palais des Fées & des déesses, & décoré enfin de toutes les richesses du génie les lieux divers & fortunés de leur habitation.

Je suppose qu'un poète ait à décrire les jardins de l'amour. Jamais le sifflement mortel & glacial de Borée ne s'y fait entendre; c'est le zéphir qui sur des ailes de roses le parcourt pour en épanouir les fleurs & se charger de leurs odeurs. Le Ciel en ce séjour est toujours pur & serein. Jamais l'orage ne l'obscurcit. Jamais de fange dans les champs, d'insectes dans les airs & de vipères dans les bois. Les montagnes y sont couronnées d'o-

rangers & de grenadiers en fleurs, les plaines couvertes d'épis ondoyans, les vallons toujours coupés de mille ruisseaux ou traversés par un fleuve majestueux dont les vapeurs, pompées par le soleil & reçues dans le récipient des cieux, ne s'y condensent jamais assez pour retomber en pluie sur la terre.

La poésie fait-elle dans ce jardin jaillir des fontaines d'ambrosie, grossir des pommes d'or? Y a-t-elle aligné des bosquets? Conduit-elle l'Amour & Psiché sous leurs ombrages? Y font-ils nus, amoureux & dans les bras du plaisir? Jamais par sa piqure une abeille importune ne les distrait de leur ivresse. C'est ainsi que la poésie embellit la nature, & que de la décomposition des objets déjà connus, elle recompose des êtres & des tableaux dont la nouveauté excite la surprise & produit souvent en nous les impressions les plus vives & les plus fortes.

Mais quelle est la Fée dont le pouvoir nous permet de métamorphoser, de recomposer ainsi les objets & de créer, pour ainsi dire, dans l'univers & dans l'homme, & des êtres & des sensations neuves? Cette Fée est le pouvoir d'abstraire.

CHAPITRE XIX.

Du pouvoir d'abstraire.

IL est peu de mots abstraits dans les langues sauvages , & beaucoup dans celles des peuples policés. Ces derniers intéressés à l'examen d'une infinité d'objets , sentent à chaque instant le besoin de se communiquer nettement & rapidement leurs idées ; c'est à cet effet qu'ils inventent tant de mots abstraits : l'étude des sciences les y nécessite.

Deux hommes , par exemple , ont à considérer une qualité commune à deux corps : ces deux corps peuvent se comparer selon leur masse , leur grandeur , leur densité , leur forme ; enfin leurs couleurs diverses. Que feront ces deux hommes ? Ils voudront d'abord déterminer l'objet de leur examen. Ces deux corps sont-ils blancs ? Si c'est uniquement leur couleur qu'ils comparent , ils inventeront le mot *blancheur* : ils fixeront par ce mot toute leur attention sur cette qualité commune à ces deux corps , & en deviendront d'autant meilleurs juges de la différente nuance de leur blancheur.

Si les arts & la philosophie ont par ce motif

dû créer en chaque langue une infinité de mots abstraits ; faut-il s'étonner qu'à leur exemple , la poésie ait fait aussi ses abstractions ; qu'elle ait personnifié & déifié les êtres imaginaires de la force , de la justice , de la vertu , de la fièvre , de la victoire , qui ne sont réellement que l'homme considéré en tant que fort , juste , vertueux , malade , victorieux , &c. ; & qu'elle ait enfin dans toutes les religions peuplé l'Olympe d'abstractions.

Un poète se fait-il l'architecte des demeures célestes ? Se charge-t-il de construire le palais de Plutus ? Il applique la couleur & la densité de l'or aux montagnes au centre desquelles il place l'édifice qui se trouve alors environné de montagnes d'or. Ce même poète applique-t-il à la grosseur de la pierre de taille la couleur du rubis ou du diamant ? Cette abstraction lui fournit tous les matériaux nécessaires à la construction du palais de Plutus ou des murs cristallins des Cieux. Sans le pouvoir d'abstraire , Milton n'eût point rassemblé dans les jardins d'Eden ou des Fées tant de points de vue pittoresque , tant de grottes délicieuses , tant d'arbres , tant de fleurs , enfin tant de beautés partagées par la nature entre mille climats divers.

C'est le pouvoir d'abstraire qui dans les contes & les romans crée ces Pigmées , ces génies , ces enchanteurs , ces princes lutins , enfin ce *For-*

tunatus dont l'invisibilité n'est que l'abstraction des qualités apparentes des corps :

C'est au pouvoir d'élaguer, si je l'ose dire, d'un objet tout ce qu'il a de défectueux (a) & de créer des roses sans épines, que l'homme encore doit presque toutes ses peines & ses plaisirs factices.

Par quelle raison en effet attend-on toujours de la possession d'un objet plus de plaisir que cette possession ne vous en procure ? Pourquoi tant de déchet entre le plaisir espéré & le plaisir senti ? C'est que dans le fait on prend le temps & le plaisir comme il vient, & que dans l'espérance on jouit de ce même plaisir sans le mélange des peines qui presque toujours l'accompagnent.

Le bonheur parfait & tel qu'on le desire ne se rencontre que dans les palais de l'espérance & de l'imagination. C'est-là que la poésie nous peint comme éternels, ces rapides moments d'ivresse que l'amour sème de loin en loin dans la carrière de nos jours. C'est-là qu'on croit toujours jouir

[a] Qui présenteroit sur la scène une action tragique telle qu'elle s'est réellement passée, courroit grand risque d'ennuyer les spectateurs.

Que doit donc faire le poëte ? Abstraire de cette action tout ce qui ne peut faire une impression vive & forte.

de cette force , de cette chaleur de sentiments éprouvée une fois ou deux dans la vie , & dûe sans doute à la nouveauté des sensations qu'excitent en nous les premiers objets de notre tendresse. C'est-là qu'enfin s'exagérant la vivacité d'un plaisir rarement goûté & souvent désiré , on se surfait le bonheur de l'opulent.

Que le hazard ouvre à la pauvreté le fallon de la richesse , lorsqu'éclairé de cent bougies ce fallon retentit des sons d'une musique vive : alors frappé de l'éclat des dorures & de l'harmonie des instruments , que le riche est heureux , s'écrie l'indigent ! Sa félicité l'emporte autant sur la miennne que la magnificence de ce fallon l'emporte sur la pauvreté de ma chaumière. Cependant il se trompe , & dupe de l'impression vive qu'il reçoit , il ne fait point qu'elle est en partie l'effet de la nouveauté des sensations qu'il éprouve , que l'habitude de ces sensations émoussant leur vivacité , lui rendroit ce fallon & ce concert insipides , & qu'enfin ces plaisirs des riches sont achetés par mille soucis & mille inquiétudes.

L'indigent a par des abstractions écarté des richesses tous les soins & les ennuis qui les suivent (a).

(a) Le pouvoir d'abstraire d'une condition différente de la sienne les maux qu'on n'y a point éprouvés ;

Sans le pouvoir d'abstraire, nos conceptions n'atteindroient point au-delà des jouissances. Or dans le sein même des délices, si l'on éprouve encore des desirs & des regrets, c'est, comme je l'ai déjà dit, un effet de la différence qui se trouve entre le plaisir imaginé & le plaisir senti.

C'est le pouvoir de décomposer, de recomposer les objets & d'en créer de nouveaux, qu'on peut regarder non-seulement comme la source d'une infinité de peines & de plaisirs factices, mais encore comme l'unique moyen & d'embellir la nature en l'imitant & de perfectionner les arts d'agrémens.

Je ne m'étendrai pas davantage sur la beauté de leurs ouvrages. J'ai montré que leur principal objet est de nous soustraire à l'ennui; que cet objet est d'autant mieux rempli qu'ils excitent en nous des sensations plus vives, plus distinctes, & qu'enfin c'est toujours sur la force plus ou moins grande de ces sensations que se mesure le degré de perfection & de beauté de ces ouvrages.

Qu'on honore, qu'on cultive donc les beaux

rend toujours l'homme envieux de la condition d'autrui. Que faire pour étouffer en lui une envie si contraire à son bonheur? Le désabuser & lui apprendre que l'homme au-dessus du besoin est à-peu-près aussi heureux qu'il peut l'être.

arts ; ils sont la gloire de l'esprit humain * 5. & la source d'une infinité d'impressions délicieuses. Mais qu'on ne croie pas le riche oisif si supérieurement heureux par la jouissance de leurs chefs-d'œuvres.

On a vu dans les premiers chapitres de cette section que, sans être égaux en richesses & en puissance, tous les hommes étoient également heureux, du moins dans les dix ou douze heures de la journée employées à la satisfaction de leurs divers besoins physiques.

Quant aux dix ou douze autres heures, c'est-à-dire, à celles qui séparent un besoin satisfait d'un besoin renaissant, j'ai prouvé qu'elles sont remplies de la manière la plus agréable, lorsqu'elles sont consacrées à l'acquisition des moyens de pourvoir abondamment à nos besoins & à nos amusements. Que puis-je pour confirmer la vérité de cette opinion, sinon m'arrêter encore un moment à considérer lesquels sont les plus sûrement heureux, ou de ces opulents oisifs si fatigués de n'avoir rien à faire, ou de ces hommes que la médiocrité de leur fortune nécessite à un travail journalier qui les occupe sans les fatiguer.



CHAPITRE XX.

De l'impression des arts d'agrémens sur l'opulent oisif.

UN riche est-il par ses emplois nécessité à un travail que l'habitude lui rend agréable ? Un riche s'est-il fait des occupations ? Il peut, comme l'homme d'une fortune médiocre, facilement échapper à l'ennui.

Mais où trouver des riches de cette espèce ? Quelquefois en Angleterre où l'argent ouvre la carrière de l'ambition. Par-tout ailleurs la richesse compagne de l'oisiveté, est passive dans presque tous ses amusemens. Elle les attend des objets environnans, & peu de ces objets excitent en elle des sensations vives. De telles sensations ne peuvent d'ailleurs, ni se succéder rapidement, ni se renouveler chaque instant. La vie de l'oisif s'écoule donc dans une insipide langueur.

En vain le riche a rassemblé près de lui les arts d'agrémens : ces arts ne peuvent lui procurer sans cesse des impressions nouvelles, ni le soustraire long-temps à son ennui. Sa curiosité est si-tôt émoussée, l'oisif est si peu sensible, les chefs-d'œuvres des arts font sur lui des impressions

si peu durables , qu'il faudroit pour l'amuser lui en présenter sans cesse de nouveaux. Or tous les artistes d'un empire ne pourroient à cet égard subvenir à ses besoins.

Il ne faut qu'un moment pour admirer : il faut un siècle pour faire des choses admirables. Que de riches oisifs sans éprouver de sensations agréables , passent journellement sous ce magnifique portail du vieux Louvre que l'étranger contemple avec étonnement !

Pour sentir la difficulté d'amuser un riche oisif , il faut observer qu'il n'est pour l'homme que deux états ; l'un où il est passif , l'autre où il est actif.



CHAPITRE XXI.

De l'état actif & passif de l'homme.

DAns le premier de ces états l'homme peut sans ennui supporter assez long-temps la même sensation. Il ne le peut dans le second. Je puis pendant six heures faire de la musique & ne puis sans dégoût assister trois heures à un concert.

Rien de plus difficile à amuser que la passive oisiveté. Tout la dégoûte. C'est ce dégoût universel qui la rend juge si sévère des beautés des arts & qui lui fait exiger tant de perfection dans leurs ouvrages. Plus sensible & moins ennuyée, elle seroit moins difficile.

Quelles impressions vives les arts d'agrémens exciteroient-ils dans l'oisif ! Si les arts nous charment, c'est en retraçant, en embellissant à nos yeux l'image des plaisirs déjà éprouvés ; c'est en rallumant le desir de les goûter encore. Or quel desir réveillent-elles dans un homme, qui, riche assez pour acheter tous les plaisirs, en est toujours rassasié ?

En vain la danse, la peinture, les arts enfin les plus voluptueux & les plus spécialement consacrés à l'amour, en rappellent l'ivresse & les

transports, quelle impression feront-ils sur celui qui, fatigué de jouissance, est blasé sur ce plaisir? Si le riche court les bals & les spectacles, c'est pour changer d'ennui & par ce changement en adoucir le mal-aise.

Tel est en général le sort des princes. Tel fut celui du fameux Bonnier. A peine avoit-il formé un souhait que la Fée de la richesse venoit le remplir. Bonnier étoit ennuyé de femmes, de concerts, de spectacles : malheureux qu'il étoit, il n'avoit rien à desirer. Moins riche il eût eu des desirs.

Le desir est le mouvement de l'ame, privée de desirs, elle est stagnante. Il faut desirer pour agir, & agir pour être heureux. Bonnier mourut d'ennui au milieu des délices.

On ne jouit vivement qu'en espérance. Le bonheur réside moins dans la possession que dans l'acquisition des objets de nos desirs.

Pour être heureux, il faut qu'il manque toujours quelque chose à notre félicité. Ce n'est point après avoir acquis vingt millions, mais en les acquérant qu'on est vraiment fortuné. Ce n'est point après avoir prospéré, c'est en prospérant qu'on est heureux. L'ame alors toujours en action, toujours agréablement remuée, ne connoît point l'ennui.

D'où naît la passion effrénée des grands pour

la chasse? De ce que passifs dans presque tous leurs autres amusemens, par conséquent toujours ennuyés, c'est à la chasse seule qu'ils sont forcément actifs. On l'est au jeu. Aussi le joueur en est-il d'autant moins accessible à l'ennui (a).

Cependant, où le jeu est gros, où il est petit. Dans le premier cas il est inquiétant & quelquefois funeste : dans le second il est presque toujours insipide.

Cette riche & passive oisiveté si enviable de tous, & qui dans une excellente forme de gouvernement ne se montreroit peut-être pas sans honte, n'est donc pas aussi heureuse qu'on l'imagine : elle est souvent exposée à l'ennui.

(a) Le jeu n'est pas toujours employé comme remède à l'ennui. Le petit jeu, le jeu de commerce est quelquefois une cache-sottise. L'on joue souvent dans l'espoir de n'être pas reconnu pour ce qu'on est.



CHAPITRE XXII.

*C'est aux riches que se fait le plus vivement
sentir le besoin des richesses.*

SI l'opulent oisif ne se croit jamais assez riche, c'est que les richesses qu'il possède ne suffisent point encore à son bonheur. A-t-il des musiciens à ses gages ? Leurs concerts ne remplissent point le vuide de son ame. Il lui faut de plus des architectes, un vaste palais, une cage immense pour renfermer un triste oiseau. Il desire en outre des équipages de chasse, des bals, des fêtes, &c. L'ennui est un gouffre sans fond que ne peuvent combler les richesses d'un empire & peut-être celles de l'univers entier. Le travail seul le remplit. Peu de fortune suffit à la félicité d'un citoyen laborieux. Sa vie uniforme & simple s'écoule sans orage. Ce n'est point sur la tombe de Crésus (a), mais sur celle de Baucis qu'on grava cette épitaphe.

» Sa mort fut le soir d'un beau jour.

(a) Si la félicité étoit toujours compagne du pouvoir, quel homme eût été plus heureux que le Calife Abdoulrahman ! Cependant telle fut l'inscription qu'il fit graver sur sa tombe. » Honneurs, richesses, puissance souve-

De grands trésors sont l'apparence du bonheur & non sa réalité. Il est plus de vraie joie dans la maison de l'aisance que dans celle de l'opulence, & l'on soupe plus gaiement au cabaret que chez le président Hainaut.

Qui s'occupe se soustrait à l'ennui. Aussi l'ouvrier dans sa boutique, le marchand à son comptoir est souvent plus heureux que son monarque. Une fortune médiocre nous nécessite à un travail journalier. Si ce travail n'est point excessif, si l'habitude en est contractée, il nous devient dès-lors agréable (a). Tout homme qui par cette espèce de travail peut pourvoir à ses besoins physiques & à celui de ses amusements, est à-peu-près aussi heureux qu'il le peut être (b). Mais

» raine; j'ai joui de tous. Estimé & craint des princes
 » mes contemporains, ils ont envié mon bonheur, ils
 » ont été jaloux de ma gloire; ils ont recherché mon
 » amitié. J'ai dans le cours de ma vie exactement marqué
 » tous les jours où j'ai goûté un plaisir pur & véritable,
 » & dans un regne de 50 années, je n'en ai compté que
 » quatorze. «

(a) On ignore encore ce que peut sur nous l'habitude. On est, dit-on, bien nourri, bien couché à la Bastille & l'on y meurt de chagrin. Pourquoi? c'est qu'on y est privé de sa liberté, c'est-à-dire, qu'on n'y vaque point à ses occupations ordinaires.

(b) La condition de l'ouvrier qui, par un travail modéré, pourvoit à ses besoins & à ceux de sa famille.

doit-on compter l'amusement parmi les besoins ? Il faut à l'homme comme à l'enfant des moments de récréation ou de changement d'occupations. Avec quel plaisir l'ouvrier & l'avocat quittent-ils l'un son atelier, & l'autre son cabinet pour la comédie ! S'ils sont plus sensibles à ce spectacle que l'homme du monde, c'est que les sensations qu'ils y éprouvent, moins émoussées par l'habitude, sont pour eux plus nouvelles.

A-t-on d'ailleurs contracté l'habitude d'un certain travail de corps & d'esprit ? ce besoin satisfait, l'on devient sensible aux amusements mêmes où l'on est passif. Si ces amusements sont insipides au riche oisif, c'est qu'il fait du plaisir son affaire & non son délassement. Le travail auquel jadis l'homme fut, dit-on, condamné, ne fut point une punition céleste, mais un bienfait de la nature. Travail suppose desir. Est-on sans desir ? On végete sans principes d'activité. Le corps & l'ame restent, si je l'ose dire, dans la même attitude (a). L'occupation est le bonheur de

est de toutes les conditions peut-être la plus heureuse. Le besoin qui nécessite son esprit à l'application, son corps à l'exercice, est un préservatif contre l'ennui & les maladies. Or l'ennui & les maladies sont des maux ; la joie & la santé des biens.

(a) Une des principales causes de l'ignorance & de l'inertie des Africains est la fertilité de cette partie

l'homme (a). Mais pour s'occuper & se mouvoir, que faut-il ? Un motif. Quel est le plus puissant & le plus général ? La faim. C'est elle qui dans les campagnes commande le labour au cultivateur, & qui dans les forêts commande la pêche & la chasse au sauvage.

Un besoin d'une autre espèce anime l'artiste & l'homme de lettres. C'est le besoin de la gloire, de l'estime publique & des plaisirs dont elle est représentative.

Tout besoin, tout desir nécessite au travail. En a-t-on de bonne heure contracté l'habitude ? Il

du monde : elle fournit presque sans culture à tous les besoins. L'Africain n'a donc point intérêt de penser. Aussi pense-t-il peu. On en peut dire autant du Caraïbe. S'il est moins industriel que les Sauvages du Nord de l'Amérique, c'est que pour se nourrir, ce dernier a besoin de plus d'industrie.

(a) Pour le bonheur de l'homme il faut que le plaisir soit le prix du travail, mais d'un travail modéré. Si la nature eût d'elle-même pourvu à tous ses besoins, elle lui eut fait le plus funeste des dons. Les hommes eussent croupi dans la langueur ; la riche oisiveté eût été sans ressource contre l'ennui. Quel palliatif à ce mal ? Aucun. Que tous les Citoyens soient sans besoins, ils seront également opulens. Où le riche oisif trouveroit-il alors des hommes qui l'amusent ?

est agréable. Faute de cette habitude , la paresse le rend odieux , & c'est à regret qu'on sème , qu'on cultive & qu'on pense.

C H A P I T R E X X I I I .

De la puissance de la paresse.

LEs peuples ont-ils à choisir entre la profession de voleur ou de cultivateur ? c'est la première qu'ils embrassent. Les hommes en général sont paresseux : ils préféreront presque toujours les fatigues , la mort & les dangers au travail de la culture. Mes exemples sont la grande nation des Malais , partie des Tartares & des Arabes , tous les habitans du Taurus , du Caucase , & des hautes montagnes de l'Asie.

Mais , dira-t-on , quel que soit l'amour des hommes pour l'oisiveté , s'il est des peuples voleurs & redoutés comme plus aguerris & plus courageux , n'est-il pas aussi des nations cultivatrices ? Oui , parce que l'existence des peuples voleurs suppose celle des peuples riches & volables. Les premiers sont peu nombreux ; parce qu'il faut beaucoup de moutons pour nourrir peu de loups , parce que des peuples voleurs habitent des montagnes stériles & inaccessibles , & ne

peuvent que dans de semblables retraites résister à la puissance d'une nation nombreuse & cultivatrice. Or s'il est vrai qu'en général les hommes soient pirates & voleurs, toutes les fois que la position physique de leur pays leur permet de l'être impunément, l'amour du vol leur est donc naturel : sur quoi cet amour est-il fondé ? sur la paresse, c'est-à-dire, sur l'envie d'obtenir avec le moins de peine possible l'objet de leurs desirs.

L'oisiveté est dans les hommes la cause sourde des plus grands effets. C'est faute de motifs assez puissants pour s'arracher à la paresse que la plupart des Satrapes aussi voleurs & plus oisifs que les Malais, sont encore plus ennuyés & plus malheureux.



CHAPITRE XXIV.

Une fortune médiocre assure le bonheur du citoyen.

SI l'habitude rend le travail facile ; si l'on fait toujours sans peine ce que l'on refait tous les jours ; si tout moyen d'acquérir un plaisir , doit être compté parmi les plaisirs , une fortune médiocre en nécessitant l'homme au travail assure d'autant plus sa félicité , que le travail remplit toujours de la manière la plus agréable l'espace de temps qui sépare un besoin satisfait d'un besoin renaissant ; & par conséquent les douze & seules heures de la journée où l'on suppose le plus d'inégalité dans le bonheur des hommes.

Un gouvernement accorde-t-il à ses sujets la propriété de leurs biens , de leur vie & de leur liberté ? S'oppose-t-il à la trop inégale répartition des richesses nationales ? Conserve-t-il enfin tous les citoyens dans un certain état d'aisance ? Il leur a fourni à tous les moyens d'être à peu près aussi heureux qu'ils le peuvent être.

Sans être égaux en richesses , en dignités , les individus peuvent donc l'être en bonheur. Mais quelque démontrée que soit cette vérité , est-il

un moyen de la persuader aux hommes ? Et comment les empêcher d'associer perpétuellement dans leur mémoire l'idée de bonheur à l'idée de richesses.

CHAPITRE XXV.

De l'association des idées de bonheur & de richesses dans notre mémoire.

EN tout pays où l'on n'est assuré de la propriété, ni de ses biens, ni de sa vie, ni de sa liberté, les idées de bonheur & de richesses doivent souvent se confondre. On y a besoin de protecteurs, & richesse fait protection.

Dans tout autre, on peut s'en former des idées distinctes. Si des Fakirs à l'aide d'un catéchisme religieux persuadent aux hommes les absurdités les plus grossières, par quelle raison à l'aide d'un catéchisme moral ne leur persuaderoit-on pas qu'ils sont heureux, lorsque pour l'être, il ne leur manque que de se croire tels (a) ? Cette

[a] Deux causes habituelles du malheur des hommes, d'une part, ignorance du peu qu'il faut pour être heureux, de l'autre, Besoins imaginaires & desirs sans bornes. Un Négociant est-il riche ? Il veut être

croissance fait partie de notre félicité. Qui se croit infortuné le devient. Mais peut-on s'aveugler sur ce point important ? Quels sont donc les plus grands ennemis de notre bonheur ? l'ignorance & l'envie.

L'envie louable dans la première jeunesse tant qu'elle porte le nom d'émulation, devient une passion funeste, lorsque dans l'âge avancé elle a repris celui d'envie.

Qui l'engendre ? L'opinion fautive & exagérée qu'on se forme du bonheur de certaines conditions. Quel moyen de détruire cette opinion ? C'est d'éclairer les hommes. C'est à la connoissance du vrai qu'il est réservé de les rendre meilleurs : elle seule peut étouffer cette guerre intestine qui sourdement & éternellement allumée

le plus riche de sa ville. Un homme est-il Roi ? Il veut être le plus puissant des Rois. Ne faudroit-il pas se rappeler quelquefois avec Montagne, *qu'assis soit sur le trône, soit sur un escabeau, on n'est jamais assis que sur son cul* ; que si le pouvoir & les richesses sont des moyens de se rendre heureux, il ne faut pas confondre les moyens avec la chose même, qu'il ne faut pas acheter par trop de soins, de travaux & dangers ce qu'on peut avoir à meilleur compte ; & qu'enfin dans la recherche du bonheur, on ne doit point oublier que c'est le bonheur qu'on cherche.

entre les citoyens de professions & de talents différents , divise presque tous les membres des sociétés policées.

L'ignorance & l'envie, en les abreuvant du fiel d'une haine injuste & réciproque, leur a trop long-temps caché celle d'une vérité importante. C'est que peu de fortune, comme je l'ai prouvé, suffit à leur félicité (a). Qu'on ne regarde point cet axiome comme un lieu commun de chaire ou de college. Plus on l'approfondira, plus on en sentira la vérité.

Si la méditation de cet axiome peut persuader de leur bonheur une infinité de gens auxquels pour être heureux, il ne manque que de se croire tels, cette vérité n'est donc point une de ces maximes spéculatives inapplicables à la pratique.

[a] Des hommes qui de l'état d'opulence passent à celui de la médiocrité, sont sans doute malheureux. Ils ont dans leur premier état contracté des goûts qu'ils ne peuvent satisfaire dans le second. Aussi ne parlai-je ici que des hommes qui nés sans fortune n'ont point d'habitudes à vaincre. Peu de richesses suffit au bonheur de ces derniers; du moins dans les pays où l'opulence n'est point un titre à l'estime publique.

C H A P I T R E XXVI.

De l'utilité éloignée de mes principes.

SI le premier j'ai prouvé la possibilité d'une égale répartition de bonheur entre les citoyens , & géométriquement démontré cette importante vérité , je suis heureux ; je puis me regarder comme le bienfaiteur des hommes , & me le dire.

Tout ce que les moralistes ont publié sur l'égalité des conditions ; tout ce que les romanciers ont débité du talisman d'Orosmane , n'étoit que l'appercevançe encore obscure de ce que j'ai prouvé.

Si l'on me reprochoit d'avoir trop long-temps insisté sur cette question , je répondrois que la félicité publique se composant de toutes les félicités particulières , pour savoir ce qui constitue le bonheur de tous , il falloit savoir ce qui constitue le bonheur de chacun , & montrer que s'il n'est point de gouvernement où tous les hommes puissent être également puissants & riches , il n'en est aucun où ils ne puissent être également heureux ; qu'enfin il est telle législation où (sauf des malheurs particuliers) il n'y auroit d'autres infortunés que des foux.

Mais une égale répartition de bonheur entre
les

les citoyens suppose une moins inégale répartition des richesses nationales. Or dans quel gouvernement de l'Europe établir maintenant cette répartition ? L'on n'en apperçoit point sans doute la possibilité prochaine. Cependant l'altération qui se fait journellement dans la constitution de tous les empires, prouve qu'au moins cette possibilité n'est point une chimere platonicienne.

Dans un temps plus ou moins long, s'il faut, disent les sages, que toutes les possibilités se réalisent, pourquoi désespérer du bonheur futur de l'humanité ? Qui peut assurer que les vérités ci-dessus établies lui soient toujours inutiles.

Il est rare, mais nécessaire dans un temps donné, qu'il naisse un Pen, un Manco-Capac pour donner des loix à des sociétés naissantes. Or supposé (ce qui peut-être est plus rare encore) que jaloux d'une gloire nouvelle, un tel homme voulût sous le titre d'ami des hommes, consacrer son nom à la postérité, & qu'en conséquence plus occupé de la composition de ses loix & du bonheur des peuples, que de l'accroissement de sa puissance, cet homme voulût faire des heureux & non des esclaves; nul doute, comme je le prouverai section IX, qu'il n'apperçût dans les principes que je viens d'établir, le germe d'une législation neuve & plus conforme au bonheur de l'humanité.

N O T E S.

1. **P**oint de calomnie dont en France le clergé n'ait noirci les philosophes. Il les accusoit de ne reconnoître aucune supériorité de rang, de naissance & de dignité. Il croyoit par ce moyen irriter le puissant contre eux. Cette accusation étoit heureusement trop vague & trop ridicule. En effet sous quel point de vue un philosophe s'égaleroit-il au grand seigneur ? Ou ce seroit en qualité de chrétien , parce qu'à ce titre tous les hommes sont freres , ou ce seroit en qualité de sujet d'un despote , parce que tout sujet n'est devant lui qu'un esclave, & que tous les esclaves sont essentiellement de même condition. Or les philosophes ne sont apôtres ni du papisme , ni du despotisme, & d'ailleurs il ne doit point y avoir en France de despote. Mais les titres dont on y décore les grands seigneurs sont-ils autre chose que les joujoux d'une vanité puérile. Ont-ils nécessairement part au maniement des affaires publiques ? Ont-ils une puissance réelle ? Ils ne sont point grands en ce sens ; mais ils ont des noms qu'on respecte & qu'on doit respecter.

2. L'homme occupé s'ennuie peu & desire peu. Souhaite-t-on d'immenses richesses ? c'est

comme moyen, ou d'éviter l'ennui, ou de se procurer des plaisirs. Qui n'a point de besoin est indifférent aux richesses. Il en est de l'amour de l'argent comme de l'amour du luxe. Qu'un jeune homme soit avide de femmes ; s'il regarde le luxe dans les ameublements, les fêtes & les équipages comme un moyen de les séduire, il est passionné pour le luxe. Vieillit-il ? Devient-il insensible aux plaisirs de l'amour ? Il décore son carrosse, y attèle de vieux chevaux & dégalonne ses habits. Cet homme aimait le luxe comme moyen de se procurer certains plaisirs. Y devient-il indifférent ? Il est sans amour pour le luxe.

3. Le mariage dans certaines conditions ne présente souvent que le tableau de deux infortunés unis ensemble pour faire réciproquement leur malheur.

Le mariage a deux objets ; l'un la conservation de l'espèce ; l'autre le bonheur & le plaisir des deux sexes.

La recherche des plaisirs est permise : pourquoi s'en priveroit-on, lorsque ces plaisirs ne nuisent point à la société.

Mais le mariage, tel qu'il est institué dans les pays catholiques, ne convient point également à toutes les professions ? A quoi rapporter l'uniformité de son institution ? A la convenance, répondrai-je, qui se trouve entre cette forme de

mariage , & l'état primitif des habitans de l'Europe , c'est-à-dire , l'état de laboureur. Dans cette profession l'homme & la femme ont un objet commun de desir ; c'est l'amélioration des terres qu'ils cultivent. Cette amélioration résulte du concours de leurs travaux. Dans leur ferme les deux époux toujours occupés, toujours utiles l'un à l'autre , supportent sans dégoût & sans inconvénient l'indissolubilité de leur union. Il n'en est pas de même dans les autres professions. Le clergé ne se marie point. Pourquoi ? C'est que dans la forme actuelle du mariage , l'église a cru qu'une femme , un ménage & les soins qu'il entraîne détourneraient le prêtre de ses fonctions. En détourne-t-il moins le magistrat , l'homme de lettres , l'homme en place ? & les fonctions de ces derniers ne sont-elles pas tout autrement sérieuses & importantes que celles du prêtre. Les peuples de l'Europe croient-ils cette forme de mariage mieux assortie à la profession des armes ? La preuve du contraire , c'est qu'ils l'interdisent à presque tous leurs soldats. Or que suppose cette interdiction ; sinon qu'instruites par l'expérience , les nations ont enfin reconnu qu'une femme corrompt les mœurs du guerrier ; éteint en lui l'amour patriotique & le rend à la longue efféminé , paresseux & timide.

Quel remède à ce mal ? En Prusse un soldat du

premier bataillon trouve-t-il une fille jolie ? Il couche avec elle, & l'union des deux époux dure autant que leur amour & leur convenance. Ont-ils des enfants ? S'ils ne peuvent les nourrir, le roi s'en charge, les élève dans une maison fondée à cet effet. Il y forme une pépinière de jeunes soldats. Or qu'on donne à ce prince la disposition d'une plus grande quantité de fonds ecclésiastiques, il exécutera en grand ce qu'il ne peut faire qu'en petit, & ses soldats amants & peres jouiront des plaisirs de l'amour sans que leurs mœurs soient amollies & qu'ils aient rien perdu de leur courage.

Dans le mariage, disoit Fontenelle, la loi d'une union indissoluble est une loi barbare & cruelle. En France le peu de bons ménages prouve en ce genre la nécessité d'une réforme.

Il est des nations où l'amant & la maîtresse ne s'épousent qu'après trois ans d'habitation. Ils essaient pendant ce temps la sympathie de leurs caractères. Ne se conviennent-ils pas ? ils se séparent & la fille passe en d'autres mains.

Ces mariages Africains sont les plus propres à assurer le bonheur des conjoints. Mais qui pourvoiroit alors à la subsistance des enfants ? Les mêmes loix qui l'assurent dans les pays où le divorce est permis. Que les mâles restent aux peres & les filles à la mere : qu'on assigne dans les con-

trats de mariage telle somme pour l'éducation des enfans venus avant le divorce : Que le revenu des dixmes & des hôpitaux soit appliqué à l'entretien de ceux dont les parents sont sans biens & sans industrie ; l'inconvénient du divorce sera nul , & le bonheur des époux assuré. Mais, dirait-on , que de mariages dissous par une loi si favorable à l'inconstance humaine ! l'expérience prouve le contraire.

Au reste je veux que les desirs ambulatoires & variables de l'homme & de la femme leur fissent quelquefois changer l'objet de leur tendresse. Pourquoi les priver des plaisirs du changement , si d'ailleurs leur inconstance par des loix sages , n'est point nuisible à la société ?

En France les femmes sont trop maîtresses ; en Orient trop esclaves : leur sexe y est sacrifié au nôtre.

Pourquoi ce sacrifice ? Deux époux cessent-ils de s'aimer , commencent-ils à se haïr ? Pourquoi les condamner à vivre ensemble ?

D'ailleurs s'il est vrai que le desir du changement soit aussi conforme qu'on le dit à la nature humaine , on pourroit donc proposer la possibilité du changement comme le prix du mérite : on pourroit donc essayer de rendre par ce moyen , les guerriers plus braves , les magistrats plus justes , les artisans plus industrieux & les gens de génie plus studieux.

Quelle espece de plaisir ne devient point entre les mains d'un législateur habile , un instrument de la félicité publique ?

4. Peu de poëtes tragiques connoissent l'homme : peu d'entr'eux ont assez étudié les diverses passions pour leur faire toujours parler leur propre langue. Chacune d'elles cependant a la sienne.

S'agit-il de détourner un homme d'une action dangereuse & imprudente ? L'humanité se charge-t-elle de lui donner un conseil à ce sujet ? Elle ménage sa vanité , lui montre la vérité , mais sous les expressions les moins offensantes. Elle adoucit enfin par le ton & le geste ce que cette vérité a de trop amer.

La dureté la dit crument.

La malignité la dit de la maniere la plus humiliante.

L'orgueil commande impérieusement : il est sourd à toute représentation. Il veut qu'on lui obéisse sans examen.

La raison discute avec cet homme la sagesse de son action , écoute sa réponse & la soumet au jugement de l'intéressé.

L'ami plein de tendresse pour son ami le contredit à regret. Ne le persuade-t-il pas ? Il a recours aux larmes & à la priere , le conjure , par le lien sacré qui unit son bonheur au sien , de

ne point s'exposer au danger de cette action.

L'amour prend un autre ton , & pour combattre la résolution de son amant , la maîtresse n'allegue d'autre motif que sa volonté & son amour. L'amant résiste-t-il ? Elle s'abaisse enfin à raisonner. Mais la raison n'est jamais que la dernière ressource de l'amour.

On peut donc à la différente manière de donner le même conseil , distinguer l'espèce de caractère ou de passion qui le dicte. Mais la fourberie a-t-elle une langue particulière ? Non : aussi le fourbe emprunte-t-il tantôt celle de l'amitié , & se reconnoît-il à la différence qu'on remarque entre le sentiment dont il se dit affecté & celui qu'il doit avoir. Etudie-t-on la langue des passions & des caractères différents , on trouve souvent les tragiques en défaut. Il en est peu qui faisant parler telle passion , n'emprunte quelquefois le langage d'une autre. Je ne parlerai point des poètes tragiques sans citer à ce sujet milord Shaftesbury. Lui seul me paroît avoir eu la véritable idée de la tragédie. » L'objet de la comédie est , dit-il , la correction des mœurs des particuliers ; celui de la tragédie doit être pareillement la correction des mœurs des ministres & des souverains. Pourquoi , ajoute-t-il , ne pas intituler des tragédies du nom de *roi tyran* , de *monarque* , ou *foible* , ou *su-*

» *perfitieux*, ou *superbe*, ou *flatté*? C'est l'uni-
 » que moyen de rendre les tragédies encore plus
 » utiles. »

5. L'homme instruit par les découvertes de ses
 peres a reçu l'héritage de leurs pensées : c'est un
 dépôt qu'il est chargé de transmettre à ses des-
 cendants , augmenté de quelques-unes de ses pro-
 pres idées. Que d'hommes à cet égard meurent
 banqueroutiers.





S E C T I O N IX.

De la possibilité d'indiquer un bon plan de législation.

Des obstacles que l'ignorance met à sa publication.

Du ridicule qu'elle jette sur toute idée nouvelle & toute étude approfondie de la morale & de la politique.

De l'inconstance qu'elle suppose dans l'esprit humain : inconstance incompatible avec la durée des bonnes loix.

Du danger imaginaire auquel, (si l'on en croit l'ignorance) la révélation d'une idée neuve & sur-tout des vrais principes des loix doit exposer les empires.

De la trop funeste indifférence des hommes pour l'examen des vérités morales ou politiques.

Du nom de vraies ou de fausses donné aux mêmes opinions, selon l'intérêt momentané qu'on a de les croire telles ou telles.

CHAPITRE I.

De la difficulté de tracer un bon plan de Législation.

PEU d'hommes célèbres ont écrit sur la morale & la législation. Quelle est la cause de leur silence ? Seroit-ce la grandeur , l'importance du sujet , le grand nombre d'idées , enfin l'étendue d'esprit nécessaire pour le bien traiter ? Non. Leur silence est l'effet de l'indifférence du public pour ces fortes d'ouvrages,

En ce genre un excellent écrit regardé tout au plus comme le rêve d'un homme de bien , devient le germe de mille discussions , la source de mille disputes que l'ignorance des uns & la mauvaise foi des autres rendent interminables. Quel mépris n'affiche-t-on pas pour un ouvrage dont l'utilité éloignée est toujours traitée de chimere platonicienne ?

Dans tout pays policé & déjà soumis à certaines loix , à certaines mœurs , à certains préjugés , un bon plan de législation presque toujours incompatible avec une infinité d'intérêts personnels , d'abus établis & de plans déjà adoptés , paroitra donc toujours ridicule. En démontrât-

on l'excellence , elle feroit long-temps contestée.

Cependant si jaloux d'éclairer les nations sur l'objet important de leur bonheur , un homme d'un caractère élevé & nerveux vouloit affronter ce ridicule , me feroit-il permis de l'avertir que le public se prête avec peine à l'examen d'une question compliquée , & que s'il est un moyen de fixer son attention sur le problème d'une excellente législation , c'est de le simplifier & de le réduire à deux propositions.

L'objet de la première seroit la découverte des loix propres à rendre les hommes les plus heureux possibles , à leur procurer par conséquent tous les amusements & les plaisirs compatibles avec le bien public.

L'objet de la seconde seroit la découverte des moyens par lesquels on peut faire insensiblement passer un peuple de l'état de malheur qu'il éprouve à l'état de bonheur dont il peut jouir.

Pour résoudre la première de ces propositions il faudroit prendre exemple sur les Géometres. Leur propose-t-on un problème compliqué de mécanique ? que font-ils ? ils le simplifient ; ils calculent la vitesse des corps en mouvement sans égard à leur densité , à la résistance des fluides environnans , au frottement des autres corps , &c.

Il faudroit donc pour résoudre la premiere partie du problème d'une excellente législation, n'avoir pareillement égard, ni à la résistance des préjugés, ni au frottement des intérêts contraires, & personnels, ni aux mœurs, ni aux loix, ni aux usages déjà établis. Il faudroit se regarder comme le fondateur d'un ordre religieux qui dictant sa regle monastique, n'a point égard aux habitudes, aux préjugés de ses sujets futurs.

Il n'en seroit pas ainsi de la seconde partie de ce même problème. Ce n'est pas d'après ses seules conceptions, mais d'après la connoissance des loix & des mœurs actuelles d'un peuple, qu'on peut déterminer les moyens de changer peu-à-peu ces mêmes mœurs, ces mêmes loix & par des degrés insensibles de faire passer un peuple de sa législation actuelle à la meilleure possible.

Une différence essentielle & remarquable entre ces deux propositions, c'est que la premiere une fois résolue, sa solution, (sauf quelques différences occasionnées par la position particulière d'un pays) est générale & la même pour tous les peuples.

Au contraire la solution de la seconde doit être différente selon la forme différente de chaque état. On sent que les gouvernements Turc, Suisse, Espagnol ou Portugais doivent nécessairement se trouver à des distances plus ou moins inégales d'une parfaite législation.

S'il ne faut que du génie pour résoudre la première de ces propositions, pour résoudre la seconde il faut au génie joindre la connoissance des mœurs & des principales loix du peuple dont on veut insensiblement changer la législation.

En général pour bien traiter une pareille question, il est nécessaire d'avoir du moins sommairement étudié les coutumes & les préjugés des peuples de tous les siècles & de tous les pays. On ne persuade les hommes que par des faits : on ne les instruit que par des exemples. Celui qui se refuse au meilleur raisonnement, se rend au fait souvent le plus équivoque.

Mais ces faits acquis, quelles seroient les questions dont l'examen pourroit donner la solution du problème de la meilleure législation ? Je citerai celles qui se présentent les premières à mon esprit.



CHAPITRE II.

Des premières questions à se faire , lorsqu'on veut donner de bonnes loix.

ON peut se demander.

1°. Quel motif a rassemblé les hommes en société : si la crainte des bêtes féroces , la nécessité de les écarter des habitations , de les tuer pour assurer sa vie & sa subsistance ; ou si quelque autre motif de cette espèce ne dut point former les premières peuplades.

2°. Si les hommes une fois réunis & successivement devenus chasseurs , pasteurs & cultivateurs ne furent pas forcés de faire entr'eux des conventions & se donner des loix.

3°. Si ces loix pouvoient avoir d'autre fondement que le desir commun d'assurer la propriété de leurs biens , de leur vie & de leur liberté , exposée dans l'état de non-société comme dans celui du despotisme à la violence du plus fort.

4°. Si le pouvoir arbitraire sous lequel un citoyen reste exposé aux insultes de la force & de la violence , où l'on lui ravit jusqu'au droit de la défense naturelle , peut être regardé comme une forme de gouvernement.

5°. Si le despotisme en s'établissant dans un empire, n'y rompt pas tous les liens de l'union sociale. Si les mêmes motifs, si les mêmes besoins qui réunirent d'abord les hommes, ne leur commandent point alors la dissolution d'une société où, comme en Turquie, l'on n'a la propriété ni de ses biens, ni de sa vie, ni de sa liberté; où les citoyens enfin toujours en état de guerre les uns contre les autres, ne reconnoissent d'autres droits que la force & l'adresse.

6°. Si les propriétés peuvent être long-temps respectées sans entretenir comme en Angleterre un certain équilibre de puissance entre les différentes classes des citoyens.

7°. S'il est un moyen de maintenir la durée de cet équilibre, & si son entretien n'est pas absolument nécessaire pour s'opposer efficacement aux efforts continuels des grands pour s'emparer des propriétés des petits.

8°. Si les moyens proposés à ce sujet par M. Hume, dans son petit, mais excellent traité d'une république parfaite, sont suffisants pour opérer cet effet.

9°. Si l'introduction de l'argent dans sa république (a) n'y produiroit point à la longue cette

[a] L'or corrupteur des mœurs des nations, est une fée qui souvent y métamorphose les honnêtes gens
inégaie

inégale répartition de richesses qui fournit aux puissances les fers dont il enchaîne ses concitoyens.

10°. Si l'indigent a réellement une patrie ; si la non-propriété doit quelque chose au pays où elle ne possède rien ; si l'extrême pauvreté toujours aux gages des riches & des puissants n'en doit pas souvent favoriser l'ambition , si l'indigent enfin n'a pas trop de besoin pour avoir des vertus.

11°. Si par la subdivision des propriétés, les loix ne pourroient pas unir l'intérêt du grand nombre des habitans à l'intérêt de la patrie.

12°. Si d'après l'exemple des Lacédémoniens dont le territoire partagé en trente-neuf mille lots, étoit distribué aux trente-neuf mille familles qui formoient la nation, on ne pourroit pas, en supposant la trop grande multiplication des citoyens, assigner à chaque famille un terrain plus ou moins étendu, mais toujours proportionné au nombre de ceux qui la composent (a).

en fripon. Lycurgue qui le favoit bien, chassa cette fée de Lacédémone.

(a) Dans cette supposition pour conserver une certaine égalité dans le partage des biens, il faudroit donc à mesure qu'une famille s'éteint, qu'elle cédât partie de ses propriétés à des familles voisines & plus nombreuses. Pourquoi non?

Tome II.

Y

13°. Si la distribution moins inégale des terres & des richesses (a), n'arracheroit point une infinité d'hommes au malheur réel qu'occasionne l'idée exagérée qu'ils se forment de la félicité du riche; (b) idée protectrice de tant d'inimitiés entre les hommes & de tant d'indifférence pour le bien public.

[a] Le nombre des propriétaires est-il très-petit dans un empire relativement au grand nombre de ses habitants? La suppression même des impôts n'arracheroit point ces derniers à la misère. Le seul moyen de les soulager seroit de lever une taxe sur l'état où le clergé, & d'en employer le produit à l'achat de petits fonds qui, distribués tous les ans aux plus pauvres familles, multiplieroit chaque année le nombre des possesseurs.

(b) Le spectacle du luxe est sans doute un accroissement de malheur pour le pauvre. Le riche le fait, & ne retranche rien de ce luxe. Que lui importe le malheur de l'indigent? Les princes eux-mêmes y sont peu sensibles: ils ne voient dans leurs sujets qu'un vil bétail. S'ils le nourrissent, c'est qu'il est de leur intérêt de le multiplier. Tous les gouvernements parlent de population. Mais quel empire faut-il peupler? Celui dont les sujets sont heureux. Les multiplier dans un mauvais gouvernement, c'est former le barbare projet d'y multiplier les misérables, c'est fournir à la tyrannie de nouveaux instruments pour s'affervir de nouvelles nations, & les rendre pareillement infortunées: c'est étendre les malheurs de l'humanité.

14°. Si c'est par un grand ou petit nombre des loix saines & claires qu'il faut gouverner les peuples : si du temps des Empereurs, & lorsque la multiplicité des loix obligea de les rassembler dans les Codes Justinien, Trebonien &c. les Romains étoient plus vertueux & plus heureux que lors de l'établissement des loix des douze tables.

15°. Si la multiplicité des loix n'en occasionne pas l'ignorance & l'inexécution.

16°. Si cette même multiplicité des loix souvent contraires les unes aux autres, ne nécessite pas les peuples à charger certains hommes & certains corps de leur interprétation, si les hommes & les corps chargés de cette interprétation ne peuvent point, en changeant insensiblement ces mêmes loix, en faire les instruments de leur ambition ; si l'expérience enfin ne nous apprend pas que par-tout où il y a beaucoup de loix, il y a peu de justice.

17°. Si dans un gouvernement sage on doit laisser subsister deux autorités indépendantes & suprêmes, telles sont la temporelle & la spirituelle.

18°. Si l'on doit limiter la grandeur des villes.

19°. Si leur extrême étendue permet de veiller à l'honnêteté des mœurs : si dans les grandes

villes, on peut faire usage du supplice si salutaire de la honte & de l'infamie, (a) & si dans une ville comme Paris ou Constantinople, un citoyen, en changeant de nom & de quartier, ne peut pas toujours échapper à ce supplice.

20°. Si par une ligue fédérative plus parfaite que celle des Grecs, un certain nombre de petites républiques ne se mettoient pas à l'abri, & de l'invasion de l'ennemi, & de la tyrannie d'un citoyen ambitieux.

21°. Si dans la supposition où l'on partagerait en trente provinces ou républiques, un pays grand comme la France ; où l'on assignât à chacun de ces états un territoire à peu près égal ; où ce territoire fût circonscrit & fixé par des bornes immuables, où sa possession en fin fût garantie par les vingt-neuf autres républiques, il est à présumer qu'une de ses républiques pût asservir les autres ; c'est-à-dire, qu'un seul homme se battrait avec avantage contre vingt-neuf.

22°. Si dans la supposition où toutes ces républiques seroient gouvernées par des mêmes loix, où chacun de ces petits états chargé de sa police

(a) Dans un gouvernement sage le supplice de la honte suffiroit seul pour contenir le citoyen dans son devoir.

intérieure & de l'élection de ses magistrats, répondroit à un conseil supérieur; où ce conseil supérieur composé de quatre députés de chaque république & principalement occupé des affaires de la guerre & de la politique, seroit cependant chargé de veiller à ce que chacune de ces républiques ne réformât ou ne changeât sa législation que du consentement de toutes; où d'ailleurs l'objet des loix seroit d'élever les ames, d'exalter les courages & d'entretenir une discipline exacte dans les armées: si dans une telle supposition le corps entier de ces républiques ne seroit pas toujours assez puissant pour s'opposer efficacement aux projets ambitieux de leurs voisins & de leurs concitoyens (a).

23°. Si dans l'hypothèse où la législation de ces républiques en rendit les citoyens les plus heureux possibles avec le bien public, si ces mêmes républiques ne seroient pas alors moralement assurées d'une félicité inaltérable.

(a) En général l'injustice de l'homme n'a d'autre mesure que celle de sa puissance. Le chef-d'œuvre de la législation consiste donc à borner tellement le pouvoir de chaque citoyen, qu'il ne puisse jamais impunément attenter à la vie, aux biens, & à la liberté d'un autre. Or ce problème n'a jusqu'à présent été nulle part mieux résolu qu'en Angleterre.

24°. Si le plan d'une bonne législation ne doit pas renfermer celui d'une excellente éducation, si l'on peut donner une telle éducation aux citoyens sans leur présenter des idées nettes de la morale, & sans rapporter les préceptes au principe unique de l'amour du bien général: si rappelant à cet effet aux hommes les motifs qui les ont réunis en société, on ne pourroit pas leur prouver qu'il est presque toujours de leur intérêt bien entendu de sacrifier un avantage personnel & momentané à l'avantage national, & de mériter par ce sacrifice le titre honorable de vertueux.

25°. Si l'on peut fonder la morale sur d'autres principes que sur celui de l'utilité publique: si les injustices mêmes du despotisme toujours commises au nom du bien public, ne prouvent pas que ce principe est réellement l'unique de la morale (a); si l'on peut y substituer l'utilité

(a) Lorsque le moine enjoint d'aimer Dieu par dessus toute chose; ce moine s'identifiant toujours avec son Eglise & son Dieu, ne dit rien autre chose sinon qu'il faut aimer & respecter lui & son Eglise de préférence à tout. Celui-là seul est donc vraiment ami de sa nation qui répète d'après les Philosophes, que tout amour doit céder à celui de la justice, & qu'il faut tout sacrifier au bien public.

particuliere de sa famille & de sa parenté (a).

26°. Si dans la supposition où l'on consacrerait cet axiome :

» Qu'on doit plus à sa parenté qu'à sa Patrie. «

Un pere dans le dessein de se conserver à sa famille, ne pourroit pas abandonner son poste au moment du combat : si ce pere chargé de la caisse publique ne pourroit pas la piller pour en distribuer l'argent à ses enfans & dépouiller ainsi ce qu'il doit aimer le moins pour en revêtir ce qu'il doit aimer le plus.

27°. Si du moment où le salut public n'est plus la suprême loi & la premiere obligation du citoyen (b), il subsiste encore une science du bien & du mal ; s'il est enfin une morale, lorsque

[a] L'amour de la patrie n'est-il plus regardé par un homme comme le premier principe de la morale, cet homme peut être bon pere, bon mari, bon fils, mais il sera toujours mauvais citoyen. Que de crimes l'amour des parents n'a-t-il pas fait commettre !

[b] Est-on insensible aux maux publics qu'occasionne une mauvaise administration ? Est-on foiblement affecté du déshonneur de sa nation ? ne partage-t-on pas avec elle la honte de ses défaites, ou de son esclavage ? on est un citoyen lâche & vil. Pour être vertueux, il faut être malheureux de l'infortune de ses concitoyens. Si

l'utilité publique n'est plus la mesure de la punition, ou de la récompense, de l'estime ou du mépris dûs aux actions des citoyens.

28°. Si l'on peut se flatter de trouver des citoyens vertueux dans un pays où les honneurs, l'estime & les richesses seroient devenus, par la forme du gouvernement, les récompenses du crime, où le vice enfin seroit heureux & respecté.

29°. Si les hommes se rappelant alors que le desir du bonheur est le seul motif de leur réunion, ils ne sont pas en droit de s'abandonner au vice, par-tout où le vice procure honneur, richesse & félicité,

30°. Si dans la supposition, où les loix, comme le prouve la constitution des jésuites, puissent tout sur les hommes, il seroit possible qu'un peuple entraîné au vice par la forme de son gouvernement, pût s'en arracher sans faire quelque changement dans ces mêmes loix.

dans l'Orient il étoit un homme dont l'ame fût vraiment honnête & élevée, il passeroit sa vie dans les larmes; il auroit pour la plupart des Visirs la même horreur qu'on eut jadis en France pour Bullion qui, dans le moment où Louis XIII. s'attendrissoit sur la misère de ses sujets, lui fit cette réponse atroce : » Sachez que vos peuples » sont encore assez heureux de n'être pas réduits à brou- » ter l'herbe. «

31°. S'il suffit, pour qu'une législation soit bonne, qu'elle assure la propriété des biens, de la vie & de la liberté des citoyens, qu'elle mette moins d'inégalité dans les richesses nationales, & les citoyens plus à portée de subvenir par un travail modéré (a) à leurs besoins & à ceux de leur famille : s'il ne faut pas encore que cette législation exalte dans les hommes le sentiment de l'émulation ; que l'état propose à cet effet de grandes récompenses aux grands talents & aux grandes vertus, si ces récompenses qui consistent toujours dans le don de quelques superfluités & qui furent jadis le principe de tant d'actions (b)

(a) Regarder la nécessité du travail comme une suite du péché originel & comme une punition de Dieu, c'est une absurdité. Cette nécessité au contraire est une faveur du Ciel. Que la nourriture de l'homme soit le prix de son travail, c'est un fait. Or pour expliquer un fait si simple, qu'est-il besoin de recourir à des causes surnaturelles & de présenter toujours l'homme comme une énigme ? S'il parut tel autrefois, il faut convenir qu'on a depuis si généralisé le principe de l'intérêt, si bien prouvé que cet intérêt est le principe de toutes nos pensées & de toutes nos actions, que le mot de l'énigme est enfin deviné, & que pour expliquer l'homme, il n'est plus nécessaire, comme le prétend Pascal, de recourir au péché originel.

(b) Les principes de nos actions sont en général la crainte & l'espoir d'une peine & d'un plaisir prochain. Les hom-

fortes & magnanimes, ne pourroient point encore produire le même effet ; & si des récompenses décernées par le public (de quelque nature d'ailleurs qu'elles soient) peuvent être regardées comme un luxe de plaisir propre à corrompre les mœurs.

mes presque toujours indifférents aux maux éloignés, ne font rien pour s'y soustraire. Qui n'est pas malheureux se croit dans son état naturel. Il imagine pouvoir toujours s'y conserver. L'utilité d'une loi préservatrice du malheur à venir est donc rarement sentie. Combien de fois les Peuples ne se sont-ils pas prêtés à l'extinction de certains privilèges qui seuls les garantissoient de l'esclavage ? La liberté comme la santé est un bien dont communément l'on ne sent le prix qu'après l'avoir perdu. Les peuples en général trop peu occupés de la conservation de leur liberté, ont par leur incurie trop souvent fourni à la tyrannie les moyens de les asservir.



CHAPITRE III.

Du luxe de plaisir.

P Oint de jour que l'on ne parle de *la corruption des mœurs nationales*. Que doit-on entendre par ce mot ?

» Le détachement de l'intérêt particulier de l'intérêt général ».

Pourquoi l'argent, ce principe d'activité d'un peuple riche, devient-il si souvent un principe de corruption ? C'est que le public, comme je l'ai déjà dit, n'en est pas le seul distributeur, c'est que l'argent en conséquence est souvent la récompense du vice. Il n'en est pas ainsi des récompenses dont le public est l'unique dispensateur. Toujours un don de la reconnaissance nationale, elles supposent toujours un bienfait, un service rendu à la patrie, par conséquent une action vertueuse. Un tel don de quelque espèce qu'il soit, resserrera donc toujours le nœud de l'intérêt personnel & général.

Qu'une belle esclave, une concubine devienne chez un peuple le prix, ou des talens, ou de la vertu, ou de la valeur, les mœurs de ce peuple n'en seront pas plus corrompues. C'est

dans les siècles héroïques que les Crétois im-
po-
soient aux Athéniens ce tribut de dix belles filles
dont Thésée les affranchit : c'est dans les siècles
de leurs triomphes & de leur gloire que les Ara-
bes & les Turcs exigeoient de pareils tributs des
peuples qu'ils avoient vaincus.

Lit-on ces poèmes, ces Romans Celtiques ,
histoires toujours vraies des mœurs d'un peuple
encore féroce ? On y voit les Celtes s'armer
comme les Grecs pour la conquête de la beauté,
& l'amour loin de les amollir , leur faire exé-
cutter les entreprises les plus hardies.

Tout plaisir, quel qu'il soit, s'il est proposé
comme prix des grands talens ou des grandes
vertus , peut exciter l'émulation des citoyens , &
même devenir un principe d'activité & de bon-
heur national. Mais il faut pour cet effet que
tous les citoyens y puissent également préten-
dre , & qu'équitablement dispensés , ces plaisirs
soient toujours la récompense de quiconque
montre , ou plus de talens dans le cabinet , ou
plus de valeur dans les armées , ou plus de ver-
tus dans les cités.

Supposons qu'on ordonne des fêtes magnifi-
ques , & que pour réchauffer l'émulation des
citoyens, l'on n'y admette d'autres spectateurs
que des hommes déjà distingués par leur génie ;
leurs talens, ou leurs actions ; rien qui ne fasse

entreprendre le desir d'y trouver place. Ce desir fera d'autant plus vif que la beauté de ces mêmes fêtes sera nécessairement exagérée, & par la vanité de ceux qui y seront admis, & par l'ignorance de ceux qui s'en trouveront exclus.

Mais, dira-t-on, que d'hommes malheureux par cette exclusion ! Moins qu'on ne croit. Si tous envient une récompense qui s'obtient par l'intrigue & le crédit, c'est que tous font en droit d'y prétendre, mais peu de gens desirent celle qui s'acquiert par de grands travaux & de grands dangers.

Loin d'envier le laurier d'Achille ou d'Homère, le poltron & le paresseux le dédaignent (a). Leur vanité consolatrice ne leur laisse voir dans les hommes d'un grand talent ou d'une grande valeur que des foux dont la plaie comme celle des plombiers & des fappeurs, doit être haute ; parce qu'ils s'exposent à de grands dangers & à de grands travaux. Il est juste & sage, diront le poltron & le paresseux, de payer magnifiquement de tels hommes, il seroit fou de les imiter.

L'envie commune à tous n'est un tourment

(a) Rien en général de moins envié des gens du monde que les talents d'un Voltaire ou d'un Turenne : le peu d'efforts qu'on fait pour en acquérir, est la preuve du peu de cas qu'on en fait.

réel que pour ceux qui courent la même carrière : & si l'envie est un mal pour eux , c'est un mal nécessaire.

Mais je veux , dira-t-on , que d'après une connoissance profonde du cœur & de l'esprit humain , l'on parvint à résoudre le problème d'une excellente législation , qu'on éveillât dans tous les citoyens & l'industrie & ces principes d'activité qui les portent au grand , qu'on les rendit enfin les plus heureux possibles.

Une si parfaite législation ne seroit encore qu'un palais bâti sur le sable , & l'inconstance naturelle à l'homme détruiroit bientôt cet édifice élevé par le génie , l'humanité & la vertu.



CHAPITRE IV.

Des vraies causes des changemens arrivés dans les loix des peuples.

TAnt de changemens arrivés dans les différentes formes de gouvernement doivent-ils être regardés comme l'effet de l'inconstance de l'homme? Ce que je fais, c'est qu'en fait de coutumes, de loix & de préjugés, c'est de l'opiniâtreté & non de l'inconstance de l'esprit humain dont on peut se plaindre.

Que de temps pour désabuser quelquefois un peuple d'une religion fausse & destructive du bonheur national! Que de temps pour abolir une loi souvent absurde & contraire au bien public!

Pour opérer de pareils changemens, ce n'est pas assez d'être roi; il faut être un roi courageux, instruit & secouru encore par des circonstances favorables.

L'éternité, pour ainsi dire, des loix, des coutumes, des usages de la Chine, dépose contre la prétendue légèreté des nations.

Supposons l'homme aussi réellement inconstant qu'on le dit; ce seroit dans le cours de sa vie que se manifesterait son inconstance. Par

quelle raison en effet des loix respectées de l'aïeul, du fils, du petit-fils, des loix à l'épreuve pendant six générations de la prétendue légèreté de l'homme, y deviendroient-elles tout-à-coup sujettes ?

Qu'on établisse des loix conformes à l'intérêt général ? Elles pourront être détruites par la force, la sédition, ou un concours singulier de circonstances, & jamais par l'inconstance de l'esprit humain (a).

Je fais que des loix bonnes en apparence, mais nuisibles en effet, sont tôt ou tard abolies. Pourquoi ? C'est que dans un temps donné, il faut qu'il naisse un homme éclairé qui, frappé de l'incompatibilité de ces loix avec le bonheur

(a) L'œuvre des loix, dira-t-on, devroit être durable. Or pourquoi ces Sarrafins jadis échauffés de ces passions fortes qui souvent élèvent l'homme au-dessus de lui-même, ne sont-ils plus aujourd'hui ce qu'ils étoient autrefois ? C'est que leur courage & leur génie ne fut point une suite de leur législation, de l'union de l'intérêt particulier à l'intérêt public, ni par conséquent l'effet de la sage distribution des peines & des récompenses temporelles. Leurs vertus n'avoient point de fondement aussi solide. Elles étoient le produit d'un enthousiasme momentané & religieux, qui dut disparaître avec le concours singulier de circonstances qui l'avoit fait naître.

général,

général, transmette sa découverte aux bons esprits de son siècle.

Cette découverte qui par la lenteur avec laquelle la vérité se propage, ne se communique que de proche en proche, n'est généralement reconnue vraie que des générations suivantes. Or si les anciennes loix sont alors abolies, cette abolition n'est point un effet de l'inconstance des hommes, mais de la justesse de leur esprit.

Certaines loix sont-elles enfin reconnues mauvaises & insuffisantes ? N'y tient-on plus que par une vieille habitude ? Le moindre prétexte suffit pour les détruire & le moindre événement le procure. En est-il ainsi des loix vraiment utiles ? Non : ainsi point de société étendue & policée où l'on ait abrogé celles qui punissent le vol, le meurtre &c.

Mais cette législation si admirée de Lycurgue, cette législation tirée en partie de celle de Minos (a)

(a) Peu de gens croient avec Xénophon au bonheur de Sparte. Quelle triste occupation disent-ils, que des exercices militaires, que le perpétuel exercice des armes ! Sparte, ajoutent-ils, n'étoit qu'un couvent. Tout s'y régloit par le coup de la cloche. Mais répondrai-je, le coup de la récréation ne plaît-il pas à l'écolier ? Est-ce la cloche qui rend le moine malheureux ? Lorsqu'on

n'eut que cinq ou six cents ans de durée (a).
J'en conviens, & peut-être n'en pourroit-elle

est bien nourri, bien vêtu, à l'abri de l'ennui, toute occupation est également bonne, & les plus périlleuses ne sont pas les moins agréables. L'histoire des Goths, des Huns, &c. déposa en faveur de cette vérité.

Un ambassadeur Romain entre dans le camp d'Attila : il y entend le Barde célébrer les hauts faits du vainqueur. Il y voit les jeunes gens rangés autour du poëte, en admirer les vers, tressaillir de joie au récit de leurs exploits, tandis que les vieillards, s'arrachant le visage, s'écrioient en fondant en larmes, *quel état est le nôtre ! privés des forces nécessaires pour combattre il n'est donc plus de bonheur pour nous !*

La félicité habite donc les arenes de la guerre comme les asyles de la paix. Pourquoi regarder les Lacédémoniens comme infortunés ? Est-il quelque besoin qu'ils ne satisfissent ? ils étoient, dit-on, mal nourris. La preuve du contraire, c'est qu'ils étoient forts & robustes. Si d'ailleurs leurs journées se passoient dans des exercices qui les occupoient sans trop les fatiguer, les Spartiates étoient à-peu-près aussi heureux qu'on le peut être & beaucoup plus que des paysans haves & débiles, & que de riches oisifs & ennuyeux.

(a) Les institutions de Lycurgue insensiblement altérées ne furent néanmoins entièrement détruites que par la force. Rome ne crut point avoir soumis les Spartiates, qu'elle n'eût aboli chez eux un reste d'institution qui les rendoit encore redoutables aux maîtres du monde.

avoir davantage. Quelqu'excellentes que fussent les loix de Lycurgue, quelque génie, quelque vertu patriotique & quelque courage qu'elles inspirassent aux Spartiates (a), il étoit impossible

(a) Les Lacédémoniens ont dans tous les siècles & les histoires, été célèbres par leurs vertus. On leur a néanmoins reproché souvent leur dureté envers leurs esclaves. Ces Républicains si orgueilleux de leur liberté & si fiers de leur courage, traitoient en effet leurs Ilotes avec autant de cruauté que les nations de l'Europe traitent aujourd'hui leurs Negres. Les Spartiates en conséquence ont paru vertueux ou vicieux selon le point de vue d'où l'on les a considérés.

La vertu consiste-t-elle dans l'amour de la Patrie & de ses concitoyens? Les Spartiates ont peut-être été les peuples les plus vertueux.

La vertu consiste-t-elle dans l'amour universel des hommes? Ces mêmes Spartiates ont été vicieux.

Que faire pour les juger avec équité?

Examiner, si jusqu'au moment que tous les peuples, selon le desir de l'Abbé de St. Pierre; ne composent plus qu'une grande & même nation, il est possible que l'amour-patriotique ne soit pas distinctif de l'amour universel?

Si le bonheur d'un peuple n'est pas, jusqu'à présent attaché au malheur de l'autre; si l'on peut perfectionner, par exemple, l'industrie d'une nation sans nuire au commerce des nations voisines, sans exposer leurs manufacturiers à mourir de faim. Or qu'importe, lorsqu'on détruit les hommes que ce soit par le fer ou par la faim?

dans la position où se trouvoit Lacédémone , que cette législation se conservât plus long-temps sans altération.

Les Spartiates trop peu nombreux pour résister à la Perse , eussent été tôt ou tard enveloppés sous la masse de ses armées , si la Grece si féconde alors en grands hommes n'eût réuni ses forces pour repousser l'ennemi commun. Qu'arriva-t-il alors ? C'est qu'Athenes & Sparte se trouverent à la tête de la ligue fédérative des Grecs.

A peine ces deux républiques eurent par des efforts égaux de conduite & de courage triomphé de la Perse , que l'administration de l'univers se partagea entr'elles , & cette administration dut devenir & devint le germe de leur discorde & de leur jalousie. Cette jalousie n'eût produit qu'une noble émulation entre ces deux peuples , s'ils eussent été gouvernés par les mêmes loix ; si les limites de leur territoire eussent été fixées par des bornes immuables ; s'ils n'eussent pu les reculer sans armer contr'eux toutes les autres républiques , & qu'enfin ils n'eussent connu d'autres richesses que cette monnoie de fer dont Lycurgue avoit permis l'usage.

La confédération des Grecs n'étoit pas fondée sur une base aussi solide. Chaque république avoit sa constitution particulière. Les Athéniens étoient à la

fois guerriers & négociants. Les richesses gagnées dans le commerce leur fournissoient les moyens de porter la guerre au dehors. Ils avoient à cet égard un grand avantage sur les Lacédémoniens.

Ces derniers orgueilleux & pauvres, voyoient avec chagrin dans quelles bornes étroites leur indigence contenoit leur ambition. Le desir de commander, desir si puissant sur deux républiques rivales & guerrières, rendit cette pauvreté insupportable aux Spartiates. Ils se dégoûtèrent donc insensiblement des loix de Lycurgue & contractèrent des alliances avec les puissances de l'Asie.

La guerre du Péloponèse s'étant alors allumée, ils sentirent plus vivement le besoin d'argent. La Perse en offrit : les Lacédémoniens l'acceptèrent. Alors la pauvreté, clef de l'édifice des loix de Lycurgue, se détacha de la voute & sa chute entraîna celle de l'état. Alors les loix & les mœurs changèrent, & ce changement comme les maux qui s'ensuivirent, ne furent point l'effet de l'inconstance de l'esprit humain, (a) mais de

(a) Ce n'est point l'inconstance des nations, c'est leur ignorance qui renverse si souvent l'édifice des meilleures loix. C'est elle qui rend un peuple docile aux conseils des ambitieux. Qu'on découvre à ce peuple les vrais principes de la morale, qu'on lui démontre, l'ex-

la différente forme des gouvernemens des Grecs, de l'imperfection des principes de leur confédération, & de la liberté qu'ils conserverent toujours de se faire réciproquement la guerre.

Dela cette suite d'événemens qui les entraînent enfin à une ruine commune.

Une ligue fédérative doit être fondée sur des principes plus solides. Qu'on partage en trente républiques un pays grand comme la France & le Paraguay. (a) Si ces républiques gouvernées

cellence de ses loix, & le bonheur résultant de leur observation; ces loix deviendront sacrées pour lui, il les respectera & par amour pour sa félicité, & par l'opiniâtre attachement qu'en général les hommes ont pour les anciens usages.

Point d'innovations proposées par les ambitieux, qu'ils ne colorent du vain prétexte du bien public. Un peuple instruit, toujours en garde contre de telles innovations, les rejette toujours. Chez lui l'intérêt du petit nombre des forts est contenu par l'intérêt du grand nombre des foibles. L'ambition des premiers est donc enchaînée & le peuple toujours le plus puissant, lorsqu'il est éclairé, reste toujours fidèle à la législation qui le rend heureux.

(a) Le Paraguay est un pays immense. Du temps des Jésuites, ce pays, si l'on en croit certaines relations, partagé en trente cantons, étoit gouverné par les mêmes loix & les mêmes magistrats, c'est-à-dire, par les mêmes religieux. Or si ces trente cantons ne

par les mêmes loix sont liguées entr'elles contre les ennemis du dehors ; si les bornes de leur territoire sont invariablement déterminées , qu'elles s'en soient respectivement garanti la possession , & se soient réciproquement assuré leur liberté : je dis que si elles ont d'ailleurs adopté les loix & les mœurs des Spartiates , leurs forces réunies & la garantie mutuelle de leur liberté , les mettra également à l'abri & de l'invasion des étrangers , & de la tyrannie de leurs compatriotes.

Or supposons cette législation la plus propre à rendre les citoyens heureux , quel moyen d'en éterniser la durée ? Le plus sûr c'est d'ordonner aux maîtres dans leurs instructions , aux magistrats dans des discours publics , d'en démontrer l'excellence (a). Cette excellence constatée , une législa-

formoient cependant qu'un même empire dont les forces pouvoient à l'ordre des Jésuites se réunir contre l'ennemi commun , & si l'existence d'un fait en démontre la possibilité , la supposition d'un pareil empire n'est donc pas absurde.

(a) Il est nécessaire , dit Machiavel , de rappeler de temps en temps , les gouvernements à leurs principes constitutifs. Qui près d'eux est chargé de cet emploi ? Le malheur. Ce fut l'ambition d'un Appius ; ce furent les batailles de Cannes , & de Trasimene qui rappellerent les Romains à l'amour de la patrie. Les peuples n'ont sur cet objet que l'infortune pour maître. Ils en pourroient choisir un moins dur.

tion deviendrait à l'épreuve de la légèreté de l'esprit humain. Les hommes (fussent-ils aussi inconstants qu'on le dit) ne peuvent abroger des loix établies qu'ils ne se réunissent dans leurs volontés. Or cette réunion suppose un intérêt commun de les détruire , & par conséquent une grande absurdité dans les loix.

Dans tout autre cas l'inconstance même des hommes, en les divisant d'opinion s'oppose à l'unanimité de leurs délibérations, & par conséquent assure la durée des mêmes loix.

O ! Souverains , rendez vos sujets heureux !

Pour l'instruction même des magistrats , pourquoi ne liroit-on pas publiquement chaque année l'histoire de chaque loi & des motifs de son établissement ? N'indiqueroit-on pas aux citoyens celles d'entre ces loix auxquelles ils sont principalement redevables de la propriété de leur vie , de leurs biens & de leur liberté.

Les peuples aiment leur bonheur. Ils reprendroient à cette lecture l'esprit de leurs ancêtres & reconnoitroient souvent dans les loix les moins importantes en apparence , celles qui les mettent à l'abri de l'esclavage , de l'indigence & du despotisme.

Quelle que soit la prétendue légèreté de l'esprit humain , qu'on fasse clairement appercevoir aux nations une dépendance réciproque entre le bonheur & la conservation de leurs loix ; on est sûr d'enchaîner leur inconstance.

veillez à ce qu'on leur inspire dès l'enfance l'amour du bien public : prouvez-leur la bonté de vos loix par l'histoire de tous les temps & la misère de tous les peuples : démontrez-leur (car la morale est susceptible de démonstration) que votre administration est la meilleure possible, & vous aurez à jamais enchaîné leur inconstance prétendue.

Si le gouvernement Chinois, quelque imparfait qu'il soit, subsiste encore & subsiste le même, qui détruiroit celui où les hommes seroient les plus heureux possible. Ce n'est que la conquête, ou les malheurs des peuples qui changent la forme des gouvernements.

Toute sage législation qui lie l'intérêt particulier à l'intérêt public, & fonde la vertu sur l'avantage de chaque individu, est indestructible. Mais cette législation est-elle possible? Pourquoi non? L'horison de nos idées s'étend de jour en jour, & si la législation comme les autres sciences participe aux progrès de l'esprit humain, pourquoi désespérer du bonheur futur de l'humanité? Pourquoi les nations s'éclairant de siècle en siècle ne parviendroient-elles pas un jour à toute la plénitude du bonheur dont elles sont susceptibles? Ce ne seroit pas sans peine que je me détacherois de cet espoir.

La félicité des hommes est pour une ame sen-

sible le spectacle le plus agréable. A considérer dans la perspective de l'avenir, c'est l'œuvre d'une législation parfaite. Mais si quelqu'esprit hardi osoit en donner le plan, que de préjugés, dira-t-on, il auroit à combattre & à détruire ! Que de vérités dangereuses à révéler !

C H A P I T R E V.

La révélation de la vérité n'est funeste qu'à celui qui la dit.

QU'est-ce en Morale qu'une vérité nouvelle ? Un nouveau moyen d'accroître ou d'assurer le bonheur des peuples. Que résulte-t-il de cette définition ? Que la vérité ne peut être nuisible.

Un auteur fait-il en ce genre une découverte ? Quels sont donc ses ennemis ?

- 1°. Ceux qu'il contredit. * 1.
- 2°. Les envieux de sa réputation.
- 3°. Ceux dont les intérêts sont contraires à l'intérêt public.

Qu'un ministre multiplie le nombre des marchauds, il a pour ennemis les voleurs de grands chemins. Que ces voleurs soient puissants, le ministre sera persécuté. Il en est de même du

philosophe. Ses préceptes tendent-ils à assurer le bonheur du plus grand nombre ? Il aura pour ennemis tous les voleurs de l'état, & ces derniers sont à craindre.

Pénétrai-je les intrigues d'un clergé avide ? Déconcertai-je les projets de l'avarice & de l'ambition monacale ? Si le moine est puissant, je suis poursuivi.

Prouvai-je les malversations d'un homme en place ? Si ma preuve est claire je suis puni. La vengeance du fort sur les foibles est toujours proportionnée à la vérité des accusations intentées contre lui. C'est du puissant * 2. que Ménippe dit : « tu te fâches, ô Jupiter ! tu prends ton fou-dre, tu as donc tort ». Le puissant est communément d'autant plus cruel qu'il est plus stupide. Qu'un Turc en entrant au divan y représente que l'intolérance du Mahométisme dépeuple l'état, aliène les Grecs, que le despotisme du grand-seigneur avilit la nation, que l'avarice & les vexations des Pachas la découragent, que le défaut de discipline rend ses armées méprisables ; quel nom donnera-t-on à ce fidele citoyen ? Celui de factieux. On le livrera aux muets. La mort est à Constantinople la peine infligée à la révélation d'une vérité qui méditée par le Sultan eût sauvé l'empire de la ruine prochaine qui le menace. L'amour qu'on y affecte quelquefois pour la

vertu est toujours faux. Tout dans les pays despotiques est hypocrisie : on n'y rencontre que des masques ; on n'y voit point de visages.

Par-tout où la nation n'est pas le puissant (& dans quel pays l'est-elle ?) l'avocat du bien public est martyr des vérités qu'il découvre. Quelle cause de cet effet ? La trop grande puissance de quelques membres de la société. Présentai-je au public une opinion nouvelle ? Le public frappé de sa nouveauté, & quelque temps incertain, ne porte d'abord aucun jugement. Dans ce premier moment si les cris de l'envie, de l'ignorance & de l'intérêt s'élèvent contre moi ; si je ne suis protégé ni par la loi, ni par l'homme en place, je suis proscrit.

L'homme illustre achete donc toujours sa gloire à venir par des malheurs présents. Au reste ses malheurs mêmes & les violences qu'il éprouve, promulguent plus rapidement ses découvertes. La vérité toujours instructive pour celui qui l'écoute, ne nuit qu'à celui qui la dit (a).

(a) *Toute vérité, dit le proverbe, n'est pas bonne à dire.* Mais que signifie ce mot *bonne* ? Il est le synonyme de *sûre*. Qui dit la vérité, s'expose sans doute à la persécution : c'est un imprudent, je le veux. L'imprudent, est donc l'espèce d'homme la plus utile. Il sème à ses fraix des vérités dont ses concitoyens recueilleront les

En morale , c'est à la connoissance du vrai qu'on attache la félicité publique.

O ! vérité , vous êtes la divinité des ames nobles ! Le vertueux ne vous imputa jamais les révolutions des empires & les malheurs des hommes. Les vices ne sont pas les fruits amers qu'on cueille sur votre tige. La vérité éclaire-t-elle les princes ? le bonheur & la vertu regnent sous eux dans leur empire.

fruits. Le mal est pour lui & le profit pour eux. Aussi fut-il toujours respecté des vrais amis de l'humanité. C'est Curtius qui saute pour eux dans le gouffre.



CHAPITRE VI.

La connoissance de la vérité est toujours utile.

L'Homme obéit toujours à son intérêt bien ou mal entendu. *C'est une vérité de fait ; qu'on la taise, ou qu'on la dise ; la conduite de l'homme sera toujours la même.* La révélation de cette vérité n'est donc pas nuisible. Mais de quelle utilité peut-elle être ? De la plus grande. Une fois assuré que l'homme agit toujours conformément à son intérêt, le législateur infligera tant de peines au crime, accordera tant de récompenses à la vertu, que tout particulier aura intérêt d'être vertueux.

Ce législateur fait-il qu'ami de sa conservation l'homme se présente avec crainte au danger ? Il attachera tant de honte & d'infamie à la lâcheté, tant d'honneur au courage, que le soldat aura le jour de la bataille plus d'intérêt de combattre que de fuir.

Qu'uniquement occupé de ses fantaisies, un homme mette son bien à fond perdu : qu'il laisse ses enfants dans l'indigence : quel remède à ce mal ? Le mépris qu'on lui marquera. Fait-on connoître l'homme aux autres hommes ; leur

montre-t-on les crimes qu'il peut commettre? Ils créeront des loix propres à les réprimer (a); & parviendront enfin à lier assez étroitement l'intérêt particulier à l'intérêt public pour se nécessairement eux-mêmes à la vertu.

En toute espèce de science l'écrivain, dit-on, doit chercher & dire la vérité. Faut-il en excepter la science de la morale? Quel est son objet? Le bonheur du plus grand nombre. En ce genre toute vérité nouvelle n'est, comme je l'ai déjà dit, qu'un nouveau moyen d'améliorer la condition des citoyens. Le désir de leur bonheur ferait-il un crime? Une telle opinion n'est soutenue que du stupide sans humanité & du fripon intéressé aux malheurs publics.

En morale c'est le vrai seul qu'il faut enseigner. Mais ne peut-on en aucun cas y substituer des erreurs utiles? Il n'en est point de telles: je le démontrerai ci-après. La religion elle-même ne rend point un peuple vertueux. Les romains modernes en font la preuve. L'intérêt est notre unique moteur. L'on paroît sacrifier, mais l'on ne sacrifie jamais son bonheur à celui d'autrui. Les eaux ne remontent point à leur source, ni

[a] Le législateur qui donne des loix suppose tous les hommes méchans; puisqu'il veut que tous y soient également soumis.

les hommes contre le courant rapide de leurs intérêts. Qui le tenteroit feroit un fou. De tels fous sont d'ailleurs en trop petit nombre pour avoir quelqu'influence sur la masse totale de la société. S'il ne s'agit que de former des citoyens vertueux , qu'est-il besoin à cet effet de recourir à des moyens impossibles & surnaturels ?

Qu'on fasse de bonnes loix , elles dirigeront naturellement les citoyens au bien général , en leur laissant suivre la pente irrésistible qui les porte à leur bien particulier. Ce ne sont point les vices, la méchanceté & l'improbité des hommes, qui font le malheur des peuples, mais l'imperfection de leurs loix & par conséquent leur stupidité. Peu importe que les hommes soient vicieux ; c'en est assez s'ils sont éclairés. Une crainte respectueuse & salutaire les contiendra dans les bornes du devoir. Les voleurs ont des loix & peu d'entr'eux les violent, parce qu'ils s'inspectent & se suspectent. Les loix font tout. Si quelque Dieu, disoit à ce sujet les philosophes Siamois , fût réellement descendu du ciel pour instruire les hommes dans la science de la morale , il leur eût donné une bonne législation , & cette législation les eût nécessité à la vertu. En morale , comme en physique , c'est toujours en grand & par des moyens simples que la divinité opere.

Le

Le résultat de ce chapitre, c'est que la vérité souvent odieuse au puissant injuste, est toujours utile au public. Mais n'est-il point d'instant où sa révélation puisse occasionner des troubles dans un empire.

CHAPITRE VII.

*Que la révélation de la vérité ne trouble
jamais les empires.*

UNE administration est mauvaise : les peuples souffrent : ils poussent des plaintes ; en ce moment il paroît un écrit où l'on leur montre toute l'étendue de leurs malheurs ; les peuples s'irritent & se soulèvent. Je le veux. L'écrit est-il la cause du soulèvement ? Non ; il en est l'époque. La cause est dans la misère publique. Si l'écrit eût plutôt paru , le gouvernement plutôt averti , eût en adoucissant les souffrances des peuples , pu prévenir la sédition. Le trouble n'accompagne la révélation de la vérité que dans des pays entièrement despotiques ; parce qu'en ces pays le moment où l'on ose dire la vérité , est celui où le malheur insoutenable & porté à son comble , ne permet plus au peuple de retenir ses cris.

Un gouvernement devient-il cruel à l'excès ? Les troubles sont alors salutaires. Ce sont les tranchées qu'occasionne au malade la médecine qui le guérit. Pour affranchir un peuple de la servitude, il en coûte quelquefois moins d'hommes à l'état qu'il n'en périt dans une fête publique & mal ordonnée. Le mal du soulèvement est dans la cause qui le produit ; la douleur de la crise est dans la maladie qui l'excite. Tombe-t-on dans le despotisme ? Il faut des efforts pour s'y soustraire, & ces efforts sont en ce moment le seul bien des infortunés. Le degré du malheur, c'est de ne pouvoir s'en arracher, & de souffrir sans oser se plaindre. Quel homme assez barbare, assez stupide pour donner le nom de paix au silence, à la tranquillité forcée de l'esclavage ! C'est la paix, mais la paix de la tombe.

La révélation de la vérité quelquefois l'époque, ne fut donc jamais la cause des troubles & du soulèvement. La connoissance du vrai toujours utile aux opprimés, l'est même aux oppresseurs. Elle les avertit, comme je l'ai déjà dit, du mécontentement du peuple. En Europe les murmures des nations précèdent de loin leur révolte.

Leurs plaintes sont le tonnerre entendu dans le lointain. Il n'est point encore à craindre. Le souverain est encore à temps de réparer ses injustices

& de se réconcilier avec son peuple. Il n'en est pas de même dans un pays d'esclaves. C'est le poignard en main que la remontrance se présente au sultan. Le silence des esclaves est terrible. C'est le silence des airs avant l'orage. Les vents sont muets encore. Mais du sein noir d'un nuage immobile part le coup de tonnerre qui, signal de la tempête, frappe au moment qu'il luit.

Le silence qu'impose la force est la principale cause, & des malheurs des peuples, & de la chute de leurs oppresseurs. Si la recherche de la vérité nuit, ce n'est jamais qu'à son auteur. Les Buffons, les Quesnays, les Montesquieux en ont découvert. On a long-temps disputé sur la préférence à donner aux anciens sur les modernes, à la musique Françoisise sur l'Italienne : ces disputes ont éclairé le goût du public & n'ont armé le bras d'aucun citoyen. Mais ces disputes, dira-t-on, ne se rapportoient qu'à des objets frivoles ; soit. Mais sans la crainte de la loi, les hommes s'entregorgeroient pour des frivolités. Les disputes théologiques toujours réductibles à des questions des mots en sont la preuve. Que de sang elles ont fait couler ! Puis-je de l'aveu de la loi, donner le nom de saint zèle à l'emportement de ma vanité ? Point d'excès auquel elle ne se livre. La cruauté religieuse est atroce. Qui

l'engendre ? seroit-ce la nouveauté d'une opinion théologique ? * 3. Non : mais l'exercice libre & impuni de l'intolérance. * 4.

Qu'on traite une question où libre dans ses opinions chacun pense ce qu'il veut , où chacun contredit & est contredit , où quiconque insulteroit son contradicteur , seroit puni selon la gravité de l'offense ; l'orgueil des disputants alors contenu par la crainte de la loi , cesse d'être inhumain.

Mais par quelle contradiction le magistrat qui lie les bras des citoyens , & leur défend les voies de fait , lorsqu'il s'agit d'une discussion d'intérêt ou d'opinion , les leur délie-t-il , lorsqu'il s'agit d'une dispute scholastique ? Quelle cause d'un tel effet ? L'esprit de superstition & de fanatisme qui plus souvent que l'esprit de justice & d'humanité , a présidé à la rédaction des loix.

J'ai lu l'histoire des différents cultes : j'ai nommé leurs absurdités ; j'ai eu honte de la raison humaine , & j'ai rougi d'être homme. Je me suis à la fois étonné des maux que produit la superstition , de la facilité avec laquelle on peut étouffer un fanatisme qui rendra toujours les religions si funestes à l'univers ; * 5. & j'ai conclu que les malheurs des peuples pouvoient toujours se rapporter à l'imperfection de leurs loix & par conséquent à l'ignorance de quelques vérités morales.

Ces vérités toujours utiles ne peuvent troubler la paix des états. La lenteur de leurs progrès en est encore une nouvelle preuve.



CHAPITRE VIII.

De la lenteur avec laquelle la vérité se propage.

LA marche de la vérité est lente ; l'expérience le prouve.

Quand le Parlement de Paris révoqua-t-il la peine de mort portée contre quiconque enseignoit une autre philosophie que celle d'Aristote ?

Cinquante ans après que cette philosophie étoit oubliée.

Quand la faculté de médecine admit-elle la doctrine de la circulation du sang ?

Cinquante ans après la découverte d'Harvei. Quand cette même faculté reconnut-elle la salubrité des pommes de terre ? Après cent ans d'expérience , & lorsque le parlement eut cassé l'arrêt qui défendoit la vente de ce légume (a).

[a] Le parlement rendit de même , arrêt contre l'émétique & contre Brissot, médecin du seizième siècle. Ce médecin prétendoit contre la pratique ordi-

mes en général approuvent ou condamnent au hazard, & la vérité même est par la plupart d'entr'eux reçue comme l'erreur, sans examen & par préjugé.

De quelle maniere une opinion nouvelle parvient-elle donc à la connoissance de tous? Les bons esprits en ont-ils apperçu la vérité? Ils la publient, & cette vérité promulguée par eux & devenue de jour en jour plus commune, finit enfin par être généralement adoptée, mais c'est longtemps après sa découverte, sur-tout lorsque cette vérité est morale.

Si l'on se prête si difficilement à la démonstration de ces dernières vérités, c'est qu'elles exigent quelquefois le sacrifice, non-seulement de nos préjugés, mais encore de nos intérêts personnels. Peu d'hommes sont capables de ce double sacrifice. D'ailleurs une vérité de cette espece découverte par un de nos concitoyens peut se répandre rapidement, & peut le combler d'honneurs. Notre envie qui s'en irrite doit donc s'empresse de l'étrouffer. C'est l'étranger qui éclaire maintenant les livres moraux faits & proscrits en France. Pour juger ces livres, il faut des hommes doués à la fois, & du degré de lumiere & du degré de désintéressement nécessaire pour distinguer le vrai du faux. Or par-tout les hommes éclairés sont rares, & les désintéressés plus

rares encore, ne se rencontrent que chez l'étranger. Les vérités morales ne s'étendent que par des ondulations très-lentes. Il en est, si je l'ose dire, de la chute de ces vérités sur la terre, comme de celles d'une pierre au milieu d'un lac : les eaux séparées en point du contact forment un cercle bientôt enfermé dans un plus grand, qui lui-même environné de cercles plus spacieux, s'agrandissant se moment en moment, vont enfin se briser sur la rive. C'est de cercles en cercles qu'une vérité morale s'étendant aux différentes classes des citoyens, parvient enfin à la connoissance de tous ceux qui n'ont point intérêt de la rejeter.

Pour établir cette vérité il suffit que le puissant ne s'oppose point à sa promulgation, & c'est en ceci que la vérité diffère de l'erreur.

C'est par la violence que cette dernière se propage ; c'est la force en main qu'on a prouvé presque toutes les religions & c'est ce qui les a rendues les fléaux du monde moral.

La vérité sans la force s'établit sans doute lentement, mais elle s'établit sans troubles. Les seules nations où la vérité pénètre avec peine sont les nations ignorantes. L'imbécillité est moins docile qu'on ne l'imagine.

Que l'on propose chez un peuple ignorant une loi utile, * 6. mais nouvelle ; cette loi re-

jettée sans examen, peut même exciter une sédition * 7. chez ce peuple qui stupide parce qu'il est esclave, est d'autant plus irritable que le despotisme l'a plus souvent irrité.

Que l'on propose au contraire cette même loi chez un peuple éclairé, où la presse est libre, où l'utilité de cette loi est déjà pressentie & sa promulgation désirée, elle sera reçue avec reconnaissance par la partie instruite de la nation, & cette partie contiendra l'autre.

Il résulte de ce chapitre que la vérité par la lenteur même avec laquelle sa découverte se propage, ne peut produire de trouble dans les états. Mais n'est-il pas des formes de gouvernement où la connoissance du vrai puisse être dangereuse?



CHAPITRE IX.

Des gouvernements.

SI toute vérité morale n'est qu'un moyen d'accroître ou d'assurer le bonheur du plus grand nombre, & si l'objet de tout gouvernement est la félicité publique, point de vérité morale dont la publication ne soit desirable * 8. Toute diversité d'opinions à ce sujet tient à la signification incertaine du mot *gouvernement*. Qu'est-ce qu'un gouvernement ? l'assemblage de loix ou de conventions faites entre les citoyens d'une même nation. Or ces loix & conventions sont, ou contraires ou conformes à l'intérêt général. Il n'est donc que deux formes de gouvernement, l'une bonne, l'autre mauvaise : c'est à ces deux especes que je les réduis toutes. Or dans l'assemblage des conventions qui les constitue, dire qu'on ne peut changer les loix nuisibles à la nation, que de telles loix sont sacrées, qu'elles ne peuvent être légitimement réformées, c'est dire qu'on ne peut changer le régime contraire à sa santé, qu'affligé d'une plaie, c'est un crime de la nétoyer, qu'il faut la laisser tomber en gangrene * 9.

Au reste si tout gouvernement , de quelque nature qu'il soit , ne peut se proposer d'autre objet que le bonheur du plus grand nombre des citoyens , tout ce qui tend à les rendre heureux ne peut être contraire à sa constitution * 10. Celui-là seul doit s'opposer à toute réforme utile à l'état , qui fonde sa grandeur sur l'avilissement de ses compatriotes , sur le malheur de ses semblables , & qui veut usurper sur eux un pouvoir arbitraire. Quant au citoyen honnête , à l'homme ami de la vérité & de sa patrie , il ne peut avoir d'intérêt contraire à l'intérêt national. Est-on heureux du bonheur de l'empire & glorieux de sa gloire ? on desire en secret la correction de tous les abus. On sait qu'on n'anéantit point une science lorsqu'on la perfectionne , & qu'on ne détruit point un gouvernement lorsqu'on le réforme.

Supposons qu'en Portugal l'on respectât davantage la propriété des biens , de la vie & de la liberté des sujets , le gouvernement en seroit-il moins monarchique ? Supposons qu'en ce pays l'on supprimât l'inquisition & les lettres de cachet , qu'on limitât l'excessive autorité de certaines places , auroit-on changé la forme du gouvernement ? Non : l'on en auroit seulement corrigé les abus. Quel monarque vertueux ne se prêteroit point à cette réforme ! Compare-t-on les

rois de l'Europe à ces stupides sultans de l'Asie , à ces Vampires qui sucent le sang de leurs sujets & que toute contradiction révolte. Soupçonner son prince d'adopter les principes d'un despotisme oriental , c'est lui faire l'injure la plus atroce. Un souverain éclairé ne regarda jamais le pouvoir arbitraire , soit d'un seul tel qu'il existe en Turquie , soit de plusieurs tel qu'il existe en Pologne , comme la constitution réelle d'un état. Honorer de ce titre un despotisme cruel , c'est donner le nom de gouvernement à une confédération de voleurs * 11. qui sous la bannière d'un seul ou de plusieurs , ravagent les provinces qu'ils habitent.

Tout acte d'un pouvoir arbitraire est injuste. Un pouvoir acquis & conservé par la force * 12. est un pouvoir que la force a droit de repousser. Une nation , quelque nom que porte son ennemi , peut toujours le combattre & le détruire.

Au reste si l'objet des sciences , de la morale & de la politique se réduit à la recherche des moyens de rendre les hommes heureux , il n'est donc point en ce genre de vérités dont la connoissance puisse être dangereuse.

Mais le bonheur des peuples fait-il celui des souverains.

CHAPITRE X.

Dans aucune forme de gouvernement le bonheur du prince n'est attaché au malheur des peuples.

LE pouvoir arbitraire dont quelques monarques paroissent si jaloux, n'est qu'un luxe de puissance qui sans rien ajouter à leur félicité, fait le malheur de leurs sujets. Le bonheur du prince est indépendant de son despotisme. C'est souvent par complaisance pour ses favoris, c'est pour le plaisir & la commodité de cinq ou six personnes qu'un souverain met ses peuples en esclavage, & sa tête sous le poignard de la conjuration.

Le Portugal nous apprend les dangers auxquels dans ce siècle même les rois sont encore exposés. Le pouvoir arbitraire, cette calamité des nations, n'assure donc ni la félicité, ni la vie des monarques. Leur bonheur n'est donc pas essentiellement lié au malheur de leurs sujets. Pourquoi taire aux princes cette vérité & leur laisser ignorer que la monarchie modérée est la monarchie la plus desirable ; * 13. que le souverain n'est grand que de la grandeur de ses peuples, n'est fort que de leur force, riche que de leurs richesses.

ses ; que son intérêt bien entendu est essentiellement uni au leur ; & qu'enfin son devoir est de les rendre heureux ?

» Le sort des armes , dit un Indien à Tamerlan , nous foumet à toi. Es-tu marchand ? vends-nous. Es-tu boucher ? tue nous. Es-tu monarque ? rends-nous heureux «.

Est-il un souverain qui puisse sans horreur entendre sans cesse murmurer autour de lui ce mot célèbre d'un Arabe.

Cet homme accablé sous le faix de l'impôt, ne peut subsister lui & sa famille : il porte ses plaintes au Calife : le Calife s'en irrite ; l'Arabe est condamné à mort. En marchant au supplice , il rencontre en chemin un officier de la bouche : pour qui ces viandes , demande le condamné ? pour les chiens du Calife , répond l'Officier. *Que la condition des chiens d'un despote , s'écrie l'Arabe , est préférable à celle de son sujet !*

Quel prince éclairé soutient un tel reproche , & veut en usurpant un pouvoir arbitraire sur ses peuples se condamner à ne vivre qu'avec des esclaves ?

L'homme en présence de son despote est sans opinion & sans caractère.

Thamas Kouli-Kan soupe avec un favori. On lui sert un nouveau légume. Rien de meilleur & de plus sain que ce mets , dit le courtisan.

» Le repas fait Kouli-Kan se sent incommodé :
 » il ne dort pas. Rien, dit-il à son lever, de
 » plus détestable & de plus mal-sain que ce lé-
 » gume. Rien de plus mal-sain, dit le courtisan.
 » Mais tu ne le pensois pas hier, reprend le
 » prince : qui te force à changer d'avis ? mon
 » respect & ma crainte ; je puis, réplique le fa-
 » vori, impunément médire de ces mets ; je suis
 » l'esclave de ta hauteffe & non l'esclave de ce
 » légume «.

Le despote est la Gorgone : il pétrifie dans
 l'homme jusqu'à la pensée (a). Comme la Gor-

(a) Quel prince même parmi les chrétiens à l'exem-
 ple du Calife Hakkam, permettroit aux Cadis de révé-
 ler ses injustices !

„ Une pauvre femme possède à Jehra une petite
 „ piece de terre contiguë aux jardins d'Hakkam ; ce
 „ prince veut aggrandir son palais ; il fait proposer à
 „ cette femme de lui céder son terrain. Elle le refuse
 „ & veut conserver l'héritage de ses peres. L'intendant
 „ des jardins s'empare du terrain qu'elle ne veut pas
 „ vendre.

„ La femme éplorée va à Cordoue implorer la justice.
 „ Ibu-Béchir en est le Cadi. Le texte de la loi est for-
 „ mel en faveur de la femme. Mais que peuvent les loix
 „ contre celui qui se croit au-dessus d'elles ? Cependant
 „ Ibu-Béchir ne désespere point de sa cause. Il monte
 „ sur son âne : porte avec lui un sac d'une grandeur
 „ énorme, se présente dans cet état devant Hakkam

gone, il est l'effroi du monde. Son sort est-il donc si désirable ? Le despotisme est un joug également onéreux à celui qui le porte, à celui qui l'impose. Que l'armée abandonne le despote, le plus vil des esclaves devient son égal, le frappe & lui dit :

» *Ta force étoit ton droit ; ta foiblesse est ton crime* ».

Mais si dans l'erreur à cet égard, un prince attache son bonheur à l'acquisition du pouvoir

„ assis alors dans le pavillon, construit sur le terrain de
„ cette femme.

„ L'arrivée du Cadi, le sac qu'il a sur l'épaule ;
„ étonnent le prince. Ibu-Béchir se prosterne, de-
„ mande à Hakkam la permission de remplir son sac
„ de la terre sur laquelle il se trouve. Le Calife y
„ consent. Le sac plein, le Cadi supplie le prince de
„ l'aider à charger ce sac sur son âne. Cette demande
„ étonne Hakkam. Ce sac est trop lourd, répond-il.
„ Prince, reprend alors Ibu-Béchir avec une noble
„ hardiesse, si ce sac que vous trouvez si pesant, ne
„ contient encore qu'une petite partie de la terre in-
„ justement enlevée à une de vos sujettes, comment
„ porterez-vous au jour du jugement dernier cette
„ même terre que vous avez ravie en entier. Hakkam
„ loin de punir le Cadi reconnoît généreusement sa
„ faute, rend à la femme le terrain dont il s'étoit em-
„ paré avec tous les bâtimens qu'il y avoit fait con-
„ struire.

arbitraire

arbitraire, & qu'un écrit publiant les intentions du prince éclaire les peuples sur le malheur qui les menace, cet écrit ne suffit-il pas pour exciter le trouble & le soulèvement ? Non : l'on a partout décrit les suites funestes du despotisme. L'histoire Romaine, l'Ecriture Sainte elle-même en font en cent endroits le tableau le plus effrayant, & cette lecture n'excita jamais de révolution. Ce sont les maux actuels, multipliés & durables du despotisme, qui douent quelquefois un peuple de courage nécessaire pour s'arracher à ce joug. C'est toujours la cruauté des sultans qui provoque la sédition. Tous les trônes de l'Orient sont souillés du sang de leur maître. Qui le versa ? La main des esclaves.

La simple publication de la vérité n'occasionne point de commotions vives. D'ailleurs l'avantage de la paix dépend du prix dont on l'achete. La guerre est sans doute un mal ; mais pour l'éviter, faut-il que sans combattre, les citoyens se laissent ravir leurs biens, leur vie & leur liberté ? Un prince ennemi vient les armes à la main réduire un peuple à l'esclavage : ce peuple présentera-t-il sa tête au joug de la servitude ? Qui le propose est un lâche. Quelque nom que porte le ravisseur de ma liberté, je dois la défendre contre lui.

Point d'état qui ne soit susceptible de réforme

souvent aussi nécessaire que désagréable à certaines gens. L'administration s'abstiendra-t-elle de les faire ? Faut-il dans l'espoir d'une fausse tranquillité qu'elle fasse aux grands le sacrifice du bien public , & sous le vain prétexte de conserver la paix , qu'elle abandonne l'empire aux voleurs qui le pillent ?

Il est, comme je l'ai déjà dit , des maux nécessaires. Point de guérison sans douleur. Si l'on souffre dans le traitement , c'est moins du remède que de la maladie.

Une conduite timide , des ménagemens bas ont été souvent plus fatals aux sociétés que la sédition même. On peut sans offenser un prince vertueux fixer les bornes de son autorité ; lui représenter que la loi qui déclare le bien public la première des loix , est une loi sacrée , inviolable , que lui-même doit respecter ; que toutes les autres loix ne sont que les divers moyens d'assurer l'exécution de la première , & qu'enfin toujours malheureux du malheur des sujets , il est une dépendance réciproque entre la félicité des peuples & celle du souverain. D'où je conclus :

Que la chose vraiment nuisible pour lui est le mensonge qui lui cache la maladie de l'état ;

Que la chose vraiment avantageuse pour lui ,

SON ÉDUCATION. Chap. XI. 387
est la vérité qui l'éclaire sur le traitement & le remède.

La révélation de la vérité est donc utile ; mais l'homme, dira-t-on, la doit-il aux autres hommes ? lorsqu'il est si dangereux pour lui de la leur révéler.

CHAPITRE XI.

Qu'on doit la vérité aux hommes.

SI je consultois sur ce sujet & St. Augustin & St. Ambroise, je dirois avec le premier.

„ La vérité devient-elle un sujet de scandale ?
„ Que le scandale naisse & que la vérité soit
„ dite „ (a).

Je répéteroie d'après le second : „ on n'est pas
„ défenseur de la vérité, si du moment qu'on la
„ voit, on ne la dit point sans honte & sans
„ crainte „ (b).

J'ajouterois enfin, « que la vérité quelque-

(a) *Si de veritate scandalum, utilius permittitur noscī scandalum quam veritas relinquatur.*

(b) *Ille veritatis defensor esse debet qui cum rectē sentit, loqui non metuit, nec erubescit.*

» temps éclipsee par l'erreur, en perce tôt ou
» tard le nuage » (a).

Mais il n'est point ici question d'autorité. Ce que l'on doit à l'opinion des hommes célèbres, c'est du respect & non une foi aveugle. Il faut donc scrupuleusement examiner leurs opinions ; & cet examen fait, il faut juger non d'après leur raison, mais d'après la sienne. Je crois les trois angles d'un triangle égaux à deux droits, non parce qu'Euclide l'a dit, mais parce que je puis m'en démontrer la vérité.

Veut-on savoir si l'on doit réellement la vérité aux hommes ? qu'on interroge les gens en place eux-mêmes : tous conviendront qu'il leur est important de la connoître & que sa connoissance seule leur fournit les moyens d'accroître & d'assurer la félicité publique. Or si tout homme doit en qualité de citoyen contribuer de tout son pouvoir au bonheur de ses compatriotes, fait-on la vérité ; on doit la dire.

Demander si l'on la doit aux hommes, c'est sous un tour de phrase obscur & détourné demander s'il est permis d'être vertueux & de faire le bien de ses semblables.

Mais l'obligation de dire la vérité suppose la

(a) *Occultari potest ad tempus veritas, vinci non potest.*
S. Aug.

possibilité de la découvrir. Les gouvernements doivent donc en faciliter les moyens ; & le plus sûr de tous est la liberté de la presse.

CHAPITRE XII.

De la liberté de la presse.

C'Est à la contradiction , par conséquent à la liberté de la presse que les sciences physiques doivent leur perfection. Otez cette liberté : que d'erreurs consacrées par le temps seront citées comme des axiomes incontestables ! Ce que je dis du physique est applicable au moral & au politique. Veut-on en ce genre s'assurer de la vérité de ses opinions ? il faut les promulguer. C'est à la pierre de touche de la contradiction qu'il faut les éprouver. La presse doit donc être libre. Le magistrat qui la gêne s'oppose donc à la perfection de la morale & de la politique : il peche contre sa nation : (a) il étouffe jusque dans leurs germes les idées heureuses qu'eût produit cette liberté. Or

(a) Qui soumet ses idées au jugement & à l'examen de ses concitoyens , doit publier toutes celles qu'il croit vaines & utiles. Les taire , seroit le signe d'une indifférence criminelle.

qui peut apprécier cette perte ? Ce qu'on peut dire à ce sujet, c'est que le peuple libre, le peuple qui pense, commande toujours au peuple qui ne pense pas (a).

Le prince doit donc aux nations la vérité comme utile, & la liberté de la presse comme moyen de la découvrir. Par-tout où cette liberté est interdite, l'ignorance comme une nuit profonde s'étend sur tous les esprits. Alors en cherchant la vérité, ses amateurs craignent de la découvrir. Ils sentent qu'une fois découverte, il faudra, ou la taire, ou la déguiser lâchement ou s'exposer à la persécution. Tout homme la redoute. S'il est toujours de l'intérêt public de connaître la vérité, il n'est pas toujours de l'intérêt particulier de la dire.

La plupart des gouvernements exhortent encore le citoyen à sa recherche ; mais presque tous le punissent de sa découverte. Or peu d'hommes bravent à la longue la haine du puissant par pur amour de l'humanité & de la vérité. En conséquence peu de maîtres qui la révelent à leurs éle-

(a) Qu'apprend à l'étranger la défense de parler & d'écrire librement ? Que le gouvernement qui fait cette défense est injuste & mauvais. L'Angleterre généralement regardée comme le meilleur, est celui où le citoyen à cet égard est le plus libre.

ves. Aussi l'instruction donnée maintenant dans les colleges & les séminaires se réduit-elle à la lecture, de quelques légendes, à la science de quelques sophismes propres à favoriser la superstition, à rendre les esprits faux & les cœurs inhumains. Il faut aux hommes une autre éducation ; il est temps qu'à de frivoles instructions, on en substitue de plus solides ; qu'on enseigne aux citoyens ce qu'ils doivent à eux , à leur prochain , à leur patrie ; qu'on leur fasse sentir le ridicule des disputes religieuses, (a) l'intérêt qu'ils ont de perfectionner la morale & par conséquent s'assurer la liberté de penser & d'écrire.

Mais que d'opinions bizarres n'engendreroit point cette liberté ? Qu'importe. Ces opinions détruites par la raison aussi-tôt que produites, n'altéreroient pas la paix des états.

Point de prétextes spécieux dont l'hypocrisie & la tyrannie n'aient coloré le desir d'imposer silence aux hommes éclairés ; & dans ces vains

(a) S'agit-il de religion ? Par quelle raison en défendre l'examen ? Est-elle vraie ? Elle peut supporter la preuve de la discussion. Est-elle fausse ? En ce dernier cas quelle absurdité de protéger une religion dont la morale est pusillanime & cruelle, & le culte à charge à l'état par l'excessive dépense qu'exige l'entretien de ses ministres !

prétextes nul citoyen vertueux n'aperçut de motif légitime pour la taire.

La révélation de la vérité ne peut être odieuse qu'à ces imposteurs qui trop souvent écoutés des princes, leur présentent le peuple éclairé comme factieux & le peuple abruti comme docile.

Qu'apprend à ce sujet l'expérience ? Que toute nation instruite est sourde aux vaines déclamations du fanatisme & que l'injustice la révolte.

C'est lorsqu'on me dépouille de la propriété de mes biens, de ma vie & de ma liberté que je m'irrite, c'est alors que l'esclave s'arme contre le maître. La vérité n'a pour ennemis que les ennemis même du bien public. Les méchants s'opposent seuls à sa promulgation.

Au reste c'est peu de montrer que la vérité est utile, que l'homme la doit à l'homme, & que la presse doit être libre ; il faut de plus indiquer les maux qu'engendre dans les empires l'indifférence pour la vérité.



CHAPITRE XIII.

Des maux que produit l'indifférence pour la vérité.

DANS le corps politique comme dans le corps humain , il faut un certain degré de fermentation pour y entretenir le mouvement & la vie. L'indifférence pour la gloire & la vérité produit stagnation dans les ames & les esprits. Tout peuple qui par la forme de son gouvernement ou la stupidité de ses administrateurs parvient à cet état d'indifférence , est stérile en grands talents comme en grandes vertus (a). Prenons les habitants de l'Inde pour exemple. Quels hommes comparés aux habitants actifs & industrieux des bords de la Seine , du Rhin , ou de la Tamise !

L'indien plongé dans l'ignorance , indifférent

(a) Les vertus fuient les lieux d'où la vérité est bannie. Elles n'habitent point les empires où l'esclavage donne le nom de *soleil de justice* aux tyrans le plus injustes & les plus cruels , où la terreur prononce les panégyriques. Quelles idées de malheureux courtisans peuvent se former de la vertu dans des pays où les princes les plus craints , sont les plus loués.

à la vérité , malheureux au dedans , foible au dehors , est esclave d'un despote également incapable de le conduire au bonheur durant la paix , à l'ennemi durant la guerre (a).

Quelle différence de l'Inde actuelle , à cette Inde jadis si renommée & qui citée comme le berceau des arts & des sciences , étoit peuplée d'hommes avides de gloire & de vérités. Le mépris conçu pour cette nation déclare le mépris auquel doit s'attendre tout peuple qui croupira comme l'Indien , dans la paresse & l'indifférence pour la gloire.

Quiconque regarde l'ignorance comme favorable au gouvernement , & l'erreur comme utile , en méconnoît les productions. Il n'a point consulté l'histoire. Il ignore qu'une erreur utile pour

(a) La guerre s'allume-t-elle en Orient ? Le Sophi retiré dans son ferrail ordonne à ses esclaves d'aller se faire tuer pour lui sur la frontière. Il ne daigne pas même les y conduire. Se peut-il , dit à ce sujet Machiavel , qu'un monarque abandonne à ses favoris , la plus noble de ses fonctions , celle de général. Ignore-t-il , qu'intéressés à prolonger leur commandement , ils le sont aussi à prolonger la guerre. Or quelle perte d'hommes & d'argent n'occasionne pas sa durée ! A quels revers d'ailleurs ne s'expose point la nation victorieuse qui laisse échapper le moment d'accabler son ennemi.

le moment, ne devient que trop souvent le germe des plus grandes calamités.

Un nuage blanc s'est-il élevé au-dessus des montagnes; c'est le voyageur expérimenté qui seul y découvre l'annonce de l'ouragan : il se hâte vers la couchée. Il fait que s'abaissant du sommet des monts, ce nuage étendu sur la plaine, voilera bientôt de la nuit affreuse des tempêtes, ce ciel pur & serein qui luit encore sur sa tête.

L'erreur est ce nuage blanc où peu d'hommes apperçoivent les malheurs dont il est l'annonce. Ces malheurs cachés au stupide sont prévus du sage. Il fait qu'une seule erreur peut abrutir un peuple, peut obscurcir tout l'horizon de ses idées; qu'une imparfaite idée de la divinité a souvent opéré cet effet.

L'erreur dangereuse en elle-même l'est surtout par ses productions. Une erreur est féconde en erreurs.

Tout homme compare plus ou moins ses idées entr'elles. En adopte-t-il une fautive? de cette idée unie à d'autres, il en résulte des idées nouvelles & nécessairement fautes qui se combinant de nouveau avec toutes celles dont il a chargé sa mémoire, donnent à toutes une plus ou moins forte teinte de fausseté.

Les erreurs théologiques en sont un exemple. Il n'en faut qu'une pour infecter toute la masse des

idées d'un homme, pour produire une infinité d'opinions bizarres, monstrueuses & toujours inattendues, parce qu'avant l'accouchement on ne prédit pas la naissance des monstres.

L'erreur est de mille especes. La vérité au contraire est une & simple : sa marche est toujours uniforme & conséquente. Un bon esprit fait d'avance la route qu'elle doit parcourir (a). Il n'en est pas ainsi de l'erreur. Toujours inconséquente & toujours irrégulière dans sa course, on la perd chaque instant de vue : ses apparitions sont toujours imprévues ; on n'en peut donc prévenir les effets.

Pour en étouffer les semence (b) le législateur ne peut trop exciter les hommes à la recherche de la vérité.

(a) Les principes d'un ministre éclairé une fois connus, on peut dans presque toutes les positions prédire quelle sera sa conduite. Celle d'un sot est indevinable. C'est une visite, un bon mot, une impatience qui le détermine & de-là ce proverbe, *que Dieu seul devine les fots.*

(b) Pour détruire l'erreur faut-il la forcer au silence ? Non : que faire donc ? La laisser dire. L'erreur obscure par elle-même est rejetée de tout bon esprit. Le temps ne l'a-t-il point accréditée ; n'est-elle point favorisée du gouvernement ? elle ne soutient point le regard de l'examen. La raison donne à la longue le ton par-tout où on la dit librement.

Tout vice , disent les philosophes , est une erreur de l'esprit. Les crimes & les préjugés sont freres : les vérités & les vertus sont sœurs. Mais quelles sont les matrices de la vérité ? la contradiction & la dispute. La liberté de penser porte les fruits de la vérité : cette liberté élève l'ame , engendre des pensées sublimes ; la crainte au contraire l'affaiblit & ne produit que des idées basses.

Quelqu'utile que soit la vérité , supposons cependant qu'entraîné à sa ruine par le vice de son gouvernement , un peuple ne peut l'éviter que par un grand changement dans ses loix , ses mœurs & ses habitudes , faut-il que le législateur le tente ? doit-il faire le malheur de ses contemporains pour mériter l'estime de la postérité ? La vérité enfin qui conseilleroit d'assurer la félicité des générations futures par le malheur de la présente doit-elle être écoutée ?



CHAPITRE XIV.

Que le bonheur de la génération future n'est jamais attaché au malheur de la génération présente.

Pour montrer l'absurdité de cette supposition, examinons de quoi se compose ce qu'on appelle la génération présente.

1^o. D'un grand nombre d'enfants qui n'ont point encore contracté d'habitudes.

2^o. D'adolescens qui peuvent facilement en changer.

3^o. D'hommes faits & dont plusieurs ont déjà pressenti & approuvé les réformes proposées.

4^o. De vieillards pour qui tout changement d'opinions & d'habitudes est réellement insupportable.

Que résulte-t-il de cette énumération, qu'une sage réforme dans les mœurs, les loix & le gouvernement peut déplaire au vieillard, à l'homme foible & d'habitude, mais qu'utile aux générations futures, cette réforme l'est encore au plus grand nombre de ceux qui composent la génération présente; que par conséquent elle n'est ja-

mais contraire à l'intérêt actuel & général d'une nation.

Au reste tout le monde fait que dans les empires l'éternité des abus n'est point l'effet de notre compassion pour les vieillards, mais de l'intérêt mal-entendu du puissant. Ce dernier également indifférent au bonheur de la génération présente (a) ou future, veut qu'on le sacrifie à ses moindres fantaisies; il veut; il est obéi.

Quelqu'élevé cependant que soit un homme, c'est à la nation & non à lui qu'on doit le premier respect. Dieu, dit-on, est mort pour le salut de tous. Il ne faut donc pas immoler le bonheur de tous aux fantaisies d'un seul. On doit à l'intérêt général le sacrifice de tous les intérêts personnels. Mais, dira-t-on, ces sacrifices sont quelquefois cruels : oui, s'ils sont exécutés par des gens inhumains ou stupides. Le bien public ordonne-t-il le mal d'un individu? toute com-

(a) Un sage gouvernement prépare toujours dans le bonheur de la génération présente celui de la génération future. On a dit de la vieillesse & de la jeunesse, » que l'une prévoyoit trop, & l'autre trop peu, » qu'aujourd'hui est la maîtresse du jeune, & demain » celle du vieillard. « C'est à la manière des vieillards que doivent se conduire les états.

passion est due à sa misère. Point de moyen de l'adoucir qu'on ne doive employer. C'est alors que la justice & l'humanité du prince doivent être inventives. Tous les infortunés ont droit à ses bienfaits : il doit flatter leurs peines. Malheur à l'homme dur & barbare qui refuseroit au citoyen jusqu'à la consolation de se plaindre. La plainte commune à tout ce qui souffre , à tout ce qui respire , est toujours légitime.

Je ne veux pas que l'infortune explorée retarde la marche du prince vers le bien public. Mais je veux qu'en passant , il essuye les larmes de la douleur , & que sensible à la pitié l'amour seul de la patrie , l'emporte en lui sur l'amour du particulier.

Un tel prince toujours ami des malheureux & toujours occupé de la félicité de ses sujets , ne regardera jamais la révélation de la vérité comme dangereuse.

Que conclure de ce que j'ai dit au sujet de cette question.

Que la découverte du vrai toujours utile au public , ne fut jamais funeste qu'à son auteur.

Que la révélation de la vérité n'altère point la paix des états ; qu'on en a pour garant la lenteur même de ses progrès.

Qu'en toute espèce de gouvernement il est important de la connoître.

Qu'il

Qu'il n'est proprement que deux sortes de gouvernements, l'un bon l'autre mauvais.

Qu'en aucun d'eux le bonheur du prince n'est lié au malheur des sujets.

Que si la vérité est utile , on la doit aux hommes.

Que tout gouvernement en conséquence doit faciliter les moyens de la découvrir.

Que le plus sûr de tous est la liberté de la presse.

Que les sciences doivent leur perfection à cette liberté ?

Que l'indifférence pour la vérité est une source d'erreurs , & l'erreur une source de calamités publiques.

Qu'aucun ami de la vérité ne proposa de sacrifier la félicité de la génération présente , à la félicité de la génération à venir.

Qu'une telle hypothèse est impossible.

Qu'enfin c'est de la seule révélation de la vérité qu'on peut attendre le bonheur futur de l'humanité.

La conséquence de ces diverses propositions , c'est que personne n'ayant le droit de faire le mal public , nul n'a droit de s'opposer à la publication de la vérité & sur-tout des premiers principes de la morale.

Un homme à titre de fort a-t-il usurpé ce

pouvoir sur une nation ? de ce moment même la nation croupit dans l'ignorance de ses véritables intérêts. Les seules loix adoptées sont les loix favorables à l'avarice , & à la tyrannie des grands. La cause publique reste sans défenseurs. Telle est dans la plupart des royaumes l'état actuel des peuples. Cet état est d'autant plus affreux qu'il faut des siècles pour les en arracher.

Qu'au reste les intéressés aux malheurs publics ne redoutent encore aucune révolution prochaine. Ce n'est point sous les coups de la vérité , c'est sous les coups du puissant que succombera l'erreur. Le moment de sa destruction est celui où le prince confondra son intérêt avec l'intérêt public. Jusque-là c'est en vain qu'on présentera le vrai aux hommes. Il en sera toujours méconnu. N'est-on guidé dans sa conduite & sa croyance que par l'intérêt du moment , comment à sa lueur incertaine & variable distinguer le mensonge de la vérité ?



CHAPITRE XV.

Que les mêmes opinions paroissent vraies ou fausses, selon l'intérêt qu'on a de les croire telles ou telles.

Tous les hommes conviennent de la vérité des propositions géométriques : feroit-ce parce qu'elles sont démontrées ? Non : mais parce qu'indifférents à leur fausseté ou à leur vérité, les hommes n'ont nul intérêt de prendre le faux pour le vrai. Leur suppose-t-on cet intérêt ? alors les propositions les plus évidemment démontrées leur paroîtront problématiques. Je me prouverois au besoin que le contenu est plus grand que le contenant : c'est un fait dont quelques religions fournissent des exemples.

Qu'un théologien catholique se propose de prouver qu'il est des bâtons sans deux bouts, rien pour lui de plus facile. Il distinguera d'abord deux sortes de bâtons, les uns spirituels, les autres matériels. Il dissertera obscurément sur la nature des bâtons spirituels : il en conclura que l'existence de ces bâtons est un mystère au dessus & non contraire à la raison ; alors cette propo-

sition évidente (a) « qu'il n'est point de bâton » sans deux bouts, » deviendra problématique.)

Il en est de même, dit à ce sujet un Anglois, des vérités les plus claires de la morale. La plus évidente » c'est qu'en fait de crimes, la puni-

(a) Chacun parle d'évidence & puisque l'occasion s'en présente je tâcherai d'attacher une idée nette à ce mot.

Evidence vient du mot latin *videre*, voir. Une toise est plus grande qu'un pied ; je le vois. Tout fait dont je puis ainsi constater l'existence par mes sens, est donc évident pour moi. Mais l'est-il également pour ceux qui ne sont pas à portée de s'en assurer par le même témoignage ? Non ; d'où je conclus qu'une proposition généralement évidente n'est autre chose qu'un fait dont tous les hommes peuvent également & à chaque instant vérifier l'existence.

Que deux corps & deux corps fassent quatre corps ; cette proposition est évidente pour tous les hommes, parce que tous peuvent à chaque instant en constater la vérité : mais qu'il y ait dans les écuries du roi de Siam un éléphant haut de 24 pieds ; ce fait évident pour tous ceux qui l'auroient vu, ne le seroit ni pour moi, ni pour ceux qui ne l'auroient pas mesuré. Cette proposition ne peut donc être citée ni comme évidente, ni même comme vraisemblable. Il est en effet plus raisonnable de penser que dix témoins de ce fait, ou se sont trompés, ou l'ont exagéré, ou qu'enfin ils ont menti, qu'il n'est raisonnable de croire à l'existence d'un éléphant d'une hauteur double de celle des autres.

„ tion doit être personnelle, & que je ne dois
 „ pas être pendu pour le vol commis par mon
 „ voisin. ”.

Cependant que de théologiens soutiennent encore que Dieu punit dans les hommes actuels le péché de leur premier père. (a).

Pour cacher l'absurdité de ce raisonnement, ils ajoutent que la justice d'en haut n'est pas celle de l'homme. Mais si la justice du ciel est la vraie, * 14. & que cette justice ne soit pas celle de la terre, l'homme vit donc dans l'ignorance de la justice. Il ne fait donc jamais si l'action qu'il croit équitable n'est point injuste, si le vol & l'assassinat ne sont point des vertus. * 15. Que deviennent alors les principes de la loi naturelle & de la morale ? Comment s'assurer de leur justesse & distinguer l'honnête homme du scélérat.

[a] Pourquoi, disoit un missionnaire à un Lettré Chinois, n'admettez-vous qu'un destin aveugle ? C'est répondit-il, que nous ne pensons pas qu'un être intelligent puisse être injuste & puisse punir dans un nouveau né, le crime commis il y 6000 ans par Adam son père. Votre piété stupide fait de Dieu un être intelligent & injuste : la nôtre plus éclairée en fait un aveugle destin.

C H A P I T R E X V I .

*L'intérêt fait estimer en soi jusqu'à la cruauté
qu'on déteste dans les autres.*

Toutes les nations de l'Europe considèrent avec horreur ces prêtres de Carthage dont la barbarie enfermoit des enfants vivants dans la statue brûlante de Saturne ou de Moloch. Point d'Espagnol cependant qui ne respecte la même cruauté en lui & dans ses inquisiteurs. A quelle cause attribuer cette contradiction ? à la vénération que l'Espagnol conçoit dès l'enfance pour les moines. Il faudroit pour le défaire de ce respect d'habitude qu'il pensât, qu'il consultât sa raison, qu'il s'exposât à la fois à la fatigue de l'attention & à la haine de ce même moine. L'Espagnol est donc forcé par le double intérêt de la crainte & de la paresse de révéler dans le Dominicain la barbarie qu'il déteste dans le prêtre du Mexique. On me dira sans doute que la différence de cultes change l'essence des choses, & que la cruauté abominable dans une religion est respectable dans l'autre.

Je ne répondrai point à cette absurdité : j'observerai seulement que le même intérêt qui, par

exemple, me fait aimer & respecter dans un pays la cruauté que je hais & méprise dans les autres, doit à d'autres égards fasciner encore les yeux de ma raison, qui doit souvent m'exagérer le mépris dû à certains vices.

L'avarice en est un exemple. L'avare se contente-t-il de ne rien donner & d'épargner le sien ; ne se porte-t-il d'ailleurs à aucune injustice ? De tous les vicieux, c'est peut-être celui qui nuit le moins à la société. Le mal qu'il fait n'est proprement que l'omission du bien qu'il pourroit faire.

De tous les vices, si l'avarice est le plus généralement détesté, c'est l'effet d'une avidité commune à presque tous les hommes : c'est qu'on hait celui dont on ne peut rien attendre. Ce sont les avares avides qui décrivent les avares fardides.



CHAPITRE XVII.

L'intérêt fait honorer le crime.

Q Uelque notion imparfaite que les hommes aient de la vertu, il en est peu qui respectent le vol, l'assassinat, l'empoisonnement, le parricide, & cependant l'église entière honora toujours ces crimes dans ses protecteurs. Je citerai pour exemple, Constantin & Clovis.

Le premier malgré la foi des serments fait assassiner Licinius son beau-frere; massacrer Licinius son neveu à l'âge de douze ans; mettre à mort son fils Crispus illustré par ses victoires; égorger son beau-pere Maximien à Marseille; il fait enfin étouffer sa femme Fausta dans un bain. L'authenticité de ces crimes force les païens d'exclure cet empereur de leurs fêtes & de leurs initiations; & les vertueux chrétiens le reçoivent dans leur église.

Quant au farouche Clovis, il assomme avec une masse d'armes Regnacaire & Richemer deux freres & tous deux ses parens. Mais il est libéral envers l'église, & Savaron prouve dans un livre la sainteté de Clovis.

L'église, il est vrai, ne sanctifia ni lui, ni

Constantin , mais elle honora du moins en eux deux hommes souillés des plus grands crimes.

Quiconque étend le domaine de l'église est toujours innocent à ses yeux. Pepin en est la preuve. Le pape à sa prière passe d'Italie en France. Arrivé dans ce royaume , il oint Pepin & couronne en lui un usurpateur qui tenoit son roi légitime enfermé dans le couvent de St. Martin , & le fils de son maître dans le couvent de Fontenelle en Normandie.

Mais ce couronnement , dira-t-on , fut le crime du pape & non celui de l'église. Le silence des prélats fut l'approbation secrète de la conduite du pontife. Sans ce consentement tacite le pape dans une assemblée des principaux de la nation , n'eût osé légitimer l'usurpation de Pepin. Il n'eût point sous peine d'excommunication défendu de prendre un roi d'une autre race.

Mais tous les prélats ont-ils honoré de bonne fois ces Pépins , ces Clovis , ces Constantins ? Quelques-uns sans doute rougissoient intérieurement de ces odieuses béatifications ; mais la plupart n'appercevoient point le crime dans le criminel qui les enrichissoit.

Que ne peut sur nous le prestige de l'intérêt !

CHAPITRE XVIII.

L'intérêt fait des saints.

JE prends Charlemagne pour exemple. C'étoit un grand homme. Il étoit doué de grandes vertus ; mais d'aucune de celles qui font des saints. Ses mains étoient dégoûtantes du sang des Saxons injustement égorgés. Il avoit dépouillé ses neveux de leur patrimoine. Il avoit épousé quatre femmes ; il étoit accusé d'inceste. Sa conduite n'étoit pas celle d'un saint : mais il avoit accru le domaine de l'église , & l'église en a fait un saint. Elle en usa de même avec Hermenigilde fils du roi Visigot l'Eurigilde. Ce jeune prince ligué avec un prince Sueve contre son propre pere , lui livre bataille , la perd , est pris près de Cordoue , tué par un officier de l'Eurigilde. Mais il croyoit à la consubstantialité & l'église le sanctifie.

Mille scélérats ont eu la même bonne fortune. S. Grille évêque d'Alexandrie , est l'assassin de la belle & sublime Hypatie : il est pareillement canonisé.

Philippe de Commines rapporte à ce sujet qu'entré à Pavie dans le couvent des Carmes on lui montra le corps du comte d'Yvertu , de ce

comte qui parvenu à la principauté de Milan par le meurtre de Bernabo son oncle, fut le premier qui porta le titre de duc. Eh quoi ! dit Commines au moine qui l'accompagnait, vous avez canonisé un tel monstre ! il nous faut des bienfaiteurs repliqua le carme : or pour les multiplier, nous sommes dans l'usage de leur accorder les honneurs de la sainteté. C'est par nous que les fots & les fripons deviennent saints, & par eux que nous devenons riches.

Que de successions volées par les moines ! mais ils voloient pour l'église & l'église en a fait des saints.

L'histoire du papisme n'est qu'un recueil immense de faits pareils. Ouvrez-t-on ses Légendes ? on y lit les noms de mille scélérats canonisés ; & l'on y cherche envain & le nom d'un Alfred le grand qui fit long-temps le bonheur de l'Angleterre, & celui d'un Henri IV. qui vouloit faire celui de la France, & enfin le nom de ces hommes de génie qui par leurs découvertes dans les arts & les sciences ont à la fois honoré leur siècle & leur pays.

L'église toujours avide de richesses, disposa toujours des dignités du paradis en faveur de ceux qui lui donnoient de grands biens sur la terre. L'intérêt peupla le ciel. Quelle borne mettre à sa puissance ? Si Dieu, comme on le dit, a

tout fait pour lui , *omnia propter semetipsum operatus est Dominus* , l'homme créé à son image & ressemblance a fait de même. C'est toujours d'après son intérêt qu'il juge (a). Est-il souvent

(a) Notre croyance , selon quelques Philosophes , est indépendante de notre intérêt. Ces Philosophes ont tort ou raison selon l'idée qu'ils attachent au mot *croire*. S'ils entendent par ce mot avoir une idée nette de la chose crue , & comme les Géomètres , pouvoir s'en démontrer la vérité , il est certain qu'aucune erreur n'est crue , qu'aucune ne soutient le regard de l'examen , qu'on ne s'en forme point d'idée claire , & qu'en ce sens il est peu de *croyans*. Mais si l'on prend ce mot dans l'acception commune ; si l'on entend par le mot de *croyant* , l'adorateur du bœuf *Apis* , l'homme qui sans avoir des idées nettes de ce qu'il croit , croit par initiation ; qui , si l'on veut , *croit croire* & qui soutiendrait la vérité de sa croyance au péril de sa vie : en ce sens il est beaucoup de *croyans*. L'Eglise Catholique vante continuellement ses martyrs : je ne fais pourquoi. Toute Religion a les siens. » Qui prétend avoir une révélation , doit » mourir pour soutenir son dire : c'est l'unique preuve » qu'il puisse donner de ce qu'il avance ». --- Il n'en est pas de même en philosophie. Ses propositions doivent être appuyées sur des faits & des raisonnements. Qu'un philosophe meure ou non pour en soutenir la vérité , peu importe. Sa mort ne prouveroit rien sinon qu'il est opiniâtrement attaché à son opinion , & non qu'elle soit vraie.

malheureux? C'est qu'il n'est pas assez éclairé. La paresse, un avantage momentané & sur-tout une soumission honteuse aux opinions reçues, sont autant d'écueils semés sur la route de notre bonheur.

Pour les éviter il faut penser; & l'on n'en prend pas la peine : l'on aime mieux croire qu'examiner. Combien de fois notre crédulité ne nous a-t-elle pas aveuglés sur nos vrais intérêts! L'homme a été défini un animal raisonnable, je le définis un animal crédule (a). Que ne lui fait-on pas accroire?

Un hypocrite se donne-t-il pour vertueux? Il est réputé tel. Il est en conséquence plus honoré que l'homme honnête.

Au reste la croyance des fanatiques toujours fondée sur le vain, mais puissant intérêt des récompenses célestes, en impose toujours au vulgaire, & c'est à ces fanatiques qu'il faut rapporter l'établissement de presque toutes les opinions générales.

[a] Les mœurs & les actions des animaux prouvent qu'ils comparent, portent des jugements. Ils sont à cet égard plus ou moins raisonnables, plus ou moins ressemblants à l'homme; mais quel rapport entre leur crédulité & la sienne? Aucun. C'est principalement en étendue de crédulité qu'ils diffèrent & c'est peut-être ce qui distingue le plus spécialement l'homme de l'animal.

Le clergé se dit-il sans ambition ? Il est reconnu pour tel au moment même où il se déclare le premier corps de l'état (a).

Les évêques & les cardinaux se disent-ils humbles ? Ils en sont crus sur leur parole en se faisant donner les titres de monseigneur , d'éminence & de grandeur , alors même que les derniers veulent marcher de pair avec les Rois. (*cardinales regibus æquiparentur.*)

Le moine se dit-il pauvre ? On le répute indigent , lors même qu'il envahit la plus grande partie des domaines d'un état ; & ce moine en conséquence est aumôné par une infinité de dupes.

Au reste qu'on ne s'étonne point de l'imbecillité humaine. Les hommes en général mal-élevés doivent être ce qu'ils sont. Leur extrême crédulité leur laisse rarement l'exercice libre de leur raison : ils portent en conséquence de faux jugemens & sont malheureux. Qu'y faire ? ou l'on est indifférent à la chose qu'on juge ; (b)

(a) Si les Apôtres ne se sont jamais donnés pour le premier corps de l'état ; s'ils n'ont jamais prétendu marcher à côté des Césars & des Proconsuls ; il faut que le clergé ait une forte opinion de la stupidité humaine pour se dire humble avec des prétentions si fastueuses.

(b) Une opinion m'est-elle indifférente ? C'est à la balance de ma raison que j'en pese les avantages.

& dès-lors on est sans attention & sans esprit pour la bien juger : ou l'on est vivement affecté de cette même chose, & c'est alors l'intérêt du moment qui presque toujours prononce nos jugemens.

Une décision juste suppose indifférence pour

Mais que cette opinion excite en moi haine, amour ou crainte ; ce n'est plus la raison. Ce sont mes passions qui jugent de sa vérité ou de sa fausseté. Or plus mes passions sont vives, moins la raison a de part à mon jugement. Pour triompher du préjugé le plus grossier, ce n'est point assez d'en sentir l'absurdité.

Me suis-je démontré le matin la non-existence des spectres ? Si le soir je me trouve seul, ou dans une chambre, ou dans un bois, les fantômes & les spectres perceront de nouveau la terre ou mon plancher ; la frayeur me saisira. Les raisonnemens les plus solides ne pourront rien contre ma peur. Pour étouffer en moi la crainte des revenans, il ne suffit pas de m'en être prouvé la non-existence, il faut de plus que le raisonnement par lequel j'ai détruit ce préjugé se présente aussi habituellement & aussi rapidement à ma mémoire que le préjugé lui-même. Or c'est l'œuvre du temps & quelquefois d'un très-long temps. Jusqu'à ce temps je tremble la nuit au seul nom de spectre & de forcier. C'est un fait prouvé par l'expérience.

la chose qu'on juge (a) & desir vif de la bien juger. Or dans l'état actuel des sociétés , peu d'hommes éprouvent ce double sentiment de desir & d'indifférence , & se trouvent dans l'heureuse position qui le produit.

Trop servilement attaché à l'intérêt du moment , l'on y sacrifie presque toujours l'intérêt à venir ; & l'on juge contre l'évidence même. Peut-être M. de la Riviere a-t-il trop attendu de cette évidence. C'est sur son pouvoir qu'il fonde le bonheur futur des nations , & ce fondement n'est pas aussi solide qu'il le pense.

(a) Pourquoi l'étranger est-il meilleur juge des beautés d'un nouvel ouvrage que les nationaux ? C'est que l'indifférence dicte le jugement du premier , & qu'au moins dans le premier moment l'envie & le préjugé dictent celui des seconds. Ce n'est pas que parmi ces derniers , il ne s'en trouve qui mettent de l'orgueil à bien juger , mais ils sont en trop petit nombre pour que leur jugement ait d'abord aucune influence sur celui du public.



CHAPITRE XIX.

*L'intérêt persuade aux grands qu'ils sont d'une
espece différente des autres hommes.*

ADmet-on un premier homme ? Tous sont de la même maison ; d'une famille également ancienne : tous par conséquent sont nobles.

Qui refuseroit le titre de gentilhomme à celui qui par des extraits levés sur les registres des circoncisions & des baptêmes , prouveroit une descendance en ligne directe depuis Abraham jusqu'à lui !

Ce n'est donc que la conservation ou la perte de ces extraits qui distingue le noble du roturier.

Mais le grand se croit-il réellement d'une race supérieure à celle du bourgeois, & le souverain d'une espece différente de celle du duc, du comte &c. ? Pourquoi non ? J'ai vu des hommes, pas plus forciers que moi, se dire & se croire forciers jusques sur l'échafaud. Mille procédures justifient ce fait. Il en est qui se croient nés heureux & qui s'indignent, lorsque la fortune les abandonne un moment. Ce sentiment, diroit M. Hume, est en eux l'effet du succès constant de leurs premières entreprises ; d'après ce succès, ils ont dû pren-

dre leur bonheur pour un effet, & leur étoile pour la cause de cet effet (a). Si telle est l'humanité, faut-il s'étonner que des grands gâtés par les hommages journaliers rendus à leurs richesses & à leurs dignités, se croient d'une race particulière (b).

Cependant ils reconnoissent Adam pour le pere commun des hommes : oui, mais sans en être entièrement convaincus.

Leurs gestes, leurs discours, leurs regards, tout dément en eux cet aveu, & tous sont persuadés qu'eux & le prince ont sur le peuple & le bourgeois le droit du fermier sur ses bestiaux.

Je ne fais point ici la faryre des grands (c),

(a) Deux faits, dit M. Hume, arrivent-ils toujours ensemble? L'on suppose une dépendance nécessaire entre eux. L'on donne à l'un le nom de cause ; à l'autre celui d'effet.

(b) L'ancienneté de leur maison est sur-tout chere à ceux qui ne peuvent être fils de leur mérite.

[c] Si tous les hommes sont les descendants d'Adam, s'ensuit-il qu'en cette qualité tous doivent être également considérés? Non ; il est dans toute société des supérieurs qu'on doit respecter. Mais est-ce aux grandes places ou à la haute naissance qu'on doit son premier respect? Je conclurois en faveur des grandes places. Elles supposent du moins quelque mérite. Or ce que le public a vraiment intérêt d'honorer, c'est le mérite.

mais celle de l'homme. Le bourgeois rend à son valet tout le mépris que le puissant a pour lui.

Qu'au reste on ne soit point surpris de trouver l'homme sujet à tant d'illusions (d). Ce qui seroit vraiment surprenant, c'est qu'il se refusât aux erreurs qui flattent sa vanité.

Il croit & croira toujours ce qu'il aura intérêt de croire. S'il s'attache quelquefois à la recherche du vrai, s'il s'occupe de sa découverte, c'est qu'il imagine par fois qu'il est de son intérêt de la connoître.

[d] Le préjugé commande-t-il ? La raison se tait. Le préjugé fait en certains pays respecter l'officier de qualité, mépriser l'officier de fortune & préférer par conséquent la naissance au mérite. Nul doute qu'un état parvenu à ce degré de corruption ne soit près de sa ruine.



C H A P I T R E X X.

L'intérêt fait honorer le vice dans un protecteur.

UN homme attend-il sa fortune & sa considération d'un grand sans mérite ? Il devient son panégyriste. L'homme jusqu'alors honnête cesse de l'être : il change de mœurs & pour ainsi dire , d'état. Il descend de la condition de citoyen libre à celle d'esclave. Son intérêt se sépare en cet instant de l'intérêt public. Uniquement occupé de son maître & de la fortune de ce protecteur, tout moyen de l'accroître, lui paroît légitime. Ce maître comme-il des injustices, opprime-t-il ses concitoyens, s'en plaignent-ils ? Ils ont tort.

Les prêtres de Jupiter ne faisoient-ils pas adorer en lui le parricide qui les faisoit vivre ?

Qu'est-ce que le protégé exige du protecteur ? puissance & non mérite. Qu'est-ce qu'à son tour le protecteur exige du protégé ? bassesse, dévouement & non vertu.

C'est en qualité de dévoué que le protégé est élevé aux premiers postes. S'il est des instans où le mérite seul y monte, c'est dans les temps orageux où la nécessité les y appelle.

Si dans les guerres civiles tous les emplois importants sont confiés aux talens, c'est que le puissant de chaque parti fortement intéressé à la destruction du parti contraire, est forcé de sacrifier à sa sûreté, & son envie & ses autres passions. Cet intérêt pressant l'éclaire alors sur le mérite de ceux qu'il emploie : mais le danger passé, la paix & la tranquillité rétablie, ce même puissant indifférent au vice ou à la vertu, aux talens ou à la fortise, ne les distingue plus.

Le mérite tombe dans l'avilissement, la vérité dans le mépris. Que peut-elle alors en faveur de l'humanité !

CHAPITRE XXI.

L'intérêt du puissant commande plus impérieusement que la vérité aux opinions générales.

L'On vante sans cesse la puissance de la vérité, & cependant cette puissance tant vantée est stérile, si l'intérêt du prince ne la féconde. Que de vérités encore enterrées dans les ouvrages des Gordons, des Syducis, des Machiavel, n'en seront retirées que par la volonté efficace d'un souverain éclairé & vertueux ! ce prince, dit-on,

naîtra tôt ou tard. Soit ! Jusqu'à ce moment qu'on regarde, si l'on veut, ces vérités, comme des pierres d'attente & des matériaux préparés. Toujours est-il certain que ces matériaux ne seront employés par le puissant que dans les positions & les circonstances où les intérêts de sa gloire le forceront d'en faire usage.

L'opinion, dit-on, est la reine du monde. Il est des instants où sans doute l'opinion générale commande aux souverains eux-mêmes. Mais qu'est-ce que ce fait a de commun avec le pouvoir de la vérité ? Prouve-t-il que l'opinion générale en soit la production ? Non : l'expérience nous démontre au contraire que presque toutes les questions de la morale & de la politique sont résolues par le fort & non par le raisonnable ; & que si l'opinion régit le monde, c'est à la longue le puissant qui régit l'opinion.

Quiconque distribue les honneurs, les richesses & les châtimens, s'attache toujours un grand nombre d'hommes. Cette distribution lui asservit les esprits, lui donne l'empire sur les âmes : Tel est le moyen par lequel les sultans légitiment leurs prétentions les plus absurdes, accoutument leurs sujets à s'honorer du titre d'esclaves, à mépriser celui d'hommes libres.

Quelles sont les opinions les plus généralement répandues ? Ce sont sans contredit les opi-

nions religieuses. Or ce n'est ni la raison, ni la vérité, mais la violence qui les établit * 16. Mahomet veut persuader son Koran, il s'arme, il flatte, il effraie les imaginations. Les peuples sont par la crainte & l'espérance intéressés à recevoir sa loi; & les visions du prophète deviennent bientôt l'opinion de la moitié de l'univers.

Mais les progrès de la vérité ne sont-ils pas plus rapides que ceux de l'erreur? Oui: lorsque l'une & l'autre sont également promulguées par la puissance. La vérité par elle-même est claire; elle saisit tout bon esprit. L'erreur au contraire toujours obscure, toujours retirée dans le nuage de l'incompréhensible, y devient le mépris du bon sens. Mais que peut le bon sens sans la force? C'est la violence, la fourberie, le hazard qui plus que la raison & la vérité ont toujours présidé à la formation des opinions générales.



C H A P I T R E XXII.

Un intérêt secret cache toujours aux parlements la conformité de la morale des jésuites & du papisme.

LEs parlements ont à la fois condamné la morale des jésuites & respecté celle du papisme (a). Cependant la conformité de ces deux morales est sensible. La protection accordée aux jésuites, & par le pape & par la plupart des évêques catholiques , * 17 , rend cette conformité frappante. On fait que l'église papiste approuva toujours dans les ouvrages de ces religieux des maximes aussi favorables aux prétentions de Rome , que défavorables à celles de tout gouvernement : que le clergé à cet égard fut leur complice. La morale des jésuites est néanmoins la seule condamnée. Les parlements se taisent sur celle de l'église. Pourquoi ? C'est qu'ils craignent de se compromettre avec un coupable trop puissant.

[a] La vérole physique , disoit un grand politique , a fait de grands ravages chez les nations Européennes : mais la vérole morale (le papisme) y en a fait encore de plus grands.

Ils sentent confusément que leur crédit n'est point proportionné à cette entreprise ; qu'à peine il a suffi pour contre-balancer celui des jésuites. Leur intérêt en conséquence les avertit de ne pas tenter davantage , & leur ordonne d'honorer le crime dans le coupable qu'ils ne peuvent punir.

CHAPITRE XXIII.

*L'intérêt fait nier journellement cette maxime :
ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrois
pas qu'on te fit.*

LE prêtre catholique persécuté par le calviniste ou le musulman , dénonce la persécution comme une infraction à la loi naturelle : ce même prêtre est-il persécuteur ? La persécution lui paroît légitime ; c'est en lui l'effet d'un saint zèle & de son amour pour le prochain. Ainsi la même action devient injuste ou légitime , selon que ce prêtre est ou bourreau , ou patient.

Lit-on l'histoire des différentes sectes religieuses & chrétiennes ? Tant qu'elles sont foibles , elles veulent qu'on n'emploie dans les disputes théologiques d'autres armes que celles du raisonnement * 18. & de la persuasion.

Ces sectes deviennent-elles puissantes ? De persécutées, comme je l'ai déjà dit, elles deviennent persécutrices. Calvin brûle Servet : le jésuite poursuit le janséniste ; & le janséniste voudroit faire brûler le déiste. Dans quel labyrinthe d'erreurs & de contradictions l'intérêt ne nous égare-t-il pas ! Il obscurcit en nous jusqu'à l'évidence.

Que nous présente en effet le théâtre de ce monde ? rien que les jeux divers & perpétuels de cet intérêt. * 19. Plus on médite ce principe, plus on y découvre d'étendue & de fécondité. C'est une carrière inépuisable d'idées fines & grandes.



CHAPITRE XXIV.

L'intérêt dérobe à la connoissance du prêtre honnête homme, les maux produits par le papisme.

LES contrées les plus religieuses sont les plus incultes. C'est dans les domaines ecclésiastiques que se manifeste la plus grande dépopulation. Ces contrées sont donc les plus mal-gouvernées. Dans les cantons catholiques de la Suisse regnent la disette & la stupidité. Dans les cantons protestans l'abondance & l'industrie. Le papisme est donc destructeur des empires.

Il est sur-tout fatal aux nations qui puissantes par leur commerce, ont intérêt d'améliorer leurs colonies (a), d'encourager l'industrie & de perfectionner les arts.

Mais chez les divers peuples, qui rend l'idole papale si respectable? La coutume.

Qui chez ces mêmes peuples, défend de penser? La paresse : elle y commande aux hommes de tous les états.

[a] Les colonies naissantes se peuplent par la tolérance, & pour cet effet, il faut y rappeler la religion aux principes sur lesquels Jesus l'a fondée.

C'est par paresse que le prince y voit tout avec les yeux d'autrui, & par paresse qu'en certain cas les nations & les ministres chargent le pape de penser pour eux. Qu'en arrive-t-il ? que le pontife en profite pour étendre son autorité & confirmer son pouvoir. Les princes peuvent-ils le limiter ? Oui ; s'ils le veulent fortement. Sans une telle volonté qu'on n'imagine pas qu'une église intolérante rompe elle-même les fers dont elle enchaîne les peuples.

L'intolérance est une mine toujours chargée sous le trône & que le mécontentement ecclésiastique est toujours prêt d'allumer. Qui peut éven-ter cette mine ? la philosophie & la vertu. Aussi l'église a-t-elle toujours décrié les lumières de l'une & l'humanité de l'autre, a-t-elle toujours peint la philosophie & la vertu sous des traits difformes (a). L'objet du clergé fut de les décréditer, & ses moyens furent les calomnies. Les hommes en général aiment mieux croire qu'exa-

[a] Si la haine qui s'exhale en accusations vagues prouve l'innocence de l'accusé, rien n'honore plus les philosophes que la haine du sacerdoce. Jamais le clergé ne cita de faits contr'eux. Il ne les accusa point de l'assassinat de Henri IV, de la sédition de Madrid, de la conspiration de St. Domingue. Ce fut un moine & non un philosophe qui, l'année dernière, y encourageoit les Noirs à massacrer les Blancs.

miner ; & le clergé en conséquence vit toujours dans la paresse de penser , le plus ferme appui de la puissance papale. Quelle autre cause eût pu fasciner les yeux des magistrats François sur le danger du papisme.

Si dans l'affaire des jésuites ils montrèrent pour leur prince la tendresse la plus inquiète ; s'ils prévirent alors l'excès auquel le fanatisme pouvoit se porter , ils n'apperçurent cependant point que de toutes les religions , la papiste est la plus propre à l'allumer.

L'amour des magistrats pour le prince n'est pas douteux : mais il est douteux que cet amour ait été en eux assez éclairé. Leurs yeux se sont long-temps fermés à la lumière. S'ils s'ouvrent un jour , ils appercevront que la tolérance seule peut assurer la vie des monarques qu'ils chérissent. Ils ont vu le fanatisme frapper un prince , qui prouve chaque jour son humanité par les bontés de détail dont il comble ceux qui l'approchent.

Je suis étranger : je ne connois pas ce prince. Il est, dit-on , aimé. Tel est cependant dans le cœur du dévot François l'effet de la superstition , que l'amour du moine l'emporte encore sur l'amour du roi.

Ne peut-on sur un objet si important réveiller l'attention des magistrats & les éclairer sur les dangers auxquels l'intolérant papisme exposera toujours les souverains ?

CHAPITRE XXV.

Toute religion intolérante est essentiellement régicide.

PResque toute religion est intolérante, & dans toute religion de cette espèce, l'intolérance fournit un prétexte au meurtre & à la persécution. Le trône même n'offre point d'abri contre la cruauté du sacerdoce. L'intolérance admise, le prêtre peut également poursuivre l'ennemi de Dieu sur le trône (a) & dans la chaumière.

(a) Si l'on en croit le jésuite Santarel, le pape a droit de punir les rois. (Aussi dans un Traité de l'hérésie, du schisme, de l'apostasie & du pouvoir papal, Traité imprimé à Rome avec permission des supérieurs, chez l'héritier Barthelemi Lanory en 1626.) Ce jésuite dit : » Si le pape a sur les princes une puissance direc-
 » tive, il a aussi sur eux une puissance corrective. Le
 » souverain pontife peut donc punir les princes héré-
 » tiques par des peines temporelles : il peut non seu-
 » lement les excommunier, mais encore les dépouiller
 » de leurs royaumes, & absoudre leurs sujets du ser-
 » ment de fidélité : il peut donner des curateurs aux
 » princes incapables de gouverner : il le peut sans
 » concile ; parce que le tribunal du pape & celui de
 » Jésus-Christ est un seul & même tribunal. Le pape,

L'intolérance est mere du Régicide. C'est sur son intolérance que l'église fonda l'édifice de sa grandeur. Tous ses membres concoururent à cette construction. Tous crurent qu'ils seroient d'autant plus respectables & d'autant plus heureux * 20. que le corps auquel ils appartiendroient seroit plus puissant. Les prêtres en tous les siècles ne s'occupèrent donc que de l'accroissement du pouvoir * 21. ecclésiastique. Par-tout le clergé fut ambitieux & dut l'être.

Mais l'ambition d'un corps fait-elle nécessairement le mal public ? Oui ; si ce corps ne peut la satisfaire que par des actions contraires au bien général. Il importoit peu qu'en Grece, les Lycurgues, les Léonidas, les Timoléons ; qu'à Rome les Brutus, les Emiles, les Régulus, fussent ambitieux. Cette passion ne pouvoit se manifester en eux que par des services rendus à la patrie. Il n'en est pas de même du clergé : il veut une autorité suprême. Il ne peut s'en revêtir qu'en en dépouillant les légitimes posses-

» ajoute-t-il, dans un autre endroit de cet ouvrage ,
 » peut déposer les rois , ou parce qu'ils sont incapables
 » de gouverner ; ou parce qu'ils sont trop foibles dé-
 » fenseurs de l'église. Il peut donc pour les causes sus-
 » dites & pour la correction & l'exemple des rois punir
 » de mort les négligents. »

seurs. Il doit donc faire une guerre perpétuelle & sourde à la puissance temporelle, avilir à cet effet l'autorité des princes & des magistrats, déchaîner l'intolérance ; par elle ébranler les trônes, par elle abrutir les citoyens (a), les rendre à la fois pauvres (b), paresseux & stupides. Tous les degrés par lesquels le clergé monte au pouvoir suprême sont donc autant de malheurs publics.

C'est le papisme qui doit un jour détruire en France les loix & les parlements ; destruction

(a) L'ignorance des peuples est souvent funeste aux princes. Chez un peuple stupide tout souverain maudit de son clergé passe pour justement maudit. Ce n'est donc pas sans cause que l'église a fait de la *pauvreté d'esprit*, une des premières vertus chrétiennes. Dans les ouvrages de M. Rousseau quels sont les morceaux les plus loués des dévots ? Ceux où il se fait le panégyriste de l'ignorance.

[b] Pourquoi dans ses institutions l'église ne consulte-t-elle jamais le bien public ? Pourquoi célébrer les fêtes & les dimanches dans la saison quelquefois pluvieuse des moissons ? L'église ignore-t-elle que deux ou trois jours de travail suffisent quelquefois pour engranger un tiers, un quart de la récolte, & diminuer d'autant la disette & la famine ? le clergé le fait : mais qu'importe au système de son ambition le bien ou le mal public ! Rien de commun entre l'intérêt ecclésiastique & l'intérêt national.

toujours

toujours l'annonce de la corruption des mœurs nationales & de la ruine d'un empire.

En vain nieroit-on l'ambition du clergé. L'étude de l'homme la démontre à qui s'en occupe, & l'étude de l'histoire à ceux qui lisent celle de l'église. Du moment qu'elle se fut donné un chef temporel, ce chef se proposa l'humiliation des rois : il voulut à son gré disposer de leur vie & de leur couronne. Telle fut son projet. Pour l'exécuter, il fallut que les princes eux-mêmes concourussent à leur avilissement, que le prêtre s'insinuât dans leur confiance, se fit leur conseil, s'associât à leur autorité : il y réussit. Ce n'étoit point tout encore ; il falloit insensiblement accréditer l'opinion de la prééminence de l'autorité spirituelle sur la temporelle. A cet effet les papes accumulèrent les honneurs ecclésiastiques sur quiconque, à l'exemple des Bellarmins, soumettoit les souverains aux pontifes, & sur ce point déclaroit le doute une hérésie.

Cette opinion une fois étendue & adoptée, l'église put lancer des anathêmes, prêcher des croisades contre les monarques rebelles à ses ordres (a), souffler par-tout la discorde ; elle

[a] La bulle *in canâ Domini* annonce à cet égard toutes les prétentions de l'église, & l'acceptation de cette bulle, toute la sottise de certains peuples.

put au nom d'un Dieu de paix massacrer une partie de l'univers (a). Ce qu'elle put faire , elle le fit. Bientôt son pouvoir égala celui des anciens prêtres Céltes qui sous le nom de Druides commandoient aux Bretons , aux Gaulois , aux Scandinaves , en excommunioient les princes & les immoloient à leur caprice & à leur intérêt.

Mais pour disposer de la vie des rois , il faut s'être soumis l'esprit des peuples. Par quel art l'église y parvint-elle ?

(a) Dans un ouvrage sur l'intolérance M. de Malveaux dit, que la religion papiste comme la musulmane ne peut se soutenir que par le meurtre & les supplices. Quelle horreur cette proposition n'inspire-t-elle pas pour le papisme.



CHAPITRE XXVI.

Des moyens employés par l'église pour s'affervir les nations.

Ces moyens sont simples. Pour être indépendant du prince, il falloit que le clergé tint son pouvoir de Dieu ; il le dit & l'on le crut.

Pour être obéi de préférence aux rois, il falloit qu'on le regardât comme inspiré par la divinité : il le dit & l'on le crut.

Pour se soumettre la raison humaine, il falloit que Dieu parlât par sa bouche ; il le dit & l'on le crut.

Donc , ajoutoit-il , en me déclarant infaillible , je le suis.

Donc en me déclarant vengeur de la divinité , je le deviens.

Or dans cet auguste emploi, mon ennemi est celui du très-haut , celui qu'une église infaillible déclare hérétique.

Que cet hérétique soit prince ou non, quel que soit le titre du coupable, l'église a le droit de l'emprisonner, de le torturer (a), de le

(a) Si les prêtres en général sont si cruels , c'est que jadis sacrificateurs ou bouchers , ils retiennent encore l'esprit de leur premier état.

brûler. Qu'est-ce qu'un roi devant l'éternel ? Tous les hommes à ses yeux sont égaux & sont tels aux yeux de l'église.

Or d'après ces principes, & lorsqu'en vertu de son infaillibilité l'église se fut attribué le droit de persécuter, & en eut fait usage, alors redoutable à tous les citoyens, tous durent s'humilier devant elle, tous durent tomber aux pieds du prêtre. Tout homme enfin (quel que fût son rang) devenu justiciable du clergé, dut reconnoître en lui une puissance supérieure à celle des monarques & des magistrats.

Tel fut le moyen par lequel le prêtre, & se fournit les peuples & fit trembler les rois. Aussi par-tout où l'église éleva le tribunal de l'inquisition, son trône fut au-dessus de celui des souverains.

Mais dans les pays où l'église ne put s'armer de la puissance inquisitive, comment sa ruse triompha-t-elle de celle du prince ? En lui persuadant comme à Vienne ou en France, qu'il regne par la religion ; que ses ministres, si souvent destructeurs des rois, en sont les appuis, & qu'enfin l'autel est le soutien du trône.

Mais on fait qu'à la Chine, aux Indes & dans tout l'Orient, les trônes s'affermirent sur leur propre masse. On fait qu'en Occident, ce furent les prêtres qui les renversèrent ; que la religion

plus souvent que l'ambition des grands, créa des régicides; que dans l'état actuel de l'Europe, ce n'est que du fanatique que les monarques ont à se défendre. Ces monarques douteroient-ils encore de l'audace d'un corps qui les a si souvent déclarés ses justiciables.

Cette orgueilleuse prétention eût à la longue sans doute éclairé les princes, si l'église selon les temps & les circonstances n'eût sur ce point successivement paru changer d'opinion.

CHAPITRE XXVII.

*Des temps où l'église catholique laisse reposer
ses prétentions.*

L'Esprit d'un siècle est-il peu favorable aux entreprises du sacerdoce? Les lumières philosophiques ont-elles percé dans tous les ordres de citoyens? Le militaire plus instruit, est-il plus attaché au prince qu'au clergé? Le souverain lui-même plus éclairé est-il rendu plus respectable à l'église? Elle dépouille sa férocité, modère son zèle : elle avoue hautement l'indépendance du prince. Mais cet aveu est-il sincère? Est-il l'effet de la nécessité, de la pru-

dente ou de la persuasion réelle du clergé ? La preuve qu'en se taisant l'église n'abandonne pas ses prétentions , c'est qu'elle enseigne toujours à Rome la même doctrine. Le clergé affecte sans doute le plus grand respect pour la royauté. Il veut qu'on l'honore jusque dans les tyrans. * 22. Mais ses maximes à ce sujet prouvent moins son attachement pour les souverains , que son indifférence, & son mépris pour le bonheur des hommes & des nations.

Qu'importe à l'église la tyrannie des mauvais rois , pourvu qu'elle partage leur pouvoir !

Lorsque l'Ange des ténèbres emporta le fils de l'homme sur la montagne , il lui dit : tu vois d'ici tous les royaumes de la terre : adore-moi , je t'en fais le maître. L'église dit pareillement au prince , sois mon esclave , sois l'exécuteur de mes barbaries , adore-moi , inspire aux peuples la crainte du prêtre , qu'ils croupissent dans l'ignorance & la stupidité , à ce prix je te donne un empire illimité sur tes sujets : tu peux être tyran.

Quel traité monstrueux entre le sacerdoce & le despotisme !

L'église enseigne , dit-on , à respecter les princes & les magistrats. Mais les honore-t-elle , lorsqu'elle les nomme en Espagne les bourreaux

de son inquisition, en France ses geoliers, (a) & qu'elle leur ordonne l'emprisonnement de quiconque ne pense pas comme elle ?

C'est avilir les princes que de les charger de pareils emplois : c'est haïr les peuples que de leur commander de se soumettre aux tyrans les plus inhumains. L'église d'ailleurs leur en donne-t-elle l'exemple, s'humilie-t-elle devant les princes qu'elle nomme hérétiques ?

Ennemi sourd de la puissance temporelle, le sacerdoce, selon les temps & le caractère des rois, les ménage, ou les insulte. Du moment où le souverain cesse d'être son esclave, l'anathème est suspendu sur sa tête. Le souverain est-il faible ? l'anathème est lancé : il est le jouet de son clergé. Le prince est-il éclairé & ferme ? son clergé le respecte.

Le pape se refuse aux demandes de Valdemar Roi de Dannemarck, ce roi lui fait cette réponse. (b) » De Dieu je tiens la vie, des Danois le » royaume, de mes peres mes richesses, de tes

(a) Dans les pays catholiques on s'informe soigneusement si tel paysan est calviniste ; s'il va les dimanches à la messe, & nullement s'il a du lard dans son pot.

(b) *Vitam habemus à Deo, regnum ab incolis, divitias à parentibus, fidem à tuis prædecessoribus, quam, si nobis non saves, remittimus per præsentem.*

« prédécesseurs la foi que je te remets par les
« présentes, si tu ne m'octroies ma demande ».

Tel est le protocole de tout prince éclairé avec la cour de Rome. Qu'on la brave, on n'a point à la redouter.

Les prêtres par la mollesse de leur éducation sont pusillanimes. Ils ont la barbe de l'homme & le caractère de la femme. Impérieux avec qui les craint, ils sont lâches avec qui leur résiste. Henri VIII en est la preuve.

Un attentat conçu, mais manqué, est sous un tel roi le signal de la destruction entière des prêtres. Ils le savent, & la terreur retient alors leur bras. Sur qui le levent-ils ? sur des princes, ou craintifs, ou bons. Qu'Henri IV eût moins ménagé le sacerdoce, il n'en eût point été la victime. Qui redoute le clergé le rend redoutable. Mais si sa puissance est fondée sur l'opinion, lorsque l'opinion s'affoiblit, sa puissance n'est-elle pas diminuée ? Elle reste entière, répondrai-je, tant qu'elle n'est point anéantie. Pour reprendre son crédit, il suffit qu'un prêtre gagne la confiance du prince : cette confiance gagnée, il éloignera du monarque les hommes éclairés. Ces hommes sont contre le sacerdoce les soutiens invisibles du trône & de la magistrature. Une fois bannis d'un empire, les peuples dirigés par les prêtres retombent dans leur ancienne stupi-

dité, & les princes dans leur ancien esclavage.

Peut-être l'esprit des nations est-il maintenant peu favorable au clergé. Mais un corps immortel ne doit jamais désespérer de son crédit. Tant qu'il subsiste, il n'a rien perdu. Pour recouvrer sa première puissance, il ne fait qu'épier l'occasion, la saisir & marcher constamment à son but. Le reste est l'œuvre du temps.

Qui jouit comme le clergé d'immenses richesses peut l'attendre patiemment. Ne peut-il plus prêcher de croisades contre les souverains & les combattre à force ouverte? il lui reste encore la ressource du fanatique contre tout prince assez timide pour n'oser établir la loi de la tolérance (a).

(a) Par-tout où l'on tolere plusieurs religions & plusieurs sectes, elles s'habituent insensiblement l'une à l'autre. Leur zele perd tous les jours de son âcreté. Il est peu de fanatiques où la tolérance plénier est établie.

CHAPITRE XXVIII.

Du temps où l'église fait revivre ses prétentions.

QU'un prince foible & superstitieux occupe le trône d'un grand empire : qu'en cet empire l'église ait élevé le tribunal de l'inquisition : qu'enrichie des dépouilles des hérétiques & devenue de jour en jour plus riche & plus puissante , elle ait par des supplices horribles & multipliés , effrayé les esprits , éteint le jour de la science , ramené les ténèbres de la stupidité , l'église y commandera en reine , elle y fera revivre ses prétentions , le regne du monarque fera le siccle de la grandeur sacerdotale , & si les mêmes causes produisent nécessairement les mêmes effets , les peuples esclaves de l'église , reconnoîtront en elle une puissance supérieure à celle du souverain. Alors le prince humilié & privé du secours de ses peuples ne sera devant son clergé qu'un citoyen isolé , exposé au même mépris , aux mêmes indignités & au même châtiment que le dernier de ses sujets. Que cette conduite soit criminelle ou non : la superstition la justifie. L'infailibilité avouée d'un corps , légitime tous les forfaits.

CHAPITRE XXIX.

Des prétentions de l'église prouvées par le fait.

LEs gouvernemens d'Allemagne & de France ont soustrait leurs sujets aux bûchers de l'inquisition. Mais de quel droit, dira l'église, ces gouvernemens mirent-ils des bornes à ma puissance? Fut-ce de mon aveu qu'ils en bannirent mes inquisiteurs? ne les ai-je pas sans cesse rappelés dans ces empires? (a) Le clergé d'Espagne & de Portugal ne regardc-t-il pas l'inquisition comme salutaire? Les prélats de France & d'Allemagne ont-ils cité ce tribunal comme impie & funeste? se sont-ils séparés de la communion de ces prêtres prétendus cruels (b), parce qu'ils font

[a] Dans les papiers saisis chez les jésuites le procureur général du parlement d'Aix, trouva sous le nom de conseil de conscience le projet d'une inquisition. Ce que les jésuites n'avoient pu faire en France sous la fin du regne de Louis XIV, ils espéroient apparemment pouvoit l'exécuter sous un regne encore plus favorable.

(a) Les évêques eussent dû prendre exemple sur S. Martin. Ce prélat apprend que le tyran Maxime a fait périr l'hérétique Priscillien; qu'Ithacius, évêque

brûler leurs semblables ? Est-il enfin un pays catholique où du moins par leur silence , les évêques n'aient approuvé l'inquisition ? Or qu'est-ce que l'église ? L'assemblée des ecclésiastiques. L'église se déclare-t-elle le vengeur de Dieu ? Ce droit de le venger est celui de persécuter les hommes. Or la même infailibilité qui lui donne ce droit , l'autorise à l'exercer également sur les rois , comme sur le dernier de leurs sujets. * 23.

Espagnol , homme perdu de débauche , homme atroce , intrigant & cruel , a surpris cet arrêt de mort : il va trouver Maxime , il lui représente que la religion doit épargner le sang humain : il lui reproche aigrement ce crime.

Pendant le séjour de S. Martin à Treves , les hérétiques sont tranquilles. A son départ les évêques , secondés d'Ithacius , sollicitent de nouveau Maxime , l'engagent à retracter la parole donnée à S. Martin : ils accusent même ce saint d'hérésie , font proscrire les sectaires : S. Martin l'apprend ; il ne veut plus communiquer avec de tels persécuteurs. Quelque temps après il s'adoucit & dans l'espoir de sauver le reste des priscillianistes & de suspendre les persécutions religieuses , il consent d'assister avec ces évêques à l'ordination de celui de Treves ; il s'en repent aussitôt. Il attribue à cette faiblesse la perte du don des miracles , & déclare cette condescendance un crime qu'il expie par une longue pénitence.

Mais la majesté des princes, dira-t-on, doit-elle s'humilier devant l'orgueil des prêtres? doit-elle se soumettre aux punitions infligées par le Sacerdoce? Pourquoi non, répondra l'église? Qu'est-ce que leur prétendue majesté? Un néant devant l'éternel & ses ministres. Le vain titre de roi anéantiroit-il les droits du clergé? Il ne peut le perdre. Que le prince & le sujet commettent le crime de l'hérésie, le même crime exige la même punition. De plus si la conduite du prince est la loi des peuples, si son exemple peut autoriser l'impiété, c'est sur-tout le sang des rois que l'intérêt du prêtre & de Dieu demande. L'église le versoit du temps de Henri III & de Henri IV; & l'église est toujours la même. La doctrine de Bellarmin est la doctrine de Rome & des séminaires. » Les premiers chrétiens, dit » ce docteur, eurent le droit de tuer Néron » & tous les princes leurs persécuteurs. S'ils » souffrirent sans se plaindre, ce fut l'audace » & non le droit qui leur manqua. » Samuël n'en eut aucun que l'église catholique, cette épouse de Dieu, * 24, n'ait encore. Or Agag étoit roi; Samuël ordonne à Saül le meurtre de ce roi; Saül hésite; il est pros crit & son sceptre passe en d'autres mains. Qu'instruits par cet exemple, les chrétiens sachent enfin qu'au moment même où par la bouche du prêtre, Dieu com-

mande le supplice d'un roi , -c'est au chrétien d'obéir. Hésiter est un crime.

C H A P I T R E X X X .

Des prétentions de l'église prouvées par le fait.

LEs mêmes droits, dit l'église, que mon infail-
libilité me donne sur les rois, une possession im-
mémoriale me les confirme. Les princes furent
toujours mes esclaves & j'ai toujours versé le sang
humain. En vain l'impie a cité contre moi ce
passage, « rendez à César ce qui est dû à César ». Si César est hérétique, que lui doit l'église ? la
mort (a). Est-ce à des catholiques à lire, à citer
les écritures ; prétendoient-ils à l'exemple des
protestants & des Quakers en pénétrer le sens &
s'en faire les interpretes : la lettre tue & c'est l'es-
prit qui vivifie

Qu'à l'exemple des saints, le catholique hum-
ble adorateur des décisions de l'église, recon-
noisse son pouvoir sur le temporel des rois. Ce

(a) Au siècle de Henri III & de Henri IV, des
Cléments & des Ravailleurs, telle étoit la manière dont
les sorbonistes interpretoient ce passage.

Thomas de Cantorbéri, ce prêtre, dit-on, intrigant, ingrat, audacieux, fut lui-même le plus vif défenseur des droits du sacerdoce, & son zèle le place au rang des saints. Que les vils laïcs, que ces insectes des ténèbres humilient leur raison devant les incompréhensibles écritures ; qu'ils en attendent en silence l'interprétation : c'est assez pour eux de savoir que toute autorité vient de Dieu, relève de son vicaire, & qu'il n'en est point d'indépendante du pape. Les princes catholiques ont vainement tenté de se soustraire à ce saint joug : eux-mêmes n'ont jusqu'à présent pu déterminer les bornes (a) nettes & précises des deux autorités. Que peuvent-ils reprocher à l'église. La reconnoissent-ils pour infaillible ? Elle est donc sans ambition. Les témoignages les plus authentiques de sa propre histoire ne peuvent déposer contre elle. Enfin

(a) Ces bornes sont-elles impossibles à fixer ? Non : & si les prêtres, comme ils le disent, ne prétendent qu'à l'autorité spirituelle & aux biens de cette espèce ; il faut quant à l'autorité, ne la leur laisser exercer que dans les pays des âmes & des esprits.

Il faut quant aux biens ne leur donner que les plus aériens & les plus spirituels ; qu'en conséquence tout depuis le sommet des Cordelières jusqu'à l'Empirée, leur soit cédé, mais que le reste appartienne aux rois & à la république.

pour lui prouver des crimes, les démonstrations les plus claires sont insuffisantes.

L'Europe nie maintenant l'infailibilité de l'église, mais elle n'en doutoit point lorsque le clergé transportoit aux Espagnols la couronne de Montézume, qu'il armoit l'Occident contre l'Orient, qu'il ordonnoit à ses saints de prêcher des croisades & dispoſoit enfin à son gré des couronnes de l'Asie. Ce que l'église put en Asie, elle le peut en Europe.

Quels ſont d'ailleurs les droits réclamés par le clergé ? ceux dont ont joui les prêtres de toutes les religions.

Lors du paganisme les dons les plus magnifiques n'étoient-ils pas portés en Suede au fameux temple d'Upſal ? Les plus riches offrandes, dit M. Mallet, n'y étoient-elles point dans les temps de calamités publiques ou particulières, prodiguées aux Druides ? Or du moment où le prêtre catholique eut ſuccédé aux richesses & au pouvoir de ces Druides, il eut, comme eux, part à toutes les révolutions de la Suede. Que de ſéditions excitées par les archevêques d'Upſal. Que de changements faits par eux dans la forme du gouvernement ! Le trône alors n'étoit point un abri contre la puissance de ces redoutables prélats. Demandoient-ils le ſang des princes ? le peuple ſe hâtoit de le répandre. Tels furent en Suede les droits de l'église. En

En Allemagne , elle voulut que les empereurs pieds & têtes nus vinssent devant le pape reconnoître en elle la même autorité.

En France elle ordonna que les rois , dépouillés de leurs habits par les ministres de la religion , seroient attachés aux autels , y seroient frappés de verges & qu'ils expieront dans ce supplice les crimes dont l'église les déclaroit coupables.

En Portugal on a vu l'Inquisition déterrer le cadavre du roi Don Juan IV. (a) pour l'absoudre d'une excommunication qu'il n'avoit pas encourue.

Lors des différends de Paul V avec la république de Venise , l'église anathématisa le savant dont la plume vengeoit la république ; elle fit plus , elle assassina Fra-Paolo , & nul ne lui en contesta le droit (b) ; l'Europe fut l'action & garda un silence respectueux.

Lorsque Rome frappa pareillement de l'ana-

(a) Le crime de ce Don Juan fut sa défense faite aux inquisiteurs de s'approprier les biens de leurs victimes. Cette défense n'étoit pas même contraire à la nouvelle bulle , qu'à l'insu du prince les dominicains avoient obtenue du pape.

(b) Fra-Paolo frappé d'un coup de poignard en disant sa messe , tombe & prononce ces mots célèbres : *agnosco hylum Romanum.*

Tome II.

FF

thème le seigneur de Milan (a); lorsqu'elle le déclara hérétique & publia des croisades contre les Malatestes, les Ordolaphées & les Manfredys (b) les puissances de l'Europe se turent & leur silence fut la reconnoissance tacite du droit aujourd'hui réclamé par l'église, droit exercé par elle en tous les temps & fondé sur la base inébranlable de son infaillibilité.

Or que répondre à cette foule d'exemples & de raisonnemens sur lesquels le clergé appuie ses prétentions? L'église une fois reconnue infaillible & la seule interprète des écritures, * 25, tout droit prétendu par elle est un droit acquis. Nulle décision qui ne soit vraie : en douter est

(a) Le seul crime dont le pape accusoit Visconti, c'étoit en qualité de vassal de l'empire d'avoir pris avec trop de zèle le parti de l'empereur Louis de Bavière. Ce zèle fut déclaré hérétique.

(b) Le crime de Malateste, fut d'avoir surpris Rimini. Celui des Ordolaphées & des Manfredys fut de s'être emparé de Faenza sur laquelle le pape s'étoit créé des prétentions. Tous les papes étoient alors usurpateurs & tous leurs ennemis déclarés hérétiques. Ces papes cependant se confessoient & ne restituoient point.

Leurs successeurs ont depuis joui sans scrupule de ces biens mal acquis. Cette jouissance peut paroître un mystère d'iniquité : j'aime mieux croire que c'est un mystère de théologie.

une impiété. Déclare-t-elle un roi hérétique & ce roi le devient. Le condamne-t-elle au supplice ? il faut l'y traîner.

Quelque barbare, quelque intolérant que soit un corps, le reconnoit-on pour infaillible, on perd le droit de le juger. Soupçonner alors sa justice, c'est nier la conséquence immédiate & claire d'un principe admis. Je ne m'étendrai pas davantage sur ce sujet, & me contenterai d'observer, que s'il est vrai, comme j'ai dit ci-dessus, que tout homme ou du moins tout corps soit ambitieux ;

Que l'ambition soit en lui vertu ou vice selon les moyens divers par lesquels il la satisfait ;

Que ceux employés par l'église soient toujours destructifs du bonheur des nations ;

Que sa grandeur fondée sur l'intolérance doive appauvrir les peuples, avilir les magistrats, exposer la vie des souverains, & qu'enfin jamais l'intérêt du sacerdoce ne puisse se confondre avec l'intérêt public :

On doit conclure de ces faits divers que la religion, (non cette religion douce & tolérante établie par Jesus-Christ,) mais celle du prêtre, celle au nom de laquelle il se déclare vengeur de la divinité, & prétend au droit de brûler & de persécuter les hommes, est une religion de

discorde (a) & de sang, une religion régicide, & sur laquelle un clergé ambitieux pourra toujours établir les droits horribles dont il a si souvent fait usage.

Mais que peuvent contre l'ambition de l'église lui refuser comme certaines sectes chrétiennes :

- 1°. La qualité d'infailible ;
- 2°. Le droit exclusif d'interpréter les écritures ;
- 3°. Le titre de vengeur de la divinité.

[a] Si la religion est quelquefois le prétexte des troubles & des guerres civiles, la vraie cause, c'est dit-on, l'ambition & l'avarice des chefs. Mais sans le secours d'une religion intolérante, leur ambition n'armeroit point cent mille bras.



CHAPITRE XXXI.

Des moyens d'enchaîner l'ambition ecclésiastique.

LAiſſe-t-on à Dieu le ſoin de ſa propre vengeance , lui remet-on la punition des hérétiques , la terre ne s'aroge-t-elle plus le droit de juger les offenſes faites au ciel : * 26. le précepte de la tolérance devient-il enfin un précepte de l'éducation publique ; alors ſans prétexte pour perſécuter les hommes , ſoulever les peuples , envahir la puissance temporelle ; l'ambition du prêtre s'éteint. Alors dépouillé de ſa férocité , il ne maudit plus ſes ſouverains , n'arme plus les Ravailleurs , & n'ouvre plus le ciel aux régicides. Si la foi eſt un don du ciel , l'homme ſans foi eſt à plaindre non à punir. L'excès de l'inhumanité c'eſt de perſécuter un infortuné. Par quelle fatalité ſe le permet-on , lorsqu'il s'agit de religion ?

La tolérance admife , le Paradis n'eſt plus la récompénſe de l'aſſaſſin & le prix des grands attentats.

Au reſte que le prince ſoit barbare ou bon , qu'il ſoit Buſiris ou Trajan , il a toujours intérêt

d'établir la tolérance. Ce n'est qu'à son esclave que l'église permet d'être tyran. Or Buisiris ne veut point être esclave.

Quant aux princes vertueux & jaloux du bonheur de ses sujets, quel doit être son premier soin? Celui d'affoiblir le pouvoir ecclésiastique. C'est son clergé qui s'opposera toujours le plus fortement à l'exécution de ses projets bienfaisants. La puissance spirituelle est toujours l'ennemie ouverte ou cachée (a) de la temporelle. L'église est un tigre. Est-il enchaîné par la loi de la tolérance? Il est doux. Sa chaîne se rompt-elle? Il reprend sa première fureur.

Par ce qu'a fait autrefois l'église, les princes peuvent juger de ce qu'elle feroit encore si l'on lui rendoit son premier pouvoir. Le passé doit les éclairer sur l'avenir.

Le magistrat qui se flatteroit de faire concourir

(a) Le souverain accorde-t-il faveur & considération aux bigots? Il fournit des armes à ses ennemis: ceux du dehors sont les princes voisins; ceux du dedans sont les théologiens. Doit-il accroître leur puissance!

La multiplicité des religions dans un empire affermit le trône. Des sectes ne peuvent être contenues que par d'autres sectes. Dans le moral comme dans le physique, c'est l'équilibre des forces opposées qui produit le repos.

les puissances spirituelles & temporelles au même objet, c'est-à-dire, au bien public, se tromperoit : leurs intérêts sont trop différents. Il en est de ces deux puissances quelquefois réunies pour dévorer le même peuple, comme de deux nations voisines & jalouses, qui ligüées contre une troisième, l'attaquent & se battent au partage de ses dépouilles.

Nul empire ne peut être sagement gouverné par deux pouvoirs supérieurs & indépendants. C'est d'un seul, ou partagé entre plusieurs, ou réuni entre les mains du monarque, que toute loi doit émaner.

La tolérance soumet le prêtre au prince, l'intolérance soumet le prince au prêtre. Elle annonce deux puissances rivales dans un empire.

Peut-être les anciens dans le partage qu'ils firent de l'univers entre Oromaze & Ariman, & dans le récit de leurs éternels combats, ne désignoient-ils que la guerre éternelle du sacerdoce & de la magistrature. Le règne d'Oromaze étoit celui de la lumière & de la vertu : tel doit être le règne des loix. Le règne d'Ariman étoit celui des ténèbres & du crime : tel doit être celui du prêtre & de la superstition.

Quels sont les disciples d'Oromaze ? ces philosophes aujourd'hui si persécutés en France par l'intrigue des moines & des ministres d'Ariman.

Quel crime leur reproche-t-on ? aucun. Ils ont autant qu'il est en eux éclairé les nations ; ils les ont soustraites au joug flétrissant de la superstition , & c'est peut-être à leurs écrits que les princes & les magistrats doivent en partie la conservation de leur autorité.

L'ignorance des peuples , mere d'une dévotion stupide , * 27 est un poison qui sublimé par les chymistes de la religion , répand autour du trône les exhalaisons mortelles de la superstition. La science des philosophes au contraire est ce feu pur & sacré qui loin des rois écarte les vapeurs pestilentiellles du fanatisme.

Le prince qui soumet lui & son peuple à l'empire du sacerdoce , éloigne de lui ses sujets vertueux. Il regne , mais sur des superstitieux , sur des peuples dont l'ame est dégradée ; enfin sur les esclaves du prêtre. Ces esclaves sont des hommes morts pour la patrie. Ils ne la servent ni par leurs talents , ni par leur courage. Un pays d'inquisition n'est pas la patrie d'un citoyen * 28 honnête.

Malheur aux nations où le moine poursuit impunément quiconque méprise ses légendes & ne croit , ni aux forciers , ni au nain jaune ; où le moine traîne au supplice l'homme vertueux *qui fait le bien , ne nuit à personne & dit la vérité*. Sous le regne du fanatisme , les plus persé-

cutés, dit M. Hume, vie de Marie d'Angleterre, sont les plus honnêtes & les plus spirituels. Du moment où la bigotterie prend en main les rênes d'un empire, elle en bannit les vertus & les talents : alors les esprits tombent dans un affaïssissement : le seul peut-être qui soit incurable.

Quelque critique que soit la situation d'un peuple, un seul grand homme suffit quelquefois pour changer la face des affaires. La guerre s'allume entre la France & l'Angleterre : la France a d'abord l'avantage. M. Pitt est élevé au ministère ; la nation Angloise reprend ses esprits & les officiers de mer leur intrépidité. Le supplice d'un amiral opère ce changement. Le ministre communique l'activité de son génie aux chefs de ses entreprises. La cupidité du soldat & du matelot réveillée par l'appât du gain & du pillage rechauffe leur courage : & rien de moins semblable à lui-même que l'Anglois du commencement & de la fin de la guerre.

M. Pitt, dira-t-on, commandoit à des hommes libres. Il est sans doute facile de souffler l'esprit de vie sur un tel peuple. Dans tout autre pays quel usage faire du ressort puissant de l'amour patriotique ? Qu'en Orient un citoyen identifie son intérêt avec l'intérêt public ; qu'ami de sa nation, il en partage la gloire, la honte & les infortunes, un tel homme peut-il se promet-

tre , si sa patrie succombe sous le faix du malheur , de n'en jamais nommer les auteurs ? S'il les nomme , il est perdu. Il faut donc en certains gouvernemens qu'un bon citoyen , ou soit puni comme tel , ou cesse de l'être. L'est-on en France ; je l'ignore. Ce que je fais , c'est que le seul ministre qui dans cette guerre eût pu donner quelque énergie à la nation , étoit M. le duc de Choiseul. Sa naissance , son courage , l'élévation de son caractère , la vivacité de ses conceptions eût sans doute ranimé les François , s'ils eussent été ranimables. Mais la bigoterie commandoit alors trop impérieusement aux grands. * 29. Telle étoit sur eux sa puissance qu'au moment même où la France battue de toutes parts , se voyoit enlever ses colonies , on ne s'occupoit à Paris que de l'affaire des jésuites (a). L'on ne s'intriguoit que pour eux.

(a) Lors de l'affaire des jésuites , si l'on apprenoit à Paris la perte d'une bataille , à peine s'en occupoit-on un jour. Le lendemain on parloit de l'expulsion des bérés peres. Ces peres pour détourner le public de l'examen de leurs constitutions , ne cessoient de crier contre les encyclopédistes. Ils attribuoient au progrès de la philosophie les mauvais succès des campagnes. C'est elle , disoient-ils , qui gâte l'esprit des soldats & des généraux. Leurs dévotes en étoient convaincues. Mille oies couleur de rose répétoient la même

Tel étoit l'esprit qui régnoit à Constantinople, lorsque Mahomet second en faisoit le siege. La cour y tenoit des conciles dans le temps même que le sultan en prenoit les fauxbourgs.

phrase; & c'étoit cependant le peuple très-philosophe des Anglois, & le roi encore plus philosophe de Prusse, qui battoient les généraux François que personne n'accusoit de philosophie.

D'autre part les amateurs de l'ancienne musique soutenoient que les infortunes de la France étoient l'effet du goût pris pour les bouffons & la musique Italienne. Cette musique, selon eux, avoit entièrement corrompu les mœurs. J'étois alors à Paris. On n'imagine pas combien de pareils propos, tenus par ce que les François appellent leur bonne compagnie, les rendoient ridicules aux étrangers.

Le bon sens étoit chez presque toutes les grandes dames, traité d'impiété. Elles ne parloient que du R. P. Berthier, ne mesuroient le mérite d'un homme que par l'épaisseur de son missel.

Dans toute oraison funebre, l'on n'y parloit jamais que de la dévotion du décédé & son panégyrique se réduisoit à ceci. *C'est que le grand tant loué, étoit un imbécille que les moines avoient toujours mené par le nez.*

Point de mandement ou de sermon dont la fin ne fût aiguillée par un trait de satire contre les philosophes & les encyclopédistes. Les prédicateurs vers la fin de leurs discours s'avançoient sur le bord de leur chaire, comme les Castrats sur le bord du théâtre, les uns pour faire leur épigramme, & les autres leur point d'orgue. En cas d'oubli de la part des prédicateurs, on leur eût demandé l'épigramme comme aux arlequins, la cabriole.

La bigotterie rétrécit l'esprit du citoyen : la tolérance l'étend. Elle seule peut dépouiller le François de sa dévote férocité.

Quelque superstitieuse, quelque fanatique que soit une nation, son caractère sera toujours susceptible des diverses formes que lui donneront ses loix, son gouvernement, & sur-tout l'éducation publique. L'instruction peut tout ; & si j'ai dans les Sections précédentes si scrupuleusement détaillé les maux produits par une ignorance dont tant de gens se déclarent aujourd'hui les protecteurs, c'étoit pour faire mieux sentir toute l'importance de l'éducation.

Quels moyens de la perfectionner ?

Peut-être est-il des siècles où content d'esquisser un grand plan, on ne doit pas se flatter qu'il s'exécute.

C'est par l'examen de cette question que je terminerai cet ouvrage.



NOTES.

1. **L**A contradiction révolte l'ignorant. Si l'homme éclairé la supporte, c'est qu'examineur scrupuleux de lui-même, il s'est souvent surpris en erreur. L'ignorant ne sent point le besoin de l'instruction. Il croit tout savoir. Qui ne s'examine point, se croit infaillible, & c'est ce que se croient la plupart des hommes & sur-tout le petit-maitre François. Je l'ai toujours vu s'étonner de son peu de succès chez l'étranger. Devroit-il ignorer que pour se faire entendre dans les échelles du Levant, s'il faut parler la langue franque, il faut pour se faire entendre de l'étranger parler la langue du bon sens, & qu'un petit maître y paroîtra toujours ridicule, tant qu'au langage de la raison, il substituera le jargon à la mode en son pays.

2. Les vérités générales éclairent le public sans offenser personnellement l'homme en place, pourquoi donc n'excite-t-il point les écrivains à la recherche de ces sortes de vérités? C'est qu'elles contredisent quelquefois ses projets.

3. Ce n'est point en théologie la nouveauté d'une opinion qui révolte, mais la violence employée pour la faire recevoir. Cette violence a

dans les empires quelquefois produit des commotions vives. Une ame noble & élevée soutient impatiemment le joug avilissant du prêtre, & le persécuté se venge toujours du persécuteur. L'homme, dit Machiavel, a droit de tout penser, de tout dire, de tout écrire, mais non d'imposer ses opinions. Que le théologien me persuade ou me convainque, & qu'il ne prétende point forcer ma croyance.

4. La seule religion intolérable est une religion intolérante. Une telle religion étant devenue la plus puissante dans un empire, y allumeroit les flambeaux de la guerre & le plongeroit dans des troubles & des calamités sans nombre.

5. Les prêtres sont-ils indifférents aux disputes théologiques ? Les orgueilleux docteurs, après s'être dit bien des injures, s'ennuient d'écrire sans être lus. Le mépris public leur impose silence.

6. Un législateur prudent fait toujours proposer par quelqu'écrivain célèbre les loix nouvelles qu'il veut établir. Ces loix sont-elles sous le nom de cet auteur quelque temps exposées à la critique publique ? Si l'on les juge bonnes & qu'on les reconnoisse pour telles, on les reçoit sans murmurer.

7. Un ministre fait-il une loi ? un philosophe découvre-t-il une vérité ? jusqu'à ce que l'uti-

lité de cette loi & de cette vérité soit avouée, tous deux sont en butte à l'envie & à la sottise. Leur sort cependant est très-différent : le ministre armé de la puissance n'est exposé qu'à des railleries : mais le philosophe sans pouvoir, l'est à des persécutions.

8. On entend vanter tous les jours l'excellence de certains établissemens étrangers, mais ces établissemens, ajoute-t-on, ne sont pas compatibles avec telle forme de gouvernement. Si ce fait est vrai dans quelques cas particuliers, il est faux dans la plupart. La procédure criminelle Angloise est-elle la plus propre à protéger l'innocence ? Pourquoi les François, les Allemands & les Italiens ne l'adoptent-ils pas ?

9. Les princes changent journellement les loix du commerce. Celles qui régissent la perception des droits & des impôts. Ils peuvent donc changer également toute loi contraire au bien public. Trajan croit-il le gouvernement républicain préférable au monarchique ? il offre de changer la forme du gouvernement : il offre la liberté aux Romains & la leur auroit rendue s'ils eussent voulu l'accepter. Une telle action mérite sans doute de grands éloges. Elle a frappé l'univers d'admiration. Mais est-elle aussi surnaturelle qu'on l'imagine ? Ne sent-on pas qu'en brisant les fers des Romains Trajan conservoit la plus grande au-

torité sur un peuple affranchi par sa générosité ; qu'il eût alors tenu de l'amour & de la reconnoissance presque tout le pouvoir qu'il devoit à la force de ses armées. Or quoi de plus flatteur que le premier de ces pouvoirs ! Peu de princes ont imité Trajan. Peu d'hommes ont fait à l'intérêt général le sacrifice apparent de leur autorité particulière : j'en conviens. Mais leur excessif amour du despotisme est quelquefois en eux moins l'effet d'un défaut de vertu que d'un défaut de lumière.

10. Il n'est qu'une chose vraiment contraire à toute espèce de constitution , c'est le malheur des peuples. Leur commande-t-on ? On n'a pas droit de leur nuire. Un prince contracte-t-il sciemment un traité défavantageux à sa nation ? il excède son pouvoir : il se rend coupable envers elle.

Un monarque n'est jamais qu'au droit de ses ancêtres. Or toute souveraineté légitime prend son origine dans l'élection & le choix libre du peuple. Il est donc évident que le magistrat suprême, quelque nom qu'on lui donne, n'est que le premier commis de sa nation. Or nul commis n'a droit de contracter au désavantage de ses commettans. La société même peut toujours réclamer contre ses propres engagements s'ils lui sont trop onéreux.

Que deux peuples concluent entr'eux un traité ;
ils

ils n'ont comme les particuliers d'autre objet en vue que leur bonheur & leur avantage réciproque. Cette réciprocité d'avantages n'existe-t-elle plus ? de ce moment le traité est nul ; l'un des deux peut le rompre. Le doit-il ? Non : s'il n'en résulte pour lui qu'un dommage peu considérable. Il est alors plus avantageux pour lui de supporter ce petit dommage que d'être regardé comme trop léger infraacteur de ses engagemens. Or dans les motifs mêmes qui font alors observer son traité, on apperçoit le droit qu'à toute nation de l'annuller, s'il devient entièrement destructif de son bonheur.

11. Dans les pays despotiques, si le militaire est intérieurement haï & méprisé, c'est que le peuple ne voit dans les Beys & les Pachas que ses geoliers & ses bourreaux. Si dans les républiques grecques & romaines, le soldat au contraire étoit aimé & respecté, c'est qu'armé contre l'ennemi commun, il n'eût point marché contre ses compatriotes.

12. Suffit-il qu'un sultan commande en vertu d'une loi pour rendre son autorité légitime ? Non : un usurpateur par une loi expresse peut se déclarer souverain, dira-t-on, 20 ans après que son usurpation est légitime. Une telle opinion est absurde. Nulle société lors de son établissement n'a remis ni pu remettre aux mains d'un homme

le pouvoir de disposer à son gré des biens , de la vie & de la liberté des citoyens. Toute autorité arbitraire est une usurpation contre laquelle un peuple peut toujours revenir.

Lorsque les Romains vouloient énerver le courage d'un peuple , éteindre ses lumieres , avilir son ame , le retenir dans la servitude , que faisoient-ils ? ils lui donnoient un despote. C'est par ce moyen qu'ils s'affervirent les Spartiates & les Bretons. Or toute constitution imaginée pour corrompre les mœurs d'un peuple ; toute forme de gouvernement que le vainqueur impose à cet effet au vaincu , ne peut jamais être citée comme juste & légale. Est-ce un gouvernement que celui où tout se réduit à plaire , à obéir au sultan , où l'on rencontre çà & là quelque habitant & pas un citoyen ?

Tout peuple gémissant sous le joug du pouvoir arbitraire a droit de le secouer. Les loix sacrées sont les loix conformes à l'intérêt public. Toute loi contraire n'est pas une loi , c'est un abus légal.

13. Un despote n'a pas reçu de la nature les forces nécessaires pour soumettre lui seul une nation. Il ne l'affervit qu'à l'aide de ses janissaires , de ses soldats & de son armée. Déplaît-il à cette armée ? Se révolte-t-elle ? alors privée de son soutien , il est sans force. Le sceptre échappe de ses mains , il est condamné par ses complices. On ne

le juge point, on le tue. Il en est autrement d'un prince qui regne sous l'autorité des magistrats & des loix. Supposons qu'il commette un crime punissable par ces mêmes loix, il est du moins entendu dans ses défenses, & la lenteur de la procédure lui laisse toujours le temps de prévenir son jugement en réparant ses injustices.

Le prince sur le trône d'une monarchie modérée est toujours plus fermement assis que sur celui du despotisme.

14. La justice du Ciel fut toujours un mystère. L'église pensoit autrefois que dans les duels ou les batailles Dieu se rangeoit toujours du côté de l'offensé. L'expérience a démenti l'église. L'on fait que dans les combats particuliers le Ciel est toujours du côté du plus fort & du plus adroit, & dans les combats généraux, du côté des meilleures troupes & du plus habile général.

15. Peu de philosophes ont nié l'existence d'un Dieu physique. » Il est une cause de ce qui » est, & cette cause est inconnue ». Or qu'on lui donne le nom de Dieu ou tout autre : qu'importe? Les disputes à ce sujet ne sont que des disputes de mots. Il n'en est pas ainsi du Dieu moral. L'opposition qui s'est toujours trouvée entre la justice de la terre & celle du Ciel en a souvent fait nier l'existence. D'ailleurs, a-t-on dit, qu'est-ce que la morale? Le recueil des conventions que les

besoins réciproques des hommes les ont nécessités de contracter entr'eux. Or comment faire un Dieu de l'œuvre des hommes?

16. La preuve de notre peu de foi est le mépris connu pour quiconque change de religion. Rien sans doute de plus louable que d'abandonner une erreur pour embrasser la vérité. D'où naît donc notre mépris pour les nouveaux convertis? De la conviction obscure où l'on est que toutes les religions sont également fausses & que quiconque en change, s'y détermine par un intérêt sordide & par conséquent méprisable.

17. Si la morale des jésuites eût été l'œuvre d'un laïc, elle eût été condamnée aussitôt qu'imprimée. Il n'est point de persécutions que n'eût éprouvées son auteur.

Sans les parlements cette morale néanmoins étoit en France la seule généralement enseignée. Les évêques l'approuvoient. La sorbonne craignoit les Jésuites. Cette crainte rendoit leurs principes respectables. En cas pareil, ce n'est pas la chose, c'est l'auteur que le clergé juge, il eut toujours deux poids & deux mesures : saint Thomas en est un exemple. Machiavel dans son Prince n'avança jamais les propositions que ce saint enseigne dans son commentaire sur la cinquième des politiques texte 11. Voyez ses propres mots.

» Ad salvationem tyrannidis , excellentes im-
 » potentiâ , vel divitiis interficere ; quia tales
 » per potentiam quam habent , possunt insurgere
 » contra tyrannum. Iterum expedit interficere
 » Sapientes. Tales enim per sapientiam eorum ,
 » possunt invenire vias ad expellendam tyran-
 » nidem. Nec scholas , nec alias congregationes
 » per quas contingit vacare circa sapientiam
 » permittendum est. Sapientes enim ad magna
 » inclinantur , & ideò magnanimi sunt & tales
 » facilè insurgunt. Ad salvandam tyrannidem
 » oportet quod tyrannus procuret ut subditi im-
 » ponant sibi invicem crimina , & turbent se
 » ipsos , ut amicus amicum , & populus contra
 » divites , & divites inter se dissentiant. Sic
 » enim minus poterunt insurgere propter eorum
 » divisionem. Oportet etiam subditos facere
 » pauperes ; sic enim minus poterant insurgere
 » contra tyrannum. Procreanda sunt vectigalia ,
 » hoc est , exactiones multæ magnæ ; sic enim
 » citò poterunt depauperari subditi. Tyrannus
 » debet procurare bella inter subditos vel etiam
 » extraneos , ità ut non possint vacare ad ali-
 » quid tractandum contra tyrannum. Regnum
 » salvatur per amicos. Tyrannus autem ad sal-
 » vandam tyrannidem non debet confidere ami-
 » cis. » Texte 12 , il ajoute.

» Expedit tyrannus ad salvandam tyrannidem

» quod non appareat subditis fævus , seu crudelis.
» Nam si appareat fævus , reddit se odiosum.
» Ex hoc autem facilius insurgunt in eum , sed
» debet reddere reverendum propter excellen-
» tiam alicujus boni excellentis. Reverentia
» enim debetur bono excellenti ; & si non ha-
» beat bonum illud excellens , debet simulare
» se habere illud. Tyrannus debet se reddere
» talem ut videatur subditis , ipsum excellere
» in aliquo bono excellenti in quo ipsi defi-
» ciunt , ex quo eum reverentur. Si non habeat
» virtutes , secundum veritatem faciat ut opi-
» nentur habere eas”.

Voici la traduction de ce passage par Naudé.

» Pour maintenir la tyrannie , il faut faire
» mourir les plus puissants & les plus riches ,
» parce que de tels gens se peuvent soulever
» contre le tyran par le moyen de l'autorité qu'ils
» ont. Il est aussi nécessaire de se défaire des
» grands esprits & des hommes savants , parce
» qu'ils peuvent trouver par leur science les
» moyens de ruiner la tyrannie. Il ne faut pas
» même qu'il y ait des écoles , ni autres congré-
» gations par le moyen desquelles on puisse ap-
» prendre les sciences ; car les savants ont de
» l'inclination pour les choses grandes , & sont
» par conséquent courageux & magnanimes , &
» de tels hommes se soulèvent facilement contre

„ les tyrans. Pour maintenir la tyrannie, il faut
 „ que les tyrans fassent en sorte que leurs su-
 „ jets s'accusent les uns les autres & se troublent
 „ eux-mêmes; que l'ami persécute l'ami, &
 „ qu'il y ait de la dissension entre le même peu-
 „ ple & les riches, & de la discorde entre les
 „ opulents; car en le faisant ils auront moins
 „ de moyens de se soulever à cause de leurs di-
 „ visions. Il faut aussi rendre pauvres les sujets,
 „ afin qu'il leur soit d'autant plus difficile de se
 „ soulever contre le tyran. Il faut établir des
 „ subsides, c'est-à-dire, de grandes exactions &
 „ en grand nombre; car c'est le moyen de ren-
 „ dre bientôt pauvres les sujets. Le tyran doit
 „ aussi susciter des guerres parmi ses sujets &
 „ même parmi les étrangers, afin qu'ils ne
 „ puissent négocier aucune chose contre lui. Les
 „ royaumes se maintiennent par le moyen des
 „ amis, mais un tyran ne se doit fier à per-
 „ sonne pour se conserver en la tyrannie.

„ Il ne faut pas qu'un tyran pour se maintenir
 „ dans la tyrannie paroisse à ses sujets être cruel :
 „ car s'il leur paroît tel, il se rend odieux : ce
 „ qui les peut faire plus facilement soulever con-
 „ tre lui : mais il doit se rendre vénérable par
 „ l'excellence de quelqu'éminente vertu : car on
 „ doit toute sorte de respect à la vertu; & s'il
 „ n'a pas cette qualité excellente, il doit faire

» semblant qu'il la possède. Le tyran se doit rendre tel qu'il semble à ses sujets qu'il possède
 » quelque éminente vertu qui leur manque &
 » pour laquelle ils lui portent respect. S'il n'a
 » point de vertus , qu'il fasse en sorte qu'ils
 » croient qu'il en ait."

Telles sont sur ce sujet les idées de S. Thomas. Qu'il ait regardé la tyrannie comme une impiété, ou non ; je remarquerai avec Naudé que voilà des préceptes bien étranges dans la bouche d'un Saint. J'observerai de plus que Machiavel dans son Prince , n'est que le commentateur de saint Thomas. Or en présentant les mêmes idées , si l'un de ces écrivains est sanctifié , si ses ouvrages approuvés sont mis dans les mains de tout le monde , & si l'autre au contraire est excommunié & son livre condamné , il est évident que l'église a deux poids & deux mesures , & que son intérêt seul dicte ses jugements.

18. Les moines disputent encore , ils ne raisonnent plus. Combat-on leurs opinions ? Leur fait-on des objections ? N'y peuvent-ils répondre ? Ils assurent qu'elles sont depuis long-temps résolues , & dans ce cas cette réponse est réellement la plus adroite. Les peuples , il est vrai , maintenant plus éclairés savent que le livre défendu est le livre dont les maximes sont en général les plus conformes à l'intérêt public.

19. Si l'espérance de la récompense peut seul exciter l'homme à la recherche de la vérité, l'indifférence pour elle suppose une grande disproportion entre les récompenses attachées à sa découverte & les peines qu'exige sa recherche. Pourquoi la vérité découverte, un auteur est-il si souvent en butte à la persécution? C'est que l'envieux & le méchant ont intérêt de le persécuter. Pourquoi le public prend-il d'abord parti contre le philosophe? C'est que le public est ignorant, & que séduit d'abord par les cris des fanatiques, il s'enivre de leur fureur. Mais il en est du public comme de Philippe de Macédoine; on peut toujours appeler du public ivre au public à jeun. Pourquoi les puissants font-ils rarement usage des vérités découvertes par le philosophe? C'est qu'ils s'intéressent rarement au bien public. Mais supposé qu'ils s'en occupassent, qu'ils protégassent la vérité, qu'arrive-t-il? Qu'elle se propageroit avec une rapidité incroyable. Il n'en est pas ainsi de l'erreur. Est-elle favorisée du puissant? Elle est généralement, mais non universellement adoptée. Il reste toujours à la vérité des partisans secrets. Ce sont, pour ainsi dire, autant de conjurés toujours prêts dans l'occasion à se déclarer pour elle. Un mot du souverain suffit pour détruire une erreur. Quant à la vérité son germe est indestructible. Il est

sans doute stérile , si le puissant ne le féconde : mais il subsiste & si ce germe doit son développement au pouvoir , il doit son existence à la philosophie.

20. Parmi les ecclésiastiques , il est sans doute des hommes honnêtes , heureux & sans ambition ; mais ceux-là ne sont point appelés au gouvernement de ce corps puissant.

Le clergé toujours régi par des intrigants sera toujours ambitieux.

21. L'église toujours occupée de sa grandeur réduisit toutes les vertus chrétiennes à l'abstinence , à l'humilité , à l'aveugle soumission. Elle ne prêcha jamais l'amour de la patrie , ni de l'humanité.

22. Si l'église défendit quelquefois aux laïcs le meurtre du prince , elle se le permit toujours. Son histoire le prouve. Il est vrai , disent les théologiens , que les papes ont déposé les souverains , prêché contr'eux des croisades , béatifié des Cléments ; mais ces légèretés sont des fautes du pontife & non de l'église. Quant au silence coupable gardé à ce sujet par les évêques , il fut , ajoutent-ils , l'effet de leur politesse pour le saint siege , & non d'une approbation donnée à sa conduite. Mais doivent-ils se taire sur de pareils crimes , & s'élever avec tant de fureur contre l'interprétation prétendue singulière que Luther &

Calvin donnoient à certains passages des écritures? Est-il permis de poursuivre l'erreur, lorsqu'on tolere les plus grands forfaits? Tout homme sensé apperçoit dans la conduite perpétuellement équivoque de l'église, qu'elle n'eut réellement qu'un but, ce fut de pouvoir selon ses intérêts divers tour-à-tour approuver ou désapprouver les mêmes actions.

Point de preuve plus évidente de son ambition que le projet conçu par les jésuites d'associer à leur ordre les grands, les princes & jusqu'aux souverains. Par cette association dans laquelle tant de grands étoient déjà entrés; les rois devenus sujets des jésuites & de leur général, n'étoient plus que les vils exécuteurs de leurs persécutions.

Sans les parlements, qui fait si ce projet si hardiment conçu n'eût pas réussi!

23. L'inquisition n'est pas reçue en France. Cependant, dira l'église, l'on y emprisonne à ma sollicitation le janséniste, le calviniste & le déiste. On y reconnoît donc tacitement le droit que j'ai de persécuter. Or ce droit que le prince me donne sur ses sujets, je n'attends que l'occasion pour le réclamer sur lui-même & sur les magistrats.

24. L'église se dit épouse de Dieu & je ne fais pourquoi. L'église est une assemblée de fideles. Ces fideles sont barbus ou non barbus, chauffés

ou déchauffés, capuchonnés ou décapuchonnés. Or qu'une telle assemblée soit l'épouse de la divinité, c'est une prétention trop folle & trop ridicule. Si le mot *église* eût été masculin, comment eût-on consommé ce mariage ?

25. L'église de France refuse maintenant au pape le droit de disposer des couronnes. Mais le refus de cette église est-il sincère ? Est-il l'effet de sa conviction ? C'est à sa conduite passée à nous en instruire. Quel respect le clergé peut-il avoir pour une loi humaine, lui qui croit en qualité d'interprète de la loi divine, pouvoir la changer & la modifier à son gré, Quiconque s'est créé le droit d'interpréter une loi, finit toujours par la faire. L'église en conséquence s'est fait Dieu. Aussi rien de moins ressemblant que la religion de Jésus & la religion actuelle des papistes.

Quelle surprise pour les apôtres, si rendus au monde, ils lisoient un catéchisme qu'ils n'ont point fait ; s'ils apprenoient que n'a gueres l'église interdisoit aux laïcs la lecture même des écritures sous le vain prétexte qu'elles étoient scandaleuses pour les foibles !

Je citerai à ce sujet un fait singulier : c'est un acte du parlement d'Angleterre rendu en 1414. Par cet acte, il est défendu sous peine de mort de lire l'écriture en langue vulgaire, c'est-à-

dire, dans une langue qu'on entende. Et quoi ! disent les réformés, Dieu rassemble dans un livre les devoirs qu'il impose à l'homme, & ce Dieu si sage, si éclairé, y auroit si obscurément expliqué ses volontés qu'on ne pourroit le lire sans interprète ? Quoi ! l'être puissant qui a créé l'homme n'auroit pas connu la portée de son esprit ? O prêtres, quelles idées avez-vous donc de la sagesse & de l'intelligence divine ?

Le jeune homme d'Abbeville poursuivi pour de prétendus blasphèmes en a-t-il jamais prononcé d'aussi horribles ? Cependant on le mit à mort, & l'on vous respecte. Tant il est vrai qu'il n'y a qu'heur & malheur sur la terre, & qu'en ce monde il n'est d'homme juste que le puissant.

26. Les gouvernements sont juges des actions & non des opinions. Que j'avance une erreur grossière, j'en suis puni par le ridicule & le mépris. Mais qu'en conséquence d'une opinion erronée, j'attente à la liberté de mes semblables, c'est alors que je deviens criminel.

Que dévot adorateur de Vénus je brûle le temple de Sérapis, le magistrat doit me punir non comme hérétique, mais comme perturbateur du repos public, comme un homme injuste & qui libre dans l'exercice de son culte, veut priver ses concitoyens de la liberté dont il jouit.

27. L'expulsion des jésuites supposoit en Espagne & en Portugal des ministres d'un caractère ferme & hardi. En France les lumières déjà répandues dans la nation facilitoient cette expulsion. Si le pape s'en fût plaint trop amèrement, ses plaintes eussent paru déplacées.

Dans une lettre écrite au sujet de la condamnation du mandement de M. de Soissons par la congrégation du saint office, un vertueux cardinal remontre au saint Pere, „ qu'il est certaines
» prétentions que la cour de Rome devoit en-
» sévelir dans un silence & un oubli éternel,
» sur-tout, ajoute-t-il, dans ces temps malheu-
» reux & déplorables où les incrédules & les im-
» pies font suspecter la fidélité des ministres de
» la religion “.

Or que signifient dans la langue ecclésiastique ces mots *d'incrédulés & d'impies* ? Les opposants à la puissance du clergé. C'est donc aux incrédules que les rois doivent leur sûreté, les peuples leur tranquillité, les parlements leur existence, & l'ambition sacerdotale sa réserve. Ces prétendus impies doivent être d'autant plus chers à la nation Française, qu'elle n'a rien à en redouter. Les philosophes ne forment point de corps. Ils sont sans crédit. Il est d'ailleurs impossible qu'en qualité de simples citoyens, leur intérêt ne soit pas toujours lié à l'intérêt pu-

blic, par conséquent à celui d'un gouvernement éclairé.

28. Dans les pays catholiques, quel moyen de former des citoyens vertueux ? l'instruction de la jeunesse y est confiée aux prêtres. Or l'intérêt du prêtre est presque toujours contraire à celui de l'état. Jamais le prêtre n'adoptera ce principe fondamental de toutes les vertus, savoir „ que la justice de nos actions dépend de leur „ conformité avec l'intérêt général. “ Un tel principe nuit à ses vues ambitieuses.

D'ailleurs si la morale, comme les autres sciences ne se perfectionne que par le temps & l'expérience, il est évident qu'une religion qui prétend en qualité de révélée, avoir instruit l'homme de tous ses devoirs, s'oppose d'autant plus efficacement à la perfection de cette même science, qu'elle ne laisse plus rien à faire au génie & à l'expérience.

29. Dans le moment où la France faisoit la guerre aux Anglois, les parlements la faisoient aux jésuites & la cour dévote prenoit parti pour les derniers. En conséquence tout y étoit rempli d'intrigues ecclésiastiques. On se seroit cru volontiers à la fin du regne de Louis XIV. L'on comptoit alors à Versailles peu d'honnêtes gens & beaucoup de bigots.

L'on me demandera fans doute pourquoi je

regarde la bigoterie comme si funeste aux états ; l'Espagne, dira-t-on, subsiste, & l'Espagne n'a point encore secoué le joug de l'inquisition ; j'en conviens.

Mais cet empire est foible ; il n'inspire point de jalousie : il ne fait ni conquête , ni commerce. L'Espagne est isolée dans un coin de l'Europe. Elle ne peut dans sa position actuelle attaquer ni être attaquée. Il n'en est pas de même de tout autre état. La France, par exemple, est enviée & redoutée : elle est ouverte de toutes parts : son commerce soutient sa puissance , & son génie soutient son commerce. Il n'est qu'un moyen d'y entretenir l'industrie , c'est d'y établir un gouvernement doux , où l'esprit conserve son ressort & le citoyen sa liberté de penser. Que les ténèbres de la bigoterie s'étendent encore en France, son industrie diminuera & sa puissance s'affoiblira journellement.

Une nation superstitieuse comme une nation soumise au pouvoir arbitraire, est bientôt sans mœurs , sans esprit , & par conséquent sans force. Rome , Constantinople & Lisbonne en font la preuve. Si tous les habitans s'y livrent à la mollesse , à la volupté , qu'on ne s'en étonne point , c'est uniquement de ses sens dont on fait usage , lorsqu'il n'est plus permis d'en faire de son esprit.

SECTION



SECTION X.

De la puissance de l'instruction : des moyens de la perfectionner : des obstacles qui s'opposent aux progrès de cette science.

De la facilité avec laquelle, ces obstacles levés, l'on traceroit le plan d'une excellente éducation.



CHAPITRE I.

L'éducation peut tout.

LA plus forte preuve de la puissance de l'éducation est le rapport constamment observé entre la diversité des instructions & leurs produits ou résultats différents. Le sauvage est infatigable à la chasse : il est plus léger à la course que l'homme policé (a) parce que le sauvage y est plus exercé.

(a) La sagacité des Sauvages pour reconnoître la trace d'un homme à travers les forêts, est incroyable. Ils distinguent à cette trace quelle est sa nation

L'homme policé est plus instruit : il a plus d'idées que le sauvage, parce qu'il reçoit un plus grand nombre de sensations différentes, & qu'il est par sa position plus intéressé à les comparer entr'elles.

L'agilité supérieure de l'un, les connoissances multipliées de l'autre, font donc l'effet de la différence de leur éducation.

Si les hommes communément francs, loyals, industrieux & humains sous un gouvernement libre, sont bas, menteurs, vils, sans génie & sans courage sous un gouvernement despotique, cette différence dans leur caractère est l'effet de la différente éducation reçue dans l'un ou l'autre de ces gouvernements.

Passé-t-on des diverses constitutions des états aux différentes conditions des hommes ? Se demande-t-on la cause du peu de justesse d'esprit des théologiens ? On voit qu'en général s'ils ont l'esprit faux, c'est que leur éducation les rend tels : c'est qu'ils sont à cet égard plus soigneusement élevés que les autres hommes ; c'est qu'accoutumés dès leur jeunesse à se contenter du

& sa conformation particulière. A quoi donc rapporter à cet égard la supériorité des Sauvages sur l'homme policé ? A la multitude de leurs expériences.

L'esprit en tous les genres est fils de l'observation.

jargon de l'école, à prendre des mots pour des choses, il leur devient impossible de distinguer le mensonge de la vérité & le sophisme de la démonstration.

Pourquoi les ministres des autels font-ils les plus redoutés des hommes ? Pourquoi, dit le proverbe Espagnol, » faut-il se garder du devant » de la femme, du derrière de la mule, de la » tête du taureau, & d'un moine de tous les » côtés ? Les proverbes presque tous fondés sur l'expérience sont presque toujours vrais. A quoi donc attribuer la méchanceté du moine ? à son éducation.

Le sphinx, disoient les Egyptiens, est l'emblème du prêtre : le visage du prêtre est doux, modeste, insinuant ; & le sphinx a celui d'une fille ; les ailes du sphinx le déclarent habitant des cieux : ses griffes annoncent la puissance que la superstition lui donne sur la terre. Sa queue de serpent est le signe de sa souplesse : comme le sphinx, le prêtre propose des énigmes ; & précipite dans les cachots quiconque ne les interprète point à son gré. Le moine en effet accoutumé dès sa première jeunesse à l'hypocrisie dans sa conduite & ses opinions, est d'autant plus dangereux qu'il a plus d'habitude de la dissimulation.

Si le religieux est le plus arrogant des fils de

la terre, c'est qu'il est perpétuellement enorgueilli par l'hommage d'un grand nombre de superstitieux.

Si l'évêque est le plus barbare des hommes, c'est qu'il n'est point comme la plupart exposé au besoin & au danger; c'est qu'une éducation molle & efféminée a rapetissé son caractère; c'est qu'il est déloyal & poltron, & qu'il n'est rien, dit Montagne, de plus cruel que *la foiblesse & la couardise*.

Le militaire est dans sa jeunesse communément ignorant & libertin. Pourquoi? c'est que rien ne le nécessite à s'instruire. Dans sa vieillesse, il est souvent sot & fanatique, pourquoi? c'est que l'âge du libertinage passé, son ignorance doit le rendre superstitieux.

Il est peu de grands talents parmi les gens du monde, & c'est l'effet de leur éducation, celle de leur enfance est trop négligée. On ne grave alors dans leur mémoire que des idées fausses & puériles. Pour y en substituer ensuite de justes & de grandes, il faudroit en effacer les premières. Or c'est toujours l'œuvre d'un long temps & l'on est vieux avant d'être homme.

Dans presque toutes les professions la vie instructive est très-courte. Le seul moyen de l'allonger, c'est de former de bonne heure le jugement de l'homme. Qu'on ne charge sa mémoire

que d'idées claires & nettes , son adolescence sera plus éclairée que ne l'est maintenant sa vieillesse.

L'éducation nous fait ce que nous sommes. Si dès l'âge de six ou sept ans le savoyard est déjà économe, actif, laborieux & fidele, c'est qu'il est pauvre, c'est qu'il a faim, c'est qu'il vit, comme je l'ai déjà dit, avec des compatriotes doués des qualités qu'on exige de lui, c'est qu'enfin il a pour instituteur l'exemple & le besoin, deux maîtres impérieux auxquels tout obéit (a).

La conduite uniforme des savoyards tient à la ressemblance de leur position, par conséquent à l'uniformité de leur éducation. Il en est de même de celle des princes. Pourquoi leur reproche-t-on à-peu-près la même éducation ? c'est que sans intérêt de s'éclairer, il leur suffit de vouloir pour subvenir à leurs besoins, à leurs fantaisies. Or qui peut sans talens & sans travail satisfaire les uns & les autres, est sans principe de lumieres & d'activité.

[a] A-t-on dès l'enfance contracté l'habitude du travail, de l'économie, de la fidélité ? L'on s'arrache difficilement à cette première habitude. L'on n'en triomphe même que par un long commerce avec des fripons ou par des passions extrêmement fortes. Or les passions de cette espece sont rares.

L'esprit & les talens ne sont jamais dans les hommes que le produit de leurs desirs, & de leur position (a) particuliere. La science de l'éducation

(a) C'est au malheur, c'est à la dureté de leur éducation que l'Europe doit ses Henri IV, ses Elizabeth, ses princes Henris, ses princes de Brunswich, enfin ses Frédéric. C'est au berceau de l'infortune que s'allaitent les grands princes. Leurs lumieres sont communément proportionnées au danger de leur position. Si l'usurpateur a presque toujours de grands talens, c'est que sa position l'y nécessite. Il n'en est pas de même de ses descendants. Nés sur le trône, s'ils sont presque toujours sans génie, s'ils pensent peu, c'est qu'ils ont peu d'intérêt de penser. L'amour du sultan pour le pouvoir arbitraire est en lui l'effet de sa paresse : il veut se soustraire à l'étude des loix ; il desire d'échapper à la fatigue de l'attention, & ce desir n'agit pas moins sur le visir que sur le souverain. On ignore l'influence de la paresse humaine sur les divers gouvernements. Peut-être suis-je le premier qui se soit apperçu de la constante proportion qui se trouve entre les lumieres des citoyens, la force de leurs passions, la forme de leurs gouvernements & par conséquent l'intérêt qu'ils ont de s'éclairer.

L'homme de la nature ou le Sauvage uniquement occupé de pourvoir à ses besoins physiques, est moins éclairé que l'homme policé. Mais parmi ces Sauvages, les plus spirituels sont ceux qui satisfont le plus difficilement ces mêmes besoins.

En Afrique quels sont les peuples les plus stupides ? Les habitants de ces forêts de palmiers, dont le tronc

se réduit peut-être à placer les hommes dans une position qui les force à l'acquisition des talens & des vertus désirées en eux.

Les souverains à cet égard ne sont pas toujours les mieux placés. Les grands rois sont des phénomènes extraordinaires dans la nature. Ces phénomènes long-temps espérés n'apparoissent que rarement. C'est toujours du prince successeur qu'on attend la réforme des abus : il doit opérer des miracles. Ce prince monte sur le trône. Rien ne change , & l'administration reste la même. Par quelle raison en effet un monarque souvent plus mal-élevé que ses ancêtres, seroit-il plus éclairé ?

En tous les temps les mêmes causes produiront toujours les mêmes effets.

les feuilles & les fruits fournissent sans culture à tous les besoins de l'homme. Le bonheur lui-même peut quelquefois engourdir l'esprit d'une nation. L'Angleterre produit maintenant peu d'excellents ouvrages moraux & politiques. Sa disette à cet égard est peut-être l'effet de la félicité publique. Peut-être les écrivains célèbres ne doivent-ils en certains pays le triste avantage d'être éclairés qu'au degré de malheur & de calamité sous lequel gémissent leurs compatriotes.

La souffrance portée à un certain point éclaire. Portée plus loin , elle abrutit.

La France sera-t-elle long-temps éclairée ?

C H A P I T R E I I.

De l'éducation des Princes.

„ U N Roi né sur le trône en est rarement „ digne, dit un poëte françois. ” En général les princes doivent leur génie à l'austérité de leur éducation ; aux dangers dont fut entourée leur enfance , aux malheurs qu'enfin ils ont éprouvés. L'éducation la plus dure est plus saine pour ceux qui doivent un jour commander aux autres.

C'est dans les temps de trouble & de discorde que les souverains reçoivent cette espece d'éducation. En tout autre temps , on ne leur donne qu'une instruction d'étiquette aussi mauvaise & presque aussi difficile à changer que la forme du gouvernement dont elle est l'effet (a).

Qu'attendre d'une telle instruction ? Quelle est en Turquie l'éducation de l'héritier du trône ? Le jeune prince retiré dans un quartier du

(a) Dans tout empire despotique où les mœurs sont corrompues , c'est-à-dire , où l'intérêt particulier s'est détaché de l'intérêt public , la mauvaise éducation du prince est l'effet nécessaire de la mauvaise forme de ce gouvernement, Tout l'Orient le prouve.

ferrail a pour compagnie & pour amusement une femme & un métier de tapissérie : s'il sort de sa retraite , c'est pour venir sous bonne garde faire chaque semaine visite au Sultan. Sa visite faite , il est par la garde reconduit à son appartement. Il y retrouve la même femme & le même métier de tapissérie. Or quelle idée acquérir dans cette retraite de la science du gouvernement ? Ce prince monte-t-il sur le trône. Le premier objet qu'on lui présente , c'est la carte de son vaste empire : ce qu'on lui recommande c'est d'être l'amour de ses sujets & la terreur de ses ennemis : que faire pour être l'un & l'autre ? Il l'ignore. L'inhabitude de l'application l'en rend incapable : la science du gouvernement lui devient odieuse ; il s'en dégoûte : il s'enferme dans son harem , y change de femmes & de visirs , fait empâler les uns , donner la bastonnade aux autres , & croit gouverner. Les princes sont des hommes & ne peuvent en cette qualité porter d'autres fruits que ceux de leur instruction.

En Turquie , & Sultan , & sujet , nul ne pense. Il en est de même dans les diverses cours de l'Europe , à mesure que l'éducation des Princes s'y rapproche de l'éducation orientale.

Le résultat de ce chapitre c'est que les vices & les vertus des hommes sont toujours l'effet & de leur diverse position & de la différence de leur instruction,

Ce principe admis , supposons qu'on voulût résoudre pour chaque condition le problème d'une excellente éducation ; que faire ?

Déterminer 1^o. quels sont les talens ou les vertus essentielles à l'homme de telle ou telle profession.

Indiquer 2^o. les moyens de le forcer à l'acquisition * 1. de ces talens & de ces vertus.

L'homme en général ne réfléchit que les idées de ceux qui l'environnent ; & les seules vertus qu'on soit sûr de lui faire acquérir, sont les vertus de nécessité. Persuadé de cette vérité, que je veuille inspirer à mon fils les qualités sociales, je lui donnerai des camarades à-peu-près de sa force & de son âge : je leur abandonnerai à cet égard le soin de leur mutuelle éducation, & ne les ferai inspecter par le maître que pour modérer la rigueur de leurs corrections. D'après ce plan d'éducation, je suis sûr si mon fils fait le beau, l'impertinent, le fat, le dédaigneux, qu'il ne le fera pas long-temps.

Un enfant ne soutient point à la longue le mépris, l'insulte & les railleries de ses camarades. Il n'est point de défaut social que ne corrige un pareil traitement. Pour en assurer encore plus le succès, il faut que presque toujours absent de la maison paternelle, l'enfant ne vienne point dans les vacances & les jours du congé, repuïser

de nouveau dans la conversation & la conduite des gens du monde les vices qu'ont détruit en lui ses condisciples.

En général la meilleure éducation est celle où l'enfant plus éloigné de ses parens, mêle moins d'idées incohérentes à celle qui doivent l'occuper * 2. dans le cours de ses études. C'est la raison pour laquelle l'éducation publique l'emportera toujours sur la domestique.

Trop de gens néanmoins sont sur cet objet d'un avis différent pour ne pas exposer les motifs de mon opinion

CHAPITRE III.

Avantages de l'éducation publique sur la domestique.

LE premier de ces avantages est la *salubrité du lieu où la jeunesse peut recevoir ses instructions.*

Dans l'éducation domestique, l'enfant habite la maison paternelle, & cette maison dans les grandes villes est souvent petite & malsaine.

Dans l'éducation publique au contraire, cette maison édiflée à la campagne peut être bien aérée. Son vaste emplacement permet à la jeu-

nessé tous les exercices propres à fortifier son corps & sa santé.

Le second avantage est *la rigidité de la regle.*

La regle n'est jamais aussi exactement observée dans la maison paternelle que dans une maison d'instruction publique. Tout dans un college est soumis à l'heure. L'horloge y commande aux maîtres, aux domestiques, elle y fixe la durée des repas, des études & des récréations; l'horloge y maintient l'ordre. Sans ordre point d'études suivies: l'ordre allonge les jours: le désordre les raccourcit.

Le troisième avantage, est *l'émulation qu'elle inspire.*

Les principaux moteurs de la première jeunesse sont la crainte & l'émulation.

L'émulation est produite par la comparaison qu'on fait de soi avec un grand nombre d'autres.

De tous les moyens d'exciter l'amour des talents & des vertus, ce dernier est le plus sûr. Or l'enfant n'est point dans la maison paternelle à portée de faire cette comparaison, & son instruction en est d'autant moins bonne.

Le quatrième avantage est *l'intelligence des Instituteurs.*

Parmi les hommes, par conséquent parmi les pères, il en est de stupides & d'éclairés. Les premiers ne savent quelle instruction donner à leurs

fil. Les seconds le savent : mais ils ignorent la maniere dont ils doivent leur présenter leurs idées pour leur en faciliter la conception. C'est une connoissance pratique qui bientôt acquise dans les colleges, soit par sa propre expérience, soit par une expérience traditionnelle, manque souvent aux peres les plus instruits.

Le cinquieme avantage de l'éducation publique est *sa fermeté*.

L'instruction domestique est rarement mâle & courageuse. Les parents uniquement occupés de la conservation physique de l'enfant, craignent de le chagriner, ils cedent à toutes ses fantaisies & donnent à cette lâche complaisance le titre d'un amour paternel (a).

[a] Point de mere qui ne prétende aimer éperdument son fils. Mais par ce mot *aimer*, si l'on entend s'occuper du bonheur de ce fils & par conséquent de son instruction, presque aucune qu'on ne puisse accuser d'indifférence. Quelle mere en effet veille à l'éducation de ses enfants, lit sur ce sujet les bonnes choses, & se met seulement en état de les entendre ? En feroit-il ainsi s'il s'agissoit d'un procès important ? Non. Point de femme alors qui ne consulte, qui ne visite son avocat, qui ne lise ses factums. Celle qui ne feroit ni l'un, ni l'autre, seroit censée indifférente à la perte de ce procès. Le degré d'intérêt mis à telle ou telle chose doit toujours se mesurer sur le degré de

Tels sont les divers motifs qui feront toujours préférer l'instruction publique à l'instruction particulière. La première est la seule dont on puisse attendre des patriotes. Elle seule peut lier fortement dans la mémoire des citoyens l'idée du bonheur personnel à celle du bonheur national. Je ne m'étendrai pas davantage sur ce sujet.

J'ai fait sentir toute la puissance de l'éducation.

J'ai prouvé qu'à cet égard les effets sont toujours proportionnés aux causes.

J'ai montré combien l'éducation publique est préférable à la domestique.

Ce seroit le moment de détailler les obstacles presque insurmontables qui dans la plupart des gouvernemens s'oppose à l'avancement de cette science, & la facilité avec laquelle, ces obstacles levés, on pourroit perfectionner l'éducation.

Mais avant de donner ces détails, il faut, je pense, faire connoître au lecteur quelles sont les diverses parties de l'instruction sur lesquelles le législateur doit porter sa principale attention. Je distinguerai à cet effet deux sortes d'éducation ; l'une physique, & l'autre morale.

peine prise pour s'en instruire. Or qu'on applique cette règle aux soins généralement donnés à l'éducation des enfans, rien de plus rare que l'amour maternel.

CHAPITRE IV.

Idee générale sur l'éducation physique.

L'Objet de cette espece d'éducation est de rendre l'homme plus fort, plus robuste, plus sain, par conséquent plus heureux; plus généralement utile à sa patrie, c'est-à-dire, plus propre aux divers emplois auxquels peut l'appeller l'intérêt national.

Convaincus de l'importance de l'éducation physique, les Grecs honoroient la gymnastique; * 3. elle faisoit partie de l'instruction de leur jeunesse. Ils employoient dans leur médecine non seulement comme un remede préservatif, mais encore comme un spécifique pour fortifier tel ou tel membre affoibli par une maladie ou un accident.

Peut-être desireroit-on que je présentasse ici le tableau des jeux & des exercices des anciens Grecs. Mais que dire à ce sujet, qu'on ne trouve dans les mémoires de l'académie des inscriptions, où l'on décrit jusqu'à la maniere dont les nourrices Lacédémoniennes élevoient les Spartiates & commençoient leur éducation.

La science de la gymnastique étoit-elle portée

chez les Grecs au dernier degré de perfection ? Je l'ignore. Ce ne seroit même qu'après le rétablissement de ces exercices qu'un chirurgien habile & qu'un médecin éclairé par une expérience journaliere, pourroient déterminer de quel degré de perfection cette science est encore susceptible.

Ce que j'observerai à ce sujet, c'est que si l'éducation physique est négligée chez presque tous les peuples Européens, ce n'est pas que les gouvernemens s'opposent directement à la perfection de cette partie de l'éducation ; mais ces exercices passés de mode, n'y sont plus encouragés.

Point de loi qui dans les colleges défende la construction d'une Arene où les élèves d'un certain âge pourroient s'exercer à la lutte, à la course, au saut, apprendroient à voltiger, nager, jeter le ceste, soulever des poids &c. Or dans cette arene construite à l'imitation de celle des Grecs, qu'on décerne des prix aux vainqueurs, nul doute que ces prix ne rallument bientôt dans la jeunesse le goût naturel qu'elle a pour de tels jeux. Mais peut-on à la fois exercer le corps & l'esprit des jeunes gens ? Pourquoi non ? Qu'on supprime dans les colleges ces congés pendant lesquels l'enfant va chez ses parens s'ennuyer ou se distraire de ses études, & qu'on

qu'on allonge ses récréations journalières, cet enfant pourra chaque jour consacrer sept ou huit heures à des études sérieuses, quatre ou cinq à des exercices plus ou moins violents. Il pourra à la foi fortifier son corps & son esprit.

Le plan d'une telle éducation n'est pas un chef-d'œuvre d'invention. Il ne s'agit pour l'exécuter que de réveiller sur cet objet l'attention des parents. Une bonne loi produiroit cet effet (a). C'en est assez sur la partie physique de l'éducation. Je passe à la morale : c'est sans contredit la moins connue.

(a) Il faut une éducation mâle à la jeunesse. Mais feroit-ce dans un siècle de luxe, dans un siècle où l'on s'enivre de voluptés, où la partie gouvernante est efféminée, qu'on en peut proposer le plan.

La mollesse avilit une nation. Mais qu'importe à la plupart des grands l'avilissement de leur nation ? Leur seule crainte est d'exposer un fils chéri au danger d'un coup ou d'un rhume. Il est des peres dont la tendresse éclairée & vertueuse desireroit peut-être des enfants sains, robustes, vigoureux & rendus tels par des exercices violents. Mais si ces exercices sont passés de mode, quel pere bravera le ridicule d'une innovation, & ce ridicule bravé, quel moyen de résister aux cris, aux plaintes importunes d'une mere foible & pusillanime ? A quelque prix que ce soit on veut la paix de la maison. Pour changer à cet égard les mœurs d'un peuple, il faut que le législateur, par une honte & une infamie salutaire,

C H A P I T R E V.

Dans quel moment & quelle position l'homme est susceptible d'une éducation morale.

EN qualité d'animal l'homme éprouve des besoins physiques & différents. Ces divers besoins sont autant de génies tutélaires créés par la nature pour conserver son corps, pour éclairer son esprit. C'est du chaud, du froid, de la soif, de la faim qu'il apprend à courber l'arc, à décocher la flèche, à tendre le filet, à se couvrir de peaux, à construire des luges, &c. Tant que les individus épars dans les forêts continuent de les habiter, il n'est point pour eux d'éducation morale. Les vertus de l'homme policé sont l'amour de la justice & de la patrie : celle de l'homme sauvage sont la force & l'adresse. Ses besoins sont ses seuls

punisse dans les parents l'éducation trop molle des enfants ; qu'il n'accorde comme je l'ai déjà dit, d'emplois militaires qu'à ceux dont la force de corps & de tempérament aura été éprouvée.

Les peres alors seront intéressés à former des enfants forts & robustes. Mais ce n'est que d'une telle loi qu'on peut attendre quelques heureux changements dans le physique de l'éducation.

instituteurs, ce sont les seuls conservateurs de l'espèce, & cette conservation semble être le seul vœu de la nature.

Lorsque les hommes multipliés sont réunis en société; lorsque la disette des vivres les force de cultiver la terre, ils font entr'eux des conventions, & l'étude de ces conventions, donne naissance à la science de l'éducation. Son objet est d'inspirer aux hommes l'amour des loix & des vertus sociales. Plus l'éducation est parfaite, plus les peuples sont heureux. Sur quoi j'observerai que les progrès de cette science, comme ceux de la législation, sont toujours proportionnés aux progrès de la raison humaine perfectionnée par l'expérience; expérience qui suppose toujours la réunion des hommes en société. Alors on peut les considérer sous deux aspects.

1°. Comme citoyens.

2°. Comme citoyens de telle ou telle profession.

En ces deux qualités, ils reçoivent deux sortes d'instructions. La plus perfectionnée est la dernière. J'aurai peu de chose à dire à ce sujet, & c'est la raison pour laquelle j'en ferai le premier objet de mon examen.

CHAPITRE VI.

De l'éducation relative aux diverses professions.

DESIRE-t-on d'instruire un jeune homme dans tel art ou telle science ? les mêmes moyens d'instruction se présentent à tous les esprits. Je veux faire de mon fils un Tartini (a). Je lui fais apprendre la musique. Je tâche de l'y rendre sensible : je place dès la première jeunesse sa main sur le manche du violon. Voilà ce qu'on fait , & c'est à peu près ce qu'on peut faire.

Les progrès plus ou moins rapides de l'enfant dépendent ensuite de l'habileté du maître , de sa méthode meilleure ou moins bonne d'enseigner , enfin du goût plus ou moins vif que l'élève prend pour son instrument.

Qu'un danseur de corde destine ses fils à son métier : si dès leur plus tendre enfance , il exerce la souplesse de leur corps , il leur a donné la meilleure éducation possible.

S'agit-il d'un art plus difficile ? veut-on former un peintre ? du moment qu'il peut tenir le

[a] Célèbre violon d'Italie.

crayon , on le lui met à la main : on le fait d'abord dessiner d'après les estampes les plus correctes , puis d'après la bosse , enfin d'après les plus beaux modeles. On charge de plus sa mémoire des grandes & sublimes images répandues dans les poëmes des Virgiles , des Homeres , des Miltons , &c. L'on met sous ses yeux les tableaux des Raphaëls , des Guides , des Correges. On lui en fait remarquer les beautés diverses. Il étudie successivement dans ces tableaux la magie du dessin , de la composition , du coloris &c. L'on excité enfin son émulation par le récit des honneurs rendus aux peintres célèbres.

C'est tout ce qu'une excellente éducation peut en faveur d'un jeune peintre. C'est au desir plus ou moins vif de s'illustrer qu'il doit ensuite ses progrès. Or le hazard influe beaucoup sur la force de ce desir. Une louange donnée au moment que l'élève crayonne un trait hardi , suffit quelquefois pour éveiller en lui l'amour de la gloire , & le douer de cette opiniâtreté d'attention qui produit les grands talents.

Mais , dira-t-on , point d'homme qui ne soit sensible au plaisir physique , tous peuvent donc aimer la gloire , du moins dans les pays où cette gloire est représentative de quelque plaisir réel : j'en conviens. Mais la force plus ou moins grande de cette passion est toujours dépendante de cer-

faines circonstances, de certaines positions, enfin de ce même hazard qui préside, comme je l'ai prouvé Section II, à toutes nos découvertes. Le hazard a donc toujours part à la formation des hommes illustres.

Ce que peut une excellente éducation, c'est de multiplier le nombre des gens de génie dans une nation; c'est d'inoculer, si je l'ose dire, le bon sens au reste des citoyens. Voilà ce qu'elle peut & c'est assez. Cette inoculation en vaut bien une autre.

Le résultat de ce que je viens de dire, c'est que la partie de l'instruction spécialement applicable aux états & professions différentes, est en général assez bonne; c'est que pour la porter à la perfection, il ne s'agit d'une part que de simplifier les méthodes d'enseigner, (& c'est l'affaire des maîtres) & de l'autre d'augmenter le ressort de l'émulation (& c'est l'affaire du gouvernement).

Quant à la partie morale de l'éducation, c'est sans contredit la partie la plus importante & la plus négligée. Point d'écoles publiques où on enseigne la science de la morale.

Qu'apprend-on au collège depuis la troisième jusqu'en rhétorique? à faire des vers latins. Quel temps y consacre-t-on à l'étude de ce qu'on appelle l'éthique ou la morale? à peine un mois.

Faut-il s'étonner ensuite si l'on rencontre si peu d'hommes vertueux, si peu instruits de leurs devoirs envers la société? (a):

Au reste je suppose que dans une maison d'instruction publique, on se propose de donner aux élèves un cours de morale, que faut-il à cet effet? que les maximes de cette science toujours fixes & déterminées se rapportent à un principe simple & duquel on puisse, comme en géométrie, déduire une infinité de principes secondaires: or ce principe n'est point encore connu. La morale n'est donc pas encore une science: car enfin l'on n'honorera pas de ce nom un ramas de préceptes incohérents & contradictoires (b)

(a) Pourquoi en donnant une nouvelle forme au gouvernement civil de M. Locke, ne pas expliquer aux jeunes gens ce livre, où sont contenues une partie des bons principes de la morale.

(b) La Sorbonne, comme l'église, se prétend infallible & immuable; à quoi reconnoit-on son immutabilité? A sa constance à contredire toute idée nouvelle. D'ailleurs toujours contraire à elle-même en toutes ses décisions, cette Sorbonne protégea d'abord Aristote contre Descartes, excommunia les Cartésiens: enseigna depuis leur système, donna à ce même Descartes l'autorité d'un père de l'église, enfin adopta ses erreurs pour combattre les vérités les mieux prouvées. Or à quelle cause attribuer tant d'inconstance dans les opinions de la Sorbonne? A son ignorance des vrais principes de toute science. Rien ne seroit

entr'eux. Or si la morale n'est point une science, quel moyen de l'enseigner!

Veut-on que j'en aie enfin découvert le principe fondamental? on doit sentir que l'intérêt du prêtre s'opposera toujours à sa publication, & qu'en tout pays l'on pourra toujours dire; „ point de prêtres ou point de vraie morale. ”

En Italie, en Portugal, ce n'est ni de religion, ni de superstition dont on manque.

plus curieux qu'un recueil de ses contradictions dans les condamnations successivement portées contre la thèse de l'abbé de Prades, & les ouvrages des Rousseaux & des Marmontels, &c.



CHAPITRE VII.

De l'éducation morale de l'homme.

IL est peu de bons patriotes, peu de citoyens toujours équitables : pourquoi ? c'est qu'on n'éleve point les hommes pour être justes ; c'est que la morale, actuelle, comme je viens de le dire, n'est qu'un tissu d'erreurs & de contradictions grossières : c'est que pour être juste, il faut être éclairé, & qu'on obscurcit dans l'enfant jusqu'aux notions les plus claires de la loi naturelle,

Mais peut-on donner à la première jeunesse des idées nettes de la justice ? ce que je fais, c'est qu'à l'aide d'un catéchisme religieux, si l'on gravé dans la mémoire d'un enfant, les préceptes de la croyance souvent la plus ridicule, l'on peut à l'aide d'un catéchisme moral y graver par conséquent les préceptes & les principes d'une équité dont l'expérience journalière lui prouveroit à la fois l'utilité & la vérité,

Du moment où l'on distingue le plaisir de la douleur ; du moment où l'on a reçu & fait du mal, l'on a déjà quelque notion de la justice.

Pour s'en former des idées les plus claires & les plus précises, que faire ? se demander :

Qu'est-ce que l'homme ?

R. Un animal , dit-on , raisonnable , mais certainement sensible , foible & propre à se multiplier.

D. En qualité de sensible que doit faire l'homme ?

R. Fuir de la douleur , chercher le plaisir. C'est à cette recherche , c'est à cette fuite constante qu'on donne le nom d'amour de soi (a).

D. En qualité d'animal foible , que doit-il faire encore.

R. Se réunir à d'autres hommes , soit pour se défendre contre les animaux plus forts que lui , soit pour s'assurer une subsistance que les bêtes lui disputent , soit enfin pour surprendre celles qui lui servent de nourriture. Delà toutes les conventions relatives à la chasse & à la pêche.

(a) Qui veut connoître les vrais principes de la morale , doit comme moi s'élever jusqu'au principe de la sensibilité physique , & chercher dans les besoins de la faim , de la soif , &c. la cause qui force les hommes déjà multipliés de cultiver la terre , de se réunir en société & de faire entr'eux des conventions dont l'observation , ou l'infraction fait les hommes justes ou injustes.

D. En qualité d'animal propre à se reproduire, qu'arrive-t-il à l'homme ?

R. Que les moyens de la subsistance diminuent à mesure que son espèce se multiplie.

D. Que doit-il faire en conséquence ?

R. Lorsque les lacs & les forêts sont épuisés de poissons & de gibier, il doit chercher de nouveaux moyens de pourvoir à sa nourriture.

D. Quels sont ces moyens ?

R. Ils se réduisent à deux. Lorsque les citoyens sont encore peu nombreux, ils élèvent des bestiaux, & les peuples alors sont pasteurs. Lorsque les citoyens se sont infiniment multipliés & qu'ils doivent dans un moindre espace de terrain trouver de quoi fournir à leur nourriture, ils labourent, & les peuples sont alors agriculteurs.

D. Que suppose la culture perfectionnée de la terre.

R. Des hommes déjà réunis en société ou bourgades, & des conventions faites entr'eux.

D. Quel est l'objet de ces conventions ?

R. D'assurer le bœuf à celui qui le nourrit, & la récolte du champ à celui qui le défriche.

D. Qui détermine l'homme à ces conventions ?

R. Son intérêt & sa prévoyance. S'il étoit un citoyen qui pût enlever la récolte de celui qui sème & laboure, personne ne laboureroit & ne

semeroit, & l'année suivante, la bourgade seroit exposée aux horreurs de la disette & de la famine.

D. Que suit-il de la nécessité de la culture ?

R. La nécessité de la propriété.

D. A quoi s'étendent les conventions de la propriété.

R. A celles de ma personne, de mes pensées, de ma vie, de ma liberté, de mes biens.

D. Les conventions de la propriété une fois établies, qu'en résulte-t-il ?

R. Des peines contre ceux qui les violent, c'est-à-dire, contre les voleurs, les meurtriers, les fanatiques & les tyrans. Abolit-on ces peines ? alors toute convention entre les hommes est nulle. Qu'un d'eux puisse impunément attenter à la propriété des autres : de ce moment les hommes rentrent en état de guerre. Toute société entr'eux est dissoute. Ils doivent se fuir comme ils fuient les lions & les tigres.

D. Est-il des peines établies dans les pays policés contre les infraçteurs du droit de propriété ?

R. Oui : du moins dans tous ceux où les biens ne sont pas en commun, * 4. c'est-à-dire chez presque toutes les nations.

D. Qui rend ce droit de propriété si sacré, & par quelle raison, sous le nom de *Termes*, en a-t-on presque par-tout fait un Dieu ?

R. C'est que la conservation de la propriété est le Dieu moral des empires ; c'est qu'elle y entretient la paix domestique, y fait régner l'équité ; c'est que les hommes ne se sont rassemblés que pour s'assurer de leurs propriétés ; c'est que la justice qui renferme en elle seule presque toutes les vertus, consiste à rendre à chacun ce qui lui appartient, se réduit par conséquent au maintien de ce droit de la propriété, & qu'enfin les diverses loix n'ont jamais été que les divers moyens d'affirmer ce droit aux citoyens

D. Mais la pensée doit-elle être comprise au nombre des propriétés, & qu'entend-on alors par ce mot.

R. Le droit par exemple de rendre à Dieu le culte que je crois lui devoir être plus agréable. Quiconque me dépouille de ce droit viole ma propriété, & quel que soit son rang, il est punissable.

D. Est-il des cas où le prince puisse s'opposer à l'établissement d'une religion nouvelle ?

R. Oui : lorsqu'elle est intolérante.

D. Qui l'y autorise alors ?

R. La sûreté publique. Il fait que cette religion devenue la dominante deviendra persécutrice. Or le prince chargé du bonheur de ses sujets doit s'opposer aux progrès d'une telle religion.

D. Mais pourquoi citer la justice comme le germe de toutes les vertus ?

R. C'est que du moment où pour assurer leur bonheur, les hommes se rassemblent en société, il est de la justice que chacun par sa douceur, son humanité & ses vertus, contribue autant qu'il est en lui à la félicité de cette même société.

D. Je suppose les loix d'une nation dictées par l'équité, quels moyens de les faire observer & d'allumer dans les ames l'amour de la patrie ?

R. Ces moyens sont les peines infligées aux crimes & les récompenses décernées aux vertus.

D. Quelles sont les récompenses de la vertu ?

R. Les titres, les honneurs, l'estime publique & tous les plaisirs dont cette estime est représentative.

D. Quelles sont les peines du crime ?

R. Quelquefois la mort : souvent la honte compagne du mépris.

D. Le mépris est-il une peine ?

Oui : du moins dans les pays libres & bien administrés. Dans un tel pays le supplice du mépris public est cruel & redouté. Il suffit pour contenir les grands dans le devoir. La crainte du mépris les rend justes, actifs, laborieux.

D. La justice doit sans doute régir les empires ; elle y doit régner par les loix. Mais les loix sont-elles toutes de même nature ?

R. Non : Il en est pour ainsi dire , d'invariables sans lesquelles la société ne peut subsister ; ou du moins subsister heureusement : telles sont les Loix fondamentales de la propriété.

D. Est-il quelquefois permis de les enfreindre ?

R. Non : si ce n'est dans les positions rares où il s'agit du salut de la Patrie.

D. Qui donne alors le droit de violer ?

R. L'intérêt général qui ne reconnoit qu'une Loi unique & inviolable.

Salus Populi suprema lex esto.

D. Toutes ces loix doivent-elles se taire devant celle-ci ?

R. Oui : que des armées Turques marchent à Vienne , le Législateur pour les affamer peut violer un moment le droit de propriété , faucher la recolte de ses compatriotes , & brûler leurs greniers s'ils sont près de l'ennemi.

D. Les Loix sont-elles si sacrées qu'on ne puisse jamais les réformer ?

R. On le doit , lorsqu'elles sont contraires au bonheur du plus grand nombre.

D. Mais toute proposition de réforme , n'est-elle pas souvent regardée dans un Citoyen comme une témérité punissable ?

R. J'en conviens. Cependant si l'homme doit la vérité à l'homme ; si la connoissance de la

vérité est toujours utile ; si tout intéressé a droit de proposer ce qu'il croit être avantageux à sa compagnie ; tout citoyen par la même raison a le droit de proposer à sa Nation ce qu'il croit pouvoir contribuer à la félicité générale.

D. Cependant il est des pays où l'on proscriit la liberté de la presse & jusqu'à celle de penser.

R. Oui ; parce qu'on imagine pouvoir plus facilement voler l'aveugle que le clairvoyant , & duper un peuple idiot qu'un peuple éclairé. Dans toute grande Nation , il est toujours des intéressés à la misère publique. Ceux-là seuls nient aux Citoyens le droit d'avertir ses compatriotes des malheurs auxquels souvent une mauvaise Loi les expose.

D. Pourquoi n'est-il point de méchant de cette espèce dans les sociétés encore petites & naissantes ? pourquoi les Loix y sont-elles presque toujours justes & sages ?

R. C'est que les Loix s'y font du consentement & par conséquent pour l'utilité de tous. C'est que les Citoyens encore peu nombreux ne peuvent y former des associations particulières , contre l'association générale , ni détacher encore leur intérêt de l'intérêt public.

D. Pourquoi les Loix sont-elles alors si religieusement observées ?

R.

R. C'est qu'alors nul citoyen n'est plus fort que les Loix; c'est que son bonheur est attaché à leur observation & son malheur à leur infraction.

D. Entre les diverses loix n'en est-il point auxquelles on donne le nom de Loix naturelles?

R. Ce sont celles, comme je l'ai déjà dit, qui concernent la propriété; qu'on trouve établies chez presque toutes les nations & les sociétés policées, parce que les sociétés ne peuvent se former qu'à l'aide de ces loix.

D. Est-il encore d'autres loix?

R. Oui, il en est de variables, & ces loix sont de deux espèces. Les unes variables par leur nature; telles sont celles qui regardent le commerce, la discipline militaire, les impôts &c. Elles peuvent & doivent se changer selon le temps & les circonstances. Les autres invariables de leur nature sont variables, parce qu'elles ne sont point encore portées à leur perfection. Dans ce nombre je citerai les loix civiles & criminelles; celles qui regardent l'administration des finances, le partage des biens, les testaments, * 5. les mariages, * 6. &c.

D. L'imperfection de ces loix est-elle uniquement l'effet de la paresse & de l'indifférence des législateurs?

R. D'autres causes y concourent? tel est le fanatisme, la superstition & la conquête.

D. Si les loix établies par l'une de ces causes sont favorables aux fripons, que s'ensuit-il?

R. Qu'elles sont protégées par ces mêmes fripons.

D. Les vertueux par la raison contraire ne doivent-ils pas en desirer l'abolition?

R. Oui, mais les vertueux sont en petit nombre : Ils ne sont pas toujours les plus puissans. Les mauvaises loix en conséquence ne sont point abolies & peuvent rarement l'être.

D. Pourquoi?

R. C'est qu'il faut du génie pour substituer de bonnes loix à de mauvaises, & qu'il faut ensuite du courage pour les faire recevoir. Or dans presque tous les pays les Grands n'ont ni le génie nécessaire pour faire de bonnes loix; ni le courage suffisant pour les établir & braver le cri des mal-intentionnés. Si l'homme aimé à régir les autres hommes, c'est toujours avec le moins de peine & de soin possible.

D. en supposant dans un Prince le desir de perfectionner la science des loix; que doit-il faire?

R. Encourager les hommes de génie à l'étude de cette science, & les charger d'en résoudre les divers problèmes.

D. Qu'arriveroit-il alors?

R. Que les loix variables encore imparfaites

SON ÉDUCATION. Chap. VII. 315
cesseroient de l'être & deviendroient invariables
& sacrées.

D. Pourquoi sacrées ?

R. C'est que d'excellentes loix, nécessairement
l'œuvre de l'expérience & d'une raison éclairée,
sont censées révélées par le Ciel lui-même ; c'est
que l'observation de telles loix peut être re-
gardée comme le culte le plus agréable à la
divinité & comme la seule vraie religion : re-
ligion que nulle puissance & Dieu lui-même
ne peut abolir, parce que le mal répugne à sa
nature.

D. Les Rois à cet égard n'ont-ils pas été quel-
quefois plus puissants que les Dieux ?

R. Parmi les Princes, il en est sans doute
qui violant les droits les plus saints de la pro-
priété, ont attenté aux biens, à la vie, à la
liberté de leurs sujets. Ils reçurent du Ciel la
puissance & non le droit de nuire. Ce droit ne
fut conféré à personne. Peut-on croire qu'à l'e-
xemple des esprits infernaux, les Princes soient
condamnés à tourmenter leurs sujets. Quelle af-
freuse idée de la souveraineté ? faut-il accoutu-
mer les peuples à ne voir qu'un ennemi dans
leur Monarque, & dans le sceptre que le pouvoir
de nuire.

On sent par cette esquisse le degré de perfec-
tion auquel un tel catéchisme pourroit porter

l'éducation du citoyen ; combien il éclaireroit les sujets & le monarque sur leurs devoirs respectifs , & quelles idées saines enfin il leur donneroit de la morale.

Réduit-on au simple fait de la sensibilité physique le principe fondamental de la science des mœurs ? cette science devient à portée des hommes de tout âge & de tout esprit. Tous peuvent en avoir la même idée.

Du moment où l'on regarde cette sensibilité physique comme le premier principe de la Morale, ses maximes cessent d'être contradictoires ; ses axiomes enchaînés les uns aux autres supportent la démonstration la plus rigoureuse ; ses principes enfin dégagés des ténèbres d'une philosophie spéculative, sont clairs & d'autant plus généralement adoptés, qu'ils découvrent plus sensiblement aux citoyens l'intérêt qu'ils ont d'être vertueux. * 7.

Quiconque s'est élevé à ce premier principe, voit, si je l'ose dire, du premier coup d'œil tous les défauts d'une législation : il fait si la digue opposée par les loix aux passions contraires au bien public, est assez forte pour en soutenir l'effort ; si la loi punit & récompense dans cette juste proportion qui doit nécessiter les hommes à la vertu. Il n'apperçoit enfin dans cet axiome tant vanté de la morale actuelle,

*» Ne fais pas à autrui, ce que tu ne voudrois
 » pas qui te fût fait. «*

qu'une maxime secondaire, domestique, & toujours insuffisante pour éclairer les citoyens sur ce qu'ils doivent à leur Patrie. Il substitue bientôt à cet axiome celui qui déclare

» Le bien public , la suprême loi. «

Axiome qui renfermant d'une manière plus générale & plus nette tout ce que le premier a d'utile, est applicable à toutes les positions différentes où peut se trouver un citoyen, & convient également au bourgeois, au juge & ministre, &c. C'est, si je l'ose dire, de la hauteur d'un tel principe, que descendant jusqu'aux conventions locales qui forment le droit coutumier de chaque peuple, chacun s'instruiroit plus particulièrement de l'espèce de ces engagements, de la sagesse ou de la folie des usages, des loix, des coutumes de son pays, & pourroit en porter un jugement d'autant plus sain, qu'il auroit plus habituellement présent à l'esprit les grands principes à la balance desquels on pèse la sagesse & l'équité même des loix.

On peut donc définir à la jeunesse des idées nettes & saines de la morale : à l'aide d'un

catéchisme de probité, on peut donc porter cette partie de l'éducation au plus haut degré de perfection. Mais que d'obstacles à surmonter!

CHAPITRE VIII.

Intérêt du Prêtre, premier obstacle à la perfection de l'éducation morale de l'homme.

L'Intérêt du Clergé comme celui de tous les corps, change selon les lieux, les temps & les circonstances. Toute morale dont les principes sont fixes, ne sera donc jamais adoptée du Sacerdoce. Il en veut un dont les préceptes obscurs, contradictoires & par conséquent variables, se prêtent à toutes les positions diverses dans lesquelles il peut se trouver.

Il faut au prêtre une morale arbitraire (a) qui

(a) Point de propositions évidentes que les théologiens ne rendent problématiques. On les a vu selon les temps & les circonstances, tantôt soutenir que c'est au prince, tantôt que c'est à la loi qu'il faut obéir. Cependant ni la raison, ni l'intérêt même du monarque ne laissent de doute sur cet objet. Suivez la loi, dit Louis XIII, malgré les ordres contraires que l'importunité peut quelquefois arracher au souverain.

lui permette de légitimer aujourd'hui l'action qu'il déclarera demain abominable.

Malheur aux nations qui lui confient l'éducation de leurs citoyens, il ne leur donnera que de fausses idées de la justice : & mieux vaudroit ne leur en donner aucune. Quiconque est sans préjugés est d'autant plus près de la vraie connoissance, & d'autant plus susceptible de bonnes instructions. Mais où trouver de telles instructions ? dans l'histoire de l'homme, dans celle des nations, de leurs loix & des motifs qui les ont fait établir. Or ce n'est pas dans de pareilles sources que le clergé permet de puiser les principes de la justice. Son intérêt le lui défend. Il sent qu'éclairés par cette étude, les peuples mesureroient l'estime ou le mépris dû aux diverses actions sur l'échelle de l'utilité générale. Et quel respect alors auroient-ils pour les Bonzes, les Bramines & leur prétendue sainteté ? que fait au public leurs macérations, leur haire, leur aveugle obéissance, toutes ces vertus monacales ne contribuent en rien au bonheur national. Il n'en est pas de même des vertus d'un citoyen, c'est-à-dire, de la générosité, de la vérité, de la justice,

La loi est censée la volonté réfléchie du prince. Ses ordres ne sont réputés que la volonté de ses ministres & de ses favoris.

de la fidélité à l'amitié , à sa parole , aux engagements pris avec la société dans laquelle on vit. De telles vertus sont vraiment utiles. Aussi nulle ressemblance entre un saint (a) & un citoyen vertueux.

Le clergé pour qu'on le croie utile, prétendrait-il que c'est à ses prières , que c'est aux effets de la grace que les hommes doivent leur probité (b) ? L'expérience prouve que la probité de l'homme est l'œuvre de son éducation ; que le peuple est ce que le fait la sagesse de ses loix ; que l'Italie moderne a plus de foi & moins de vertus que l'ancienne , qu'enfin c'est toujours

(a) On peut être religieux sous un gouvernement arbitraire , mais non vertueux ; parce que le gouvernement en détachant l'intérêt des particuliers de l'intérêt public , éteint dans l'homme l'amour de la patrie. Rien par conséquent de commun entre la religion & la vertu.

(b) Qu'on quadruple les princes dans une ville , & les maréchaussées dans l'autre , quelle sera la moins infestée de voleurs ? Ce ne sera pas celle qu'on garnira de prêtres. Dix millions de dépense par an en cavaliers contiendront par conséquent plus de fripons & de scélérats que 150 millions par an en prêtres. Quelle épargne à faire pour une nation ! quelle compagnie multipliée de brigands aussi à charge à l'état que tout un clergé.

au vice de l'administration qu'on doit rapporter les vices des particuliers.

Un gouvernement cesse-t-il d'être économe ? s'endette-t-il , fait-il de mauvaises affaires ? comme le prodigue , commence-t-il par être dupe ? il finit par être frippon. Les grands en qualité de forts s'y croient-ils tout permis ? sont-ils sans justice & sans paroles ? sous ce gouvernement, les peuples sont sans mœurs. Ils s'accoutument bientôt à compter la force pour tout & la justice pour rien.

C'est à l'aide d'un catéchisme moral , c'est en y rappelant à la mémoire des hommes , & les motifs de leur réunion en société , & leurs conventions simples & primitives qu'on pourroit leur donner des idées nettes de l'équité. Mais plus ce catéchisme seroit clair , plus la publication en seroit défendue. Ce catéchisme supposeroit pour instituteurs de la jeunesse des hommes instruits dans la connoissance du droit naturel , du droit des gens & des principales loix de chaque empire. Or de tels hommes transporteroient bientôt à la puissance temporelle la vénération conçue pour la spirituelle. Les prêtres s'opposeroient donc toujours à la publication d'un tel ouvrage , & leurs criminelles oppositions trouveront encore des approbateurs. L'ambition sacerdotale se permet tout : elle calomnie , elle persécute , elle

aveugle les hommes & paroît toujours juste aux yeux de ses partisans.

Reproche-t-on au moins son intolérance & sa cruauté ; il répond que son état l'exige , qu'il fait son métier. Est-il donc des professions où l'on ait le droit de faire le mal public ? s'il en est , il faut les abolir. Tout homme n'est-il pas citoyen avant d'être citoyen de telle profession ? s'il en étoit une qui pût excuser le crime , à quel titre eût-on puni Cartouche ? il étoit chef d'une bande de brigands. Il voloît , il faisoit son métier.

Le clergé n'a donc pas le droit , mais le pouvoir de s'opposer à la perfection de la partie morale de l'éducation.

Déjà les prêtres redoutent un changement prochain dans l'instruction publique. Mais leur crainte est panique. Qu'on est loin encore d'adopter un bon plan d'éducation ! les hommes seront encore long-temps stupides. Que l'église catholique se rassure donc & croie qu'en un siècle aussi superstitieux , ses ministres conserveront toujours assez de puissance pour s'opposer efficacement à toute réforme utile.

La nécessité seule peut triompher de leurs intrigues , peut opérer un changement désirable , mais inexécutable sans la faveur , la protection & le concours des gouvernements.

CHAPITRE IX.

*Imperfection de la plupart des gouvernements ,
second obstacle à la perfection de l'éducation
morale de l'homme.*

UNE mauvaise forme de gouvernement est celle où les intérêts des citoyens sont divisés & contraires , où la loi ne les force point également de concourir au bien général. Il est donc peu de bons gouvernements. Dans les mauvais quelles sont les actions auxquelles on donne le nom de vertueuses , seroit-ce aux actions conformes à l'intérêt du plus grand nombre ? ces actions y sont souvent déclarées criminelles par les édits des puissants & les mœurs du siècle. Or quels préceptes honnêtes en ce pays donner aux citoyens ; & quel moyen de les graver profondément dans leur mémoire ?

Je l'ai déjà dit , l'homme reçoit deux éducations ;

Celle de l'enfance ; elle est donnée par les maîtres :

Celle de l'adolescence ; elle est donnée par la forme du gouvernement où l'on vit , & les mœurs de sa nation.

Mais dans un empire tel que celui de la Turquie, que l'on ne se flatte point de former de pareils hommes. Toujours en crainte, toujours exposé à la violence, est-ce dans cet état d'inquiétude qu'un citoyen peut aimer la vertu & la patrie? son souhait c'est de pouvoir repousser la force par la force. Veut-il assurer son bonheur? peu lui importe d'être juste, il lui suffit d'être fort. Or dans un gouvernement arbitraire, quel est le fort? celui qui plaît aux despotes & aux sous-despotes. Leur faveur est une puissance. Pour l'obtenir, rien ne coûte. L'acquiert-on par la bassesse, le mensonge & l'injustice? On est bas, menteur & injuste. L'homme franc & loyal, déplacé dans un tel gouvernement, y seroit empalé avant la fin de l'année. S'il n'est point d'homme qui ne redoute la douleur & la mort, tout scélérat peut toujours en ce pays justifier la conduite la plus infâme.

Des besoins mutuels, dira-t-il, ont forcé les hommes à se réunir en société. S'ils ont fondé des villes, c'est qu'ils ont trouvé plus d'avantages à se rassembler qu'à s'isoler. Le desir du bonheur a donc été le seul principe de leur union. Or ce même motif, ajoutera-t-il, doit forcer de se livrer au vice, lorsque par la forme du gouvernement les richesses, les honneurs & la félicité en sont les récompenses.

Quelqu'insensible qu'on soit à l'amour des richesses & des grandeurs , il faut dans tout pays où la loi impuissante ne peut efficacement protéger le foible contre le fort , où l'on ne voit que des oppresseurs & des opprimés , des bourreaux & des pendus , que l'on recherche les richesses & les places , sinon comme un moyen de faire des injustices , au moins comme un moyen de se soustraire à l'oppression.

Mais il est des gouvernemens arbitraires où l'on prodigue encore des éloges à la modération des sages & des héros anciens , où l'on vante leur désintéressement , l'élévation & la magnanimité de leur ame. Soit : mais ces vertus y sont passées de mode , la louange des hommes magnanimes est dans la bouche de tous & dans le cœur d'aucun. Personne n'est dans sa conduite la dupe de pareils éloges.

J'ai vu des admirateurs des temps héroïques vouloir rappeler dans leurs pays les institutions des anciens : vains efforts. La forme des gouvernemens & des religions s'y oppose. Il est des siècles où toute réforme dans l'instruction publique doit être précédée de quelque réforme dans l'administration & le culte.

A quoi se réduisent dans un gouvernement despotique les conseils d'un pere à son fils , à cette phrase effrayante. „ Mon fils , sois bas ,

„ rampant , sans vertus , sans vices , sans talens ,
 „ sans caractère. Sois ce que la cour veut que tu
 „ sois , & chaque instant de ta vie souviens-toi
 „ que tu es esclave. ”

Ce n'est point , en un tel pays , à des instituteurs courageusement vertueux qu'un père confiera l'éducation de ses enfants. Il ne tarderoit pas à s'en repentir. Je veux qu'un Lacédémonien eût du temps de Xerxès été nommé instituteur d'un seigneur Persan. Que fût-il arrivé ? qu'élevé dans les principes du patriotisme & d'une frugalité austère , le jeune homme odieux à ses compatriotes , eût par sa probité mâle & courageuse , mis des obstacles à sa fortune. O Grec , trop durement vertueux , se fût alors écrié le père ! qu'as-tu fait de mon fils ! tu l'as perdu. Je désirerois en lui cette médiocrité d'esprit , ces vertus molles & flexibles auxquelles on donne en Perse les noms de sagesse , d'esprit , de conduite , d'usage du monde &c. Ce sont de beaux noms , diras-tu , sous lesquels la Perse déguise les vices accrédités dans son gouvernement. Soit. Je voulois le bonheur & la fortune de mon fils : son indigence , ou sa richesse ; sa vie ou sa mort dépend du prince : tu le fais ; il falloit donc en faire un courtisan adroit , & tu n'en as fait qu'un héros & un homme vertueux

Tel eût été le discours du pere. Qu'y répondre ? quelle plus grande folie eussent ajouté les prudens du pays , que de donner l'éducation honnête & magnanime à l'homme destiné par la forme du gouvernement à n'être qu'un courtisan vil & un scélérat obscur. Que servoit de lui inspirer l'amour de la vertu ? est - ce au milieu de la corruption qu'il pouvoit la conserver ?

Il s'ensuit donc qu'en tout gouvernement despotique , & qu'en tout pays où la vertu est odieuse au puissant , il est également inutile & fou de prétendre à la formation de citoyens honnêtes.



CHAPITRE X.

Toute réforme importante dans la partie morale de l'éducation, en suppose une dans les loix & la forme du gouvernement.

Propose-t-on dans un gouvernement vicieux un bon plan d'éducation ; se flatte-t-on de l'y faire recevoir ? l'on se trompe. L'auteur d'un tel plan est trop borné dans ses vues pour pouvoir en rien attendre de grand. Les préceptes de cette éducation nouvelle sont-ils en contradiction avec les mœurs & le gouvernement ? ils sont toujours réputés mauvais. En quel moment feroient-ils adoptés ? lorsqu'un peuple éprouve de grands malheurs , de grandes calamités , & qu'un concours heureux & singulier de circonstances , fait sentir au prince la nécessité d'une réforme. Tant qu'elle n'est point sentie ; on peut , si l'on veut , méditer les principes d'une bonne éducation. Leur découverte doit précéder leur établissement. D'ailleurs plus l'on s'occupe d'une science , plus on y apperçoit de vérités nouvelles , plus on en simplifie les principes. Mais qu'on n'espere pas les faire adopter

Quelques hommes illustres ont jeté de grandes lumières sur ce sujet, & l'éducation est toujours la même. Pourquoi? c'est qu'il suffit d'être éclairé pour concevoir un bon plan d'instruction, & qu'il faut être puissant pour l'établir. Qu'on ne s'étonne donc pas si dans ce genre les meilleurs ouvrages n'ont point encore opéré de changement sensible. Mais ces ouvrages doivent-ils en conséquence être regardés comme inutiles? non: ils ont réellement avancé la science de l'éducation. Un mécanicien invente une machine nouvelle? en a-t-il calculé les effets & prouvé l'inutilité? la science est perfectionnée. La machine n'est point faite? elle n'est encore d'aucun avantage au public, mais elle est découverte. Il ne s'agit que de trouver le riche qui la fasse construire, tôt ou tard ce riche se trouve.

Qu'une idée si flatteuse encourage les philosophes à l'étude de la science de l'éducation. S'il est une recherche digne d'un citoyen vertueux, c'est celle des vérités dont la connoissance peut être un jour si utile à l'humanité. Quel espoir consolant dans ses travaux que celui du bonheur de la postérité! Les découvertes des philosophes sont en ce genre autant de germes qui déposés dans les bons esprits n'attendent qu'un événement qui les féconde, & tôt ou tard cet événement arrive.

L'univers moral est aux yeux du stupide dans un état constant de repos & d'immobilité. Il croit que tout a été, est, & sera comme il est. Dans le passé & l'avenir, il ne voit jamais que le présent. Il n'en est pas ainsi de l'homme éclairé. Le monde moral lui présente le spectacle toujours varié d'une révolution perpétuelle. L'univers toujours en mouvement lui paroît forcé de reproduire sans cesse sous des formes nouvelles, jusqu'à l'épuisement total de toutes les combinaisons, jusqu'à ce que tout ce qui peut être, ait été & que l'imaginable ait existé.

Le philosophe apperçoit donc dans un plus ou moins grand lointain le moment où la puissance adoptera le plan d'instruction présenté par la sagesse. Qu'excité par cet espoir le philosophe s'occupe d'avance à sapper les préjugés qui s'opposent à l'exécution de ce plan.

Veut-on élever un magnifique monument ? il faut avant d'en jeter les fondemens, faire choix de la place, abattre les masures qui la couvrent, en enlever les décombres. Tel est l'ouvrage de la philosophie. Qu'on ne l'accuse plus de rien édifier (a). C'est elle qui maintenant sub-

(a) On a dit long-temps des philosophes qu'ils détruisoient tout, qu'ils n'édifioient rien : on ne leur fera plus ce reproche. Au reste ces Hercules modernes

titue une morale claire , saine & puisée dans les besoins même de l'homme , à cette morale obscure , monacale & fanatique , fléau de l'univers présent & passé. C'est en effet aux philosophes qu'on doit cet unique & premier axiome de la morale.

„ *Que le bonheur public soit la suprême loi.* ”

Peu de gouvernemens sans doute se conduisent par cette maxime : mais en imputer la faute aux philosophes , c'est leur faire un crime de leur impuissance. L'architecte a-t-il donné le plan , le devis & la coupe du Palais ? il a rempli sa tâche : c'est à l'état d'acheter le terrain & de fournir les fonds nécessaires à sa construction. Je fais qu'on la diffère long-temps , qu'on était long-temps les vieux palais avant d'en élever un nouveau.

n'euissent-ils étouffé que des erreurs monstrueuses , ils eussent encore bien mérité de l'humanité. L'accusation portée contr'eux à cet égard est l'effet du *besoin qu'en général les hommes ont de croire*, soit des vérités, soit des mensonges. C'est dans la première jeunesse qu'on leur fait contracter ce besoin qui devient ensuite en eux une faculté toujours avide de pâture. Un philosophe brise-t-il une erreur ; on est toujours prêt à lui dire ; par quelle autre la remplacerez-vous ? Il me semble entendre un malade demander à son médecin : M. lorsque vous m'aurez guéri de ma fièvre , quelle autre incommodité y substituerez-vous ?

Jusques-là les plans sont inutiles : ils restent dans le porte-feuille ; mais on les y trouve.

L'architecte de l'édifice moral, c'est le philosophe. Le plan est fait. Mais la plupart des religions & de gouvernemens s'opposent à son exécution. Qu'on leve ces obstacles qu'une stupidité religieuse ou tyrannique met au progrès de la morale, c'est alors qu'on pourra se flatter de porter la science de l'éducation au degré de perfection dont elle est susceptible.

Sans entrer dans le plan détaillé d'une bonne éducation, j'ai du moins indiqué en ce genre les grandes masses à réformer. J'ai montré la dépendance réciproque qui se trouve entre la partie morale de l'éducation & la forme différente des gouvernemens. J'ai prouvé enfin que la réforme de l'un ne peut s'opérer que par la réforme de l'autre.

Cette vérité clairement démontrée, l'on ne tentera plus l'impossible. Assuré que l'excellence de l'éducation est dépendante de l'excellence des loix, l'on n'entreprendra plus de concilier les inconciliables.

Si j'ai marqué l'endroit de la mine où il faut fouiller, plus éclairés à ce sujet dans leur recherche, les savans à venir ne s'égareront plus dans des spéculations vaines, & je leur aurai épargné la fatigue d'un travail inutile.

CHAPITRE XI.

De l'instruction après qu'on auroit levé les obstacles qui s'opposent à ses progrès.

LES honneurs & les récompenses sont-ils en un pays toujours décernés au mérite ? l'intérêt particulier y est-il toujours lié à l'intérêt public , l'éducation morale est nécessairement excellente & les citoyens nécessairement vertueux.

L'homme , (& l'expérience le prouve) est de sa nature imitateur & singe. Vit-il au milieu de citoyens honnêtes ? il le devient lorsque les préceptes des maîtres ne sont point contredits par les mœurs nationales ; lorsque les maximes & les exemples concourent également à allumer dans un homme le desir des talens & des vertus ; lorsque nos concitoyens ont le vice en horreur & l'ignorance en mépris , on n'est ni fort , ni méchant. L'idée de mérite s'associe dans notre mémoire à l'idée du bonheur , & l'amour de notre félicité nous nécessite à l'amour de la vertu.

Que je voie les honneurs accumulés sur ceux qui se sont rendus utiles à la patrie ; que je ne rencontre par-tout que des citoyens sensés & n'entende que des discours honnêtes , j'appren-

drai , si je l'ose dire , la vertu , comme on apprend sa propre langue sans s'en appercevoir.

En tout pays , si l'on en excepte le fort , le méchant est celui que les loix & l'instruction rendent tel. * 8.

J'ai montré que l'excellence de l'éducation morale dépend de l'excellence du gouvernement. J'en puis dire autant de l'éducation physique. Dans toute sage constitution l'on se propose de former non-seulement des citoyens vertueux , mais encore des citoyens forts & robustes. De tels hommes sont , & plus heureux , & plus propres aux divers emplois auxquels l'intérêt de la république les appelle. Tout gouvernement éclairé rétablira donc les exercices de la Gymnastique.

Quant à cette dernière partie de l'éducation qui consiste à créer des hommes illustres dans les arts & les sciences , il est évident que sa perfection dépend encore de la sagesse du législateur. A-t-il affranchi les instituteurs du respect superstitieux conservé pour les anciens usages , laisse-t-il un libre effort à leur génie ; les force-t-il par l'espoir des récompenses de perfectionner , & les méthodes d'instruction * 9 , & le ressort de l'émulation ? il est impossible qu'encouragés par cet espoir , des maîtres instruits dans l'habitude de manier l'esprit de leurs élèves , ne parviennent

bientôt à donner à cette partie déjà la plus avancée de l'instruction, tout le degré de perfection dont elle est susceptible.

La bonne ou mauvaise éducation est presque en entier l'œuvre des loix. Mais, dira-t-on, que de lumières pour les faire bonnes ! moins qu'on ne pense. Il suffit pour cet effet que le ministère ait intérêt & desir de les faire telles. Supposons d'ailleurs qu'il manque de connoissances, tous les citoyens éclairés & vertueux viendront à son secours. Les bonnes loix seroient faites, & les obstacles qui s'opposent aux progrès de l'instruction seront levés.

Mais ce qui sans doute est facile dans des sociétés foibles, naissantes, & dont les intérêts sont encore peu compliqués, est-il possible dans des sociétés riches, puissantes, & nombreuses ? comment y contenir l'amour illimité des hommes pour le pouvoir ? comment y prévenir les projets des ambitieux ligués pour s'asservir leurs compatriotes ? comment enfin s'opposer toujours efficacement à l'élevation de ce pouvoir colossal & despotique qui, fondé sur le mépris de talents & de la vertu, fait languir les peuples dans l'inertie, la crainte & la misère ?

Dans de trop vastes empires, il n'est peut-être qu'un moyen de résoudre d'une manière durable le double problème d'une excellente légis-

lation & d'une parfaite éducation. C'est, comme je l'ai déjà dit, de subdiviser ces mêmes empires en un certain nombre de républiques fédératives que leur petitesse défende de l'ambition de leurs concitoyens, & leur confédération de l'ambition des peuples voisins.

Je ne m'étendrai pas davantage sur cette question. Ce que je me suis proposé dans cette section, c'est de donner des idées nettes & simples de l'éducation physique & morale; de déterminer les diverses instructions qu'on doit à l'homme, au citoyen, & au citoyen de telle profession; de désigner les réformes à faire dans les gouvernements; d'indiquer les obstacles qui s'opposent maintenant aux progrès de la science de la morale, & de montrer enfin que ces obstacles levés, l'on auroit presque en entier résolu le problème d'une excellente éducation.

Je finirai ce chapitre par cette observation, c'est que pour jeter plus de lumières sur un sujet si important, il falloit connoître l'homme.

Déterminer l'étendue des facultés de son esprit.

- Montrer les ressorts qui le meuvent,
- La manière dont ces ressorts sont mis en action,
- Et faire enfin entrevoir au législateur de nouveaux moyens de perfectionner le grand œuvre des loix.

Ai-je sur ces objets divers révélé aux hommes quelques vérités neuves & utiles ; j'ai rempli ma tâche ; j'ai droit à leur estime & à leur reconnaissance.

Entre une infinité de questions traitées dans cet ouvrage , une des plus importantes étoit de savoir si le génie , les vertus & les talents auxquels les nations doivent leur grandeur & leur félicité , étoient un effet de la différence des nourritures , des tempéraments , & enfin des organes des cinq sens sur lesquels l'excellence des loix & de l'administration n'a nulle influence : ou si ce même génie , ces mêmes vertus & ces mêmes talents étoient l'effet de l'éducation , sur laquelle les loix & la forme du gouvernement peuvent tout.

Si j'ai prouvé la vérité de cette dernière assertion , il faut convenir que le bonheur des nations est entre leurs mains , qu'il est entièrement dépendant de l'intérêt plus ou moins vif qu'elles mettront à perfectionner la science de l'éducation.

Pour soulager la mémoire du lecteur , je terminerai cet ouvrage par la récapitulation des divers principes sur lesquels j'ai fondé mon opinion. Le lecteur en pourra mieux apprécier la probabilité.



RÉCAPITULATION.

Après avoir dans l'exposition de cet ouvrage dit un mot de son importance, de l'ignorance où l'on est des vrais principes de l'éducation, enfin de la sécheresse de ce sujet & de la difficulté de le traiter, j'examine.



SECTION I.

„SI l'éducation nécessairement différente des
„ divers hommes, n'est pas la cause de cette
„ inégalité des esprits, jusqu'à présent attribuée
„ à l'inégale perfection des organes.”

Je me demande à cet effet à quel âge commence l'éducation de l'homme & quels sont ses instituteurs.

Je vois que l'homme est disciple de tous les objets qui l'environnent, de toutes les positions où le hasard le place, enfin de tous les accidents qui lui arrivent.

— Que ces objets, ces positions & ces accidents

ne sont exactement les mêmes pour personne , & qu'ainsi nul ne reçoit les mêmes instructions.

Que dans la supposition impossible où les hommes eussent les mêmes objets sous les yeux, ces objets ne les frappant point dans le moment précis où leur ame se trouve dans la même situation , ces objets en conséquence n'exciteroient point en eux les mêmes idées , & qu'ainsi la prétendue uniformité d'instruction reçue , soit dans les colleges , soit dans la maison paternelle , est une de ces suppositions dont l'impossibilité est prouvée , & par le fait , & par l'influence qu'un hazard indépendant des maîtres a & aura toujours sur l'éducation de l'enfance & de l'adolescence.

D'après ces questions données , je considère l'extrême étendue du pouvoir du hazard ; j'examine.

Si les hommes illustres ne lui doivent pas souvent leur goût pour tel ou tel genre d'étude , & par conséquent leurs talents & leur succès en ce même genre.

Si l'on peut perfectionner la science de l'éducation sans resserrer les bornes de l'empire du hazard.

Si les contradictions actuelles apperçues entre tous les préceptes de l'éducation , n'étendent pas l'empire de ces mêmes hazards.

Si ces contradictions dont je donne quel-

ques exemples , ne doivent point être regardées comme un effet de l'opposition qui se trouve entre le système religieux & le système du bonheur public.

Si l'on pourroit rendre les religions moins destructives de la félicité nationale & les fonder sur des principes plus conformes à l'intérêt général.

Quels sont ces principes.

Sil est possible qu'un Prince éclairé les établisse.

Si parmi les fausses religions , il en est quelques-unes dont le culte ait été moins contraire au bonheur des sociétés & par conséquent à la perfection de la science de l'éducation.

Si après ces divers examens & dans la supposition où tous les hommes auroient une égale aptitude à l'esprit , la seule différence de leur éducation ne devoit pas en introduire une dans leurs idées & leurs talens. D'où il suit que l'inégalité actuelle des esprits ne peut être regardée dans les hommes communément bien organisés , comme une preuve démonstrative de leur inégale aptitude à en avoir.

J'examine.

SECTION II.

„ SI tous les hommes communément bien
„ organisés, n'auroient pas une égale aptitude à
„ l'esprit.”.

Je conviens d'abord que toutes nos idées nous viennent par les sens; qu'en conséquence on a dû regarder l'esprit comme un pur effet, ou de la finesse plus ou moins grande des cinq sens, ou d'une cause occulte & non déterminée à laquelle on a vaguement donné le nom d'organisation.

Que pour prouver la fausseté de cette opinion, il faut recourir à l'expérience, se faire une idée nette du mot *esprit*, le distinguer de l'ame, & cette distinction faite, observer :

Sur quel objet l'esprit agit :

Comment il agit :

Si toutes les opérations ne se réduiront pas à l'observation des ressemblances & des différences, des convenances & des disconvenances que les objets divers ont entr'eux & avec nous, & si par conséquent tous les jugemens portés sur les objets physiques ne seroient pas de pures sensations.

S'il n'en seroit pas de même des jugemens por-

tés sur les idées auxquelles on donne les noms d'abstraites, de collectives &c.

Si dans tous les cas juger & comparer seroit autre chose que voir *alternativement*, c'est-à-dire, *sentir*

Si l'on peut éprouver l'impression des objets, sans cependant les comparer entr'eux.

Si leur comparaison ne suppose point d'intérêt de les comparer.

Si cet intérêt ne seroit pas la cause unique & ignorée de toutes nos idées, nos actions, nos peines; nos plaisirs? enfin de notre sociabilité.

Sur quoi j'observe que cet intérêt prend en dernière analyse, sa source dans la sensibilité physique; que cette sensibilité par conséquent est le seul principe des idées & des actions humaines.

Qu'il n'est point de motif raisonnable pour rejeter cette opinion.

Que cette opinion une fois démontrée & reconnue pour vraie, on doit nécessairement regarder l'inégalité des esprits, comme l'effet:

Ou de l'inégale étendue de la mémoire:

Ou de la plus ou moins grande perfection des cinq sens.

Que dans le fait, ce n'est ni la grande mémoire, ni l'extrême finesse des sens qui produit & doit produire le grand esprit.

Qu'à l'égard de la finesse des sens, les hommes communément bien organisés ne diffèrent que dans la nature de leurs sensations.

Que cette légère différence ne change point le rapport de leurs sensations entr'elles; que cette différence par conséquent n'a nulle influence sur leur esprit, qui n'est & ne peut être que la connoissance des vrais rapports des objets entr'eux.

Cause de la différence des opinions des hommes.

Que cette différence est l'effet de la signification incertaine & vague de certains mots; tels sont ceux

De bon,
D'intérêt,
Et de vertu.

Que les mots précisément définis, & leur définition consignée dans un dictionnaire, toutes les propositions de morale, politique, & métaphysique deviennent aussi susceptibles de démonstrations que les vérités géométriques.

Que du moment où l'on attachera les mêmes idées aux mêmes mots, tous les esprits adopteront les mêmes principes, en tireront les mêmes conséquences.

Qu'il est impossible, puisque les objets se présentent à tous dans les mêmes rapports, qu'en comparant

comparant ces objets entr'eux , les hommes (soit dans le monde physique , comme le prouve la Géométrie , soit dans le monde intellectuel , comme le prouve la métaphysique) ne parviennent aux mêmes résultats.

Que la vérité de cette proposition se trouve , & par la ressemblance des contes des fées , des contes philosophiques , des contes religieux de tous les pays , & par l'uniformité des impostures par-tout employées par les ministres de fausses religions , pour accroître & conserver leur autorité sur les peuples.

De tous ces faits il résulte que la finesse plus ou moins grande des sens ne changeant en rien la proportion dans laquelle les objets nous frappent , tous les hommes communément bien organisés ont une égale aptitude à l'esprit.

Pour multiplier les preuves de cette importante vérité , je la démontre encore dans la même section par un autre enchaînement de propositions. Je fais voir que les plus sublimes idées une fois simplifiées sont de l'aveu de tous les philosophes , réduçtibles à cette proposition claire : *le blanc est blanc ; le noir est noir.*

Que toute vérité de cette espece est à la portée de tous les esprits ; qu'il n'en est donc aucune quelque grande & générale qu'elle soit , qui nettement présentée & dégagée de l'obscurité des mots,

ne puisse être également faisie de tous les hommes communément bien organisés. Or pouvoir également atteindre aux plus hautes vérités , c'est avoir une égale aptitude à l'esprit. Telle est la conclusion de la seconde section.

SECTION III.

SOn objet est la recherche des causes auxquelles on peut attribuer l'inégalité des esprits.

Ces causes se réduisent à deux.

L'une est le desir inégal que les hommes ont de s'éclairer.

L'autre la diversité des positions où le hazard les place : diversité de laquelle résulte celle de leur instruction & de leurs idées. Pour faire sentir que c'est à ces deux causes seules qu'on doit rapporter, & la différence, & l'inégalité des esprits, je prouve que la plupart de nos découvertes sont des dons du hazard.

Que les mêmes dons ne sont pas accordés à tous.

Que néanmoins ce partage n'est pas si inégal qu'on l'imagine.

Qu'à cet égard c'est moins le hazard qui nous manque, que nous, si je l'ose dire, qui manquons au hazard.

Qu'à la vérité tous les hommes communément bien organisés ont également d'esprit en puissance, mais que cette puissance est morte en eux, lorsqu'elle n'est point mise en action par une passion telle que l'amour de l'estime, de la gloire, &c.

Que les hommes ne doivent qu'à de telles passions l'attention propre à féconder les idées que le hazard leur offre.

Que sans passions leur esprit peut, si l'on veut, être regardé comme une machine parfaite; mais dont le mouvement est suspendu jusqu'à ce que les passions le lui rendent.

D'où je conclus que l'inégalité des esprits est dans les hommes le produit, & du hazard & de l'inégale vivacité de leurs passions. Mais de telles passions seroient-elles en eux l'effet de la force de leur tempérament? c'est ce que j'examine dans la section suivante.



SECTION IV.

J'Y démontre :

Que les hommes communément bien organisés sont susceptibles du même degré de passion.

Que leur force inégale est toujours en eux l'effet de la différence des positions où le hazard les place.

Que le caractère original de chaque homme (comme l'observe Pascal) n'est que le produit de ses premières habitudes, que l'homme naît sans idées, sans passions, & sans autres besoins que ceux de la faim & de la soif, par conséquent sans caractère : qu'il en change souvent sans changer d'organisation ; que ces changements indépendants de la finesse plus ou moins grande de ses sens, s'opèrent. d'après des changemens survenus dans sa position & ses idées.

Que la diversité des caractères dépend uniquement de la manière différente dont se modifie dans les hommes le sentiment de l'amour d'eux-mêmes.

Que ce sentiment, effet nécessaire de la sensibilité physique, est commun à tous, qu'il produit dans tous l'amour du pouvoir.

Que ce desir y engendre l'envie, l'amour des

richesses, de la gloire, de la considération, de la justice, de la vertu, de l'intolérance, enfin toutes les passions factices dont les noms divers ne désignent que les diverses applications de l'amour du pouvoir.

Cette vérité prouvée, je montre dans une courte généalogie des passions, que si l'amour du pouvoir n'est qu'un pur effet de la sensibilité physique, & si tous les hommes communément bien organisés sont sensibles, tous par conséquent sont susceptibles, de l'espece de passion propre à mettre en action l'égale aptitude qu'ils ont à l'esprit.

Mais ces passions peuvent-elles s'allumer aussi vivement dans tous ? ce qu'on peut assurer, c'est que l'amour de la gloire peut s'exalter dans l'homme au même degré de force que le sentiment de l'amour de lui-même ; c'est que la force de ce sentiment est dans tous les hommes plus que suffisant pour les douer du degré d'attention qu'exige la découverte des plus hautes vérités, c'est que l'esprit humain en conséquence est susceptible de perfectibilité, & qu'enfin dans les hommes communément bien organisés l'inégalité des talents ne peut être qu'un pur effet de la différence de leur éducation, dans laquelle différence je comprends celle des positions où le hazard les place.

SECTION V.

CE que je m'y propose c'est de montrer les erreurs & les contradictions de ceux qui sur cette question adoptent des principes différens des miens, & qui rapportent à l'inégale perfection des organes des sens, l'inégale supériorité des esprits.

Nul n'a sur cette matiere mieux écrit que M. Rousseau; je le cite donc en exemple: je fais voir que toujours contraire à lui-même, il regarde tantôt l'esprit & le caractère, comme l'effet de la diversité des tempéramens, & tantôt adopte l'opinion contraire.

Que de ses contradictions à ce sujet il résulte;

Que la vertu, l'humanité, l'esprit & les talens sont des acquisitions.

Que la bonté n'est point le partage de l'homme au berceau.

Que les besoins physiques sont en lui des sentances de cruauté.

Que l'humanité par conséquent est toujours le produit, ou de la crainte, ou de l'éducation.

Que M. Rousseau d'après ses premières con-

SON ÉDUCATION. *Récapitulation.* 551
traditions tombe sans cesse dans de nouvelles ;
qu'il croit tour-à-tour l'éducation utile &
inutile.

De l'heureux usage qu'on peut faire dans
l'instruction publique de quelques idées de M.
Rousseau.

Que d'après cet auteur il ne faut pas croire
l'enfance & la première jeunesse sans juge-
ment.

Des prétendus avantages de l'âge mûr sur
l'adolescence ; qu'ils sont nuls.

Des éloges donnés par M. Rousseau à l'igno-
rance ; des motifs qui l'ont déterminé à s'en
faire l'apologiste.

Que les lumières n'ont jamais contribué à la
corruption des mœurs ; que M. Rousseau lui-
même ne le croit pas.

Des causes de la décadence des empires :
qu'entre ces causes l'on ne peut citer la per-
fection des arts & des sciences.

Et que leur culture retarde la ruine d'un em-
pire despotique.



SECTION VI.

J'Y considère les divers maux produits par l'ignorance.

J'y prouve que l'ignorance n'est point destructive de la mollesse.

Qu'elle n'assure point la fidélité des sujets.

Qu'elle juge sans examen les questions les plus importantes.

J'y cite celle du luxe en exemple.

Je prouve qu'on ne peut résoudre cette question sans comparer une infinité d'objets entr'eux.

Sans attacher d'abord des idées nettes au mot *Luxe*, sans examiner ensuite ;

Si le luxe ne seroit pas utile & nécessaire ; s'il suppose toujours intempérance dans une nation.

De la cause du luxe : si le luxe ne seroit pas lui-même l'effet des calamités publiques dont on l'accuse d'être l'auteur

Si pour connoître la vraie cause du luxe, il ne faut pas remonter à la formation des sociétés, y suivre les effets de la grande multiplication des hommes.

Observer si cette multiplication ne produit

SON ÉDUCATION. *Récapitulation.* 553
point entr'eux division d'intérêt, & cette division une répartition trop inégale des richesses nationales.

Des effets produits, & par le partage trop inégal de l'argent & par son introduction dans un empire.

Des biens & des maux qu'elle y occasionne.

Des causes de la trop grande inégalité des fortunes.

Des moyens de s'opposer à la réunion trop rapide des richesses dans les mêmes mains.

Des pays où l'argent n'a point de cours.

Quels sont en ces pays les principes productifs de la vertu.

Des pays où l'argent a cours.

Que l'argent y devient l'objet commun du desir des hommes, & le principe productif de leurs actions & de leurs vertus.

Du moment où semblables aux mers, les richesses abandonnent certaines contrées.

De l'état où se trouve alors une nation.

Du stupide engourdissement qui y remplace la perte des richesses.

Des divers principes d'activité des nations.

De l'argent considéré comme un de ces principes.

Des maux qu'occasionne l'amour de l'argent.

Si dans l'état actuel de l'Europe , le magistrat éclairé doit desfer le trop prompt affoiblissement d'un tel principe d'activité.

Que ce n'est point dans le luxe , mais dans sa cause productrice qu'on doit chercher le principe producteur des empires.

Si l'on peut porter trop d'attention à l'examen des questions de cette espece.

Si dans telles questions les jugemens précipités de l'ignorance , n'entraînent pas souvent une nation aux plus grands malheurs.

Si conséquemment à ce que je viens de dire , l'on ne doit point haine & mépris aux protecteurs de l'ignorance , & généralement à tous ceux qui s'opposant aux progrès de l'esprit humain , nuisent à la perfection de la législation , par conséquent au bonheur public , uniquement dépendant de la bonté des loix.



SECTION VII.

Que c'est l'excellence des loix, & non, comme quelques-uns le prétendent, la pureté du culte religieux qui peut assurer le bonheur & la tranquillité des peuples

Du peu d'influence des religions sur les vertus & la félicité des nations.

De l'esprit religieux destructif de l'esprit législatif.

Qu'une religion vraiment utile, forceroit les citoyens à s'éclairer.

Que les hommes n'agissent point conséquemment à leur croyance ; mais à leur avantage personnel.

Que plus de conséquence dans leurs esprits, rendroit la religion papiste plus nuisible.

Qu'en général les principes spéculatifs ont peu d'influence sur la conduite des hommes ; qu'ils n'obéissent qu'aux loix de leur pays & à leur intérêt.

Que rien ne prouve mieux le prodigieux pouvoir de la législation, que le gouvernement des jésuites.

Qu'il a fourni à ces religieux les moyens de faire trembler les rois, & d'exercer les plus grands attentats.

Des grands attentats. .

Que ces attentats peuvent être également inspirés par les passions de la gloire , de l'ambition & du fanatisme.

Du moyen de distinguer l'espece de passion qui les commande.

Du moment où l'intérêt des jésuites leur ordonne de grands forfaits.

Quelle secte en France pouvoit s'opposer à leurs entreprises.

Que le jansénisme seul pouvoit détruire les jésuites.

Que sans les jésuites, on n'eût jamais connu tout le pouvoir de la législation.

Que pour la porter à sa perfection, il faut , ou comme un saint Benoît, avoir un ordre religieux ; ou, comme un Romulus & un Penn, avoir un empire ou une colonie à fonder.

Qu'en toute autre position, le génie législatif contraint par les mœurs & les préjugés déjà établis, ne peut prendre un certain essor, ni dicter des loix parfaites, dont l'établissement procureroit aux nations le plus grand bonheur possible.

Que pour résoudre le problème de la félicité publique, il faudroit préliminairement connoître ce qui constitue essentiellement le bonheur de l'homme.

SECTION VIII.

EN quoi consiste le bonheur de l'individu & par conséquent la félicité nationale nécessairement composée de toutes les félicités particulières.

Que pour résoudre ce problème politique, il faut examiner si dans toute espèce de conditions, les hommes peuvent être également heureux; c'est-à-dire, remplir d'une manière également agréable tous les instants de leur journée.

De l'emploi du temps.

Que cet emploi est à peu près le même dans toutes les professions.

Que si les empires ne sont peuplés que d'infortunés, c'est l'effet de l'imperfection des loix & du partage trop inégal des richesses.

Qu'on peut donner plus d'aisance aux citoyens; que cette aisance modérerait en eux le desir trop excéssif des richesses.

Des divers motifs qui maintenant justifient ces desirs.

Qu'entre ces motifs, un des plus puissants est la crainte de l'ennui.

Que la maladie de l'ennui est plus commune & plus cruelle qu'on ne l'imagine.

De l'influence de l'ennui sur les mœurs des peuples & la forme de leurs gouvernements.

De la religion & de ses cérémonies , considérées comme remède à l'ennui.

Que le seul remède à ce mal sont des sensations vives & distinctes.

Dela notre amour pour l'éloquence , la poésie & tous ces arts d'agrémens , dont l'objet est d'exciter de ces sortes de sensations.

Preuve détaillée de cette vérité.

Des arts d'agrémens ; de leur impression sur l'opulent oisif ; qu'ils ne peuvent l'arracher à son ennui.

Que les plus riches sont en général les plus ennuyés , parce qu'ils sont plus passifs dans presque tous leurs plaisirs.

Que les plaisirs passifs sont en général les plus courts & les plus coûteux.

Qu'en conséquence , c'est aux riches que se fait le plus vivement sentir le besoin des richesses.

Qu'il voudroit toujours être mû , sans se donner la peine de se remuer.

Qu'il est sans motif pour s'arracher à une oisiveté à laquelle une fortune médiocre soustrait nécessairement les autres hommes.

De l'association des idées de bonheur & de richesse dans notre mémoire ; que cette association est un effet de l'éducation.

Qu'une éducation différente produiroit l'effet contraire.

Qu'alors, sans être également riches & puissans, les citoyens seroient & pourroient même se croire également heureux.

De l'utilité éloignée de ces principes.

Qu'une fois convenu de cette vérité, on ne doit plus regarder le malheur comme inhérent à la nature même des sociétés, mais comme un accident occasionné par l'imperfection de leur législation.

SECTION IX.

DE la possibilité d'indiquer un bon plan de législation.

Des obstacles que l'ignorance met à sa publication.

Du ridicule qu'elle jette sur toute idée nouvelle & toute étude approfondie de la morale & de la politique.

De la haine de l'ignorant pour toute réforme.

De la difficulté de faire de bonnes loix.

Des premières questions à se faire à ce sujet.

Des récompenses, de quelque espèce qu'elles soient, fût-ce un luxe de plaisir, ne corrompent jamais les mœurs.

Du luxe de plaisir. Que tout plaisir décerné par la reconnoissance publique, fait chérir la vertu, fait respecter les loix dont le renversement, comme quelques-uns le prétendent, n'est jamais l'effet de l'inconstance de l'esprit humain.

Des vraies causes des changemens arrivés dans les loix des peuples.

Que ces changemens prennent leur source dans l'imperfection de ces mêmes loix, dans la négligence des administrations, qui ne savent ni contenir l'ambition des nations voisines par la terreur des armes, ni celle de leurs concitoyens par la sagesse des réglemens, & qui d'ailleurs élevés dans les préjugés nuisibles, favorisent l'ignorance des vérités, dont la révélation assu-
reroit la félicité publique.

Que la révélation de la vérité n'est jamais funeste qu'à celui qui la dit.

Que sa connoissance utile aux nations, n'en troubla jamais la paix.

Qu'une des plus fortes preuves de cette asser-
tion est la lenteur avec laquelle la vérité se propage.

Des gouvernemens.

Que dans aucun le bonheur du prince n'est, comme on le croit, attaché aux malheurs des peuples.

Qu'on

SON ÉDUCATION. *Récapitulation.* 561

Qu'on doit la vérité aux hommes.

Que l'obligation de la dire , suppose le libre usage des moyens de la découvrir.

Que privé de cette liberté , les nations crou-
pissent dans l'ignorance.

Des maux que produit l'indifférence pour la
vérité

Que le législateur , comme quelques-uns le
prétendent , n'est jamais forcé de sacrifier le bon-
heur de la génération présente à la génération
future.

Qu'une telle supposition est absurde.

Qu'on doit d'autant plus exciter les hommes
à la recherche de la vérité , qu'en général plus
indifférens pour elle, ils jugent une opinion vraie
ou fausse , selon l'intérêt qu'ils ont de la croire
telle, ou telle.

Que cet intérêt leur feroit nier au besoin la
vérité des démonstrations géométriques.

Qu'il leur fait estimer en eux la cruauté qu'ils
détestent dans les autres.

Qu'il leur fait respecter le crime.

Qu'il fait les saints.

Qu'il prouve aux grands la supériorité de leur
espece sur celle des autres hommes.

Qu'il fait honorer le vice dans un protecteur.

Que l'intérêt du puissant commande plus impé-
rieusement que la vérité aux opinions générales.

Qu'un intérêt secret cacha toujours aux Parlemens la conformité de la morale des jésuites & du papisme.

Que l'intérêt fait nier journellement cette maxime. » Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrois pas qu'on te fit. «

Qu'il dérobe à la connoissance du prêtre honnête homme , & les maux produits par le catholicisme , & les projets d'une secte intolérante parce qu'elle est ambitieuse , & régicide parce qu'elle est intolérante.

Des moyens employés par l'église pour s'asservir les nations.

Du temps où l'église catholique laisse reposer ses prétentions.

Du moment où elle les fait revivre.

Des prétentions de l'église, prouvées par le droit.

De ces mêmes prétentions prouvées par le fait.

Des moyens d'enchaîner l'ambition ecclésiastique.

Que le tolérantisme seul peut la contenir, peut en éclairant les esprits assurer le bonheur & la tranquillité des peuples, dont le caractère est susceptible de toutes les formes que lui donnent les loix , le gouvernement & sur-tout l'éducation publique.

SECTION X.

DE la puissance de l'éducation : des moyens de la perfectionner : des obstacles qui s'opposent aux progrès de cette science.

De la facilité avec laquelle, ces obstacles levés, l'on traceroit le plan d'une excellente éducation.

De l'éducation.

Qu'elle peut tout.

Que les princes font comme les particuliers, le produit de leur instruction.

Qu'on ne peut attendre de grands princes que d'un grand changement dans leur éducation.

Des principaux avantages de l'instruction publique sur la domestique.

Idée générale sur l'éducation physique de l'homme.

Dans quel moment & quelle position l'homme est susceptible d'une éducation morale.

De l'éducation relative aux diverses professions.

De l'éducation morale de l'homme.

Des obstacles qui s'opposent à la perfection de cette partie de l'éducation.

Intérêt du prêtre , premier obstacle.

Imperfection de la plupart des gouvernemens ,
second obstacle.

Que toute réforme importante dans la partie morale de l'éducation en suppose une dans les loix & la forme du gouvernement.

Que cette réforme faite , & les obstacles qui s'opposent aux progrès de l'instruction une fois levés, le problème de la meilleure éducation possible est résolu.

Ce que je me propose dans les quatre chapitres suivans , c'est de prouver l'analogie de mes opinions avec celle de Locke.

De faire sentir toute l'importance & l'étendue du principe de la sensibilité physique.

De répondre au reproche de matérialisme & d'impiété.

De montrer toute l'absurdité de telles accusations , & l'impossibilité pour tout moraliste éclairé ; d'échapper à cet égard aux censures ecclésiastiques.



CHAPITRE I.

De l'analogie de mes opinions avec celles de Locke.

L'Esprit n'est que l'assemblage de nos idées. Nos idées, dit Locke, nous viennent par les sens, & de ce principe, comme des miens, l'on peut conclure que l'esprit n'est en nous qu'une acquisition.

Le regarder comme un pur don de la nature, comme l'effet d'une organisation singulière, sans pouvoir nommer l'organe qui le produit, c'est rappeler en philosophie les qualités occultes; c'est croire sans preuve, c'est un jugement hasardé.

L'expérience & l'histoire nous apprennent également que l'esprit est indépendant de la plus ou moins grande finesse des sens; que les hommes de constitution différente, sont susceptibles des mêmes passions & des mêmes idées.

Les principes de Locke, loin de contredire cette opinion la confirment; ils prouvent que l'éducation nous fait ce que nous sommes: que les hommes ont entr'eux d'autant plus de ressemblance que leurs instructions sont plus les mêmes;

qu'en conséquence l'Allemand ressemble plus au François qu'à l'Asiatique, & plus à l'Allemand qu'au François; qu'enfin si l'esprit des hommes est très-différent, c'est que l'éducation n'est la même pour aucun.

Tels sont les faits d'après lesquels j'ai composé cet Ouvrage. Je le présente avec d'autant plus de confiance au public, que l'analogie de mes principes avec ceux de Locke m'assure de leur vérité.

Si je voulois me ménager la protection des théologiens, j'ajouterois que ces mêmes principes sont les plus conformes aux idées qu'un chrétien doit se former de la justice de Dieu.

En effet si l'esprit, le caractère & les passions des hommes dépendoient de l'inégale perfection de leurs organes, & que chaque individu fût une machine différente, comment la justice du ciel, ou même celle de la terre exigeroit-elle les mêmes effets de machines dissemblables? Dieu peut-il donner à tous la même loi sans leur accorder à tous les mêmes moyens de la pratiquer?

Si la probité fine & délicate est de précepte, & si cette espèce de probité suppose souvent de grandes lumières, il faut donc que tous les hommes communément bien organisés soient doués par la divinité d'une égale aptitude à l'esprit.

Qu'on n'imagine cependant pas que je veuille soutenir par des arguments théologiques la vérité de mes principes. Je ne dénonce point aux fanatiques ceux dont les opinions sur cet objet sont différentes des miennes. Les combattre avec d'autres armes que celles du raisonnement, c'est blesser par derrière l'ennemi qu'on n'ose regarder en face.

L'expérience & la raison sont les seuls juges de mes principes. La vérité en fût-elle démontrée, je n'en conclurois pas que ces principes dussent être immédiatement & universellement adoptés. C'est toujours avec lenteur que la vérité se propage. Le Hongrois croit aux Vampires long-temps après qu'on lui en a démontré la non-existence. L'ancienneté d'une erreur la rend long-temps respectable. Je ne me flatte donc pas de voir les hommes ordinaires abandonner pour mes opinions celles dans lesquelles ils ont été élevés & nourris.

Que de gens intérieurement convaincus de la fausseté d'un principe, le soutiennent parce qu'il est généralement cru, parce qu'ils ne veulent point lutter contre l'opinion publique! il est peu d'amateurs sinceres de la vérité, peu de gens qui s'occupent vivement de sa recherche & la saisissent, lorsqu'on la leur présente. Pour oser s'en déclarer l'apôtre, il faut avoir concentré tout son bonheur dans sa possession.

D'ailleurs à quels hommes est-il réservé de sentir d'abord la vérité d'une opinion nouvelle ? au petit nombre de jeunes gens qui n'ayant à leur entrée dans le monde aucune idée arrêtée, choisissent la plus raisonnable. C'est pour eux & la postérité que le philosophe écrit. Le philosophe seul apperçoit dans la perspective de l'avenir le moment où l'opinion vraie, mais singulière & peu connue, doit devenir l'opinion générale & commune. Qui ne fait pas jouir d'avance des éloges de la postérité & desire impatiemment la gloire du moment, doit s'abstenir de la recherche de la vérité : elle ne s'offrira point à ses yeux.



CHAPITRE II.

De l'importance & de l'étendue du principe de la sensibilité physique.

QU'est-ce qu'une science, un enchaînement de propositions qui toutes se rapportent à un principe général & premier. La morale est-elle une science? oui; si dans la sensibilité physique j'ai découvert le principe unique dont tous les préceptes de la morale soient des conséquences nécessaires. Une preuve évidente de la vérité de ce principe, c'est qu'il explique toutes les manières d'être des hommes, qu'il dévoile les causes de leur esprit, de leur sottise, de leur haine, de leur amour, de leurs erreurs & de leurs contradictions. Ce principe doit être d'autant plus facilement & universellement adopté, que l'existence de la sensibilité physique est un fait avoué de tous, que l'idée en est claire, la notion distincte, l'expression nette, & qu'enfin nulle erreur ne peut se mêler à la simplicité d'un tel axiome.

La sensibilité physique semble être donnée aux hommes comme un ange tutélaire chargé de veiller sans cesse à leur conservation. Qu'ils soient heureux; voilà peut-être le seul vœu de la na-

ture & le seul vrai principe de la morale. Les loix sont-elles bonnes ? l'intérêt particulier ne fera jamais destructif de l'intérêt général. Chacun s'occupera de sa félicité ; chacun sera fortuné & juste ; parce que chacun sentira que son bonheur dépend de celui de son voisin.

Dans les sociétés nombreuses où les loix sont encore imparfaites , si le scélérat , le fanatique & le tyran l'oublient , que la mort frappe le scélérat , le fanatique & le tyran , & tout ennemi du bien public.

Douleur & plaisir sont les liens par lesquels on peut toujours unir l'intérêt personnel à l'intérêt national. L'une & l'autre prennent leur source dans la sensibilité physique. Les sciences de la morale & de la législation ne peuvent donc être que les déductions de ce principe simple. Je puis même ajouter que son développement s'étend jusqu'aux diverses règles des arts d'agrémens dont l'objet , comme je l'ai déjà dit , est d'exciter en nous des sensations. Plus elles sont vives , * 10. plus l'ouvrage qui les produit paroît beau & sublime.

La sensibilité physique est l'homme lui-même & le principe de tout ce qu'il est. Aussi ses connoissances n'atteignent-elles jamais au-delà de ses sens. Tout ce qui ne leur est pas soumis est inaccessible à son esprit.

Les scholastiques cependant prétendent sans ce secours , percer dans les royaumes intellectuels. Mais ces orgueilleux Syphes roulent une pierre qui retombe sans cesse sur eux. Quel est le produit de leurs vaines déclamations & de leurs éternelles disputes ? qu'apperçoit-on dans leurs immenses volumes ? un déluge de mots étendu sur un désert d'idées.

A quoi se réduit la science de l'homme ? à deux sortes de connoissances.

L'une est celle des rapports que les objets ont avec lui.

L'autre est celle des rapports des objets entre eux.

Or qu'est-ce que ces deux sortes de connoissances, sinon deux développemens divers de la sensibilité physique (a) ?

Mes concitoyens , pourront d'après cet ouvrage , voir mieux & plus loin que moi. Je leur ai montré le principe duquel ils peuvent déduire les loix propres à faire leur bonheur. Si sa nouveauté les étonne , & s'ils doutent de sa

(a) Si l'on regarde le principe de la sensibilité physique comme destructif de la doctrine enseignée sur l'ame , l'on se trompe. Si je suis sensible , c'est que j'ai une ame , un principe de vie & de sentiment , auquel on peut toujours donner le nom qu'on veut.

vérité ; qu'ils essaient de lui en substituer un dont l'existence soit aussi universellement reconnue , dont ils aient une idée aussi claire , dont ils puissent tirer un aussi grand nombre de conséquences. S'il n'en est point de tel , qu'ils regardent donc la sensibilité physique comme la seule pierre de touche à laquelle on éprouvera désormais la vérité ou la fausseté de chaque proposition nouvelle de morale & de politique. Toute proposition sera réputée fausse , lorsqu'on ne pourra la déduire de cet axiome. L'erreur est la seule matière hétérogène à la vérité. Au reste je ne suis point législateur & j'occupe peu de place dans cet univers. Ce que je pouvois en faveur de mes concitoyens , c'étoit de consigner dans un ouvrage , l'unique principe de leurs connoissances. Je n'ai sans doute rien avancé dans ce livre de contraire à la vraie religion. Mais j'ai soutenu la nécessité de la tolérance. J'ai fait sentir les dangers auxquels la trop grande puissance du prêtre expose également , & les princes & les nations. J'ai montré la barrière qu'on peut opposer à son ambition : je suis donc à ses yeux un impie. Le ferai-je à ceux du public ?



CHAPITRE III.

Des accusations de matérialisme & d'impiété & de leur absurdité.

L'On peut à Paris & à Lisbonne redouter la haine théologique. Mais il est des pays où cette haine est impuissante, où le reproche d'impiété n'est plus de mode, où toute accusation de cette espèce devenue ridicule est regardée comme l'expression vague de la fureur & de la stupidité monacale.

D'ailleurs quelle impiété me reprocher? je n'ai dans aucun endroit de cet ouvrage nié la Trinité, la divinité de Jésus, l'immortalité de l'âme, la résurrection des morts, ni même aucun article du *Credo papiste* : je n'ai donc point attaqué la religion.

Mais les jésuites ont accusé les jansénistes de matérialisme. Ils pourrout donc aussi m'en accuser. Soit. Je me contenterai de leur répondre qu'ils n'ont point d'idées complètes de la matière, qu'ils ne connoissent que des corps; que le mot de matérialiste est aussi obscur pour eux que pour moi, que nous sommes à cet égard également ignorans, mais qu'ils sont plus fanatiques.

Tout livre conséquent est en horreur aux théologiens.

„ *La raison à leurs yeux n'est jamais catholique* ”.

Ennemis nés de tout ouvrage raisonnable , peut-être anathématiseront-ils celui-ci. Cependant je n'y dis d'eux que le mal absolument indispensable. J'aurois pu m'écrier avec St. Jérôme , que l'église est la *prostituée de Babylone*. Je ne l'ai point fait. Lorsque j'ai pris parti contre les prêtres , c'est en faveur des peuples & des souverains. Lorsque j'ai plaidé la cause de la tolérance , c'est pour leur épargner de nouveaux forfaits.

Mais , diront-ils , qu'on établisse la tolérance , que l'église modèle sa conduite sur celle de Jesus , sous quel prétexte pourra-t-elle emprisonner les citoyens , les brûler , assassiner les princes , &c. L'église moins redoutée , seroit alors moins respectée. Or que lui importe l'exemple de Jesus. Ce qu'elle desire , c'est d'être puissante. La preuve ,

C'est l'approbation donnée par elle à la morale des jésuites.

C'est le titre de Vice-Dieu accordé par elle à son chef.

C'est enfin la croyance de son infaillibilité de-

venue de foi en Italie , malgré cet acte formel de l'écriture , *tout homme est menteur*.

Sans un motif d'ambition le prêtre eût-il affirmé que le pape tient le milieu entre l'homme & Dieu , *nec Deus , nec homo , quia neuter est , sed inter utrumque*. Sans un pareil motif le pape eût-il souffert qu'on le traitât de *demi-Dieu* ? Eût-il permis qu'Etienne Patracene écrivît qu'en lui pape réside tout pouvoir sur les puissances du ciel & de la terre ? *In papa est omnis potestas , supra omnes potestates tam cœli quam terræ*. Boniface VIII , dans une assemblée tenue à Rome à l'occasion du jubilé , eût-il dit , je suis empereur , j'ai tout pouvoir dans le ciel & sur la terre. *Ego sum pontifex & imperator , terrestre ac cœlestes imperium habeo*. Ce pape eût-il approuvé la phrase du droit canon où il est appelé , *Dominus Deus noster*. Le Seigneur notre Dieu. Nicolas se fût-il glorifié d'avoir été nommé Dieu par Constantin , canon , *satis evidenter* dist. 96. Les théologiens (a) eussent-ils déclaré dans

[a] Un des docteurs canoniques plus hardi encore a dit : *Papa est suprâ me , extrâ me , papa est omnis & suprâ omnia , papa est dominus dominantium , papa potest mutare quadrata rotundis*. C'est-à-dire , le pape est dans moi , hors de moi , le pape est tout , au-dessus de tout. Il est seigneur des seigneurs & d'un quarré

d'autres canons , „ que le pape est autant au-
 » dessus de l'empereur que l'or pur est au-dessus
 » du plomb vil : que les empereurs reçoivent
 » leur autorité du pape , comme la lune reçoit
 » sa lumière du soleil , que les empereurs par
 » conséquent ne seront jamais que lunes. ”

Les prêtres enfin pour justifier leur intolérance , eussent-ils de la divinité fait un tyran injuste , vengeur & colere ? eussent-ils accumulé sur Dieu tous les vices des hommes (a) ?

Si tout moyen d'acquérir du pouvoir paroît légitime au sacerdoce , tout obstacle mis à l'accroissement de son pouvoir lui paroît une impiété. Je suis donc impie à ses yeux. Or tel est en certains pays la puissance du prêtre sur les prin-

il peut faire un cercle. Quelle proposition plus impie , si de l'aveu même des théologiens la divinité ne peut faire un bâton sans deux bouts.

[a] Peu de nations , disent les voyageurs , honorent le diable sous son vrai nom : mais beaucoup l'honorent sous celui de Dieu. Un peuple adore-t-il un être dont les loix sont incompréhensibles : cet être exige-t-il la croyance de l'incroyable ? commande-t-il l'impraticable , punit-il une foiblesse par des tourments éternels ? damne-t-il enfin l'homme vertueux pour n'avoir pas fait l'impossible ? Il est évident que sous le nom de Dieu , c'est le diable qu'un tel peuple adore. Voyez le livre , *on false religion* , d'où j'ai tiré ce passage.

ces ,

ces , qu'il peut à son gré les irriter contre les écrivains mêmes qui défendent les droits de leur couronne. Que de dévotes d'ailleurs ne peut-il pas ameuter contre un auteur !

J'ai lu le conte des oies couleur de rose de Crébillon , & dans le monde j'ai toujours vu ce troupeau aimable & dévot , dirigé par un moine stupide , crasseux & méchant. Les oies pensent toujours d'après lui. Elles voient l'impiété partout où il veut la leur montrer.

Au reste ce reproche n'est pas le seul qu'on me fera. L'esclave & le courtisan m'accuseront d'avoir mal parlé du pouvoir arbitraire. Je l'ai peint sans doute sous ses véritables couleurs , mais par amour pour les peuples & pour les princes eux-mêmes. Tout souverain , comme le prouve l'histoire , est , ou dans la dépendance de l'armée , s'il porte le sceptre du pouvoir arbitraire (a) , ou dans la dépendance de la loi , s'il

(a) On peut distinguer deux sortes de despotisme ;

L'un est puissance ,

L'autre est pratique.

Cette distinction neuve est féconde en conséquences.

Un prince est despote en puissance , lorsqu'il a par le nombre de ses troupes , par l'avilissement des esprits & des ames , acquis le pouvoir nécessaire pour disposer à son gré des biens , de la vie & de la liberté de ses sujets.

Tome II.

O o

commande dans une monarchie modérée. Or de ces deux dépendances, quelle est la plus désirable pour un prince ? quelle est celle où sa personne est la moins exposée ? la dernière.

Les loix gouvernent un peuple libre.

Les délations, la force, & l'atrocité gouvernent les peuples esclaves. Et chez eux l'intrigue domestique & le caprice de l'armée, décident souvent de la vie du monarque.

Je ne m'étendrai pas davantage sur ce sujet.

En matière politique, un mot suffit pour éclairer les hommes. Il n'en est pas de même en matière religieuse. Le jour de la raison passe rarement jusqu'aux dévots (a). Puissent-ils défor-

Tant que le prince n'use point de ce pouvoir, tant que les peuples n'en souffrent point, ils croient leur gouvernement bon ; ils restent tranquilles.

Mais lorsqu'après avoir acquis le pouvoir de nuire, le prince met ce pouvoir en pratique & qu'il dépouille les citoyens de toutes leurs propriétés ; alors ils s'irritent ; ils voudroient secouer le joug qui les opprime ; il est trop tard. C'étoit dans le germe de cette puissance illimitée, qu'il falloit étouffer les maux qu'ils éprouvent.

(a) Aboulola le plus fameux des poètes Arabes n'avoit nulle opinion des lumières des dévots. Voici la traduction de quelques-unes de ses stances.

Issa est venu : il a aboli la loi de Moufsei.

mais plus instruits reconnoître enfin qu'il n'est point d'ouvrage à l'abri d'une accusation d'impiété.

Mahomet l'a suivi : il a introduit par jour cinq prières.

Ses sectateurs prétendent qu'il ne viendra plus d'autre prophète.

Ils s'occupent inutilement à prier depuis le matin jusqu'au soir.

Dites-moi maintenant depuis que vous vivez dans l'une de ces loix, jouissez-vous plus ou moins du soleil & de la lune ?

Si vous me répondez impertinemment, j'éleverai ma voix contre vous ; mais si vous me parlez de bonne foi, je continuerai de parler tout bas.

Les chrétiens errent çà & là dans leurs voies, & les Musulmans sont tout-à-fait hors du chemin.

Les juifs ne sont plus que des momies, & les mages de Perse que des rêveurs.

Le monde se partage en deux classes d'hommes,

Les uns ont de l'esprit & point de religion.

Les autres de la religion & point d'esprit.



C H A P I T R E I V.

*De l'impossibilité pour tout moraliste éclairé
d'échapper aux censures ecclésiastiques.*

U N homme défend-il les intérêts du peuple ? il nuit à ceux de l'église. Elle cherche un prétexte pour l'accuser ; & ce prétexte ne manque jamais.

Les écritures sont le livre de Dieu , & leurs diverses interprétations forment les différentes sectes du christianisme. C'est donc sur les écritures que sont fondées les hérésies.

Jésus favorise celle des ariens , lorsqu'il dit , » mon pere est plus grand que moi. » Jésus change toutes nos idées sur la divinité , lorsqu'il semble la regarder comme l'auteur du mal & qu'il dit dans le *pater*. *Et ne nos inducas in tentationem*, & ne nous induisez pas à la tentation. Or si dans le *pater* même on lit une proposition aussi singulière , dans quel ouvrage humain la haine & la malignité monacale ne trouvera-t-elle point d'hérésie ? écrit-on en faveur de l'humanité ? l'intérêt sacerdotal s'en irrite , & c'est alors qu'il faut s'écrier avec le prophète , *libera opus meum à labiis iniquis & à lingua*

doloſſe. (a) Si l'on tiroit de cet ouvrage quelques conféquences mal-ſonnantes , je n'en ferois donc pas ſurpris. Ce que Dieu n'a point fait dans les écritures , je ne l'ai certainement pas fait dans ce livre. Je n'ai point ce ~~ſor~~ & blasphématoire orgueil. Quelle eſt dans la géométrie même la propoſition dont on ne pût au beſoin déduire quelque conféquence abſurde & même impie !

Le point mathématique , par exemple , n'a , ſelon les géomètres , ni longueur , ni largeur , ni profondeur ; or la ligne eſt le compoſé d'un certain nombre de points ; la ſurface d'un certain nombre de lignes ; le cube d'un certain nombre de ſurfaces. Si le point mathématique eſt ſans étendue , il n'eſt donc ni lignes , ni ſurfaces ,

(a) Que de libelles théologiques contre le livre de l'Efprit ! quel étoit le crime de l'auteur ? d'avoir révéle le ſecre de l'églife qui conſiſte à abrutir les hommes pour en tirer le plus d'argent & de reſpect poſſible. Quelques prêtres honnêtes prirent la déſenſe de cet ouvrage , mais en trop petit nombre. Dans le clergé ils n'eurent point la pluralité des voix. Ce fut ſur-tout l'archevêque de Paris qui preſſa la Sorbonne de s'élever contre l'Efprit qu'elle n'entendoit pas. C'étoit le prophete Balaam qui monté ſur ſon âneſſe la preſſe d'avancer , ſans appercevoir l'eſprit ou l'ange qui l'arrête.

ni cubes; il n'existe donc ni corps, ni objets sensibles; il n'est donc point de châteaux, dans ces châteaux de bibliothèques, dans ces bibliothèques de livres, & parmi ces livres, d'écritures & de révélations.

Si telle est la conséquence immédiate de la définition du point mathématique, quel livre est à l'abri du reproche d'impiété! Le système de la grace n'en est pas lui-même exempt. Les théologiens y soutiennent à la fois qu'en qualité de juste, Dieu accorde à tous la grace suffisante, & cependant que cette grace suffisante ne suffit pas. Quelle contradiction absurde & impie!

S'agit-il de religion? Les princes ne doivent jamais porter de conséquence. L'on n'est point incrédule, lorsqu'on n'a point nié formellement & positivement quelque article de foi.

Que les moines & les prêtres daignent en vrais chrétiens interpreter charitablement ce qui peut se glisser de louche dans un ouvrage philosophique : ils n'y verront rien que d'orthodoxe.

J'ai dans celui-ci plaidé la cause de la tolérance & par conséquent de l'humanité : mais est-on athée parce qu'on est humain?

Si j'écoutois moins ma raison, peut-être à l'exemple des Jansénistes, soumettrois-je cet ouvrage à la décision du premier concile, &

prierois-je le lecteur de voir jusqu'à ce moment par ses yeux, & de juger par sa raison. Ce que je puis lui certifier, c'est qu'en composant ce livre, mon objet fut d'assurer le bonheur des peuples & la vie des souverains. Si j'ai blessé l'orgueil ecclésiastique, c'est que j'ai mieux aimé, comme Lucien, » déplaire » en disant la vérité, que de plaire en contant » des fables. «

Qu'on découvre quelques erreurs dans cet ouvrage, je me rendrai toujours ce témoignage ; que je n'ai pas du moins erré dans l'intention ; que j'ai dit ce que j'ai cru vrai & utile aux particuliers & aux nations. Quel sera donc mon ennemi qui s'élèvera contre moi ? celui-là seul qui hait la vérité & veut le malheur de sa patrie. Au reste que les papistes me calomnient, je m'écrierai avec le prophète : *Maledicent illi : tu Domine, benedices.*

Ce dont j'avertis le clergé de France en particulier ; c'est que sa fureur immodérée & ridicule contre les lettres, le rend suspect & odieux à l'Europe. Un homme fait un livre : ce livre est plein de vérités ou d'erreurs. Dans le premier cas, pourquoi sous le nom de cet auteur, persécuter la vérité elle-même ? dans le second cas, pourquoi punir dans un écrivain des erreurs à coup sûr involontaires. Quiconque n'est

ni gagé, ni homme de parti, ne se propose que la gloire pour récompense de ses travaux. Or la gloire est toujours attachée à la vérité. Qu'en la cherchant, je tombe dans l'erreur : l'oubli où s'enfvelit mon nom & mon ouvrage, est mon supplice, & le seul que je mérite.

Veut-on que la mort soit la punition d'un raisonnement hazardé ou faux : quel écrivain est assuré de sa vie & qui lui jettera la première pierre ? que se proposent les prêtres en demandant le supplice d'un auteur ? poursuivent-ils une erreur avec le fer & le feu ? ils l'accréditent. Poursuivent-ils une vérité avec le même acharnement ? ils la propagent plus rapidement. Que prouve jusqu'ici la conduite du clergé papiste ? rien ; sinon qu'il persécute & persécutera toujours la vérité. Plus de modération sans doute lui feroit mieux. Elle est décente en tous les temps, & nécessaire dans un siècle où la cruauté irrite les esprits & ne les foumet pas.

Virtus non territa monstris.

NOTES.

1. **A** Quoi se réduit la science de l'éducation? à celle des moyens de nécessiter les hommes à l'acquisition des vertus & des talens qu'on desire en eux. Est-il quelque chose d'impossible à l'éducation? non.

Un enfant de la ville craint-il les spectres? Veut-on détruire en lui cette crainte? qu'on l'abandonne dans un bois dont il connoisse les routes, qu'on l'y suive sans qu'il s'en aperçoive, qu'on le laisse revenir à la maison : dès la troisième ou quatrième promenade, il ne verra plus de spectres dans les bois; il aura par l'habitude & la nécessité acquis tout le courage que l'un & l'autre inspire aux jeunes paysans.

2. Supposons que les parents s'intéressassent aussi vivement qu'ils le prétendent à l'éducation de leurs enfans, ils en auroient plus de soins. Qui prendroient-ils pour nourrices? des femmes qui déjà désabusées par des gens instruits de leurs contes & de leurs maximes ridicules, sauroient en outre corriger les défauts de la plus tendre enfance. Les parens auroient attention à ce que les garçons soignés jusqu'à six ans par les femmes passassent de leurs mains dans des maisons d'inf-

anciens germains pour les femmes étoit sans doute l'effet de la même cause. M. Rousseau pag. 144. l. 3. de l'Emile , vante beaucoup la continence de ces peuples : Il la regarde comme la cause de leur valeur. Je fais avec M. Rousseau le plus grand cas de la continence , mais je ne conviens point avec lui qu'elle soit mere du courage.

La fable & l'histoire nous apprennent que les Hercules , les Thésées , les Achilles , les Alexandres , les Mahomets , les Henris IV , les Maréchaux de Saxe &c. étoient braves & peu continens. Parmi les moines , il en est de très-chastes & peu de braves.

Lorsqu'à l'occasion de l'amour des femmes & de l'amour socratique , le sage Plutarque examine lequel de ces deux amours excite le plus les hommes aux grandes actions , & qu'il cite à ce sujet les anciens héros ; il est certain qu'il n'est pas de l'opinion de M. Rousseau. D'après Plutarque & l'histoire , on peut donc assurer que le courage n'est pas nécessairement le produit de la chasteté.

Au reste je ne conserve pas moins de respect pour cette vertu dont les divers peuples ont ainsi que de la pudeur des idées très-différentes. Rien de plus impudique aux yeux de la musulmane voilée que le visage découvert

de la dévote Allemande, Italienne ou Française

4. Il fut, dit-on des peuples dont les biens étoient en commun. Quelques-uns vantent beaucoup cette communauté des biens. Point de peuples heureux, disent-ils, que les peuples sans propriété. Ils citent en exemples les Scythes, les Tartares, les Spartiates

Quant aux Scythes & aux Tartares, ils conserverent toujours la propriété de leurs bestiaux. Or c'est dans cette propriété que consistoit toute leur richesse. A l'égard des Spartiates, on sait qu'ils avoient des esclaves, que chaque famille possédoit l'une des 39 mille portions de terre qui composoient le territoire de Lacédémone ou de la Laconie. Les Spartiates avoient donc des propriétés.

Quelque vertueux qu'ils fussent, l'histoire néanmoins nous apprend qu'à l'exemple des autres hommes, les Lacédémoniens vouloient recueillir sans semer, & qu'ils chargeoient en conséquence les Ilotes de la culture de leurs terres. Ces Ilotes étoient les negres de la république. Ils en mettoient le sol en valeur. Delà le besoin d'esclaves & peut-être la nécessité de la guerre.

On voit donc par la forme même du gouvernement de Lacédémone que la partie li-

bre de ses habitants ne pouvoit être heureuse qu'aux dépens de l'autre, & que la prétendue communauté de biens des Spartiates ne pouvoit, comme quelques-uns le supposent, opérer chez eux le miracle d'une félicité universelle.

Sous le gouvernement des jésuites les habitants du Paraguai cultivoient les terres en commun & de leurs propres mains. En étoient-ils plus heureux? J'en doute. L'indifférence avec laquelle ils apprirent la destruction des jésuites justifie ce doute. Ces peuples sans propriété étoient sans énergie & sans émulation. Mais l'espoir de la gloire & de la considération ne pouvoit-il pas vivifier leurs âmes? non : la gloire & la considération sont une monnoie, un moyen d'acquérir des plaisirs réels. Or de quel plaisir en ce pays avantager l'un de préférence aux autres?

Qui considère l'espece & le petit nombre des sociétés où cette communauté de biens eut lieu, soupçonne toujours que des obstacles secrets s'opposent à la formation comme au bonheur de pareilles sociétés. Pour porter un jugement sain sur cette question, il faudroit l'avoir profondément méditée; avoir examiné si l'existence d'une telle société étoit également possible dans toutes les positions & pour cet effet l'avoir considérée :

1°. Dans une île.

2°. Dans un pays coupé dans de vastes déserts , défendu par d'immenses forêts & dont la conquête soit par cette raison également indifférente & difficile.

3°. Dans les contrées où les habitans errans comme les Tartares avec leurs troupeaux , peuvent toujours échapper à la poursuite de l'ennemi.

4°. Dans un pays couvert de villes , environné de nations puissantes , & voir enfin si dans cette dernière position , (sans contredit la plus commune) cette société pourroit conserver le degré d'émulation , d'esprit & de courage nécessaire pour résister à des peuples propriétaires , savans & éclairés.

Je ne m'étendrai pas davantage sur cette question dont la vérité ou la fausseté importe d'autant moins à mon sujet , que par-tout où la communauté des biens n'a pas lieu , la propriété doit être sacrée.

5. Le droit de tester est-il nuisible ou utile à la société ? c'est un problème non encore résolu. Le droit de tester , disent les uns , est un droit de propriété dont on ne peut légitimement dépouiller le citoyen.

Tout homme , disent les autres , a sans doute de son vivant le droit de disposer à son gré de sa

propriété, mais lui mort il cesse d'être propriétaire. Le mort n'est plus rien. Le droit de transférer son bien à tel ou tel ne lui peut avoir été conféré que par la loi. Or supposons que ce droit occasionnât une infinité de procès & de discussions, & que tout compensé il fût plus à charge qu'utile à la société : qui peut contester à cette société le droit de changer une loi qui lui devient nuisible ?

6 *La volonté de l'homme est ambulatoire* disent les loix, & les loix ordonnent l'indissolubilité du mariage : quelle contradiction ! que s'ensuit-il, le malheur d'une infinité d'époux. Or le malheur engendre entr'eux la haine, & la haine souvent les crimes les plus atroces. Mais qui donna lieu à l'indissolubilité du mariage ? la profession de laboureur qu'exercerent d'abord les premiers hommes.

Dans cet état le besoin réciproque & journalier que les époux ont l'un de l'autre, allège le joug du mariage. Tandis que le mari défriche la terre, laboure le champ, la femme nourrit la volaille, abreuve les bestiaux, tond les brebis, soigne le ménage & la basse-cour, prépare le dîner du mari, des enfants & des domestiques. Les conjoints occupés du même objet, c'est-à-dire, de l'amélioration de leurs terres, se voient peu, sont à l'abri de l'ennui, par conséquent du dégoût. Qu'on ne s'étonne donc point si le mari &

la femme toujours en action & toujours nécessaires l'un à l'autre, chérissent même quelquefois l'indissolubilité de leur hymen.

S'il n'en est pas de même dans les professions du sacerdoce, des armes & de la magistrature, c'est qu'en ces diverses professions les époux se sont moins nécessaires l'un à l'autre. En effet de quelle utilité la femme peut-elle être à son mari dans les fonctions de muphti, de visir, de cadi &c. La femme alors n'est pour lui qu'une propriété de luxe & de plaisir. Telles sont les causes qui chez les différents peuples, ont modifié d'une infinité de manières l'union des deux sexes. Il est des pays où l'on a plusieurs femmes & plusieurs concubines, d'autres où l'on s'épouse après deux ou trois ans de jouissance & d'épreuves. Il est enfin des contrées où les femmes sont en commun; où l'union des deux époux ne s'étend pas au delà de la durée de leur amour. Or supposons que dans l'établissement d'une nouvelle forme de mariage, un législateur affranchi de la tyrannie des préjugés & de la coutume, ne se proposât que le bien public & le plus grand bonheur des époux pour objet; que non content de permettre le divorce, il cherchât & découvrit le moyen de rendre l'union conjugale la plus délicieuse possible; ce moyen trouvé, la forme des mariages deviendrait invariable, parce que nul n'a le droit

droit de substituer de moins bonnes à de meilleures loix , de diminuer la somme de la félicité nationale , & même de s'opposer aux plaisirs des individus , lorsque ces plaisirs ne sont pas contraires au bonheur du plus grand nombre.

Mais comment n'a-t-on pas encore résolu ce problème important ? c'est qu'obstinément attachées à leurs usages , les nations ne les changent point qu'elles n'y soient forcées par une absolue nécessité. Or quelque mauvaise que soit la forme actuelle des mariages , il arrive cependant que si les sociétés en conséquence subsistent moins heureusement , cependant elles subsistent & la paresse des législateurs s'en contente.

7. Le besoin des vertus sociales peut être senti de l'enfance même. Veut-on graver profondément dans sa mémoire les principes de la justice ? je voudrais que dans un tribunal créé à cet effet dans chaque college , les enfants jugeassent eux-mêmes leurs différens ; que les sentences de petit tribunal portées par appel devant les maîtres y fussent confirmées ou rectifiées , selon qu'elles seroient justes ou injustes ; que dans ces mêmes colleges l'on apostât des hommes pour faire aux élèves de ces especes d'injures & d'offenses dont l'injustice difficile à prouver , contraignit & le plaignant de réfléchir sur sa cause pour la bien

plaider ; & le tribunal d'enfans de réfléchir sur cette même cause pour la bien juger.

Les élèves forcés par ce moyen de porter habituellement leurs regards sur les préceptes de la justice, en acquerroient bientôt des idées nettes. C'est par une méthode à-peu-près pareille que M. Rousseau donne à son Emile les premières notions de la propriété. Rien de plus ingénieux que cette méthode, cependant on la néglige. M. Rousseau n'eût-il fait que cette seule découverte, je le compterois parmi les bienfaiteurs de l'humanité & lui érigerois volontiers la statue qu'il demande.

L'on ne s'attache point assez à former le jugement des enfans. A-t-on chargé leur mémoire d'une infinité de petits faits ; l'on est content. Que s'ensuit-il ? que l'homme est un prodige de babil dans son enfance & de non-sens dans l'âge mûr.

Pour former le jugement d'un élève, que faut-il ? le faire d'abord raisonner sur ce qui l'intéresse personnellement. Son esprit s'est-il étendu ? il faut le lui faire appliquer à de plus grands objets. Exposer pour cet effet à ses yeux le tableau des Loix & des usages des différens peuples ; l'établir juge de la sagesse, de la folie de ces usages, de ces loix, & lui en faire enfin peser la perfection ou l'imperfection à la balance du plus grand bonheur & du plus grand intérêt de la république.

C'est en méditant le principe de l'utilité nationale que l'enfant acquerroit des idées saines & générales de la morale. Son esprit d'ailleurs exercé sur ces grands objets en feroit plus propre à toute espèce d'étude.

Plus l'application nous devient facile , plus les forces de notre esprit se sont accrues. On ne peut de trop bonne heure accoutumer l'enfant à la fatigue de l'attention , & pour lui en faire contracter l'habitude , il faut , quoi qu'en dise M. Rousseau , employer quelquefois le ressort de la crainte. Ce sont les Maîtres justes & sévères qui forment en général les meilleurs élèves. L'enfant comme l'homme n'est mû que par l'espoir du plaisir & la crainte de la douleur. L'enfant n'est-il point encore sensible au plaisir , n'est-il point susceptible de l'amour de la gloire ; est-il sans émulation ? c'est la crainte du châtement qui seule peut fixer son attention. La crainte est dans l'éducation publique une ressource à laquelle les maîtres sont indispensablement obligés de recourir , mais qu'ils doivent ménager avec prudence.

8. Dans tout gouvernement où je ne puis être heureux que par le malheur des autres , je deviens méchant. Nul remède à ce mal qu'une réforme dans le gouvernement. Mais quel moyen de faire consentir les peuples à cette réforme & de leur faire reconnoître le vice de leurs loix ? que

faire pour rendre la vue à des aveugles ? je fais qu'on peut instruire les hommes par des livres ; mais la plupart ne lisent point. On peut encore les éclairer par des prédications : mais les puissants défendent de prêcher contre des vices dont ils imaginent que l'existence leur est avantageuse. La difficulté d'instruire les peuples de leurs véritables intérêts, s'opposant à toute sage réforme dans les gouvernemens, y doit donc éterniser les erreurs.

9. Supposons que l'étude de la langue latine fût aussi utile que peut-être elle l'est peu, & qu'on voulût dans le moindre temps possible en graver tous les mots dans la mémoire d'un enfant, que faire ? l'entourer d'hommes qui ne parlent que latin. Si le Voyageur jetté par la tempête sur une île dont il ignore la langue, ne tarde pas à la parler, c'est qu'il a le besoin & la nécessité pour maîtres. Or qu'on mette l'enfant le plus près possible de cette position ; il saura plus de latin en deux ans , qu'il n'en apprendroit en dix dans les colleges.

10. Dans la poésie pourquoi le beau de sentiment & celui des images frappe-t-il plus généralement que le beau des idées ? c'est que les hommes sont sensibles avant d'être spirituels, c'est qu'ils reçoivent des sensations avant de les comparer entr'elles.

F I N.



T A B L E

S O M M A I R E,

Des Sections & Chapitres contenus dans
ce Volume.



S E C T I O N V.

Des erreurs & contradictions de ceux dont les principes différents des miens, rapportent à l'inégale perfection des organes des sens, l'inégale supériorité des esprits. page 1

Que nul n'ayant sur ce sujet mieux écrit que M. Rousseau, je le prends pour exemple de ce que j'avance.

CH. I. *Contradictions de l'auteur de l'Emile sur les causes de l'inégalité des esprits.* 3

Qu'il résulte de ces contradictions que la justice & la vertu sont des acquisitions.

CH. II. *De l'esprit & du talent.* 8

CH. III. *De la bonté de l'homme au berceau.* 12

CH. IV. *Que l'homme de sa nature doit être cruel.* 23

Que son humanité est toujours le produit ou de sa crainte ou de son éducation.

CH. V. *Que M. Rousseau croit tour-à-tour l'éducation utile & inutile.* 28

CH. VI. *De l'heureux usage qu'on peut faire dans l'éducation publique de quelques idées de M. Rousseau.* 35

Que d'après cet auteur il ne faut pas croire l'enfance & l'adolescence sans jugement.

CH. VII. *Des prétendus avantages de l'âge mûr sur l'adolescence.* 41

CH. VIII. *Des éloges donnés par M. Rousseau à l'ignorance.* 46

CH. IX. *Quels motifs ont pu engager M. Rousseau à se faire l'Apologiste de l'ignorance.* 53

Que les talents & les lumières ne corrompent point les mœurs des peuples.

CH. X. *Des causes de la décadence des empires.* 56

CH. XI. *Que la culture des arts & des sciences dans un empire despotique en retarde la ruine.* 64

Que les erreurs, les contradictions de M. Rousseau & de quiconque adopte ses principes confirment cette vérité, que l'homme est le produit de son éducation.

Que la culture de cette science est utile au public & sa non-culture funeste.

SECTION VI.

Des maux produits par l'ignorance ; que l'ignorance n'est point destructive de la mollesse ; qu'elle n'assure point la fidélité des sujets ; qu'elle juge sans examen les questions les plus importantes.

Des malheurs où de tels jugements peuvent quelquefois précipiter une nation.

Du mépris & de la haine qu'on doit aux protecteurs de l'ignorance.

CH. I. *DE l'ignorance & de la mollesse des peuples.* 88

CH. II. *Que l'ignorance n'assure point la fidélité des sujets.* 97

Qu'elle s'oppose à toute réforme utile dans les gouvernements.

Qu'elle y éternise les abus & rend les hommes incapables de cette attention opiniâtre qu'exige l'examen de la plupart des questions politiques.

La question du luxe prise pour exemple.

Qu'on ne peut la résoudre sans un certain nombre d'observations , & sans attacher d'abord des idées nettes à ce mot luxe.

CH. III. *De la question du luxe.* 100

CH. IV. *Si le luxe est nécessaire & utile.* 101

CH. V. *Du luxe & de la tempérance.* 103

Si la plupart des maux dont on accuse le luxe ne seroient point l'effet , & du partage trop inégal des richesses nationales , & de la division des intérêts des citoyens.

Que pour s'assurer de ce fait , il faut remonter aux premiers motifs qui déterminèrent les hommes à se réunir en sociétés.

CH. VI. *De la formation des peuplades.* 109CH. VII. *De la multiplication des hommes & de ses effets.* 114CH. VIII. *Division des intérêts des citoyens produite par leur multiplication.* 120CH. IX. *Du partage trop inégal des richesses nationales.* 126

Des effets de ce partage.

CH. X. *Causes de la trop grande inégalité des fortunes des citoyens.* 129

Qu'elle est une suite nécessaire de l'introduction de l'argent dans un état.

CH. XI. *Des moyens de s'opposer à la réunion trop rapide des richesses en peu de mains.* 130CH. XII. *Des pays où l'argent n'a point cours.* 132CH. XIII. *Quels sont en de tels pays les principes productifs de la vertu.* 136CH. XIV. *Des pays où l'argent a cours.* 139CH. XV. *Du moment où les richesses se retirent d'elles-mêmes d'un empire.* 142

Que les citoyens y restent sans principes d'action.

CH. XVI. *Des divers principes d'activité des nations.* 144

CH. XVII. *De l'argent considéré comme un de ces principes d'activité.* 147

Des maux qu'occasionne l'amour de l'argent.

Si dans l'état actuel de l'Europe le magistrat éclairé doit desirer le trop prompt affoiblissement d'un tel principe d'activité.

CH. XVIII. *Que ce n'est point dans sa cause productrice qu'on doit chercher le principe destructeur des empires.* 149

Qu'il s'agit de l'examen peut-être encore superficiel de cette question du luxe, qu'on ne peut apporter trop de soins à l'examen de toute question de cette espèce, & que l'ignorance est d'autant plus funeste aux nations, que c'est uniquement de la bonté de leurs Loix que dépend leur bonheur.

S E C T I O N VII.

Que les vertus & le bonheur d'un peuple sont l'effet, non de la sainteté de sa religion, mais de la sagesse de ses loix.

CH. I. *D*U peu d'influence des religions sur les vertus & la félicité des peuples. 173

CH. II. *De l'esprit religieux, destructif de l'esprit législatif.* 179

CH. III. *Quelle espece de religion seroit inutile.* 184

Que ce seroit celle qui forceroit les hommes à s'éclairer.

Que l'inconséquence & le crime est dans presque tous les hommes l'effet de l'ignorance.

CH. IV. *De la religion papiste.* 187

Que plus de conséquence dans les esprits la rendroit plus nuisible.

Que les principes spéculatifs ont heureusement peu d'influence sur la conduite des hommes, qu'ils la régulent sur les loix & non sur leur croyance.

Que le gouvernement des Jésuites en est une preuve.

CH. V. *Du gouvernement des jésuites.* 195

Des moyens qu'il leur fournit de faire trembler les Rois & d'exécuter les plus grands attentats.

CH. VI. *Des diverses causes des grands attentats.* 199

CH. VII. *Des attentats commis par l'amour de la gloire ou de la patrie.* 200

CH. VIII. *Des attentats commis par l'ambition.* 202

CH. IX. *Des attentats commis par le fanatisme.* 203

CH. X. *Du moment où l'intérêt des Jésuites leur commande un grand attentat.* 204

Quelle secte on pouvoit leur opposer.

CH. XI. *Que le jansénisme seul pouvoit détruire les jésuites.* 213

Qu'on doit aux Jéfuites la connoiffance de ce que peut la Légiflation.

Que pour la faire parfaite il faut , ou comme un St. Benoît , avoir un ordre religieux , ou comme un Romulus ou un Pen , avoir un Empire , ou une colonie à fonder.

Qu'en toute autre pofition , on peut propofer , mais difficilement établir d'excellentes Loix,

CH. XII. *Examen de cette vérité.* 215

Je prouve qu'il n'eft rien d'impossible aux Loix ; mais que pour fixer le degré auquel elles peuvent porter la félicité des peuples , il faut préliminairement connoître ce qui conftitue le bonheur de l'individu.

S E C T I O N V I I I .

De ce qui conftitue le bonheur des individus ; de la bafe , fur laquelle on doit édifier la félicité nationale , néceffairement compofée de toutes les félicités particulières.

CH. I. *T O U S les hommes dans l'état de fociété peuvent-ils être également heureux.* 238

Que la folution de cette queftion fuppofe la connoiffance des occupations différentes dans lefquelles les hommes confomment les diverfes parties de la journée.

CH. II. *De l'emploi du temps.* 240

Que cet emploi eft à-peu-près le même dans toutes

les professions, que tous les hommes par conséquent pourroient être également heureux.

CH. III. *Des causes du malheur de presque toutes les Nations.* 246

Que le défaut de bonnes Loix, que le partage trop inégal des richesses nationales, sont les causes de ce malheur presque universel : mais est-il possible de mettre les Citoyens dans l'état d'aisance requis pour leur bonheur.

CH. IV. *Qu'il est possible de donner plus d'aisance aux citoyens.* 248

Que c'est à l'imperfection des Loix qu'on doit souvent la soif insatiable de l'or.

CH. V. *Du desir excessif des richesses.* 251

Qu'entre ces motifs un des plus puissants, c'est l'ennui.

CH. VI. *De l'ennui.* 255

CH. VII. *Des moyens inventés par les oisifs pour se soustraire à l'ennui.* 256

CH. VIII. *De l'influence de l'ennui sur les mœurs des nations.* 257

Du ressort qu'il donna à la jalousie Espagnole & Portugaise : de la part qu'il eut à la création des Sigisbées, à l'institution de l'ancienne Chevalerie.

Que pour se soustraire à l'ennui, il faut acheter le plaisir par quelque peine,

CH. IX. *De l'acquisition plus ou moins difficile des plaisirs selon le gouvernement où l'on vit & le poste qu'on occupe dans un état.* 262

Je prends le plaisir de l'amour pour exemple.

CH. X. *Qu'il faut à l'oisif une maîtresse coquette*

S O M M A I R E.

605

ou prude.

263

- CH. XI. *De la variété des romans, & de l'amour dans l'homme oisif ou occupé.* 265

Que l'oisiveté qui pèse à tous, fait chercher un remède à l'ennui.

- CH. XII. *De la religion & de ses cérémonies considérées comme remède à l'ennui.* 267

Que le seul remède efficace sont des sensations vives & distinctes.

Delà notre amour pour l'éloquence, la poésie, enfin pour tous les arts d'agrémens, dont l'objet est d'exciter en nous ces sortes de sensations, & dont les règles ne sont que les moyens d'opérer en effet.

- CH. XIII. *Des arts d'agrémens & de ce qu'en ce genre l'on appelle le beau.* 270

- CH. XIV. *Du Sublime.*

274

De ce qui le constitue.

- CH. XV. *De la variété & simplicité requise dans tous les ouvrages, & sur-tout dans les ouvrages d'agrémens.* 284

- CH. XVI. *De la loi de continuité.*

287

Qu'on doit à l'observation de cette Loi des sensations d'autant plus vives qu'elles sont plus distinctes.

- CH. XVII. *De la clarté du style.*

289

Que cette clarté concourt à la production du même effet : sur quoi j'observe qu'en général la forte impression faite sur nous par les ouvrages des arts, dépend moins d'une imitation exacte que d'une imitation perfectionnée de la nature.

- CH. XVIII. *De l'imitation perfectionnée de*

la nature.

295

Qu'une imitation suppose dans l'homme le pouvoir d'abstraire d'un objet tout ce qu'il a de défectueux.

CH. XIX. *Du pouvoir d'abstraire.*

299

Qu'il fournit aux artistes les moyens d'imiter la nature en l'embellissant.

CH. XX. *De l'impression des arts d'agrèments sur l'opulent oisif.*

305

Qu'ils ne peuvent l'arracher à son ennui.

Que les plus riches sont en général les plus ennuyés ; parce qu'ils sont passifs dans presque tous leurs plaisirs.

CH. XXI. *De l'état actif & passif de l'homme.*

307

Que les plaisirs où l'homme est passif sont en général & les plus courts, & les plus coûteux.

CH. XXII. *Que c'est aux riches que se fait le plus vivement sentir le besoin des richesses.*

310

Que presque tous croupissent dans la paresse, faute d'avoir contracté de bonne heure l'habitude du travail.

CH. XXIII. *De la puissance de la paresse.*

314

Qu'elle est souvent dans l'homme le principe de ses vices & de ses malheurs.

CH. XXIV. *Qu'une fortune médiocre assure le bonheur du citoyen.*

316

Que cette vérité difficile n'est point impossible à persuader aux hommes.

CH. XXV. *De l'association des idées de bonheur & de richesses dans notre mémoire.*

317

Que ces deux idées y peuvent être distinguées : que par ce moyen , on rendroit au bonheur une infinité d'hommes auxquels pour être heureux , il ne manque que de se croire tels.

Que les vérités ci-dessus établies , ne sont point de ces principes spéculatifs , inapplicables à la pratique.

CH. XXVI. *De l'utilité éloignée de mes principes.* 320

Que ces principes adoptés par un Prince éclairé & bienfaisant , pourroient devenir le germe d'une législation neuve , & plus conforme au bonheur de l'humanité.



SECTION IX.

De la possibilité d'indiquer un bon plan de législation. Des obstacles que l'ignorance met à sa publication. Du ridicule qu'elle jette sur toute idée nouvelle & toute étude approfondie de la morale & de la politique. De l'inconstance qu'elle suppose dans l'esprit humain : inconstance incompatible avec la durée des bonnes loix. Du danger imaginaire auquel, si l'on en croit l'ignorance, la révélation d'une idée neuve & sur-tout des vrais principes des loix, doit exposer les empires. De la trop funeste indifférence des hommes pour l'examen des vérités morales & politiques. Du nom de vraies ou de fausses donné aux mêmes opinions, selon l'intérêt momentané qu'on a de les croire telles ou telles. 330.

CH. I. *DE la difficulté de tracer un bon plan de législation. 331*

CH. II. *Des premières questions à se faire, lorsqu'on veut donner de bonnes loix. 335*

Que les récompenses accordées aux talens & aux vertus, fût-ce un luxe de plaisir, ne corrompent jamais les mœurs.

CH. III.

CH. III. *Du luxe de plaisir.* 347

Que tout plaisir décerné par la reconnaissance publique, fait chérir la vertu; fait respecter les Loix, dont le renversement, comme quelques-uns le prétendent, n'est point l'effet de l'inconstance de l'esprit humain.

CH. IV. *Des vraies causes des changemens arrivés dans les loix des peuples.* 351

Que ces changemens y sont toujours l'effet, & de l'imperfection de ces mêmes Loix, & de la négligence des administrateurs, qui ne savent ni contenir l'ambition des nations voisines par la terreur des armes, ni celle de leurs concitoyens, par la sagesse des réglemens; qui d'ailleurs élevés dans des préjugés dangereux, favorisent l'ignorance des vérités, dont la révélation assurerait la félicité publique.

CH. V. *Que la révélation de la vérité n'est funeste qu'à celui qui la dit.* 362CH. VI. *Que la connoissance de la vérité est toujours utile.* 366CH. VII. *Que la révélation de la vérité ne troubla jamais les empires.* 369

La lenteur de ses progrès, citée en preuve de cette assertion.

CH. VIII. *De la lenteur avec laquelle la vérité se propage.* 373

Qu'il n'est point de forme de gouvernement où la connoissance puisse être dangereuse.

CH. IX. *Des gouvernemens.* 378CH. X. *Que dans aucune forme de gouvernement le bonheur du prince n'est attaché au malheur des peuples.* 381

CH. XI. *Qu'on doit la vérité aux hommes.* 387

Que l'obligation de la dire, suppose le libre usage des
moyens de la découvrir &c. par conséquent la liberté
de la presser &c. plus

CH. XII. *De la liberté de la presse.* 389

Que privés de cette liberté, les nations croupissent
dans l'ignorance &c.

CH. XIII. *Des maux que produit l'indifférence*

pour la vérité &c. 393

CH. XIV. *Que le bonheur de la génération fu-*

ture n'est jamais attaché au malheur de la

génération présente. 398

Qu'une telle supposition est absurde; que les gouver-
nements doivent d'autant plus exciter les hommes

à la recherche de la vérité, qu'ils y sont en général

plus indifférents.

CH. XV. *Que les mêmes opinions paroissent*

vraies ou fausses, selon l'intérêt qu'on a de

les croire telles ou telles. 403

Que l'intérêt feroit nier au besoin la vérité des dé-
monstrations géométriques.

CH. XVI. *Que l'intérêt fait estimer en soi jus-*

qu'à la cruauté qu'on déteste dans les au-

tres. 406

CH. XVII. *L'intérêt fait respecter le crime.*

408

CH. XVIII. *L'intérêt fait les Saints.* 419

CH. XIX. *L'intérêt persuade aux grands qu'ils*

sont d'une espèce différente des autres hom-

mes. 417

- CH. XX. *L'intérêt fait honorer le vice dans un protecteur.* 420
- CH. XXI. *L'intérêt du puissant commande plus impérieusement que la vérité aux opinions générales.* 421
- Que cet intérêt les forme, & peut tout.
- CH. XXII. *Qu'un intérêt secret cacha toujours aux parlements la conformité de la morale & des jésuites & du papisme.* 424
- CH. XXIII. *Que l'intérêt fait nier journellement cette maxime, ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrois pas qu'on te fit.* 425
- CH. XXIV. *Que l'intérêt dérobe à la connoissance du prêtre honnête homme, les maux produits par le papisme.* 427
- Que de toutes les religions, c'est la plus intolérante.
- CH. XXV. *Que toute religion intolérante est essentiellement régicide.* 430
- Que son intolérance suppose en elle le désir de régner sur les peuples & sur les rois.
- CH. XXVI. *Des moyens employés par l'église pour s'affervir les nations.* 435
- CH. XXVII. *Du temps où l'église catholique laisse reposer ses prétentions.* 437
- CH. XXVIII. *Du temps où cette église fait revivre ses prétentions.* 442
- CH. XXIX. *Dés prétentions de l'église prouvées par le droit.* 443

CH. XXX. *Des prétentions de l'église prouvées par le fait.* 446

CH. XXXI. *Des moyens d'enchaîner l'ambition ecclésiastique.* 453

Que le tolérantisme seul peut la contenir ; que lui seul peut en éclairant les esprits, assurer le bonheur & la tranquillité des peuples, dont le caractère est susceptible de toutes les formes, que lui donnent les loix, le gouvernement, & sur-tout l'éducation publique.



SECTION X.

De la puissance de l'instruction : des moyens de la perfectionner : des obstacles qui s'opposent aux progrès de cette science. De la facilité avec laquelle, ces obstacles levés, l'on tracerait le plan d'une excellente éducation.

CH. I. *L'Éducation peut tout.* 481

CH. II. *De l'éducation des Princes.* 488

Qu'on n'en peut attendre des grands que d'un grand changement dans leur instruction.

CH. III. *Avantages de l'éducation publique sur la domestique.* 491

CH. IV. *Idée générale sur l'éducation physique.* 495

CH. V. *Dans quel moment & quelle position l'homme est susceptible d'une éducation morale.* 498

CH. VI. *De l'éducation relative aux diverses professions.* 500

CH. VII. *De l'éducation morale de l'homme.* 505

Des obstacles qui s'opposent à la perfection de cette partie de l'éducation.

CH. VIII. *Intérêt du Prêtre, premier obstacle*

à la perfection de l'éducation morale de l'homme. §18

CH. IX. *Imperfection de la plupart des gouvernements, second obstacle à la perfection de l'éducation morale de l'homme.* §23

CH. X. *Que toute réforme importante dans la partie morale de l'éducation, en suppose une dans les loix & la forme du gouvernement.* §29

CH. XI. *Que les obstacles qui s'opposent aux progrès de l'instruction une fois levés, le problème de la meilleure éducation possible est résolu.* §34



RÉCAPITULATION.

*Des principales questions traitées dans cet
Ouvrage.*

Que mon objet dans les quatre Chapitres suivants est
de prouver :

CH. I. *L'Analogie de mes opinions avec celles
de Locke.* 565

De faire sentir :

CH. II. *De l'importance & de l'étendue du prin-
cipe de la sensibilité physique.* 569

De répondre :

CH. III. *Aux accusations de matérialisme &
d'impiété.* 573

De l'absurdité de ces accusations :

CH. IV. *De l'impossibilité pour tout moraliste
éclairé d'échapper aux censures ecclésiastiques*
580

Fin de la Table sommaire du Tome second.



99. 955.100.

of the human mind, and the influence of the environment on the development of the individual.

The first part of the paper deals with the question of the origin of the human mind.

The second part of the paper deals with the question of the development of the human mind.

The third part of the paper deals with the question of the influence of the environment on the development of the individual.

The fourth part of the paper deals with the question of the influence of the environment on the development of the individual.

The fifth part of the paper deals with the question of the influence of the environment on the development of the individual.

The sixth part of the paper deals with the question of the influence of the environment on the development of the individual.

The seventh part of the paper deals with the question of the influence of the environment on the development of the individual.

The eighth part of the paper deals with the question of the influence of the environment on the development of the individual.

The ninth part of the paper deals with the question of the influence of the environment on the development of the individual.

The tenth part of the paper deals with the question of the influence of the environment on the development of the individual.

The eleventh part of the paper deals with the question of the influence of the environment on the development of the individual.

The twelfth part of the paper deals with the question of the influence of the environment on the development of the individual.

The thirteenth part of the paper deals with the question of the influence of the environment on the development of the individual.

The fourteenth part of the paper deals with the question of the influence of the environment on the development of the individual.

The fifteenth part of the paper deals with the question of the influence of the environment on the development of the individual.

The sixteenth part of the paper deals with the question of the influence of the environment on the development of the individual.

The seventeenth part of the paper deals with the question of the influence of the environment on the development of the individual.

The eighteenth part of the paper deals with the question of the influence of the environment on the development of the individual.

The nineteenth part of the paper deals with the question of the influence of the environment on the development of the individual.

The twentieth part of the paper deals with the question of the influence of the environment on the development of the individual.

The twenty-first part of the paper deals with the question of the influence of the environment on the development of the individual.

The twenty-second part of the paper deals with the question of the influence of the environment on the development of the individual.

